





Library  
of the  
University of Toronto







C O N T E S  
P H I L O S O P H I Q U E S  
E T M O R A U X.

*PAR M. DE LA DIXMERIE.*

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée;

T O M E P R E M I E R.



A L O N D R E S ;

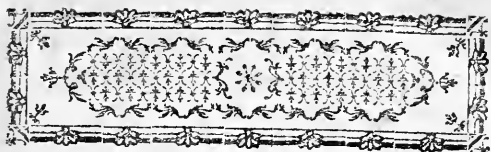
*Et se trouve à PARIS ,*

Chez DELALAIN , Libraire , rue St. Jacques ;

---

M. D C C L X I X.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
• University of Ottawa



A M A D A M E  
LA MARQUISE  
DE POLIGNAC.

DANS plus d'un Tableau fantastique  
Un Sage d'autrefois peignir la vérité.  
Je ne suis point un Sage , & j'eusse en vain tenté  
Sa mission philosophique.  
J'aspire à moins , car j'ai moins mérité.  
J'eus moins encor l'ambition cynique  
De flétrir , pour son bien , la triste Humanité,  
J'admire , sans l'aimer , une vertu stoïque :  
J'admire & j'aime une tendre équité ,  
Qui , des Humains appréciant l'espèce ,  
Ne les fuit point , distingue avec justesse  
Des grands forfaits les comiques travers ,

## *É P I T R E.*

Et l'homme vain d'avec l'homme pervers.  
J'ai vu mon siècle, & j'ai dit, à sa gloire :  
Non, les écarts de mes Contemporains,  
Leurs futiles débats, leurs frivoles desseins,  
N'iront jamais grossir la liste noire  
Des attentats dont les premiers Humains  
Ont parfémé leur ténébreuse histoire.  
Le François rit ; il faut rire avec lui.  
Son enjouement, que rien ne peut distraire ;  
Par tout le suit, par tout l'instruit à plaire :  
Dans les hasards il ne craint que l'ennui.  
Dans ses travaux sa gaieté brille encore.  
En badinant il mesure les Cieux,  
Et porte, enfin, du couchant à l'aurore ;  
Le même esprit qui l'anime en ces lieux.  
Pourquoi tonner quand l'éclair peut suffire ?  
Et pourquoi, d'un bras destructeur,  
Déraciner l'arbre prêt à produire ?  
Ah ! plutôt renonçons au triste emploi d'instruire ;  
S'il faut prendre toujours l'âpre ton du Censeur.  
Dans ces Jardins où Flore aime à paroître,  
Que Vertumne planta, que Pomone enrichit,  
Ce que le Zéphir a fait naître  
Par l'Aquilon seroit détruit !

## É P I T R E.

Telle est du cœur humain la naïve peinture.

Sçachons lui plaire, il nous croira ;

Mais d'une Morale trop dure

Le triste poids l'accablera.

L'hémisphere obscurci met en deuil la Nature,

O v o u s , qui de tous vos instans

Sçavez faire un emploi si sage !

Vous , qui des Arts & des Talens

Connoissez le prix & l'usage !

Vous enfin ! . . . Mais déjà vos regards éloquens

M'interdisent le droit d'en dire davantage.

Qu'ils accueillent dumoins ce fruit de mon hommage,

Ce tissu varié de portraits, d'incidens ,

De fictions, de sentimens ;

Recueil informe & bizarre assemblage,

Où figurent en même temps

Et la foiblesse , & le courage ,

Les vices , les vertus , les travers séduisans ;

Contrastes , hélas ! si frappans ,

Et de l'Humanité trop ressemblante image !

Si quelquefois vous y jetez les yeux ,

Si quelque jour j'obtiens votre suffrage ,

L'Auteur le plus avantageux

N'aura jamais tant chéri son Ouvrage.

DE LA DIXMERIE.



## AVERTISSEMENT.

**C**ETTE Édition devoit paroître dès l'année dernière. Des raisons, qu'il importe peu au Public de sçavoir, m'ont obligé de la suspendre. Ce retard, au surplus, m'a mis à portée d'y joindre quelques morceaux qui n'existoient pas auparavant. Puissent-ils dédommager le Lecteur de cette longue attente, supposé qu'il ait besoin qu'on l'en dédommage !





# PRÉFACE.

LE titre de ce Recueil exige un Avertissement plutôt que le Recueil même. Ce titre est fastueux ; il promet beaucoup en apparence ; mais ceux qui sçavent à quoi se réduit de nos jours le grand mot de *Philosophie*, s'attendent à moins, & pourront n'être pas trompés. Ils n'ignorent point que ce mot est devenu comme le passeport bannal de tous les Ouvrages de ce temps. *Essais*, *Pensées*, *Mélanges*, *Réflexions*, *Amusemens*, *Bagatelles*, &c. tout est Philosophique, ou promet de l'être. Pourquoi des Contes ne joui-

roient-ils pas au moins de ce dernier privilège ? Depuis qu'il paroît décidé qu'*Annette & Lubin*, sont des Moralistes, à coup sûr le moindre de mes personnages peut se donner pour Philosophe.

Qu'on daigne ne point prendre ceci pour une satyre, ni l'intitulé de mon recueil pour une parodie. Le Conte charmant d'*Annette & Lubin* renferme plus d'un excellent trait de Morale ; il ne faut que sçavoir les saisir. Peut-être aussi trouvera-t-on, dans chacun de mes Essais, quelque analogie avec le titre général que j'ose leur donner. Le Géometre apperçoit des courbes où d'autres ne voyent que des lignes droites. Une fleur n'est qu'une fleur pour le papil-



lon : c'est un riche patrimoine pour l'abeille.

La plupart des Contes qui forment ce Recueil, ont, à quelques additions près, paru dans les *Mercur*es. Je ne les ai même composés que pour qu'ils y parussent. M. *Marmontel* venoit de quitter cet Ouvrage périodique : il y avoit rendu le genre du Conte absolument nécessaire. Quelques morceaux, échappés de mon portefeuille, firent présumer que ce genre pouvoit me convenir. Je fus excité, encouragé, & par l'Auteur du *Mercur*e de France, & par quelques-uns des Gens de Lettres que le Roi a gratifiés de pensions sur le produit de ce Journal, & sur-tout par les invitations du sage

Ministre \* qui le protège. Ces suffrages étoient d'un ordre à m'inspirer de la confiance. J'ose dire qu'elle ne fut pas trompée. Mes premiers Essais furent imprimés sans nom d'Auteur. On les attribua à celui des Contes Moraux. Des Littérateurs consommés, des Académiciens parurent s'y méprendre. Je doute que cette méprise pût flatter M. *Marmontel* : quant à moi, elle me servit d'aiguillon. Je connoissois tout le danger d'une pareille entreprise. Il n'en est pas en Littérature comme dans certaines Sociétés particu-

---

\* M. le Comte de Saint Florentin. L'Auteur de ce Recueil vient lui-même d'être honoré des marques de sa bienveillance & de son équité.

res. Là, tout nouveau venu éclipsé, pour l'ordinaire, ceux qui l'ont précédé. Au contraire, tout Ecrivain qu'un autre a prévenu dans un genre, n'attire que difficilement les regards, & plus difficilement les suffrages.

Il s'en faut de beaucoup, cependant, que j'aye à me plaindre du Public. Je n'entre dans tous ces détails, que pour me justifier d'avoir suivi cette carrière avec tant d'activité. Peut-être ai-je assez d'amour-propre pour avoir des vues plus élevées. D'ailleurs, je n'ai prétendu ni imiter M. *Marmontel*, ni lutter contre lui. J'ai peu fait de Contes dans le genre des siens; j'ai même évité de m'en tenir à un seul genre. Si quelque

chose doit faire valoir ce Recueil , c'est , fans doute , la variété qui y régné. J'ai osé prendre tous les tons , & parcourir tous les climats. J'ai consulté les usages de chaque Pays où se trouve placée l'intrigue de tel ou tel Conte. Chacun d'eux en est le tableau fidèle. C'est peut-être le seul moyen de donner à ces sortes de productions une consistance qu'elles ne peuvent tenir de leur propre nature. C'est , en même-temps , soumettre ses Acteurs à l'observation du costume.

A propos d'Acteurs , j'ai plus donné aux descriptions & au récit qu'au dialogue , parce que je voulois faire un Conte plutôt qu'une Pièce. Mon dessein n'est pas de

blâmer l'usage contraire ; mais j'ignore si celui que j'adopte peut être blâmé.

On trouvera dans ce Recueil plusieurs Contes épisodiques ; genre moins commun parmi nous que celui des Contes purement d'intrigue. Je le crois en même-temps plus difficile. Chaque Episode ou chaque Chapitre forme une intrigue particulière , qui se lie au dessein général du Conte , & doit se rapporter à l'axiome qui le termine. C'est ce que je crois avoir observé dans *l'Anneau de Gygès* , *la Corne d'Amalthée* , *l'Oracle journalier* , &c. Ce genre pros- crit les longs détails : il ne peut même gueres intéresser que l'esprit , & dès-lors il en exige davan-

tage; il veut un style plus faillant, plus épigrammatique; il requiert plus de précision, d'agrément & de philosophie, qu'un sujet où le cœur entre de lui-même, où l'intérêt conduit à l'illusion, & tient souvent lieu de tout autre mérite.

Il s'étoit glissé, dans la première Edition, deux morceaux que je ne prétendois point y faire entrer. J'en ai dit les raisons dans le temps. Le premier de ces morceaux a pour titre *le Huron réformateur*; l'autre est un *Dialogue entre Alcinous & un Financier moderne*. J'allois les supprimer l'un & l'autre; mais on m'a observé que certains Lecteurs pourroient les trouver de moins dans cette Edition, & que je n'empêcherois pas qu'ils

ne fussent dans la précédente. Un Auteur , en pareil cas , est facile à persuader.

J'espère , au surplus , qu'on ne regardera point *le Huron* comme une satyre amere ; c'est tout au plus une sorte d'allégorie assez juste. Je sçais que , chez les Anciens , tout arbre frappé de la foudre , étoit devenu sacré : on ne pouvoit plus y appliquer aucun instrument destructeur ; mais j'ai voulu rire plutôt que détruire : ce qui , au fond , ne seroit pas facile. Jamais le Sphinx ne fut plus captieux dans ses énigmes que certain Auteur moderne dans ses paradoxes. Il sçait leur donner une forme qui en impose à la plus saine Logique. Lui-même a l'art de pa-

roître alors bon Logicien. Il attaque avec force ; il esquive avec adresse ; il paie d'esprit au défaut de raisons. D'une conséquence vraie , & qu'il met dans son plus beau jour , il passe à une foule de conséquences toutes fausses , mais qu'il sçait habiller des mêmes couleurs que la première. Au moyen de cette enveloppe , elles passent à sa suite ; on les croit de la même nature , de la même valeur. Souvent aussi un vigoureux sarcasme étourdit le Lecteur , & tire d'embarras l'Ecrivain. C'est Annibal qui arrêté dans sa marche par les rochers des Alpes , emploie le vinaigre pour les dissoudre.

Après tout , il doit être permis de mettre en action ce qu'un autre



n'a pas craint d'ériger en préceptes. Certain Philosophe Grec nioit le mouvement : un autre , pour lui répondre , se contenta de marcher en sa présence. Peut-être que Platon croyoit avoir fait de l'homme une définition excellente , jusqu'à ce que Diogene lui eût apporté un coq sans plumes.

Je reviens à cette Edition. Elle est augmentée d'un troisième volume , qui , tel qu'il est , pourra figurer avec les deux premiers. Il existe sans doute quelque inégalité entre les morceaux qui composent ce Recueil. De plus grands Hommes que moi ne sont pas toujours semblables à eux-mêmes. Pourquoi tout imprimer , dira quelque frondeur ? C'est , répon-

drai-je , qu'aucun des morceaux que je réimprime , n'a paru déplaire , & que plusieurs ont paru beaucoup réussir. Enfin , je le répète , c'est qu'un Auteur en croit toujours facilement & les éloges des Connoisseurs , & l'empressement du Public. Au reste , j'ai sçu borner d'avance mes prétentions. En attacher de trop grandes à des succès dans un genre tel que celui du Conte , ce seroit orgueil , petitesse. N'accorder aucun mérite à quiconque obtient ces mêmes succès , ne seroit-ce pas aussi prévention , injustice ? Le même Architecte qui bâtit Versailles , ne crut pas se dégrader en construisant Marly , & même en luttant contre *Le Nôtre*. C'étoient

d'autres talens qu'il lui falloit déployer ; mais , n'eût-il manifesté que ceux-là , son nom vivroit encore. Les ames superbes iront à Versailles s'entretenir dans toute la hauteur de leurs idées , admirer les prodiges de l'Art , & la magnificence qui accompagne ces prodiges. Les ames sensibles vont dans les bosquets de Marly , rêver ou converser délicieusement , jouir en repos des beautés de l'Art , mieux rapprochées de celles de la Nature. Dans le premier Palais tout est grand ; mais on risque de se trouver soi-même petit. Dans le second , tout est plus à notre portée ; notre existence nous est plus sensible. On se perd dans l'un , on se retrouve dans l'autre.



# T A B L E

## D E S C O N T E S

Contenus dans le premier Volume.

L'ANNEAU DE GYGÈS , Conte Lydien ,	pag. 1
LA CORNE D'AMALTHÉE , Conte traduit du Grec ,	64
LINDOR ET DÉLIE , Conte ,	127
LES QUIPROQUO , ou TOUS FURENT CONTENS , Nouvelle ,	157
ABBAS ET SOHRY , Nouvelle Persane ,	207
LES SOLITAIRES DES PYRÉNÉES , Nouvelle Espagnole & Françoisse ,	241
DIALOGUE entre ALCINOUS & un FINANCIER ,	291

FIN DE LA TABLE.

CONTES



# CONTES PHILOSOPHIQUES.

---

## L'ANNEAU DE GYGÈS, CONTE LYDIEN.

---

### CHAPITRE PREMIER.

**H**EUREUX ! disoit Leuxis , heureux qui trouve un ami sincere & une maîtresse fidelle ! Mais en est - il de cette espece , & tels , sur-tout , que je me les représente ? Premièrement , j'exige qu'un ami soit le mien pour le seul plaisir de l'être ; j'exige qu'une maîtresse m'aime autant pour moi-même

que pour elle ; je veux que mon ami ne prétende pas toujours avoir raison ; je veux que ma maîtresse ait rarement tort ; j'entends que mon ami trouve ma maîtresse aimable , & se dispense de l'aimer , par la raison qu'elle fera ma maîtresse ; j'entends que , de son côté , ma maîtresse l'estime , par la raison qu'il sera mon ami , & surtout qu'elle ne l'aime point , parce qu'elle devra n'aimer que moi ..... Leuxis exigeoit une infinité d'autres choses , également impraticables , ou du moins peu pratiquées. Du reste , c'étoient-là les seuls vœux qu'il formât , les seuls qu'il crût devoir former ; il étoit assez riche pour être révérend du Peuple , & assez sage pour fuir l'amitié des Grands. Il aimoit sa Patrie , l'avoit sçu défendre , respectoit son Prince , ne lui demandoit rien , vivoit en Philosophe , & n'avoit pas trente ans.

Il erroit un jour sur les frontieres de la Lydie , climat qui l'avoit vu naître. Un spectacle des plus touchans l'arrêta. Il vit un Vieillard qui essayoit en vain de sortir d'un lac profond ; tout annonçoit qu'il alloit y périr. Grace aux Dieux ! dit alors le Lydien,

c'est peut-être un ami que la fortune me présente : c'est du moins une occasion de faire le bien. Il étoit déjà sur les bords du lac ; & bientôt, non sans danger pour lui-même , il y plaça le Vieillard. Leuxis lui offrit d'autres secours. Vous m'avez procuré le seul dont j'avois besoin , reprit l'inconnu , il est trop juste que j'en sois reconnoissant : recevez cet anneau ; je lui dus autrefois une couronne , & vous pourriez lui devoir un jour davantage.

Leuxis l'accepta , & vit avec étonnement le Vieillard prendre une nouvelle forme , un extérieur des plus majestueux. Vous voyez en moi , poursuivit ce dernier , un des plus anciens Rois de la Lydie : mon nom étoit Gygès , & c'est vous dire assez de quelle utilité peut vous être cet anneau. J'aimois mon peuple , & jamais je ne commis volontairement une injustice ; mais j'en tolérai une par foiblesse ; & par orgueil je ne la réparai pas : elle a suffi pour m'empêcher d'être admis parmi le très-petit nombre des Rois justes. Les Dieux , après ma mort , me condamnerent à prendre la forme hideuse que je viens de quitter , & à res-

A ij

ter dans ce lac , jusqu'à ce qu'un passant ; guidé par la seule générosité , m'en retirât. Je nageois depuis bien des siècles : ce séjour est peu fréquenté , & j'ai conservé l'idée de tous ceux qui ont passé sans me secourir , ou qui m'ont mal secouru. J'ai donc vu successivement paroître :

Un Prêtre de Bel. Il alloit à Babyloane briguer la place d'un collègue son ami. Il me bénit sans s'arrêter.

Un jeune Babylonien. Il alloit tout parfumé aux nêces de Cyrus & de Mandane : la crainte de se mouiller l'empêcha seule de me secourir.

Deux Bergers de Lydie. Ils me retirèrent du lac , & coururent demander à une Bergere le baiser promis à celui d'entr'eux qui auroit le mieux nagé.

Un Poète. Il me tira du lac , & m'obligea d'entendre huit mille vers.

Un jeune Lydien. Il venoit d'être quitté par sa maîtresse , & me félicita sur le bonheur que j'avois d'être là.

Une jeune Lydienne. Elle accourut promptement vers moi , & ne s'en éloigna qu'après avoir vu mes cheveux blancs.



Un Dévot. Il m'eût secouru ; mais l'heure de la priere l'appelloit ailleurs.

A ces articles , Gygès en joignit beaucoup d'autres ; & tous servoient à prouver que , sans l'arrivée de Leuxis , le Monarque Lydien eût pu nager bien des siècles de plus. Il jugea d'ailleurs que ces exemples pouvoient être utiles à Leuxis même ; & cette énumération finie , il disparut.



## CHAPITRE II.

LEUXIS révoit à l'usage qu'il feroit de son anneau. La facilité qu'il lui donnoit de se rendre invisible , étoit d'une grande ressource pour éprouver la fidélité d'une maîtresse & la sincérité d'un ami. Il résolut d'en faire l'essai ; mais il gémit sur la faiblesse de la nature humaine , qui exigeoit de pareilles épreuves.

Un sentier qu'il suivoit en rêvant , le conduisit jusqu'à un vallon solitaire. Des cris redoublés frappèrent tout-à-coup son oreille. Il s'avance , il accourt , & voit un brigand qui entraînoit une jeune fille vers la forêt

la plus voisine. Une vieille les suivoit , en jettant des cris furieux. Secourons-les , dit Leuxis, dût cette jeune personne être encore une habitante de l'Elisée. Le brigand étoit déjà en défense. Heureusement le Lydien étoit vigoureux , brave & armé ; il ne daigna pas même faire usage de son anneau : il tua le brigand à force ouverte ; mais ce ne fut qu'après en avoir reçu quelques blessures , à la vérité , peu dangereuses. La jeune personne étoit évanouie , la vieille à peu près dans le même état. Leuxis les secourut une seconde fois , & l'instant d'après les vit à ses genoux. Il les releva l'une & l'autre , & commença par la vieille. O brave inconnu ! lui dit-elle , quoi ! c'est donc par pure générosité que vous venez d'affronter le brigand ? Venez dans notre asyle , venez vous remettre de vos fatigues , & agréez nos soins. Il les suivit , autant par curiosité que par besoin. La jeune personne le regardoit par intervalles : pour lui , il la fixoit presque sans interruption. Il vit bientôt qu'il avoit retiré des mains d'un misérable bandit , une beauté digne de captiver les plus puissans Monarques.

La vieille lui apprit , chemin faisant , qu'elle & Palmis , sa nièce , la même qu'il venoit de secourir , revenoient de célébrer la fête de Diane. Toutes deux , en effet , portoient l'habit réservé aux seules Vierges qui se devoient au culte de cette Déesse. La vieille apprit encore à Leuxis , qu'elle & sa nièce étoient en droit de porter cet habit , & qu'en son particulier , elle conserveroit ce droit-là toute sa vie. C'étoit de quoi Leuxis s'inquiétoit fort peu ; mais il n'avoit pas la même indifférence sur le parti que prendroit Palmis. Déjà même il formoit des vœux pour l'enlever au culte de Diane.

Enfin on arrive auprès d'un vieux Bâtiment qui avoit eu le nom de Château , & que la vieille honoroit encore de ce titre. On traverse un vieux pont , que le fossé comblé rendoit inutile. Une Esclave aussi antique , en apparence , que le Château même , ouvre une porte rongée par les vers ; quelques meubles mutilés garnissent la salle où Leuxis est introduit : tout , dans ce lieu , annonce les ravages du temps , ou de l'infortune ; mais la jeune Lydienne y paroît ,

aux yeux de Leuxis , comme Vénus au milieu des ruines de son Temple.

Elle effuyoit , d'un air charmant , les blessures qu'il avoit reçues pour la défendre : la main lui trembloit , & le cœur battoit à Leuxis : l'eau dont elle se servoit , sembloit au Lydien un feu qui s'introduisoit dans toutes ses veines : il voulut baiser la main qui le secouroit , & fut très - surpris de n'oser le faire.

On préparoit une collation : la vieille tante cherchoit la coupe d'honneur , celle qui , depuis trois générations , servoit à la famille dans les jours de cérémonie. Il n'y a pas plus de cinquante ans , disoit-elle à Leuxis , qu'un Satrape Babylonien , qui avoit dit la vérité à son maître , vint se réfugier dans ce Château , & but dans cette coupe. Il me semble que c'étoit hier. Qu'il étoit galant ce Satrape ! Il me donna plus d'éloges dans deux jours , que je n'en ai reçu depuis trente ans. Leuxis imitoit cependant le Satrape ; mais c'étoit auprès de Palmis.

Elle ne répondoit presque rien à ses discours ; mais elle les écoutoit , & il étoit facile de voir que c'étoit avec plaisir. Elle

joignoit aux traits les plus réguliers & les plus touchans, un air de candeur, qui ne laissoit pas même la liberté du doute. Son ame se peignoit dans ses regards; & jamais plus belle glace ne servit de transparent à plus beau portrait. Leuxis prolongea son séjour auprès d'elle, autant que la bienséance put le permettre. Il regrettoit, en quelque sorte, de n'avoir pas été plus grièvement blessé dans le combat. Il obtint facilement la permission de revenir, & en profita en homme vivement épris; c'est-à-dire; qu'il reparut deux jours après. Ces deux jours n'avoient d'ailleurs été employés qu'à songer à Palmis. Il se la représentoit avec tous les charmes que la Nature peut prodiguer; charmes d'autant plus vrais, d'autant plus précieux, que l'art n'y entroit pour rien. Son imagination le servoit à merveille; cependant, lorsqu'il revit Palmis, il trouva le modèle infiniment au-dessus de l'image qu'il s'en étoit retracée; & il en étoit toujours ainsi chaque fois qu'il la revoyoit.

Que je suis heureux! s'écria-t-il; j'ai enfin obtenu ce que j'ai tant de fois désiré en vain; une maîtresse qui sçût m'aimer, &

qui n'en scût point assez pour me trahir :  
O précieux anneau ! c'est , sans doute , à  
ton influence que je suis redevable de cet  
avantage. Tu valus une couronne à Gygès ;  
mais Gygès eût cédé volontiers cette cou-  
ronne pour une Palmis.

Déjà un mois s'étoit écoulé , & Leuxis  
étoit toujours plus amoureux. Il manquoit  
cependant à son bonheur un point , qu'il  
prévoyoit n'y devoir pas manquer long-  
temps ; mais il ne vouloit point effaroucher  
l'innocence de Palmis. A cette innocence  
près , qu'elle conservoit encore , Leuxis en  
avoit eu toutes les preuves d'amour qu'une  
jeune personne ingénue & sincère peut don-  
ner ; & ces sortes de preuves en valent  
bien d'autres. Un jour il lui prit envie de  
retourner le chaton de son anneau , c'est-  
à-dire , de se rendre invisible ; non pour dé-  
rober ce qu'il espéroit obtenir , non pour  
vérifier des soupçons qu'il n'avoit pas ; il ne  
vouloit que jouir du plaisir de voir Palmis  
sans être vu. Il parut donc avoir pris con-  
gé , & revint sur ses pas , enchanté de pou-  
voir accompagner ainsi tous ceux de sa char-  
mante maîtresse. Elle étoit plongée dans une

douce & profonde rêverie , & Leuxis se disoit avec transport : c'est moi qui la lui cause , c'est à moi seul que Palmis rêve !

La nuit étoit déjà proche , & la porte du Château fermée. Leuxis entend frapper à cette porte d'une manière qui annonçoit quelque intelligence. La vieille Esclave y court , autant qu'elle peut courir ; elle ouvre avec empressement à un Hermite , que la vieille tante reçoit avec joie. Tout cela , dans le fond , signifioit très-peu de chose ; mais ce qui lui parut signifier davantage , fut de voir Palmis l'embrasser avec transport , & l'Hermite lui rendre avec profusion ses caresses. L'un & l'autre versaient des larmes.... C'est de joie qu'ils pleurent , disoit Leuxis en lui-même , tandis que je suis prêt à pleurer de rage. Il restoit immobile & pétrifié , mais toujours invisible. Dans l'instant même , l'Hermite , Palmis & la vieille entrent dans une chambre , qu'ils ferment subitement sur eux. Nouveau creve-cœur pour Leuxis , que son anneau ne transformoit point en un corps fluide , ou aérien. Ce ne fut pas tout ; la nuit étoit fort avancée , lorsque l'Hermite sortit de cette chambre pour quitter entie-

rement la maison. Leuxis étoit tenté de le suivre , & de lui arracher , à force de menaces , l'entier aveu de son intelligence avec Leuxis. D'un autre côté, il vouloit rester , se faire voir à son ingrate , lui reprocher sa perfidie , & la quitter ensuite pour jamais. Tandis qu'il balançoit ainsi , l'Hermite s'éloignoit toujours , & Leuxis finit par ne rien faire de ce qu'il avoit projeté. Il prit le parti de dissimuler encore quelques jours , & d'observer soigneusement ce qui se passeroit dans l'intérieur , & même dans l'extérieur de ce lieu suspect. Il n'observa pas long-temps sans faire de nouvelles découvertes. A la même heure que l'Hermite s'étoit présenté la veille , un Soldat vint frapper comme lui , & fut reçu avec les mêmes démonstrations par l'Esclave , par la tante , & qui plus est , par la nièce. Alors , la fureur de Leuxis fut au comble. Ce fut bien pis ; lorsqu'il apperçut Palmis faire tous ses efforts pour entraîner le Soldat dans la même salle où l'Hermite avoit été admis la nuit précédente. Il alloit , peut-être , immoler ce rival qu'on osoit ainsi lui préférer : la réponse du Soldat modéra un peu



cet emportement. « Je ne puis ajouter qu'un » mot , disoit-il à Palmis : je vole où mon » devoir m'appelle , & peut-être où la mort » m'attend. Souvenez - vous toujours de » moi , & n'oubliez pas qui vous êtes. » Palmis , au lieu de répondre , étoit à demipamée dans les bras des deux vieilles , & le Soldat s'éloigna , en faisant un geste de désespoir.

Quant à Leuxis , il avoit repris un peu de son sang froid & de sa philosophie. Les dernières paroles du Soldat lui en donnoient une idée assez avantageuse. Il eût , peut-être , pardonné à Palmis l'amour qu'elle témoignoit à ce rival , si elle ne lui en eût marqué autant à lui-même. C'étoit ce coupable partage qu'il ne pardonnoit pas. Il voulut voir cependant jusqu'où elle porteroit la feinte & la dissimulation : il se rendit visible à ses yeux. Palmis , encore toute éplorée , parut tressaillir à sa vue. Ah , la perfide ! disoit Leuxis , toutes les passions se peignent à son gré sur son visage ; elle les joue toutes , & n'en ressent aucune. Venez , lui disoit Palmis , de l'air le plus sincère & le plus naturel , vous ne pouviez arriver

plus à propos.... N'en doutez pas , interrompit Leuxis ; je suis même arrivé plus à propos que vous ne pensez. Le ton avec lequel il prononça ce peu de mots , rendit Palmis interdite. Elle chercha dans ses yeux quelque chose qui démentît ce ton sévère ; elle n'y vit que du courroux. C'en est donc fait , s'écria-t-elle , il faut que tout m'accable aujourd'hui ! Je l'avoue , reprit ironiquement Leuxis , la situation est critique : on s'affligeroit à moins : perdre deux amans en un jour !... Mais il vous en reste un troisième ; & quoique moins jeune que les deux autres.... Ciel ! quelle injure ! quelle injustice !.... Ah, barbare !.... Leuxis n'en put dire davantage ; elle tomba entre les bras de sa tante , qui voulut , à la fois , & la secourir , & détromper Leuxis. En vérité , disoit-elle , les jeunes gens sont à plaindre , ils ne savent ni s'entendre , ni s'expliquer ; que feroient-ils si nous ne parlions pour eux ? Voici en deux mots tout ce que cela veut dire.... Alors elle commença un discours , dont le seul préambule parut à Leuxis aussi long qu'inintelligible. Palmis avoit repris en partie ses sens ; & Leuxis , qui n'attendoit

que ce moment pour s'éloigner , s'enfuir avec la précipitation d'un homme qui craint que son penchant ne le retienne. Il lui en avoit couté pour soutenir le ton grondeur : c'étoit une véritable affliction pour lui , que de mortifier quelqu'un ; & l'évanouissement de Palmis l'occupoit chemin faisant. Hélas ? dit-il , après y avoir bien pensé , que peut signifier une pareille preuve ? Ne sçait-on pas qu'une femme eut toujours l'art de s'évanouir à propos ?



### CHAPITRE III.

**L**EU XIS s'éloignoit donc en maudissant la perfidie des femmes les plus simples , & , cependant , résolu de chercher ailleurs ce qu'il avoit cru trouver dans Palmis. Un bois & une plaine lui offroient deux routes qui aboutissoient au même canton ; mais celle du bois étoit la plus dangereuse : ce fut celle que choisit Leuxis. A peine y étoit-il entré , que deux Brigands fondirent sur lui. Il étoit brave , & venoit d'être outragé ; il se défendit en homme qui attaquoit , & mit bientôt

un des Brigands hors de combat. L'arrivée d'un inconnu de fort bonne mine , obligea l'autre à prendre la fuite. L'inconnu le poursuivit , l'atteignit & le tua. Leuxis , qui étoit accouru pour le seconder , le remercia de sa générosité. Vous vous moquez , reprit l'autre , n'est-on pas fait pour se rendre ces petits services ? J'ai vingt fois risqué ma vie pour mes amis , & je le ferai toujours volontiers pour quelqu'un qui peut le devenir. Voilà , si je ne me trompe , disoit Leuxis en lui-même , un des héros de l'amitié ; sans doute elle m'offre cette rencontre pour me dédommager des caprices de l'amour. Il continua sa route avec l'inconnu , qui se fit bientôt connoître. Son nom étoit Bragantidès ; & Leuxis vit avec un plaisir infini qu'ils étoient voisins ; nouvelle raison pour eux de se lier , car ils n'étoient pas assez proches voisins pour avoir des raisons de se haïr. Bientôt même ils furent inséparables. Leuxis oublioit la moitié de son projet ; peut-être aussi le souvenir de Palmis ne lui permettoit-il pas de chercher à la remplacer. Ah , ingrate ! ah , perfide Palmis ! s'écrioit-il souvent , à qui faut-il désor-

mais se fier ? Qui ne me trompera pas , si vous m'avez trompé ? Bragantidès lui faisoit souvent confidence de ses bonnes fortunes. Hélas ! disoit Leuxis , peut-être ne vous favorise-t-on qu'en trahissant quelqu'un. N'en doutez pas, reprenoit Bragantidès; mais mon triomphe en est d'autant plus doux. De deux femmes qui se disputent ma constance , l'une trompe un mari , l'autre un amant. Ce dernier sacrifice est à coup sûr le plus flatteur. Il est vrai que cet amant fut mon ami , & le feroit même encore, s'il ne se fût pas avisé d'être jaloux.... A propos de jalousie , j'ai promis de me rendre au val-lon prochain pour une petite affaire qui sera bientôt terminée. Êtes-vous curieux de faire cette promenade ? Peut-être trouverez-vous de quoi vous amuser. Leuxis accepta l'offre sans autre explication ; mais il songeoit à cet ami que Bragantidès aidait à tromper. On arrive , & deux hommes inconnus à Leuxis , viennent pour fondre sur son compagnon , en se disputant l'honneur de le tuer seul. Bragantidès les pria froidement de s'accorder , & de faire successivement de leur mieux contre lui. Leuxis , de

son côté , effaya de les accorder tous trois. Ses soins furent inutiles , & il finit par se battre contre l'un des deux , tandis que Bragantidès s'exerçoit contre l'autre. Leuxis & Bragantidès mirent leurs adverfaires hors de combat. Hélas ! disoit le premier , peut-être ai-je tué l'ami que je cherchois ! Heureusement , il pouvoit recevoir des secours ; & Leuxis lui en procura de si efficaces , qu'au bout de quelques jours ils le mirent hors de danger. Leuxis l'avoit fait transporter chez lui , & le visitoit souvent. L'autre blessé avoit été secouru avec le même bonheur par Bragantidès , qui dès-lors méditoit de chagriner de nouveau l'un & l'autre rival , aux risques de se battre une seconde fois. Leuxis , qui n'aimoit ni à mortifier , ni à tuer personne , exhortoit Bragantidès à supprimer ses visites clandestines. Pour lui , il continuoit journellement les fiennes à Darès , ( c'est le nom de celui qu'il avoit blessé ; ) mais ces assiduités , & encore plus , les remontrances de Leuxis , déplurent à Bragantidès ; il songea à rompre avec cet ami , trop eu politique & trop incommode. Dès-lors , Leuxis ne parla plus sans être vivement con-

tremité ; & ce qui le mortifia le plus , c'est que Bragantidès eut toujours tort de contredire. Un jour enfin , qu'ils se promenoient dans une plaine semée de fleurs , & environnée de bosquets agréables , Leuxis loua beaucoup la beauté de ce Paysage : c'en fut assez pour que Bragantidès le trouvât détestable. Qu'il est à plaindre ! disoit Leuxis en lui-même ; il ne voit , ne sent , ni ne raisonne ; mais ce n'est point un motif suffisant pour rompre avec un ami : passons-lui ces défauts ; ils sont encore préférables à certaines grandes qualités , que celui qui les possède , fait souvent trop valoir. Cependant ses déraisonnemens ne finissoient pas , & Leuxis continuoît à le plaindre. Ce ne fut pas tout ; Bragantidès prétendit qu'il l'approuvât : la complaisance de Leuxis ne put s'étendre si loin. Ils disputèrent donc , & Bragantidès eut recours à sa manière favorite de résoudre une difficulté. Il ajouta que le vaincu auroit nécessairement tort. Leuxis indigné , mais qui ne vouloit ni tuer Bragantidès , ni que Bragantidès le tuât , eut recours à l'anneau , & désarma ce forcené. Ce fut alors que Bragantidès se crut perdu ,

& eut la frayeur que manquent rarement d'avoir ces fortes de braves , quand il faut affronter une mort qu'une estocade ne peut parer ; mais il en fut quitte pour quelques remontrances que lui fit Leuxis. Ce dernier avoit fait ses preuves en matiere de courage ; & d'ailleurs , il n'en étoit pas en Lydie comme dans quelques autres Contrées : on pouvoit , sans déshonneur , s'y dispenser de faire certaines sottises.



#### CHAPITRE IV.

**A** son retour , Leuxis alla voir celui qui pouvoit lui en reprocher une de cette espèce , & qui l'avoit malheureusement partagée ; il étoit guéri de ses blessures , & très-reconnoissant des soins de son vainqueur. Peut-être , disoit Leuxis , vais-je trouver dans Darès ce que je n'ai pu rencontrer jusqu'à présent. Darès est délicat ; il a risqué ses jours pour se venger d'une trahison , il est sans doute incapable de trahir ; & lorsqu'il m'arrivera d'avoir une maîtresse , il ne cherchera point à me supplanter auprès



d'elle : il ne voudra point se rendre coupable d'un crime qu'il a lui-même essayé de punir. Leuxis agit d'après ces réflexions , & en peu de temps , lui & Darès furent inséparables.

Leuxis eût voulu oublier Palmis , dont l'image ne le quittoit pas. Il sçavoit que l'unique moyen de ne l'aimer plus , étoit d'en aimer une autre. Le hasard parut assez bien le servir. Il fit connoissance avec une jeune veuve , qui passoit pour n'avoir aimé que son époux , avant & même depuis sa mort : jamais veuvage ne fut , disoit-on , plus réel , ni affliction plus vraie. Ce fut un aiguillon de plus pour Leuxis. Il redoubla ses assiduités , & insensiblement la jeune veuve lui trouva beaucoup de l'air de son époux ; on dit même qu'insensiblement il lui parut mieux que le défunt n'avoit ja mais pu être. De son côté , Leuxis ne songeoit plus à Palmis quand il voyoit Zélis , ( c'est le nom de la jeune veuve ; ) & ils s'accoutumèrent tellement à se voir , qu'ils ne se quittoient plus. On présume bien que Darès fut admis dans cette société. Il en usa d'abord très-sobrement : ses visites n'étoient ni trop

longues , ni trop fréquentes , ni faites à contre-temps. Il paroissoit n'avoir nulles prétentions sur Zélis : Zélis , de son côté , n'avoit pour lui que des égards consacrés par l'usage. Tous deux , sans doute , agissoient de bonne foi , & Leuxis étoit sans inquiétude. Malheureusement Leuxis fut obligé de s'absenter pour huit jours.

Dans les premiers instans qui suivirent son départ , on ne s'occupa que de son éloge. Zélis ne tarissoit point sur cette matière : Darès enchérissoit encore sur elle. Un & deux jours s'écoulent , & l'éloge continue. Au troisième jour , on parle de choses indifférentes ; au quatrième , Darès parle à Zélis d'elle-même ; au cinquième , elle s'aperçoit que Darès tourne agréablement ce qu'il dit ; au sixième , elle répond à ses douceurs ; au septième , elle dit froidement : c'est demain que Leuxis arrive : au huitième , Leuxis arrive en effet. Il avoit retourné le chaton de son anneau , uniquement pour jouir de l'impatience que la longueur de son absence ne manquoit pas de causer à la tendre Zélis. Il trouva Darès chez elle , & n'en fut point étonné ; mais il le fut beau-

coup d'entendre Zélis s'exprimer ainsi :  
Avouez , Darès , qu'une femme ne peut  
guere compter sur elle-même , ni un ami  
sur ses amis , ni un absent sur des promesses.  
Je croyois aimer Leuxis , & cependant il  
n'en est rien ; je croyois vous voir sans  
péril , & cependant il n'en est rien ; j'aurois  
dû vous résister , & cependant.... N'achevez  
pas , s'écria Leuxis en fureur , & toujours  
invisible ; rougissez & tremblez , perfide que  
vous êtes ! Zélis trembloit effectivement  
d'entendre la voix de Leuxis , & de ne rien  
voir. C'étoit un grand embarras pour la fem-  
me la plus fidelle , qu'un amant qui pouvoit  
la surprendre ainsi à toute heure. Darès n'é-  
toit guere moins déconcerté que Zélis ; il  
avoit même quelques remords que Zélis  
n'avoit pas. Quant à Leuxis , après avoir  
réfléchi sur la situation où ils se trouvoient  
tous trois , il finit par la trouver plaisante ,  
unique ; il fortit , en laissant échapper un  
grand éclat de rire , qui consola un peu  
Darès , & désespéra Zélis.





## C H A P I T R E V.

**V**OILA donc Leuxis deux fois dupe de l'amour & de l'amitié ; mais cette nouvelle trahison l'affligea moins que la première. C'étoit même pour oublier Palmis , plutôt que pour suivre son projet , qu'il aspirait à d'autres chaînes. Elles s'offrirent à lui , lorsqu'il ne les cherchoit pas encore. Un regard de la brillante Eglé captiva toute son attention. Elle parut le distinguer d'une foule d'adorateurs qui l'entouroient ; & cette distinction flattoit Leuxis ; mais il n'étoit encore que flatté. Il ignoroit , au surplus , qu'Eglé eût l'art de n'aimer , & de ne mécontenter personne. Ses charmes suffisoient pour captiver quiconque pouvoit la voir , & elle vouloit tout asservir. Il étoit facile d'être admis chez elle ; mais on s'y trouvoit toujours en présence d'une foule de témoins , & tous ces témoins étoient rivaux ; tous avoient les mêmes prétentions ; les mêmes espérances. Leuxis s'accoutuma difficilement à ce coup d'œil. Il est vrai que  
son

son amour propre y trouvoit son compte ; Eglé avoit pour lui des égards qu'elle n'avoit point pour d'autres. Ceux même qu'elle leur témoignoît , devenoient pour lui un nouvel appât ; il vouloit , il espéroit la fixer. Le nombre des concurrens , disoit-il , rend la victoire d'autant plus flatteuse ; & si Eglé m'aime un jour , comme je l'espère , & de la manière que je le desiré , alors , plus j'aurai eu de rivaux , plus elle m'aura fait de sacrifices.

Parmi tous ces rivaux , il n'en étoit point qu'il ambitionnât pour ami. Il ne renonçoit cependant , ni au desir , ni à l'espérance d'en trouver un , tel qu'il se le figuroit : tous les hommes n'étoient sans doute pas des Bragantidès & des Darès , ni toutes les femmes des Zélis & des Palmis.... Pourquoi , ajoutoit Leuxis , en soupirant , pourquoi faut-il que cette dernière puisse être comprise dans la liste des femmes qui trompent ? Qui l'eût pu prévoir ?... Il est vrai qu'Eglé ne se borne point à ma seule conquête ; on voit paroître chez elle tout ce que la Jeunesse de la Capitale offre de plus brillant. C'est trop , sans doute ; mais qui ai-je vu chez

Palmis ? Un Soldat, un Hermite.... Que fais-je ? Ah , ingrate ! Ah , perfide Palmis !

C'étoit hors de la Capitale que Leuxis faisoit ces réflexions. Il erroit en homme plus occupé de ce qu'il pense , que de ce qu'il voit ; aussi avoit-il fait plus de chemin qu'il ne se l'étoit proposé. Un orage survint , & l'obligea d'entrer dans une cabane isolée , à laquelle il n'eût pas pris garde en tout autre temps. Il y fut reçu par un homme qui n'auroit pas dû l'habiter , & qui se croyoit encore trop élégamment logé. Cratès , ( c'étoit le nom du Solitaire , ) ne fit à Leuxis aucun des complimens d'usage ; il ne remercia ni les Dieux , ni le tonnerre , qui lui procuroient sa visite ; mais il lui offrit tout ce qu'une promenade assez longue avoit pu lui rendre nécessaire. On conversa , & Leuxis trouva dans son hôte une façon de raisonner un peu fautive , mais une éloquence forte & persuasive , beaucoup de logique au milieu d'une foule de paradoxes. Que la fortune est injuste , disoit Leuxis , de reléguer un homme tel que vous dans un désert !... La fortune, interrompit Cratès , ne m'a que trop bien traité ; elle m'accorde

ici plus que le nécessaire , car le nécessaire est très-peu de chose ; & ce que vous nommez strictement de ce nom , moi j'en appelle superflu. De-là , le Philosophe entama une foule de raisonnemens , qui tous avoient pour but de prouver que la Nature avoit prétendu faire de nous des brutes , & que nous avions outre-passé ses loix , en devenant des animaux raisonnables , & sur-tout raisonneurs. Cette conséquence le conduisit à démontrer que tous les crimes de la terre provenoient de ce que certains hommes , & même certaines femmes , s'étoient avisés de mesurer des syllabes , & de cadencer des phrases ; en un mot , que tout étoit bouleversé depuis que nous avons le sens commun. Leuxis l'écoutoit , l'admiroit , & se gardoit bien de le croire. Il étoit surpris d'entendre raisonner avec tant d'éloquence & si peu de justesse. C'est , disoit-il , un homme qui marche mal , & qui danse bien.

De retour à la Ville , son premier soin fut de parler de ce qu'il avoit vu & entendu. Eglé parut surprise à ce récit. Elle voulut juger par elle-même de la singularité du Personnage. Leuxis étoit enchanté de pouvoir

lui procurer ce divertissement ; car il présumoit que Cratès réussiroit , tout au plus , à la divertir. On se proposoit de surprendre agréablement le Philosophe ; mais Cratès ne parut ni surpris , ni flatté , ni chagrin. Eglé regardoit avec étonnement , & la cabane , & le personnage qui l'habitoit ; elle étoit , sur-tout , un peu piquée de son indifférence philosophique : c'étoit un affront fait à ses charmes , qu'elle résolut de venger. Elle y employa tout ce que la coquetterie , jointe à beaucoup d'esprit & de beauté , peuvent mettre en usage ; mais tout fut inutilement employé ; Cratès y parut insensible : il fit plus , il fronda assez durement l'usage où étoient alors bien des femmes , & entr'autres Eglé , d'enfouler la nature sous les prestiges de l'art. Il condamna l'abus qui s'efforçoit d'ériger l'amour en passion , tandis qu'il n'est , disoit-il , qu'un besoin , & un besoin plus rare qu'on ne pense. Eglé ne s'éloignoit point trop de l'opinion de Cratès à cet égard ; mais elle eût bien souhaité pouvoir venger l'honneur de sa toilette. Pour Leuxis , il soutint le parti de l'amour méthodique & délicat ; il le défendit même



avec de si bonnes raisons , qu'il déterminâ , de plus en plus , le Philosophe à soutenir le contraire.

On se sépara : Eglé quitta cette cabane avec moins de satisfaction qu'elle n'y étoit entrée. Cette froideur ne se conçoit pas , disoit - elle intérieurement ; je sçais bien qu'un Philosophe est cruellement attaché aux systêmes qu'il fabrique ; mais j'aurois cru pouvoir déranger celui de Cratès. L'humeur gagnoit insensiblement Eglé , & Leuxis en souffrit. Il n'y concevoit rien à son tour ; il étoit même fort éloigné d'en soupçonner le motif. Avouez , Madame , disoit-il à Eglé , que ce Philosophe est divertissant par sa singularité ? Point du tout , Monsieur , cette singularité ne me divertit aucunement ; je le trouve maussade , atrabilaire , & c'est tout.... Au moins lui accorderez-vous de l'esprit.... Oh ! tant qu'il vous plaira , si l'esprit consiste à ne rien voir comme les autres , & à leur soutenir effrontément qu'ils voyent mal. On lui permet très-fort de marcher & de vivre en quadrupède , quand il le voudra ; mais qu'il respecte les femmes , & sur - tout leur parure..... En vérité ,

votre Sage n'a ni goût , ni sens commun.

Leuxis n'insista pas ; il crut que le Philosophe avoit déplu sans ressource ; il ne songea plus qu'à voir comment lui-même étoit avec Eglé. Elle avoit pour lui des égards qui eussent dit beaucoup chez toute autre ; mais il sçavoit que chez elle toutes ces préférences ne signifioient rien. Il prend congé , paroît sortir , & rentre , après avoir retourné le chaton de l'anneau. Eglé étoit seule avec une Esclave sa confidente. En vérité , Madame , disoit l'Esclave , c'est trop faire attention à l'indifférence d'un ours , tel que vous peignez cet homme-là. Jeune & belle , comme vous l'êtes , votre Cour ne sera toujours que trop nombreuse ; vous ferez plus de conquêtes que vous n'en voudrez garder.... Tu te trompes , reprenoit Eglé , je veux les garder toutes , & , s'il se peut , en faire chaque jour de nouvelles.... Mais aimeriez-vous le Philosophe sauvage?... Le Ciel m'en préserve ! je n'aime , ni ne veux aimer personne.... Quoi ! pas même Leuxis ? Il m'avoit paru que vous le distinguiez de la foule de vos Courtisans.... Tu ne t'es pas trompée , je le distingue ; j'en userai tou-

jours ainsi avec les nouveaux venus... c'est-à-dire , Madame , que si le Misantrope cessoit de l'être.... Oh ! qu'il le soit pour toute la terre , cela n'en vaudroit que mieux , mon triomphe n'en feroit que plus flatteur ; mais qu'il cède , que je puisse le voir une fois à mes genoux , bientôt je cesserai de l'envier à sa cabane.... Et Leuxis ?... Leuxis entendra raison , ou prendra son parti.... Il est tout pris , s'écria notre Amant invisible , & il sortit sans se laisser voir , laissant Eglé plus surprise qu'affligée. Il commençoit lui-même à ne s'étonner , ni ne s'affliger de rien , de la part d'un sexe qui le trompoit pour la troisième fois. Cratès est bien plus heureux & plus sage que moi , disoit-il ; on ne peut le tromper , parce qu'il est persuadé d'avance qu'on le trompera. Il ne céderoit , ni aux perfides agaceries d'une Eglé , ni à la fausse retenue d'une Zélis , ni à la trompeuse ingénuité d'une Palmis.... d'une Palmis, reprenoit-il , qui sembloit si peu faite pour trahir !.... Allons retrouver Cratès ; il n'a pas si grand tort de vivre isolé : c'est peut-être la perfidie des hommes , & , sur-tout celle des femmes , qui l'a déterminé à vivre ainsi.



## CHAPITRE VI.

**L**EU X I S reprenoit donc le chemin de la cabane philosophique. Un char verse à quelque distance de lui ; il accourt & arrive à propos pour tirer une très-belle personne du plus grand péril. L'humanité fut d'abord le seul principe de son action ; mais quand il eut envisagé la Dame qu'il venoit de secourir, il se scût doublement gré d'avoir été humain. Elle, de son côté, revenue de sa frayeur, parut fort aise d'avoir cette obligation à Leuxis ; mais un soin particulier troubloit ce plaisir ; c'étoit la perte de certaines tablettes qu'elle avoit laissé échapper, en versant, & qui ne se retrouvèrent qu'au bout d'un quart d'heure de recherches. Que je suis malheureuse ! disoit l'inconnue : non, je ne me consolerais jamais si mes tablettes ne se retrouvent. Leuxis jugea que ces tablettes venoient de quelque amant chéri, & cette pensée lui fit peine, sans qu'il scût bien pourquoi. Il se sentit rassuré, quand l'inconnue ajouta : voilà donc le fruit de

tant de veilles disparu en un instant ! Ah , Seigneur ! dit-elle à Leuxis , j'ai peu d'amour propre ; mais j'ose croire qu'on eût encore parlé de mes vers dans quelques milliers d'années.... Que je regrette , sur-tout , mon Idylle d'aujourd'hui ! Madame, reprit Leuxis, en l'aidant à chercher , il est rare que les Muses soient matineuses , & cependant vous me paroissez avoir devancé l'aurore. Oui , reprit Aganipe , ( c'est le nom que cette Muse s'étoit fait donner , ) j'ai voulu la peindre d'après elle-même , & non d'après d'autres descriptions , ce qui arrive souvent en fait de peintures poétiques. Les tablettes se retrouvèrent , & il fallut prodiguer les éloges. Pour lui en donner plus de loisir , Aganipe l'engagea à l'accompagner chez elle ; ce qu'il fit bien volontiers. Elle n'habitoit point la Ville ; sa demeure étoit presque aussi isolée que celle de Cratès , mais plus riante , plus vaste , mieux située , mieux assortie , j'ajouterai de plus , mieux rentée ; avantage qui est plutôt une commodité qu'un mérite. Là , Leuxis s'arrêta une grande partie du jour , & promit d'y revenir dès le jour suivant ; ce qu'il ne manqua pas d'ex-

fectuer. Aganipe avoit une Cour assez nombreuse , composée de Sçavans , de Beaux-Esprits , d'Amateurs & de Parasites. Les Sçavans lui enseignoient ce qu'on croyoit sçavoir alors de Physique ; les Beaux-Esprits rectifioient ses vers , & y répondoient ; les Amateurs vouloient tout entendre , & dans le fond n'estimoient rien ; les Parasites n'écoutoient rien , & applaudissoient à tout. Leuxis ne fit que le troisième rôle ; mais il ne méprisoit point les talens d'Aganipe , & il admiroit ses grâces personnelles. Il lui en eût déjà fait l'aveu , s'il eût osé le faire en prose , ou sçu l'exprimer en vers.

Il ne renonçoit ni au dessein , ni à l'espérance de se lier avec Cratès ; il le voyoit souvent , & ce dernier le recevoit sans peine ; c'étoit de sa part le recevoir favorablement. Leuxis lui parla d'Aganipe & de ses talens , & sur-tout de sa beauté. Il fut surpris que ce dernier article fit moins d'impression que l'autre sur le Philosophe ; dès-lors , selon lui , plus de rivalité à craindre : on est rarement amoureux des seuls talens d'une femme ; & pour Aganipe , il ne lui connoissoit pas la fureur de vouloir , comme Eglé , captiver

ceux même qui ne lui plaisoient pas. Il n'hésita donc point de parler devant elle de Cratès, & d'en parler avantageusement. Ce fut dans ce temps-là même qu'Aganipe exigea de Leuxis un tribut poétique, & c'étoit beaucoup exiger. Il fallut néanmoins se soumettre. Leuxis s'en acquitta en homme d'esprit, plutôt qu'en homme de talent, c'est-à-dire, qu'il fit de mauvais vers, & dit de bonnes choses. Elles parurent même telles à Aganipe, qui y répondit; mais, en même temps, elle prévenoit Cratès, qui ne lui avoit rien adressé. Leuxis s'en alarma, & bien plus encore, quand il vit la réponse du Philosophe: elle étoit en vers; car il affichoit tous les talens qu'il blâmoit dans autrui. L'amour propre d'Aganipe étoit vivement flatté par cette distinction; & Leuxis connoissoit assez les femmes, pour sçavoir combien leur amour propre flatté peut les mener loin. Quoi! toujours des rivaux! disoit-il. Où n'en trouverai-je pas, si Cratès peut se résoudre à devenir le mien, ou si Aganipe desire sincèrement qu'il le devienne? Et bientôt il ne douta plus qu'elle ne le desirât. Dans cette circonstance, il

retourne chez Cratès qu'il trouve occupé à lire une très-longue lettre d'Aganipe ; c'étoit même plutôt une differtation en forme , qu'une lettre. Il fut fort surpris de voir le Philosophe admirer ce vaste étalage de raisonnemens & de préceptes. Un sentiment , selon lui , étoit préférable à toute cette morale. C'est de quoi il vouloit faire convenir Cratès , qui n'en convint pas ; il lui parut même disposé à faire à cette longue lettre une réponse encore plus longue , encore plus sçavante. Mais , lui disoit Leuxis , vous dérogez à votre système favori. En quoi ? répondit Cratès.... Vous faites de l'amour une passion , tandis qu'il n'est , selon vous , qu'un besoin.— Qui vous dit que ce n'est pas le besoin qui me fait agir ?— Mais , selon la loi de la Nature , une femme est à celui qui s'en empare le premier.— Elle est à celui qui peut la saisir & la garder.— Mais Aganipe est sçavante , & , selon vous....— Selon moi , on peut enseigner la Physique aux femmes ; & on doit envoyer paître les hommes , je dis paître , dans toute la rigueur du terme.

Leuxis n'attendit point que le Philosophe



lui adressât directement ce conseil. Il résolut de s'éloigner pour toujours, & de Cratès, & d'Aganipe ; il prit même le parti d'aller chercher à la Cour ce qu'il n'avoit pu rencontrer, ni à la Ville, ni au Village.



## CHAPITRE VII.

C'ÉTOIT un parti désespéré, & Leuxis le sçavoit bien. Il se sentoît néanmoins quelque impatience de revoir un Grand, à qui, dans une Bataille, il avoit sauvé la vie. Il arrive, se présente chez le Personnage, se nomme, & n'attend que deux heures dans l'antichambre. Enfin il est introduit. Quoi ! c'est vous ? s'écria l'homme de Cour en l'embrassant ; je ne me console point de vous avoir fait attendre. Pardon, votre nom m'étoit échappé. La Cour nous expose souvent à ces fortes de distractions. Je sçaurai m'en garantir désormais. Comptez sur moi, comptez sur un ami. C'étoit ce que cherchoit Leuxis. Il ne voulut pas toutefois prolonger sa visite, pour ne point trop fatiguer ce nouvel ami. Mais, dès cette première

fois , il jugea nécessaire l'épreuve de l'anneau ; tant d'expériences multipliées rendoient cette défiance bien légitime. Leuxis paroît vouloir se retirer , & l'homme de Cour appelle ses principaux Esclaves. Il leur ordonne d'envisager Leuxis avec attention , pour ne le pas faire désormais attendre. L'instant après on le croit parti , mais il est rentré. Le Courtisan s'adresse de nouveau à ses Esclaves. Avez - vous bien remarqué cet homme ? leur demande-t-il. — Oui , Monseigneur. — Le reconnoîtrez-vous bien une autre fois ? — Oui , Monseigneur. Hé bien , souvenez-vous que je ne dois jamais y être pour lui. Leuxis s'éloigna , bien résolu de ne mettre jamais ces Esclaves dans le cas de mentir.

Il murmuroit contre ce genre de perfidie , si commun parmi les honnêtes gens du grand monde , & même du petit. Il rencontre , à quelques pas de-là , un autre Courtisan , que le hasard lui avoit fait connoître autrefois ; le même hasard permit qu'il en fût reconnu ; & ce qui redoubla son étonnement , fut d'entendre l'homme de Cour lui faire des reproches de l'avoir négligé.

Des offres de service succèdent à ces reproches. Voilà Leuxis qui espere encore une fois trouver l'ami qu'il cherche. Il va le jour suivant faire une visite à cet ami futur : il est introduit sur le champ. Il s'apperçoit, il est vrai, qu'on en use ainsi avec tous ceux qui se présentent ; mais Leuxis n'étoit point jaloux de distinctions exclusives, & il auguroit bien d'un homme qui se rendoit si accessible. C'étoit une preuve qu'il ne craignoit ni la censure, ni l'examen ; raison qui oblige tant d'autres Grands à ne se laisser voir que dans la perspective. Chrysis, (c'est le nom de celui-ci,) exhorta si vivement Leuxis à mettre son zèle & son crédit à l'épreuve, que ce dernier s'y détermina. Il parut ambitionner un poste, qu'il n'avoit nul besoin, ni nul dessein de remplir. Peu de jours après, Chrysis lui annonça qu'il pouvoit en aller prendre possession. Il y trouva un homme qui avoit les mêmes prétentions & les mêmes droits que lui. On dispute longtemps ; & comme c'est l'usage, sur-tout en matiere d'intérêt, on finit par ne point s'accorder. Leuxis eût volontiers terminé la dispute, en renonçant à ses prétentions ;

mais il vouloit jusqu'au bout éprouver le zèle de Chryfis. Ainsi chaque aspirant retourne auprès de son Patron. Mais quelle fut leur surprise, de se retrouver tous deux chez le même, chez Chryfis ! En effet, c'étoit lui qui les avoit servis l'un & l'autre, & l'un contre l'autre. Il parut peu étonné de cette méprise. Mon penchant à obliger, leur dit-il, me met souvent dans le cas où je me trouve avec vous : je me suis d'autant mieux trompé, que vos noms m'étoient peu familiers. Il n'est qu'un moyen pour sortir de cet embarras ; c'est de vous en rapporter au sort : il décidera qui de vous deux j'ai voulu servir, & qui doit l'emporter. Leuxis répondit qu'il n'y prétendoit plus ; il renonça avec la même facilité au desir de se lier avec un ami qui, pour paroître celui de tout le monde, n'étoit, au fond, celui de personne.

Chryfis avoit une sœur bien moins communicative. On parloit de sa vertu à la Cour, & elle étoit fort aise qu'on en parlât. Son principal soin étoit de ne donner aucune prise sur sa conduite, & de blâmer hautement celle des autres. Un nouveau

motif lui fit condamner celle de son frere envers Leuxis ; elle laissa même entrevoir à ce dernier , qu'elle n'eût point fait un pareil quiproquo. Il le crut d'autant mieux , que , sans amour propre , il sentoit à tous égards sa supériorité sur son rival ; mais Aldazire , ( c'est le nom de la Dame , ) la sentoit encore mieux que lui. Elle-même le mit à portée de s'expliquer librement. Alors il lui avoua que l'ambition n'étoit point ce qui l'amenoit à la Cour ; & elle fut très-surprise d'apprendre le véritable motif de ce voyage. C'étoit chercher dans ce séjour ce qu'on présume ordinairement s'y trouver le moins. Elle avouoit cependant que Leuxis méritoit de ne pas entièrement perdre ses pas ; & déjà naissoit en elle une certaine envie d'y contribuer. Voilà , disoit Aldazire , un amant tel qu'il me le faut , puisqu'enfin il en faut un , quelque mine que l'on fasse ; Il ne s'agit maintenant que de le plier à ma façon de vivre ; & son projet m'annonce qu'il s'y prêtera facilement. Aldazire ne se trompoit point. Leuxis se prêta à tout ce qu'elle voulut : il se conduisit avec la plus extrême prudence ; & déjà il avoit tout ob-

tenu , qu'on ne parloit encore de rien. Aldazire , de son côté , parloit toujours vertu , fréquentoit d'antiques douairieres , que l'âge réduisoit à parler comme elle , & fuyoit les femmes , & , qui plus est , les hommes qui s'exprimoient autrement. Qui l'eût cru , disoit Leuxis , qu'on pût trouver ici une maîtresse assez fidelle pour fuir jusqu'aux occasions de ne l'être plus ? Ce feroit déjà beaucoup de ne les point chercher. Il prit tant de confiance dans Aldazire , qu'il lui avoua le mystere de l'anneau. Elle fut enchantée de la découverte , & sentit d'abord combien il étoit commode pour une prude d'avoir un amant qui pût se rendre invisible à propos ; car elle n'avoit pour le moment aucun motif de craindre qu'il le devînt à contre-temps. Leuxis en usa donc souvent , mais toujours sans se défier d'Aldazire , & toujours sans rien voir qui pût autoriser sa défiance. L'admirable anneau ! s'écrioit-elle un jour : que ne puis-je moi-même en user quelquefois ! Quel plaisir de tout voir sans être vue , d'être témoin des secretes actions des autres sans qu'ils s'en méfient ! d'assister , par exemple , aux rendez - vous

nocturnes de la prudente Orphise & de son Mage ; aux tête-à-têtes successifs d'Aménide & de ses six Amans ; aux fréquentes perfidies que la sage Murcie fait à son cher époux ; aux ridicules entretiens du vieil & riche Garibas, & de sa jeune maîtresse ; ou à ceux de la vieille & riche Barsine , & de son jeune amant !... Leuxis jugea , par ce discours , que la fidelle Aldazire étoit un peu médifante ; mais , ajoutoit-il , c'est toujours beaucoup qu'elle soit fidelle , & qu'elle ne s'ennuye pas de l'être. Il porta même la complaisance , jusqu'à lui laisser faire l'essai de l'anneau mystérieux ; mais il arriva qu'Aldazire étoit plus visible que jamais. Non-seulement cet anneau ne pouvoit soustraire une femme aux regards d'autrui , il l'obligeoit encore à dire tout ce qu'elle avoit résolu de taire. Aldazire fit à Leuxis quelques confidences qui sembloient devoir en amener d'autres. Heureusement elle s'aperçut qu'elle en avoit déjà trop dit ; & elle quitta promptement ce dangereux bijou , bien résolue de ne jamais l'essayer par la suite. L'instant approchoit où il lui eût été encore plus à charge.

Un rival , d'autant plus dangereux en

amour, qu'il brusquoit tout, se propofoit d'enlever Aldazire à Leuxis. C'étoit Lindor, jeune Courtifan, couru des femmes, qu'il trompoit toutes également. Il ne vouloit ni garder celles qui lui cédoient, ni refter à celles à qui il fembloit céder. Cependant, prefque toutes briguoiert l'avantage d'en faire leur conquête, ou de devenir la fienne. Aldazire étoit la feule Beauté de la Cour qui n'eût encore ni effuyé, ni prévenu fes attaques. Enfin, fon tour étoit venu; Lindor la regardoit comme une tourterelle qui manquoit à fa voliere; il vouloit abfolument remplir ce vuide, & il tendit fes rets avec tout l'art dont il étoit capable. Mais tous fes foins euflent été inutiles, fi l'amour propre d'Aldazire n'eût combattu pour lui: auffi n'épargnoit-il rien pour le flatter. Il parut renoncer à toutes fes intrigues, & même fuir quelques femmes qui le prèvenoient, pour s'attacher à la feule Aldazire. Il affecta de prendre jufqu'à fes goûts. Elle ne fe monroit point aux jeux publics, Lindor cefla d'y paroître. Elle fréquentoit fouvent les Temples, il eut foin de l'y dévancer; il parvint même à l'inflruire, qu'elle feule étoit



la Divinité qu'il y cherchoit. Tant de persévérance , & ce qui prouve encore plus aux yeux d'une femme , tant de sacrifices , touchèrent Aldazire : il fut permis à Leuxis de la voir ailleurs que dans les Temples , & en présence de témoins. D'abord , elle ne le reçut chez elle que dans des momens où Leuxis ne devoit point s'y trouver ; mais bientôt elle eût désiré que Leuxis s'y trouvât moins souvent ; bientôt la faculté qu'il avoit de se rendre invisible commença à l'inquiéter ; bientôt enfin elle ne l'inquiéta plus ; elle eût voulu , pour abrégér toute contrainte , qu'il eût pu déjà voir ce qu'on ne se soucioit plus de lui cacher ; mais Leuxis avoit déjà vu tant de choses , qu'il se jugeoit suffisamment instruit ; il voulut juger de plus , comment la prude Aldazire soutiendrait les reproches que méritoit sa trahison. Il reconnut bientôt , qu'à la Cour , ces bagatelles ne gênent pas plus une Prude qu'une Coquette , & il prit sagement son parti , comme il l'avoit déjà fait plus d'une fois. N'y pensons plus , disoit-il , j'obtiendrois plutôt une couronne à l'aide de cet anneau mystérieux , que la maîtresse & l'ami dont je

me suis fait une idée si chimérique. Il alloit pour jamais retourner dans sa solitude , quand une liaison nouvelle , & de nouvelles espérances , le retinrent à la Cour de Lydie.



## CHAPITRE VIII.

C R É S U S régnoit sur cette contrée , & avoit pour Ministre le sage Esope. Celui-ci étoit chéri du Monarque , & , comme c'est l'usage , haï des Courtisans. Il servoit l'un sans bassesse , il contenoit les autres sans orgueil. Il n'opprimoit point les Grands , quoique né parmi les petits ; il ne rebutoit point les petits pour plaire aux Grands. Il fit accueil à Leuxis , qui avoit le bonheur d'être de la classe mitoyenne : il lui accorda des distinctions qu'il avoit autrefois inutilement méritées & demandées ; il lui épargna même jusqu'au soupçon du refus. Esope prévint toutes les demandes que Leuxis étoit bien résolu de ne pas lui faire.

Le sage Esope avoit pour maîtresse la jeune Lycoris , bergere qu'il avoit tirée du Hameau , & sçu préserver jusques-là des airs

de Cour. Lycoris n'aimoit point le Sage , & le lui disoit. Esope admiroit cette franchise ; il ne pouvoit ni se fâcher contre Lycoris , ni se résoudre à l'aimer moins. Il envioit quelquefois l'air , la taille , & l'étourderie de ces jeunes gens qui venoient rire à ses dépens dans son antichambre , & s'humilier dans son Cabinet. Avec ces airs-là , disoit-il , on peut renverser la tête la mieux organisée , si c'est la tête d'une femme.

Il étoit bien éloigné de confondre Leuxis parmi ce genre de personnages : Leuxis avoit toutes les belles qualités de l'ame & du corps , & pas un travers. C'eût été trop peu pour une femme de la Cour , & même de la Ville ; mais ce devoir étoit assez pour une Bergere. Esope vouloit essayer quelle impression la vue de cet Inconnu feroit sur Lycoris , bien persuadé qu'il n'en abuseroit pas. Voilà donc Leuxis mis dans le secret , & introduit par Esope même chez celle qu'il cachoit à tous les Courtisans. Leuxis étoit bien résolu de ne point manquer à l'amitié , & de voir Lycoris comme une belle statue , qu'un Curieux possesseur laisse examiner à l'Etranger qui le visite. En effet , à la pre-

miere entrevue , il se contenta d'admirer. Mais Lycoris n'avoit que la blancheur & le poli du marbre : bientôt Leuxis s'aperçut qu'elle n'en étoit pas , & qu'il étoit difficile de ne l'envisager que comme un être inanimé. Esope , au surplus , prenoit à tâche de les laisser seuls ; & voici comment raisonneoit le Sage.

L'amour est un besoin pour une jeune fille , & souvent même pour une vieille. Lycoris s'ignore elle-même , son cœur est tout neuf ; il faut aider ses sentimens à se développer. Leuxis me paroît propre à y réussir ; il ne fera que ce que je voudrai , & aussi peu de temps que je le voudrai. Alors il faudra bien que Lycoris s'attache à quelque objet visible pour elle , & je serai le seul qu'elle puisse appercevoir. Je vaudrai toujours mieux que rien ; car rien est déjà bien peu de chose pour une fille de quinze ans , & Lycoris en a dix-huit.

Ainsi parloit , assez peu sensément , le sage Esope ; mais il n'est pas le premier Sage que l'amour ait fait déraisonner. De leur côté , Leuxis & Lycoris ne raisonneient presque plus quand il vint les interrompre. Il en étoit

étoit temps. Ce n'est pas que Leuxis atta-  
quât vivement ; mais il se défendoit mal ;  
& Lycoris , qui ne sçavoit point encore dis-  
simuler , s'étonnoit beaucoup de sa froideur.  
L'ami d'Esope lui sçut quelque gré de son  
arrivée ; mais le Sage parut plus laid que  
jamais aux yeux de sa maîtresse. Pour lui ,  
il s'applaudissoit de l'émotion qu'il apper-  
cevoit sur le visage de la charmante Lycoris ;  
elle ne lui paroissoit que plus belle. C'étoit  
d'ailleurs une preuve que les assiduités de  
Leuxis produisoient leur effet , & il eût été  
très-fâché qu'elles n'eussent rien produit.  
Encore quelques soins , disoit-il à son ami ;  
dès le jour suivant , & tout ira bien pour  
moi. Je crains tout le contraire , reprenoit  
Leuxis , je me crains moi-même. Bon ! ré-  
pliquoit le Phrygien , vous êtes plus fort ,  
& Lycoris moins foible que vous ne présu-  
mez. D'ailleurs , je me mettrai à portée de  
vous secourir ; si le danger devient trop pres-  
sant. Rassurez-vous donc , & partez.

Il fallut y consentir ; mais , pour cette  
fois , Esope voulut être témoin du tête-à-  
tête. Il court se placer à certaine ouverture  
qu'il venoit de faire pratiquer secrètement ;

& qui donnoit sur la salle même où Leuxis & Lycoris devoient s'entretenir. Il voit cette Belle voler à la rencontre du Lydien. Il n'y a rien-là que de naturel , disoit l'amoureux Philosophe : cette jeune personne s'ennuye ; la solitude n'est point faite pour son âge.... Mais d'où vient l'embarras de Leuxis ? Il va l'obliger à reprendre cet air timide & déconcerté qu'elle a toujours avec moi.... Ah, bon ! il s'anime.... Leuxis s'animoit en effet. Il voulut parler d'Esopé & de ses vertus ; mais il fut , malgré lui , très - laconique. Oui, reprenoit Lycoris , on dit qu'Esopé est un beau génie ; je n'en sçais rien... Avouez, en même temps , que toute sa personne est rebutante , ses jambes contrefaites , sa taille difforme , ses traits effrayans , ses yeux.... 'Avouez , interrompit vivement Leuxis , avouez qu'en vous tout est divin , & au-dessus de l'éloge. Voilà qui est adroit , disoit Esopé , sans partir de son trou ; Leuxis m'épargne ici la suite d'une énumération peu flatteuse.... Leuxis , de son côté , en commençoit une autre plus agréable pour lui-même & pour Lycoris. Que cette main , disoit-il , ( & il la tenoit , ) que cette main

est digne des autres beautés de Lycoris ! Que cette taille , ( & il la pressoit , ) que cette taille est élégante , fine & légère ! Que ces yeux , ( & il les fixoit , ) que ces yeux portent des atteintes sûres & subites ! Que cette bouche , ( &.... ) Arrête , Leuxis , s'écria le Philosophe embusqué : voici le moment critique , & je suis à toi , comme je te l'ai promis. Au même instant , il vole , autant qu'il le peut , vers le lieu de la scène , & trouve Leuxis aussi confus , que s'il ne l'eût pas prévenu d'avance. Lycoris étoit seulement piquée de l'arrivée d'Esope. A l'égard de ce dernier , il n'étoit que rêveur.

Lorsque chacun d'eux eut repris ses sens , & une sorte de tranquillité , Esope dit , en élevant la voix : Ecoutez-moi , mes amis ; je vais vous parler mon langage ordinaire.

« Un homme voulut un jour imiter  
 » Prométhée , c'est-à-dire , faire naître du feu  
 » où il n'y en avoit pas. Il frotta vivement ,  
 » l'un contre l'autre , deux morceaux de  
 » bois très-combustibles. Son but étoit de  
 » n'en allumer qu'un ; le feu prit malgré lui  
 » à tous les deux. »

Que fit-il du tison trop prompt à s'allu-

mer ? demanda vivement Leuxis. Il le laissa brûler à son aise, reprit le Philosophe : ce tison né combustible, n'avoit fait que céder à sa nature ; & l'homme en question fut assez sage pour sentir que lui seul avoit fait une sottise.

Le sang froid d'Esopé ne rendit point à Leuxis sa tranquillité. Moins il essuyoit de reproches de son ami, plus il s'en faisoit à lui-même. Pour Lycoris, elle ne s'en faisoit aucun. J'ai déjà dit qu'elle étoit franche, qualité qui, dans une femme, en vaut bien d'autres. Elle ne laissa au bon Esopé aucune espérance de la toucher. Il prit donc le parti de la trouver trop jeune pour lui ; mais ce parti lui coûta beaucoup à prendre. On dit que ce fut à ce sujet qu'il composa la Fable du *Renard & des Raisins*.

Leuxis avoit quitté son ami sans lui rien dire. Il erroit en insensé dans les alentours du Palais d'Esopé ; ( car Esopé s'étoit vu obligé d'habiter un Palais. ) Voilà donc, disoit Leuxis, en parlant de lui-même, voilà donc cet homme si difficile sur le choix d'une maîtresse & d'un ami ? si sévère dans les attentions qu'il en exige ? si prompt à rompre



avec eux pour peu qu'ils s'en écartent ? C'est lui-même ; & un de ses premiers soins a été de séduire la maîtresse du seul ami qu'il ait pu rencontrer. Ah , Palmis ! Palmis ! vous fûtes encore moins coupable envers moi.

Comme il achevoit ces mots , il apperçoit à quatre pas de lui le Soldat qu'il avoit vu autrefois chez Palmis , le même à qui elle avoit prodigué ces caresses qui le rendirent si jaloux. Il ne put se refuser à un mouvement subit de curiosité. Vous me paroissez , lui dit-il , incertain sur la route que vous devez suivre : peut-être pourrois-je abrégér votre embarras. Seigneur , reprit le Soldat , ces lieux me sont malheureusement connus : j'y ai fait , comme tant d'autres , plus d'un voyage inutile. C'est même d'ici que me sont venues quelques faveurs , & quelques disgraces que je n'avois point méritées. J'y reparois aujourd'hui , parce qu'on m'a dit qu'un Sage , un homme juste y dominoit depuis quelque temps. Ce début rendit Leuxis encore plus attentif. Il songeoit déjà aux moyens d'être utile à cet Inconnu , quoiqu'il le jugeât son Rival. C'é-

toit à Esope que ce prétendu Soldat vouloit parler.... A Esope ! s'écria Leuxis. Hélas ! il fut mon ami ; il m'écoutoit , me prévenoit ; maintenant il doit me fuir.... Il vous cherche , lui cria Esope , en s'approchant & l'embrassant..... Pourquoi vous fuirais - je ? Pourquoi me fuiriez-vous ?... Sage Esope , lui dit Leuxis , je vais réparer tous mes torts ; je vais vous procurer une occasion de faire le bien ; vous me pardonnerez , sans doute , à ce prix ? Tout est déjà effacé de mon souvenir , reprit le Ministre. Mais voyons promptement le bien qu'il faut faire , ou , peut-être , le mal qu'il faut réparer. Êtes-vous , dit-il , en s'adressant à l'Inconnu , êtes - vous ce que vous paroissez être , un simple Soldat ?

Mon pere , lui dit ce dernier , commanda les Armées de Crésus , & vainquit plus d'une fois ses ennemis ; mais ceux qu'il avoit à la Cour l'écrasèrent. On lui imputa un de ces événemens que les plus grands hommes ne peuvent parer , & que presque aucun n'a évité. Mon pere , qui avoit été si lâchement trahi , fut qualifié lui-même de traître , & comme tel , ruiné , proscrit , dif-

famé. Je fus enveloppé dans sa disgrâce ; ainsi qu'une sœur qui n'avoit jamais été à portée de trahir l'Etat , & qui , je crois , ne trompera jamais personne.... Ce n'est donc point Palnis , disoit tout bas Leuxis , en soupirant ! Je trouve du moins un Hermite de trop chez elle.... Nous errâmes , poursuivit le Soldat , mon pere & moi. L'ennemi qu'il avoit tant de fois vaincu , lui offrit une retraite & des emplois ; il les refusa , & ne voulut ni combattre contre sa Patrie , ni la forcer à rougir. Moi , je pris le parti de mourir pour la défendre , & sur-tout pour me soustraire à ses injustices. Une paix subite m'en ôta les occasions. Il fallut me résoudre à conserver cet habit qui me déguisoit : mon pere embrassa un genre de vie encore moins distingué : ma sœur fut condamnée à vivre & à s'ennuyer chez une antique parente. Ainsi tomba cette famille florissante & enviée. Instruits par la renommée , qu'un Sage , & , pour tout dire , qu'Esopé étoit respecté , & tout-puissant à la Cour de Lydie , nous avons jugé que la vertu opprimée pouvoit y paroître , qu'elle n'y devoit rien craindre , qu'elle y pouvoit

tout espérer.... Oui, s'écria le Ministre ; ému de pitié & d'admiration, oui, je veux moi-même vous présenter au Monarque. Mais réunissez-vous ; qu'il voye d'un coup d'œil trois infortunés qu'il a faits. Son cœur ne résistera point à cette attaque.

Alors le faux Soldat s'éloigna, en ajoutant que ce n'étoit que pour quelques minutes. Un mouvement secret invitoit Leuxis à le suivre. Il brûloit d'impatience de voir paroître cette sœur qui ne trompoit personne. Elle parut, en effet, accompagnée du Soldat & d'un Hermite, que Leuxis reconnut au premier coup d'œil.... Ciel ! c'est Palmis, s'écria-t-il.... Ciel ! que je suis malheureux & coupable ! Voler à sa rencontre, se précipiter à ses genoux, lui baiser les mains, les couvrir de ses larmes, fut pour lui l'ouvrage d'un instant. Palmis, de son côté, avoit reconnu son volage amant : elle s'étoit évanouie dans les bras de son pere ; car il est inutile d'expliquer que ce pere étoit l'Hermite même. Ni lui, ni son fils ne comprenoient rien à cette scène pathétique. La vieille parente, qui les suivoit lentement, & à qui cet accident donna le

loisir d'arriver, entreprit d'éclaircir ce mystère. Elle leur apprit comment elles étoient forties, elle & sa nièce, pour célébrer la fête de Diane; ce qu'elles avoient dit avant de partir & en partant; une partie de tout ce qui s'étoit dit, & tout ce qui s'étoit fait dans le Temple; le chemin qu'elles avoient pris pour revenir, la rencontre du Brigand, le bonheur qu'elle avoit eu de n'être pas apperçue la première, la générosité de Leuxis, & enfin combien il étoit temps qu'il parût. Ce récit attira à Leuxis des éloges, & les actions de grâces du pere & du frere de Palmis. Dans l'instant on arriva auprès d'Esopé. Quoique Ministre, il étoit venu à la rencontre de ceux qui venoient l'implorer. Il leur épargna même une nouvelle supplique, & les conduisit sur le champ à l'audience de Crésus.

---

CHAPITRE IX.

**D**EU de Courtisans reconnurent d'abord les deux infortunés. Le Ministre qui les avoit persécutés n'étoit plus; & ceux qui s'étoient

réjouis de leur chûte , s'attristoient alors de l'élévation de quelque autre. Crépus eut quelque dépit d'avoir une méprise à réparer en présence de toute sa Cour. Il hésita sur le parti qu'il devoit prendre , & prit enfin le parti le plus digne de lui. Il releva le faux Hermite qui s'étoit prosterné , l'embrassa , & ordonna que tous ses biens lui fussent rendus. Ils étoient au pouvoir d'un Courtisan qui avoit le mérite de dire agréablement les petites choses , & de ridiculiser les grandes. Un bon mot qu'il dit sur la disgrâce de Phanor , ( ainsi se nommoit le faux Hermite , ) lui valut sa dépouille. Obligé ensuite de rendre ce qu'il avoit reçu , il chercha à s'en dédommager par quelque Epigramme. Le déguisement de Phanor & de son fils la lui fournit ; elle fut trouvée délicieuse. L'Auteur crut avoir moins perdu que gagné ; ainsi chacun fut content.

Esopé voulut juger si Leuxis l'étoit lui-même ; & par quels moyens il pouvoit l'être. Il le prit à l'écart pour le questionner. Parlez-moi à cœur ouvert , lui dit-il ; j'ai cru vous voir épris de Lycoris ; vous me semblez l'être aujourd'hui de Palmis ; à la-

quelle réservez-vous la préférence ? car , sans doute , il faut que l'uné des deux l'obtienne. Oui , reprit le Lydien , je fus injuste envers Palmis , je fus ingrat envers vous ; je veux , autant qu'il est possible , réparer mon injustice & mon ingratitude ; je suis pour jamais à Palmis.... Autant qu'il est possible , reprit à son tour Esope en souriant ; mais croyez-vous qu'il le soit à une jeune personne ingénue , telle que Lycoris ; qui s'est vue aimée , qui , à coup sûr , aime ; de renoncer sitôt à ses espérances ? Il vous est plus facile de retourner à Palmis , qu'à elle de revenir à moi. Lycoris , ajouta le Lydien , vous doit son bien-être ; elle fera tôt ou tard reconnoissante. Ecoutez-moi ; reprit le sage Esope.

« Un Geai , déjà vieux , avoit pour pui-  
 » pille une jeune Fauvette ; il la tenoit en  
 » cage , & pourvoyoit à ses besoins. Cha-  
 » que matin il apportoit la provision du  
 » jour , & rien de plus : son but étoit de  
 » se faire desirer , & , en effet , chaque ma-  
 » tin on le desiroit ; mais il ennuyoit le res-  
 » te de la journée. Un jeune Moineau , qui  
 » n'apportoit rien , étoit , au contraire ,

Cvi

» bien reçu en tout temps , & n'ennuyoît  
» jamais. C'est de quoi le Geai ne se dou-  
» toit pas. Je suis bien sûr , disoit-il , de la re-  
» connoissance de ma Fauvette ; elle n'a  
» point oublié mes bienfaits ; & , ce qui  
» vaut encore mieux , elle sçait que je puis  
» les continuer. Ouvrons cette cage , il est  
» temps que ma pupille soit libre , & qu'elle  
» vienne chercher elle-même dans mon tré-  
» sor ce qui lui est nécessaire. De son côté ,  
» le Moineau disoit dans son langage : je  
» n'ai ni trésor, ni richesse ; mais j'ai beau-  
» coup d'amour , & je n'ai pas dix mois. La  
» Fauvette étoit à jeun : qui croyez-vous  
» qu'elle alla chercher , demanda Esope à  
» Leuxis ? Elle fit , du moins , un tour au  
» magasin , répondit ce dernier.... Point du  
» tout : elle craignoit que le Moineau ne  
» s'envolât , & fut gaiement partager son  
» amour & son indigence. »

C'étoit dans le jardin de son Palais qu'Esope conversoit avec Leuxis. Depuis quelques jours , Lycoris étoit libre de s'y promener. Esope l'aperçut qui s'entretenoit avec le frere de Palmis , & la conversation paroissoit entr'eux fort animée. Il le fit re-



marquer à Leuxis , en disant que la Fauvette ne tarderoit pas à suivre le Moineau. Heureusement pour elle , ajouta-t-il , ce Moineau-là est jeune sans être indigent. Reste à sçavoir s'il est fort amoureux. Du moins , ne le fera-t-il pas long-temps , répondit Leuxis : il ignore l'intérêt que vous y prenez ; je vais l'en instruire.... Arrêtez ; je suis assez sage pour ne pas multiplier à l'excès mes folies ; c'est-là , je crois , jusqu'où les bornes de la sagesse humaine peuvent s'étendre. Je dirai plus ; loin de craindre ce que je viens de prévoir , je le desiré , & voudrois être fondé à l'exiger...— Ah ! s'il est ainsi , leur union est certaine : Phanor est trop reconnoissant , & Lycoris trop belle , pour que votre intention ne soit pas remplie. Une main , que Lycoris laissa baiser , mais qui le fut respectueusement , confirma cette assurance. Esope s'avança vers le jeune couple ; & Leuxis , un peu étonné de ce qu'il voyoit , voulut jouir de l'embarras de Lycoris à son aspect ; mais Lycoris ne parut point embarrassée. Pour Phanor , il formoit dès-lors un projet entièrement relatif aux vues nouvelles du Philosophe. Celui-

ci le mit à portée de s'expliquer librement ; Il le fit ; & dès le jour même , après en avoir prévenu son pere , qui avoit aussi son projet , Phanor fut déclaré l'époux futur de Lycoris ; Leuxis , celui de Palmis ; & quant au vieux Phanor , il déclara qu'il ne seroit jamais ni époux , ni Courtisan , ni homme du monde. Il partagea ses biens entre ses enfans , résolu de fuir la Cour , & , qui pis est , sa maison ; en un mot , de rester Hermite.

Esope , qui restoit Courtisan pour faire le bien , eût désiré retenir à la Cour les quatre nouveaux époux ; mais il les aimoit assez pour ne les y pas contraindre. Allez , leur dit-il enfin , puisque vous l'avez résolu , allez jouir des douceurs & du repos que je ne puis me promettre ni me permettre ici. Un point me console , c'est l'espérance de n'être pas long-temps l'esclave du rang que j'occupe. Je verrai naître l'orage , & ne ferai rien pour le conjurer : je ne ferai ni flatteur , ni ne souffrirai qu'on me flatte : je donnerai tout au mérite , & rien au nom , rien à la faveur ; je serai juste , & voudrai qu'on le soit.... Fiez-vous à moi du soin de ma disgrâce prochaine.

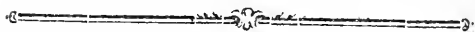
On dit que le Philosophe pleura en embrassant Lycoris. De son côté, elle ne pleura point ; mais elle étoit fort reconnoissante de l'époux qu'Esopé lui avoit donné : Palmis s'occupoit encore plus vivement du sien. On part ; les deux couples arrivent au séjour qu'ils se proposent d'habiter , & habitent ensemble la même demeure. Ils y vivoient même depuis un mois , sans s'y être ni ennuyés , ni brouillés, ni refroidis. Leuxis jugea enfin avoir trouvé ce qu'il cherchoit depuis si long-temps. Il étoit, d'ailleurs , bien résolu de ne rebuter aucun de ceux qui daigneroient n'être pas ses ennemis : c'étoient presque-là les seuls amis que le siècle pût produire. Il est vrai , ajoutoit Leuxis , qu'Esopé fut mon ami véritable , quoiqu'il habitât la Cour : cela est heureux. Il est vrai que Phanon paroît être le mien, quoique nous soyons beaux-freres : cela est très-heureux. Il est vrai que Palmis m'aime toujours , quoique nous soyons époux : cela est encore plus heureux : Mais pour être à coup sûr plus tranquille , jettons l'anneau de Gygès dans ce précipice : qu'il ne serve jamais à détromper ni époux , ni amis trop curieux. Leuxis le fit , & s'en trouva bien.



# LA CORNE

D'AMALTHÉE,

*CONTE TRADUIT DU GREC.*



## CHAPITRE PREMIER.

**D**EPUIS dix ans, Eumene formoit des vœux, & n'en étoit que plus à plaindre. Il desiroit tout ce qu'il n'avoit pas, & jouissoit mal de ce qu'il avoit. Il se croyoit pauvre, & eût pu se croire riche, s'il n'eût pas voulu l'être encore davantage.

Fatigué de ses cris, Jupiter ordonne à Mercure de lui porter la Corne d'Amalthée. Voici les conditions que le Maître des Dieux mit à cette faveur. Eumene pourra tout obtenir ; mais il ne sera exaucé que dix fois. C'est à lui à ne desirer que ce qui peut le rendre heureux. Mercure obéit : il descend chez Eumene avec toute l'arrogance d'un Valet qu'un Protecteur dépêche vers son

Protégé. Mortel indiscret , lui dit-il , quand cesseras-tu d'importuner les Dieux ? Reçois ce gage de leurs bienfaits , & sois content , si tu peux l'être. Il lui détailla l'usage qu'il devoit & pouvoit faire de ce présent. Eumene voulut se prosterner , & déjà Mercure avoit disparu.

Il y avoit trop long - temps qu'Eumene s'ennuyoit de la médiocrité , pour ne pas vouloir tout-à-coup être grand. Il fit plus , il voulut être Roi. Ses Concitoyens étoient occupés à s'en choisir un. Eumene , qui dans cette assemblée n'avoit que sa voix , les réunissoit toutes , & fut élu. La nature avoit tout fait pour lui. Il étoit d'une taille avantageuse , d'une figure agréable , & d'un esprit pénétrant. Il avoit été simple Particulier , & s'étoit lassé de l'être. Rien n'empêchoit qu'il ne pût devenir un grand Roi. Les différens Ordres de l'Etat vinrent le haranguer ; c'étoit dès-lors un des défagrémens attachés à la Royauté. Il supporta la prolixité des uns , la pesanteur des autres : il rougit des éloges outrés qu'on lui prodiguoit , & sentit qu'ils devenoient pour lui autant de leçons. La Faculté de Médecine

joignit à sa harangue un conseil qui n'avoit rien de rebutant pour le nouveau Monarque : ce fut d'épouser une, ou plusieurs femmes jeunes & belles , tant pour le bien de sa santé , que pour celui de l'Etat.

On applaudit beaucoup à cette salubre ordonnance , & Eumene prit le parti de s'y conformer. C'étoit , non à la plus noble , mais à la plus belle de ses Sujettes , qu'il vouloit donner la préférence. On vit donc des Beautés de toute condition grossir le concours , & la Grifette faire pâlir sa rivale titrée. Deux de ces concurrentes partagèrent les vœux d'Eumene ; aucune ne put les fixer. Toutes deux étoient égales en beauté ; mais l'une étoit brune , l'autre blonde ; l'une vive , l'autre douce ; l'une gaie , l'autre triste. On se plaisoit avec la première , on s'attendrissoit avec la seconde ; on eût voulu ne quitter ni l'une ni l'autre. Une pareille incertitude eût peu gêné un Monarque Oriental ; mais elle embarrassoit Eumene. Quoique sur le Trône , & sûr de triompher , il prétendoit borner ses conquêtes en amour ; il vouloit faire un choix , & s'y fixer. Dès-lors il songea à ce qui ne se présente jamais

d'abord ; à étudier l'ame de celles dont il admiroit l'extérieur. La brune Zirphé employoit tout pour lui plaire ; la blonde Naïs sembloit craindre d'y réussir. L'une flattoit , l'autre piquoit son amour propre. Voilà donc Eumene plus incertain que jamais. Dans cet instant même , un jeune homme perce la foule , & vient , le corps chancelant & les yeux égarés , se précipiter aux genoux du Monarque. Il les embrasse & le supplie de ne point lui ravir l'ingrate , la perfide Zirphé. Seigneur , poursuit le jeune Inconnu , vous voyez en moi la victime que s'immole son inconstance & son ambition. Elle parut m'aimer tant que j'eus quelque rivale à lui sacrifier ; elle me fit des rivaux de tous mes amis : elle vouloit des captifs de tout rang , des hommages de tout prix ; elle m'eût vu avec plaisir livrer autant de combats , qu'elle s'attiroit d'adulateurs ou d'ennemis. Cette blessure qui me déguise , je la reçus pour vouloir venger sa beauté qu'on attaquoit ; & cette blessure est aujourd'hui le prétexte de sa légèreté. Elle tourne en ridicule cette marque de mon zèle , de mon courage , & sur-tout d'un

amour que rien ne rebute. Zirphé resta quelques momens interdite. Il est vrai, Sire, dit-elle enfin, qu'une balafre a pour moi quelque chose d'insupportable : un homme balafré me révolte, m'effraye, me donne des vapeurs. Ah ! Sire, ordonnez qu'il s'éloigne, ou les vapeurs vont me suffoquer. Belle Zirphé, lui dit Eumene, une balafre a plus d'une fois défiguré le visage d'un Héros ; & les Rois n'en sont pas toujours exempts. Je puis revenir d'une victoire, ou d'une défaite, encore plus balafré que ne l'est votre amant ; &, à coup sûr, les vapeurs vous suffoqueroient. Je dois donc choisir une compagne plus aguerrie. Pour vous, dit-il au jeune homme, acceptez un rang distingué dans mes troupes, & combattez pour l'Etat, comme vous fîtes pour votre maîtresse ; il en fera plus reconnoissant. Cette offre fut reçue avec joie ; & Zirphé s'éloigna avec confusion.

Eumene, qui n'avoit plus d'incertitude, s'approcha de Naïs, & la vit à ses pieds. Ah ! lui dit-il, quittez cette humble attitude, elle n'est point faite pour Naïs : levez-vous, & réglez. Naïs ne lui répondit que par



tes larmes. Que vois-je ? dit Eumene ; est-ce mon rang , ou ma personne qui vous répugne ? Ah , Sire ! s'écria-t-elle , vous auriez tout mon cœur , s'il étoit encore à donner. il n'est plus temps , j'aime & je suis aimée. Il a fallu recourir à la violence pour me conduire ici. Hélas ! peut-être mon amant croit-il ma démarche volontaire ; & l'idée seule du chagrin qu'elle lui cause m'accable. Eh ! quel est-il cet amant ? demanda le Roi , fort chagrin lui-même. C'est , reprit vivement Naïs , un exemple d'honneur , d'infortune & de fidélité. Il m'a sacrifié tous ses avantages ; il a résisté aux offres & aux menaces d'une rivale opulente , qui l'aimoit , & qui le persécute. Rien n'a pu l'arracher à moi ; rien ne pourra me séparer de lui.

Comme elle achevoit ces mots, son amant se fit voir parmi la foule. Il s'avança d'un air noble & triste vers le Roi. Ce ne fut point pour réclamer sa générosité : lui-même exhorta généreusement Naïs à jouir du rang que lui méritoient ses charmes. Je n'ai , disoit-il , que de l'amour à vous offrir, & peut-être ne vous paroîtra-t-il pas toujours digne de l'avoir emporté sur un trône : peut-être

regretterez-vous la tendresse d'un grand Roi. Ce doute parut redoubler l'affliction de Naïs. Enfin Eumene prit un parti , & ce fut le plus généreux. Aimez-vous , leur dit-il , je ne veux plus troubler votre amour ; je veux même réparer les injustices de la fortune. Je vous fais , dit-il au jeune homme , Gouverneur d'une Province éloignée de ma Cour ; je vous permets d'épouser Naïs dès-àujourdhui , & , qui plus est , de l'emmener avec vous. A cet excès de défintéressement , tout le peuple jetta des cris de joie & d'admiration. Eumene en ressentit un plaisir secret , qui le dédommagea en partie du sacrifice qu'il venoit de faire. Cependant le courage lui manqua pour tenter de nouvelles recherches ; & pour cette fois, l'ordonnance de la Faculté resta sans exécution.

Eumene voulut juger s'il étoit plus riche sur le Trône que dans sa retraite. Il visita ses trésors , qu'il trouva épuisés ; il examina les dettes de l'Etat , & elles lui parurent immenses. Un Chymiste lui proposa de métamorphoser la feuille Papyrus en or , ou du moins de la faire paroître telle. L'offre fut acceptée & réussit. Alors chacun vou-

lut profiter du prodige. La mode s'en mêla ; il ne fut plus permis d'avoir d'autres richesses ; ou plutôt , on avoit tout avec la feuille Papyrus.

L'opulence éclatoit de toutes parts. Tel qui auparavant conduisoit le char d'autrui , se faisoit conduire à son tour. On ne manquoit de rien avec le secours de ces heureuses feuilles : honneurs , dignités , emplois , maîtresse , réputation , vertu même , elles procuroient tout ; elles avoient en tout le même crédit , le même pouvoir que l'or.

Eumene , qui avoit consenti au prestige , regretta de le voir porter trop loin. Il vouloit sauver son Etat , & non le renverser. Il rendit la feuille à sa première destination.

Que faire ? disoit-il, mes intentions étoient pures , je n'ai voulu que l'avantage de ceux qui me blâment : j'ai cru , par un léger abus , pouvoir éviter un plus grand mal. J'ai pris les meilleures précautions pour qu'il en résultât un grand bien. Suis-je donc responsable des événemens ? Ce fut-là le premier chagrin qu'essuya le nouveau Monarque.

Ce n'est pas tout. Il avoit multiplié les récompenses en faveur des Défenseurs de

l'Etat ; mais le nombre des aspirans surpasseoit celui des bienfaits, & les prétentions d'un seul eussent absorbé le lot de plusieurs. Eumene affligea ceux à qui il donnoit, presque autant que ceux à qui il ne donnoit pas. La même chose, & pis encore, lui arriva de la part des Auteurs. Les plus mauvais furent les plus actifs, les mieux récompensés, les plus ardents à se plaindre : les bons gardèrent la retraite & le silence. Ils n'avoient rien demandé ; ils ne se plainquirent point de n'avoir pas été prévenus. Il est donc vrai, disoit Eumene, qu'avec les meilleures intentions, un Roi peut paroître injuste !

Il donnoit aux affaires, à peu-près, tout son temps ; il en consacra seulement la douzième partie à fuir les hommes. C'étoit un de ses plus grands plaisirs, depuis qu'il avoit une Cour. Un autre, qu'il se permit encore, fut de s'introduire, sous l'extérieur d'un simple Particulier, dans quelques assemblées publiques. Il fréquentoit, sur-tout, ces lieux où l'on s'assemble sans se connoître, où l'on dispute pour interrompre, plutôt que pour s'instruire, où l'on parle sans pouvoir être

Être entendu , ni fans vouloir entendre. Un homme d'un âge plus que mûr , & d'un esprit plus que chagrin , fut d'abord l'objet de fa curiosité. Il n'eut pas de peine à lier conversation avec lui. Cet homme parloit beaucoup , & d'autant plus volontiers , qu'il parloit toujours mal d'autrui , & bien de lui-même. Je fus , disoit-il au Monarque déguisé , je fus un ancien Militaire ; je commandois , il y a trente ans , un bataillon de Milice , qui malheureusement ne vit pas l'ennemi. Ce fut le plus grand hasard du monde , & ma réputation n'y doit rien perdre. J'avois parié que le Général qui commandoit notre armée seroit battu. J'étois , moi , destiné à figurer dans une Ville frontiere , qui , sans doute , auroit dû être assiégée. Admirez le malheur qui me poursuit ! Notre Général demeura victorieux en dépit de toutes les règles. Je remarquai du fond de ma garnison plus de cent soixante-dix fautes qui eussent dû le faire battre ; mais est-ce la mienne , poursuivit-il , si la fortune seconde quelquefois la témérité ? Qu'arriva-t-il ? Ce Général imprudent , à tous égards , hâta la paix , & je fus réformé. Mais , ce

*Tome I.* D

que la postérité ne croira pas , & ce que je répète toutefois chaque jour , depuis trente ans , c'est que je le fus sans récompense. Il ajouta à ce discours quelques autres phrases dont Eumene fut peu satisfait. Elles l'obligèrent à quitter ce frondeur chagrin , pour s'entretenir avec un autre personnage.

Celui-ci tira Eumene à quartier. Il lui fit voir un projet qui auroit pu abîmer l'Asie & l'Europe. Croirez-vous , lui dit-il , que , depuis dix ans , j'ai présenté trente Mémoires encore plus forts que celui que vous voyez ? Je ne me suis occupé que des moyens d'enrichir le Monarque ; & cependant , ô injustice ! je me trouve moi - même ruiné sans ressource.

Eh quoi ! disoit intérieurement Eumene ; tous ces êtres inutiles ou dangereux ont-ils en effet des prétentions ? S'il en est ainsi , que de plaintes je prévois , & qu'il seroit injuste de les satisfaire !

Alors parut un homme , qui , pour un service assez médiocre , venoit d'obtenir une récompense honnête. Il reçut d'un air chagrin les complimens qu'on lui fit , & joi-

gnit même bientôt ses plaintes à celles des autres.

Eumene sortit indigné de ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Il visita d'autres assemblées particulières & publiques ; mais il y vit , il y entendit à peu-près les mêmes choses. Presque par-tout , ceux qui n'avoient rien reçu de lui , murmuroient , & ceux qu'il avoit comblés de bienfaits , gardoient un froid silence. Eumene sentit enfin , qu'il arrivoit encore plus souvent aux Rois de faire des ingrats , que de l'être eux-mêmes.

Sa Couronne lui parut chaque jour devenir plus pesante. Il compara son sort à celui d'un esclave enchaîné au haut d'un rocher , & qui verroit d'autres esclaves enchaînés sous ses pieds.

Il prit enfin le parti d'abdiquer , & le fit déclarer au peuple. Quelle surprise pour Eumene de le voir tout-à-coup généralement consterné ! Ceux qu'il avoit prévenus par des bienfaits , daignoient alors s'en souvenir ; & ceux à qui il n'avoit fait aucun bien , regrettoient celui qu'il eût pu leur faire.

Tant de marques d'affection le séduisirent ;

Il garda le sceptre ; mais il vit bientôt renaître la froideur & les murmures. C'en est fait , dit-il , je renonce au triste avantage d'être envié sans être heureux. Le second rang m'offre , & plus de tranquillité , & des honneurs suffisans pour satisfaire l'ambition. O Jupiter ! voilà le second de mes souhaits,

---

## CHAPITRE II.

**E**UMENE voulut pour successeur un fantôme de Souverain. Il jeta les yeux sur le Courtisan qu'il avoit le moins apperçu à son lever. Chacun crut qu'il faisoit choix d'un Sage. Mais Eumene sçavoit que cette Philosophie apparente n'étoit qu'une indolence réelle.

Le nouveau Roi choisit volontiers pour son Ministre celui qui l'avoit fait son Maître. Il ne devint ni plus actif , ni plus appliqué. Il dormoit tard , mangeoit beaucoup , parloit peu , & réfléchissoit encore moins. Il se laissa donner , sans presque y faire attention , des conseils , des éloges , & une Maîtresse.



Eumene , de son côté , agissoit encore plus qu'il n'avoit fait sur le Trône. Il réformoit d'anciens usages , en créoit de nouveaux , entroit dans les plus petits détails , & avoit toutefois de grandes vues. Il marqua une prudence extrême dans une circonstance très-délicate.

La jeune Eglé vint solliciter une grace en faveur de son époux. Il en étoit peu digne ; mais Eglé avoit tant d'attraits , qu'elle ne devoit rien demander en vain. Le Ministre eut bientôt pris son parti.

Ce poste , dit-il , est promis d'avance à Cynthie , ( c'étoit la seule qui pût disputer de charmes avec Eglé. ) A Cynthie , s'écria-t-elle ! je ne me consolerais jamais si elle obtient ce qu'elle demande. Ah ! de grace , refusez Cynthie , dussé-je moi-même ne rien obtenir.

C'étoit où Eumene l'attendoit. il n'hésita qu'autant qu'il le falloit pour mieux faire valoir sa complaisance. Il promit que Cynthie seroit éconduite. Alors Eglé le quitta plus satisfaite , plus triomphante , que si l'emploi le plus brillant eût été accordé à son époux.

Autre embarras pour Eumene : Cynthie survint à son tour. Ses instances furent encore plus pressantes que celles d'Eglé ; Cynthie sollicitoit pour son Amant. Vous avez trop tardé , lui dit Eumene , d'un air & d'un ton mortifiés , Eglé vient d'obtenir ce que vous eussiez emporté un peu plutôt. Ce fut un coup de foudre pour Cynthie. Les intérêts de l'Amant disparurent ; elle ne vit plus que le triomphe d'Eglé , & la honte de lui céder. Quoi Eglé l'emporter sur moi ! & la Cour en être témoin ! . . . . Ah ! poursuivit-elle , qu'Eglé n'obtienne rien , & que tout me soit refusé. Eumene n'eut pas de peine à lui accorder cette grace. Il admiroit avec quelle facilité il venoit de contenter deux rivales , & il se jugea dès-lors un grand homme en fait de politique. Cependant la place demandée restoit vacante. Le Ministre la donna à certain Militaire , qui n'ayant d'autre recommandation que son mérite , n'avoit pas même cru devoir se présenter.

Eumene tenta quelque chose de plus difficile encore. Il voulut , pour la perfection de la Géographie , avoir une Carte topo-

graphique des Etats qu'il gouvernoit. Le Peuple & les Grands seconderent son entreprise ; mais lorsqu'il voulut pénétrer dans les pâturages des troupeaux sacrés , il fut arrêté par leurs gardiens ; ils crièrent à la profanation , au sacrilège ; ils publièrent que son dessein étoit d'y introduire des animaux profanes , dont tout le mérite consistoit à avoir servi à fortifier les frontieres de l'Etat.

Eumene qui osoit mépriser ces clameurs , fut surpris qu'aucun de ceux qui l'accompagnoient , n'osât le suivre. Il suspendit son entreprise , mais sans y renoncer ; & cet intervalle fut rempli pour d'autres projets. Tous étoient difficiles , & tous furent effectués : on grava sur le cédre le sage expédient qu'Eumene employa pour appaiser une sédition qui pouvoit devenir dangereuse. Il fit distribuer des pantins à toute l'assemblée ; alors chacun oublia ses griefs , chacun s'en retourna satisfait & joyeux , en faisant mouvoir les ressorts de cette merveilleuse machine.

Une conduite aussi sage , & des expédiens tous à peu-près aussi graves & aussi heu-

Div.

reux , maintinrent long-tems la paix parmi le peuple , & dans l'ame du Ministre. Mais les Gardiens des troupeaux sacrés ne pardonnoient point à Eumene la visite qu'il avoit voulu leur faire. Ils en craignoient de sa part une nouvelle , & s'occupoient des moyens les plus efficaces pour la prévenir. Eumene eut une vision qui mit en défaut toute sa fermeté. Il lui sembla voir un jeune agneau de ce bercail , se métamorphoser en tigre , & s'élancer sur lui. La frayeur l'éveilla ; il ne se rassura pas même étant éveillé. Il sçavoit que l'homme le plus puissant ne peut rien contre les prodiges , encore moins contre ceux qui en font. Hé bien ! dit-il enfin , cédon's à l'orage. A l'instant même on lui apporta un ordre que le Maître qu'il s'étoit donné , avoit signé sans le lire , & qui le débarrassoit du titre de Ministre. Il n'a fait que me prévenir , disoit Eumene , mais j'ai quelque regret d'avoir été prévenu. Soudain il empoigna la corne , & forma le troisiéme de ses souhaits. Ce fut de commander une armée nombreuse.

## CHAPITRE III.

C'ÉTOIT l'usage parmi ce Peuple de tirer au sort la dignité de Général d'armée, comme un très-grand nombre d'autres. On présume bien que le sort fut favorable à Eumene. Il sentit une joie intérieure, en voyant la plus redoutable partie de la Nation obéir à ses moindres volontés. Ce poste lui parut mille fois plus flatteur que celui d'un Souverain, obligé de se partager entre une infinité de soins opposés. Un de ceux qui occupoient le plus Eumene, étoit que ses troupes ne fissent de mal qu'à l'ennemi, & ne désolassent point l'allié qu'elles alloient défendre. Il ne souffroit pas non plus, que ceux qui avoient acquis le droit de nourrir son armée, s'en servissent pour l'affamer. Il étoit encore plus attentif à louer les belles actions qu'à reprendre les fautes; il fournilloit à ceux qui n'avoient été que malheureux, l'occasion de réparer leurs disgrâces; & fit, de plus, tout ce qu'il falloit faire pour qu'on ne pût attribuer les siennes qu'au hazard.

D v.

De grands succès furent le fruit de ses bonnes dispositions ; il vainquit l'ennemi à différentes reprises ; assiégea & prit ses Villes , & occupa la verve de tous les Poètes ses Compatriotes. Il vit son nom chanté dans dix Poèmes , vingt Odes , & soixante Sonnets. Il en fut d'abord flatté à l'excès , s'y accoutuma , & s'en ennuya bientôt. Eumene éprouva ce qu'ont éprouvé de très-grands hommes ; les succès ralentirent son activité. Il fut attaqué , & surpris durant la nuit par l'ennemi qu'il avoit tant de fois vaincu. Il répara tout par sa présence d'esprit & de nouvelles victoires ; mais obligé dans cette occasion de combattre en chemise , il ne put regagner quelques-uns de ses vêtemens les plus nécessaires , dont l'ennemi s'étoit emparé. Eumene fit peu d'attention à cet accident , & revint dans la Capitale pour y jouir de sa gloire. Il fut surpris d'entendre une infinité de bouches répéter des Couplets relatifs à cette burlesque aventure. Il espéroit , du moins , entendre réciter une partie des Poèmes , des Odes & des Sonnets composés à sa louange. Il se trompoit ; personne ne les avoit

lus, & toute la Nation chantoit le Vaudeville.

Qu'est-ce donc que ma gloire, dit-il, si un accident ridicule fait oublier des actions que j'ai crues héroïques ? Le Vaudeville frappa tant de fois ses oreilles, qu'il troubla toute la tranquillité de son ame. C'en est fait, dit-il, je renonce à cette carrière brillante, mais épineuse, mais ingrate. Il est des routes plus paisibles pour arriver au bonheur. Eumene souhaita devenir Grand-Prêtre de Saturne.

---

#### CHAPITRE IV.

Ce quatrième souhait fut exaucé comme les autres. Le Grand-Prêtre mourut d'apoplexie, & Eumene obtint sa place. On fit encore des couplets sur cette métamorphose, après quoi on oublia celui qui en étoit l'objet. Il s'applaudit d'abord des respects que lui attiroit sa nouvelle dignité. Le Monarque, lui-même n'étoit pas exempt d'y joindre les siens, & c'étoient ceux qu'Eumene recevoit le plus volontiers. Du reste,

il bornoit-là son ambition , & trouvoit là tiare plus commode & plus légère , que le casque & la couronne.

Il arriva qu'un Prêtre subalterne lui offrit le couteau sacré de la main gauche. On cria au Novateur. Le Prêtre resta confus de sa méprise. On redoubla les cris , & bientôt il ne rougit plus. Il fit même un Livre pour défendre son opinion. Il y attaquoit fortement la prééminence de la main droite sur la main gauche : de graves personnages la défendirent ; & l'on vit quelques Académies non moins graves , s'exercer sur cette matière.

La dispute s'échauffa ; l'animosité prit de profondes racines. Il fallut que le paisible Pontife intervînt dans cette querelle. On remonta aux anciens usages. Le Prêtre accusé dit au Pontife, qu'un de ses plus illustres prédécesseurs étoit gaucher , & que si le couteau lui avoit été offert de la main droite , certainement il ne l'avoit reçu que de la main gauche. Tous les gauchers applaudirent à cette conséquence , & la dispute s'aggrava plus que jamais.

Eumene , persuadé que celui qui donne



lieu à une dispute , a communément tort ; condamna le Prêtre qui avoit fait éclore celle-ci ; mais la décision ne fut point regardée comme authentique. Cette question étoit devenue une affaire d'Etat ; il fallut que le Monarque lui-même en prît connoissance. Alors Eumene , qui n'avoit pris qu'à regret part à cette discussion , sentit un redoublement de zèle qui l'étonna. Il en rechercha la cause , & crut l'avoir trouvée. Rien n'excite plus l'émulation qu'un adversaire illustre ; & Eumene , dans cette circonstance , croyoit n'avoir de supérieur que Saturne.

Enfin les choses furent portées si loin ; que le pacifique Eumene consulta les annales de ses prédécesseurs. Il y vit que Saturne leur avoit quelquefois prescrit en songe d'ordonner à certains Rois d'abdiquer. Il eut quelque envie de rêver comme ces Pontifes. Quel triomphe pour le Sacerdoce , d'obliger ainsi un Monarque à renoncer à sa Couronne ! D'un autre côté , Eumene examina si lui-même ne devoit point quitter sa Tiare. Il le fit ; & ce fut l'événement le plus merveilleux d'un siècle qui n'en offre que de singuliers.



## C H A P I T R E V.

ON disoit qu'un homme qui s'étoit si bien jugé lui-même , devoit présider au Sénat ; & la voix publique déterminâ le cinquième souhait d'Eumene. Il fut élu avec acclamation. La Nature l'avoit gratifié d'un cœur droit. Ami de l'ordre & de l'équité , il se félicitoit d'être à portée de réprimer une partie de ceux à qui ces qualités manquoient ; de rendre à l'orphelin opprimé ou pillé , le bien de ses peres ; au mari trompé , & souvent battu , sa femme ; au pauvre , voisin du riche , ou de l'homme d'affaires , sa vigne & son jardin , &c. Il avoit d'ailleurs tout le bon sens nécessaire pour distinguer le bon droit à travers une foule de loix qui l'enveloppent ; tout le courage suffisant pour étudier trois ou quatre mille Coutumes qui se contredisent , & environ dix mille Commentateurs qui les embrouillent ; enfin il se croyoit inaccessible aux recommandations d'un Grand , & aux larmes d'une belle Plaignante. Il en faut souvent moins pour paroître grand Magistrat.

Eumene fit cependant plus ; il cita à son Tribunal tous les différens suppôts de Thémis. Il voulut être instruit par eux-mêmes de leur conduite , se réservant le droit de douter & de croire à propos. L'Avocat parla le premier , & parla long-temps. Il arriva que son discours finit , sans qu'Eumene en eût rien retenu. Quels sont vos honoraires ? demanda-t-il au Jurisconsulte. C'est , répondit ce dernier , le nombre des syllabes que je prononce , qui en décide , & vous voyez que je ne les prodigue pas. Je suis le plus laconique & le plus clair de nos Orateurs. On ne peut rien perdre de ce que je dis ; & je dis le plus de choses qu'il m'est possible en matière de procédure. Je le crois , reprit Eumene ; mais je vous avouerai que j'ai perdu mon temps à vouloir les entendre.

Il interrogea ensuite certain Procureur , à qui dix années avoient suffi pour amasser mille talens. Mon soin le plus ordinaire , répondit cet homme , est de défendre la veuve & l'orphelin , d'empêcher que leur bien ne tombe dans de certaines mains.... On publie , interrompit le Juge , qu'il sort très-rarement des vôtres. Je n'en suis que l'éco-

nome , reprit le Procureur ; j'en fais amplement part aux Propriétaires ; je le fais valoir comme le mien propre. Eumene aperçut alors derrière celui qu'il interrogeoit , un jeune homme qui paroissoit en dépendre. Il le reconnut pour le fils d'un des plus riches Citoyens de la Capitale. Que vois-je , lui dit-il , vous Domestique , & d'un tel Maître ? Hélas ! répondit le jeune homme , je suis un des orphelins qu'il a défendu , & dont il économise les biens. Eumene apprit que cet économe bannal avoit une fille assez belle pour faire oublier à celui qu'elle épouseroit , tous les torts de son pere. Il voulut que le Procureur acceptât pour gendre celui qu'il osoit traiter en esclave. Il s'en défendit ; mais Eumene le menaça de rayer les trois quarts du total de tous ses mémoires de frais , & de le traiter comme l'exigeroient les Parties qu'il avoit le moins maltraitées. Cette menace le rendit plus docile.

Eumene fit d'autres recherches : il interrogea des Huissiers qui excelloient dans l'art d'assigner une partie , sans qu'elle en sçût rien ; des Greffiers qui commentoient les oracles de Thémis ; des Secrétaires qui

mettoient de faux poids dans sa balance ; en un mot , toutes les troupes légères de la nombreuse armée dont il étoit le chef. Ces troupes , comme toutes celles de ce genre , étoient encore plus pillardes que les troupes réglées. Eumene se proposa d'y jeter plus de discipline. Il prit à ce sujet les meilleures précautions , ne réussit point , & n'en eut que plus d'ennemis. Grace au Ciel , disoit-il , je vais du moins connoître tous ceux qui , parmi cette noire milice , méritent ma confiance & mon estime. Il publia qu'il alloit quitter sa place , & voulut juger du nombre de ses suppôts fidèles , par celui des visages affligés. Il n'en vit que de satisfait. On disoit hautement qu'Eumene seroit un excellent collègue de Minos & de Radamante, mais que, dans ce monde , son Tribunal étoit déplacé.

Il fut vivement sollicité par deux Plaideuses , d'un âge , d'un extérieur , & d'un état fort opposé ; l'une étoit douairière , avoit soixante ans , & avoit été laide dès l'âge de quinze : l'autre étoit pupille , n'avoit que dix huit ans , & promettoit d'être encore belle à cinquante. Eumene l'admira ,

l'aima , & fit des vœux pour qu'elle eût raison. Malheureusement elle avoit tort. Eumene gémit , la condamna , la ruina , la plaignit. Je n'ai , lui dit-il , qu'un seul moyen de réparer ce malheur , & je vous l'offre. Daignez partager ma tendresse & ma fortune. L'une & l'autre pourroient vous dédommager de la perte que vous venez de faire. La jeune Plaideuse accepta l'offre , & ne pardonna point à Eumene. Quoi ! disoit-elle à voix basse & à chaque instant , une douairiere antique l'emporter sur moi ! Quel Juge ! & que j'espere bien l'en punir !... Elle eut le plaisir de voir ce Juge si rigide s'attendrir de plus en plus , & presser l'instant de son bonheur. Elle eut bientôt une satisfaction plus complete : ce fut de voir un Amant septuagenaire , & encore plus contrefait qu'il n'étoit caduc , lui offrir son hommage. Il est charmant , s'écria-t-elle , & tout fait pour me venger ! L'accueil fut favorable , & les visites multipliées au point qu'Eumene s'en apperçut , & s'en plaignit. C'étoit ce qu'on desiroit le plus. N'en murmurez pas , lui dit sa jeune Maîtresse , je ne fais que vous imiter. Vous sçavez que la jeu-

neffe ne l'emporte pas toujours sur la caducité. Jouissez du plaisir de condamner les pupilles , & laissez-moi celui de consoler les vieillards. Eumene se retira confus & affligé. Il occupa encore quelque temps son Tribunal , jugea toujours avec équité , déplut à beaucoup de Grands , qu'il condamnoit comme s'ils n'eussent été que petits , révolta encore quelques Belles , & se laissa des fonctions de Juge , comme il l'avoit fait des autres. Heureux , disoit-il , qui , dégagé du soin de gouverner , de conduire , d'édifier , & de juger les hommes , borne ses vœux à l'opulence & à la tranquillité ! je veux donc n'être rien , & être riche.



## CHAPITRE VI.

**A** PEINE ce fixième souhait fut-il formé , qu'Eumene reçut un bon de Publicain. C'étoit le plus court moyen pour obtenir tout-à-coup de grandes richesses sans étonner personne. Eumene crut devoir prendre un train relatif à sa nouvelle condition ; c'est-à-dire , qu'il eut une table mieux ser-

vie , un Palais mieux orné , des courfiérs plus fougueux , un char plus brillant que lorsqu'il étoit premier Miniître , & même Grand-Prêtre. Il lui manquoit une Maîtrefle , & bientôt il ne lui manqua rien. Un char doré s'arrêta dans fa cour. Il en vit fortir un homme gros & court , mais superbement vêtu. Chaque canton de l'Inde avoit contribué à l'ornement de fes doigts ; les plus habiles Artistes avoient épuifé leur travail fur les bijoux dont ils étoient furchargés. Il les tira l'un après l'autre fans affectation ; Eumene en loua le bon goût , & s'informa du prix. Cette montre où brillent ces diamans , dit l'Inconnu , eft une preuve de mon défintéreffement ; la Belle n'avoit que dix-huit ans , & fortioit en dernier lieu des mains d'un Grand , qui la refpecta toujours. Il ne l'avoit prife que pour faire taire la médisance , & rétablir fa réputation. Ce difcours parut obscur à Eumene. Monsieur , ajouta l'Inconnu , je vais vous parler plus clairement. J'ai vécu ; je voudrois être utile à ceux qui ont à vivre. Loin d'envier donc aujourd'hui le plaifir des autres , je porte l'attention jufqu'à y contri-



buer. Les jeunes personnes qui songent à se produire , les honnêtes gens qui veulent s'épargner des recherches , mettent journellement mon zèle à profit. Je vous entends ; reprit Eumene : eh bien , qu'avez-vous de neuf ? Presque rien , reprit l'Inconnu. Cette monnoie n'a plus de cours , on veut de l'expérience ; mais , poursuivit-il , on peut , moyennant d'exactes recherches , vous déterrer ce que vous demandez ; quant à présent , voilà l'état de mes protégées. Alors il tira une liste où Eumene lut ce qui suit.

Une jeune veuve qui n'a presque pas eu d'époux. Il disparut deux jours après leur mariage , & un mois s'est écoulé depuis cette séparation.

Une autre , du même âge , qui a été six ans la femme d'un vieux Magistrat. Il étoit jaloux , ne lui donnoit point de Duegne , & n'alloit point au Palais.

Une autre plus jeune , mais dont l'époux n'avoit que trente ans , & pas l'ombre de jalousie. Cela revient à quelques années de plus.

La nièce d'un Prêtre de Jupiter. Elle a vingt-deux ans ; mais il en avoit soixante-dix lorsqu'il mourut.

Une Danseuse de dix-sept ans. Elle n'en est qu'à sa treizième aventure , & n'a quitté son dernier amant , qu'après qu'il a été absolument ruiné.

Une Nymphé de Diane. Elle n'a renoncé au culte de cette Déesse , que parce qu'un pan de la muraille du jardin tomba. Un jeune homme s'y introduisit , & déranger sa vocation.

Eumene s'arrêta à cet article. Il faut ; dit-il , en courir les risques. C'est sa première aventure , & d'ailleurs les murs de mon jardin sont en bon état. De plus , l'Inconnu l'affura que le jeune homme étoit disparu deux jours après l'enlèvement de la Nymphé. On convint de ses faits , c'est-à-dire , d'augmenter le nombre des bijoux de l'Intrigant ; & Thaïs , ( c'est le nom de la Nymphé , ) fut amenée chez Eumene dès le soir même.

J'ai déjà dit qu'Eumene étoit jeune & bien fait. Il parut plaire à Thaïs , & il n'en douta point. Il n'épargna rien , d'ailleurs , de ce qui pouvoit la fixer. Les fêtes succéderent aux fêtes , les présens aux présens. Eumene se croyoit heureux ; il ne voyoit

paroître aucun personnage suspect , & visitoit de temps en temps les murs de son jardin. Un Domestique indiscret vient lui apprendre que les murs de sa maison étoient moins inaccessibles. Il y accourut , & vit un chef-d'œuvre de l'art. Thaïs avoit fait percer un mur mitoyen , d'une manière imperceptible pour tout autre que pour un confident. Eumene , qui étoit un peu Philosophe , cacha la moitié de son dépit , renvoya Thaïs , & crut pouvoir étouffer cette aventure. Mais , dès le jour suivant , toutes les toilettes étoient couvertes de bijoux destinés à en perpétuer le souvenir. En effet , on en parla durant près de huit jours , jusqu'à ce qu'un nouvel événement , à peu près aussi grave , eût amené une mode nouvelle.

Eumene chercha des plaisirs d'une autre sorte. Il protégea des Artistes , hébergea des Auteurs , & donna à des indigens inutiles. Mais il ne put rendre ni les premiers dociles , ni les seconds modestes , ni les troisièmes reconnoissans. Il fut encore moins satisfait des gens de Cour. Tous regardoient sa maison comme une de ces sources publi-

ques , où l'on va puiser , sans autre attention que celle de ne pas prendre au-dessous de son besoin. Du reste , on ne sçait nul gré à la source de ces libéralités : elle reçoit gratuitement ce qu'elle donne de même. Ah ! dit Eumene , c'est trop obliger des ingrats. Je vais borner ma société à celle d'un Sage , si je suis assez heureux pour le rencontrer.

On rioit beaucoup aux dépens d'un homme qui blâmoit les usages de tous ses semblables , & ne les imitoit en rien. Eumene le vit , & ne rit pas. L'expérience commençoit à lui apprendre que tout ce qui paroît le plus desirable rebute souvent. Pourquoi , par la même raison , ce qui rebute d'abord ne pourroit-il pas plaire ensuite ? Peut-être ; ajoutoit-il , le gland est-il préférable au froment ; peut-être un lit de mousse est-il plutôt fait pour nous qu'un lit de duvet ; peut-être une femme appartient-elle au plus robuste ; peut-être un peu d'anthropophagie... Eumene essaya toutefois de ramener le Sage à des principes moins austères. Il parvint à lui faire quitter sa cabane pour habiter son Palais. Il réussit même à l'appivoiser quelque temps avec la bonne chère ; mais les

Les remords vinrent ensuite. Le Sage retourna à sa cabane & à ses racines.

Il avoit parlé avec tant d'éloquence contre les Lettres, qu'il fit naître à Eumene le desir d'être éloquent ; & comme un desir marche rarement seul , Eumene ambitionna d'être éloquent en vers & en prose. Ce fut le sixième de ses souhaits.



## CHAPITRE VII.

**E**UMENE , qui pour réussir n'avoit qu'à desirer , eut le courage de vouloir mériter ses succès. Il enfanta un Poëme qui eût rendu Homere jaloux , & qui lui suscita des envieux bien inférieurs à Homere. Il eut encore plus d'admirateurs , c'est-à-dire , que rien ne manquoit à sa gloire. Il la trouvoit bien préférable à celle qu'on obtient par d'autres voies , & qu'on n'acquiert jamais seul. Cette ivresse dura quelque temps ; après quoi , elle se ralentit dans le Public , & dans l'Auteur même. Il n'y eut que la haine de ses ennemis qui se soutint. Les uns l'accusèrent de crimes supposés ; les autres

s'approprièrent ses ouvrages ; d'autres lui imputerent les leurs. Ce dernier trait fut le plus sensible pour Eumene ; mais bientôt il essuya d'autres dégoûts. Les lauriers tragiques le tenterent. Il composa d'après les plus grands modèles , & sur-tout d'après son génie , un Drame admirable , où l'on étoit plus attendri qu'étonné ; où le cœur se trouvoit plus intéressé que la vue ; où l'art des Acteurs aspirait à bien rendre plutôt qu'à faire valoir. Toute l'assemblée versoit des larmes délicieuses. Malheureusement l'endroit le plus pathétique fournit un bon mot à un mauvais Plaissant , & tout-à-coup les larmes firent place à de grands éclats de rire. On ne vit plus que du ridicule dans ce qu'on venoit d'admirer ; la Pièce tomba dans l'oubli , & le bon mot fut consacré dans les annales du goût de la Nation.

Le Poète s'en affligea quelque temps , & composa ensuite , pour s'égayer , un Roman sans vraisemblance , & qu'il avoit voulu rendre tel. Son unique but n'étoit que d'y faire preuve d'esprit , & ces preuves lui coûtoient peu. Un grave Censeur fut chargé d'examiner cette bagatelle. Il crut qu'un ou-

vrage qui ne signifioit rien , devoit être dangereux. Dès-lors il y vit tout ce qui n'y étoit pas , & supprima tout ce qui y étoit. Eumene , plus docile qu'un Auteur ne peut l'être , s'en tint à la décision du Censeur , & composa une seconde brochure. Il essayoit d'y mettre d'accord deux partis qui divisoient & déshonoroient la République des Lettres. Le Censeur à qui ce nouvel écrit fut soumis , étoit lui-même enrôlé dans cette guerre ; il supprima la moitié de l'ouvrage. Un de ses confreres fut chargé de le remplacer dans cet examen. Celui-ci étoit du parti opposé , & raya l'autre moitié de la brochure. Voilà Eumene privé une seconde fois du fruit de son travail , & presque déterminé à ne plus écrire.

Cependant on annonça une victoire remportée par les troupes de l'Etat. A cette nouvelle , Eumene, qui étoit bon Citoyen , redevint Poëte ; il chanta cet événement glorieux , & eut soin de nommer tous ceux qui s'étoient le plus distingués. Un Officier subalterne , dont il n'avoit parlé , ni oui parler , piqué de cet oubli , lui en demanda raison. Il fallut que le Poëte quittât la plume.

pour l'épée. Il oublia , ou négligea de souhaiter d'être invulnérable , & reçut une blessure à cette main qui avoit distribué tant d'éloges. Eh quoi ! disoit Eumene , faudrait-il me battre contre tous ceux que je ne louerai pas ? Il comptoit du moins sur l'amitié d'un Grand qu'il avoit loué avec excès. Il apprit que ce dernier trouvoit , au contraire , la louange trop mince , & vilipendoit son Panégyriste. C'en fut assez pour le faire changer de ton. Il devint caustique , & dit une foule de vérités qu'il falloit taire. Au bout de quelques jours , on l'éveilla au milieu de la nuit , pour le conduire dans une prison encore plus ténébreuse. Voilà donc , dit-il alors , la récompense de tant de veilles , & l'asyle que me préparoit la renommée ? Il prit le parti d'abandonner une carrière où l'on fait tant de faux pas & de mauvaises rencontres. Il n'étoit pas , toutefois , entièrement dégoûté des Beaux-Arts. La Peinture & la Sculpture , qu'il regardoit comme les Sœurs cadettes de la Poésie , lui parurent mériter son hommage , & mettre leurs favoris à des épreuves moins dangereuses que ne fait leur Sœur



ainée. De-là un huitième souhait d'Eumene, qui fut suivi de sa liberté.



## CHAPITRE VIII.

C E fut à l'Histoire qu'il consacra les premiers essais de son pinceau; & il est inutile d'avertir que ses essais furent des chefs-d'œuvres. Il joignit à la fierté du dessein, l'élégance des formes & la vigueur du coloris. Il sçavoit imaginer, & rendre tout ce qu'il imaginoit. On raisonna beaucoup & fort mal, sur chacune de ses productions; on lui prodigua les satyres les plus injustes, & les éloges les plus mal-adroits. Il s'aperçut qu'on n'avoit saisi ni les beautés, ni les défauts de son ouvrage; je dis les défauts, car les Dieux lui avoient donné la faculté de produire des choses admirables, & non des choses parfaites. C'est un attribut qu'ils réservent pour eux seuls, & dont ils usent toujours sobrement.

Eumene, fatigué du genre sublime, pres- que toujours mal apprécié, devint simple Portraitiste. En cette qualité, il eut d'autres

obstacles à vaincre , d'autres dégoûts à supporter. Un Chef des Eunuques voulut être représenté en Achille. Sa physionomie ne cadroit pas plus avec ce déguisement , que son état. Il se trouva lui-même si ridicule sous cette forme , qu'il s'en prit au Peintre , & lui fit essuyer toutes les injures qu'un homme de son espece peut prodiguer lorsqu'il n'a rien à craindre. Un autre personnage eut recours aux talens d'Eumene. C'étoit un Militaire , que la nature avoit gratifié d'une figure imposante & martiale. Le Peintre imita exactement la ressemblance ; mais il eut de nouveaux reproches à essuyer. Le Guerrier ne trouva point sa physionomie assez adoucie. Il vouloit être représenté avec des yeux rians , une bouche pincée , un teint délicat , en un mot , sous les traits d'un Adonis. Une foule d'autres personnages avoient des prétentions non moins ridicules. Eumene prit le parti de dévouer uniquement ses talens aux femmes ; de qui les agrémens rendent les caprices plus supportables ; mais il les peignoit d'après nature , & il déplut même aux plus belles. Une des plus laides & des plus puissantes de la Cour

ne lui pardonna point de ne l'avoir fait paroître que jolie. Il voulut juger enfin si l'art des Phidias lui feroit plus favorable. Nouveaux succès dans ce genre , & nouveaux désagrémens. Chargé de faire une statue de Vénus , il est autorisé à prendre les plus belles femmes de la Nation pour ses modèles. Presque toutes se flattoient de lui en servir , & de lui en servir seules. Il en choisit d'abord trente , & en offense mille. Parmi ces trente , il fait un nouveau choix , n'en réserve que dix , & a le surplus pour ennemies. De ces dix même , telle n'a que l'œil de beau , qui présente la bouche , telle autre les yeux au lieu de l'oreille , telle autre la main au lieu du pied , &c. Eumene emprunta de chacune d'elles ce qui lui convenoit , & déplut à toutes. Il fut vivement épris de la plus belle , & en avoit presque tout imité. Sensible à cette préférence , elle alloit s'attendrir en faveur de l'Artiste , lorsqu'elle s'aperçut qu'un des ongles de la Déesse n'avoit pas été copié d'après un des siens. Elle prétendit garder sa vertu toute entière , si Eumene ne mutiloit sur le champ sa statue. Il refuse de gâter un chef-d'œuvre.

vre, & est refusé à son tour. Ce ne fut pas tout. La Beauté qu'il défobligeoit ainsi, mit dans ses fers un homme tout-puissant, & qui la laissa jouir de tout son pouvoir. Le premier usage qu'elle en fit, fut de condamner le ciseau d'Eumene à ne s'exercer désormais que sur des Magots. Il n'eût pas manqué d'occupation. A peine ce bruit fut-il répandu, qu'il vit accourir chez lui une foule d'Amateurs du bel air. Tous brûloient de voir leurs cheminées enrichies de quelques-uns de ses chefs-d'œuvres. Parmi ces aspirans, Eumene remarqua un jeune Médecin, qui par le brillant de son équipage, l'élégance de sa personne, & la vivacité de ses chevaux, annonçoit un Médecin accrédité, ou prêt à l'être. Il se fit une idée assez agréable de cette profession, pour souhaiter, & partant obtenir le Bonnet doctoral.



## C H A P I T R E IX.

**V**OILA donc Eumene chargé de veiller à la conservation de ses semblables. Il réfléchit sur l'importance de cet emploi; & tout

bien examiné, il jugea que l'art du Médecin devoit confister à guérir les malades. La Nature l'avoit doué d'un cœur propre à faire le bien, pour le seul plaisir de bien faire. Il secourut ses Concitoyens, sans distinction de rang, de sexe, d'âge & de richesses. Il étudia le tempérament de ceux qui avoient recours à lui, fit sa principale occupation du soin de les soulager, y réussit, & fut ignoré & négligé. Cet abandon ne le surprit point, mais il l'ennuya, & le fit résoudre à suivre l'étiquette des Médecins à la mode. Eumene fit dorer son char, troqua ses chevaux, & parcourut la Capitale deux fois le jour, sans être attendu par un seul malade; mais bientôt il fut mandé, même par une foule de gens qui se portoient bien : l'art de les guérir devint pour lui une nouvelle étude. Eumene lisoit quelques-unes des brochures du jour, c'est-à-dire, des moins mauvaises; il se faisoit instruire des anecdotes les plus secrètes, en tiroit la quintessence, & distribuoit cet élixir à ses malades imaginaires. En peu de temps il éclipsa tous ses Collègues, & en supplanta le plus grand nombre, sans le

vouloir. Il acquit sur-tout la confiance des femmes. Presque toutes parvinrent à se croire malades , pour le seul plaisir de le consulter.

Eumene usa d'un autre stratagème ; il intéressa des esclaves , & fut instruit par eux des plus secrètes actions de leurs maîtresses. Le Docteur , qui paroissoit les deviner , passa pour un homme extraordinaire. On disoit qu'Apollon n'avoit rien de caché pour lui , & ne vouloit pas qu'on pût rien lui cacher. Dès-lors on le respecta , mais on le craignit encore plus. L'idée qu'on avoit de sa pénétration , arrêta même ses progrès dans le cœur d'une jeune veuve qui en avoit déjà beaucoup fait dans le sien. C'étoit une brune aussi vive dans ses passions que dans ses manieres. Un Amant , qu'elle ménageoit encore , & que , peut-être , elle eût bientôt congédié , étoit un secret obstacle au bonheur d'Eumene. Il parut instruit de ce mystere , entra dans certains détails , & prescrivit un régime plus conforme à son intérêt personnel , qu'au penchant de la Dame. Eumene passa dans son esprit pour un homme inspiré ; mais cette idée la fit trem-

bler pour le présent & pour l'avenir. Elle ne voulut ni d'un Médecin, ni d'un Amant qu'on ne pût tromper.

L'amoureux Docteur, congédié par la jeune veuve, fut accueilli par une douairière antique. Elle avoit soixante ans, & se croyoit malade, parce que son teint avoit perdu sa fraîcheur. Eumene lui avoua qu'il n'avoit point de recette pour ces sortes d'accidens. Elle présumoit, du moins, qu'il en auroit pour les vapeurs dont elle prétendoit être tourmentée. Autre aveu de l'impuissance du Docteur à cet égard. Mais on ne lui pardonna point d'être inhabile à tant de choses. La Dame étoit vindicative & puissante. Elle tenoit table, & avoit à ses ordres beaucoup de parasites, grands parleurs, & qui aimoient sur-tout à parler mal d'autrui. Le Docteur ne fut point épargné. De mauvais Peintres le travestirent : de mauvais Poètes le chargerent d'Epigrammes.... Il apprit même que la douairière vaporeuse ne s'amusoit à le rendre ridicule, qu'en attendant qu'elle pût le faire paroître coupable. Il ne craignoit pas de le devenir ; mais il espéra encore moins être jamais heu-

reux sous la robe d'Esculape. Cependant il ne lui restoit qu'un souhait à former , & sa destinée en dépendoit. Il prit le parti de questionner des gens de tous les états par lesquels il n'avoit pu passer lui-même,

---

## C H A P I T R E X.

U N homme à morgue élevée , marchant à côté de lui , le regarda avec une sorte de mépris. Voilà , sans doute , un homme heureux , car il paroît s'estimer beaucoup lui-même , & faire peu de cas des autres. Il le suivit jusques dans un jardin public. Le bruit d'une victoire y rassembloit quelques groupes de Nouvellistes. Eumene prit ce prétexte pour lier conversation avec celui qu'il vouloit mieux connoître. Eh ! que m'importent , lui dit ce dernier , ces fortes d'événemens ? Aujourd'hui vainqueurs , demain battus , pour être encore bientôt l'un & l'autre , doit-on ni s'en rejouir , ni s'en attrister ? Ce sont de purs jeux du hasard , & il en est de même de tous les accidens de la vie. Ils n'abattent , ou n'affectent que



les ames foibles. Je vois , reprit Eumene , que j'ai l'honneur de parler à un Disciple du grand Zénon ; votre ame est inaccessible aux chagrins , à la douleur. Jugez-en , répliqua le Stoïcien , par le court récit que je vais vous faire. J'occupai à la Cour un poste brillant & lucratif. Les Grands attendoient dans mon antichambre , & les petits m'appelloient Monseigneur. Il ne falloit , pour me maintenir , que rendre une partie de ces respects au Chef des Eunuques. Je ne pus m'y résoudre , & je fus déplacé , exilé , calomnié , chansonné. Ce sont-là de vrais malheurs , disoit Eumene. Point du tout , reprit le Philosophe , ce sont & ce seront toujours de vraies bagatelles. Je partis pour mon exil : j'avois un ami que je chargeai du soin de mes affaires , & d'une partie de mes richesses. Il aimoit le jeu , la table & les femmes : en peu de temps il dissipa le dépôt , & m'écrivit que si je ne lui envoyois de quoi acquitter une dette du jeu , il étoit perdu d'honneur. Je satisfis à sa demande , & ne lui en fis jamais aucune. Quelle générosité ! s'écria Eumene ; avouez cependant que cette perte vous affligea ?

Bagatelle , pourfuivit le Stoïcien. J'avois un fils , qui , dès l'âge de dix-huit ans , fit tourner la tête à vingt prudes , & fixa presque autant de coquettes. Il étoit en beauté le rival d'Adonis , avoit la même ardeur pour la chasse , & n'y fut pas plus heureux. Une fleche lancée au hafard , ou à deffein , lui creva un œil. Il perdit une partie de fes graces , & toutes fes conquêtes. Voilà , disoit Eumene , un fâcheux accident , & qui , fans doute , vous apprend à connoître la douleur.... Bagatelle , reprit encore le Disciple de Zénon ; mon fils gagna beaucoup à cette perte , il devint infensible à toute autre , & inaccessible à l'ambition. Enfin , j'eus une femme jeune & belle , à qui trop de gens le disoient , & qui aimoit trop à se l'entendre dire. L'exil où nous fûmes relegués s'accordoit peu avec cette humeur. Elle reçut , elle approuva l'hommage d'un rustre , qui n'étoit pas même digne d'être le valet d'un Philosophe. Je m'en apperçus : Ah ! pour le coup , s'écria Eumene , ce dut être l'écueil de la Philosophie.... Bagatelle , répéta une quatrième fois le Stoïcien. Une femme qui s'égare ne fait que fuivre son instinct natu-

rel. Est-ce aux erreurs d'un être si fragile qu'il appartient d'ébranler notre fermeté ? Il alloit entasser une foule d'argumens stoïques , lorsqu'un Philosophe Epicurien de sa connoissance vint l'aborder en riant. Je veux, lui dit-il , te faire rire , Zénon dût-il s'en offenser. J'arrive de chez toi , où , selon ma coutume , j'étois allé pour travailler à ta perfection : j'entre , sans être vu & sans voir personne ; je pénètre jusqu'au jardin , & là j'apperçois la jeune Esclave qui a soin de ton lit , qui fuyoit tout doucement celui qui a soin de ta mule. Elle est jolie ta jeune Esclave ! Tu devines bien qu'elle s'est laissé attraper. En se défendant , elle est tombée , avec toute la grace possible , sur une planche de tulipes. De tulipes ? s'écria le Disciple de Zénon. De tulipes , répondit celui d'Epicure : ils étoient trop censés pour ne pas tomber à leur aise. Ah ! malheureux que je suis ! Ah ! scélérats que vous êtes ! Ne deviez-vous pas respecter mes tulipes ? Voilà le premier chagrin que j'éprouve ; mais il me désespere. Ami , je te quitte ; je cours garantir la seconde planche des faux pas de ces malheureux,



## CHAPITRE XI.

**E**UMENE, resté seul avec l'Epicurien ; trouva que le hasard l'avoit bien servi. Il ne lui fut pas difficile d'entrer en conversation ; un Epicurien est communicatif. J'admire ces prétendus Philosophes , disoit ce dernier : ils passent leur vie dans une contrainte perpétuelle ; ils gênent la nature dans tous ses penchans ; les plus grands revers les trouvent insensibles : arrive un moment où toute cette prétendue fermeté disparoît ; une bagatelle les atterre , & le Soïcien pleure ses tulipes. Pour moi, continua-t-il , mon système est de ne me contraindre en rien : j'accorde à la nature tout ce qu'elle me demande , & je suis assez heureux pour qu'elle m'importune souvent. J'ai plus d'une Maîtresse , & une infinité d'amis. Que les uns & les autres me trompent , cela peut être ; mais je veux l'ignorer. Je m'en console ; d'ailleurs , en prenant ma revanche , autant que cela ne me dérange point trop. A ce compte , lui dit Eumene , vous êtes heureux ; ce plan de vie l'annonce. Heu-

reux tant qu'il vous plaira , reprit l'Epicurien ; je crois le bonheur un peu chimérique : je suis heureux tant que je ne m'ennuie pas , & j'avoue que , malgré toutes mes précautions , je m'ennuie quelquefois. Comme il achevoit ces mots , un de ses amis survient , l'embrasse , & lui propose un souper chez des femmes qui , sans le connoître , l'aiment à la folie. L'Epicurien accepta la proposition ; mais , ajouta-t-il , permettez-moi d'y conduire un de mes bons amis , qui fera bientôt des vôtres. C'étoit d'Eumene dont il parloit , & l'autre ami parut charmé de la proposition. Eumene , plus surpris que tenté , prétexta quelques affaires. Il cherchoit le bonheur qui fuit toujours la cohue , & ne se plaît guere qu'en pays de connoissance.

---

## CHAPITRE XII.

CERTAIN Hermite passoit pour l'avoir fixé au fond d'un désert , & c'en fut assez pour y conduire Eumene. Il trouva le Cénobite occupé à préparer quelques racines.

Sa demeure étoit une grotte , que peut-être quelque voluptueux avoit creusée & habitée dans l'âge d'or. On y étoit à l'abri des injures du temps , & même de la visite des Lions & des Ours. Eumene , selon sa méthode, questionna l'Hermite. Vous voyez, répondit le céleste Contemplateur , que je n'ai dans mon désert ni flatteurs qui me jouent , ni femme qui me haïsse , ni maîtresse qui me trompe , ni valets qui me décrivent , ni trésors qui m'occupent , ni mets délicieux qui m'empoisonnent , ni habits superbes qui me déguisent , ni vins choisis qui m'enivrent.... Je vois parfaitement , interrompit Eumene , que toutes ces choses vous manquent ; mais daignez satisfaire ma curiosité , êtes-vous heureux ? Que je plains ceux qui habitent les Cours ! poursuivit l'homme du désert : sans cesse occupés de projets ambitieux , ou de basses démarches, ils passent leur vie à espérer , à craindre , à briguer un coup d'œil , à l'envier à ceux qui l'obtiennent , à ramper sous un Maître.... Est-on plus sage à la Ville ? Non ; ce n'est , presque par-tout , que tromperie & fierté dans la Noblesse , morgue & pué-

rilité dans la Magistrature , faste & prétentions dans la Finance , grimace & ridicule dans la Bourgeoisie , insolence & friponnerie dans la populace , entêtement dans la vieillesse , astuce dans l'âge mûr , fatuité dans la jeunesse , fortise enfin dans tous les âges & tous les états. En achevant ces mots , le pieux Anachorette se tourna vers une statue de Jupiter , comme pour lui faire hommage de ce discours charitable. Eumene insista de nouveau , & toujours sur la même question , êtes-vous heureux ? L'Hermite ne répondit pas encore. Voyez , dit-il à Eumene , voyez l'eau pure que distille cette roche ; elle est délicieuse , & ne peut troubler la raison : ces racines , ces fruits sauvages , furent la nourriture des premiers hommes. Ces feuilles qui composent mon lit , sont l'antidote de la mollesse ; le bruit de cette cascade , le murmure de ce ruisseau , l'emportent sur la musique de certains Opéras. Eumene , qu'impatientoient ces réponses obliques , alloit s'éloigner , lorsqu'un Soldat vint demander l'hospitalité à l'Hermite. Il s'étoit égaré dans sa route , & témoignoit avoir encore plus besoin de nour-

riture que de repos. Soyez le bien venu , lui dit le Solitaire , en lui faisant généreusement part de ses racines , de ses fruits , & de l'eau de sa cascade. Le Soldat , sans louer ces mets , en fit un ample usage. Eumene regrettoit de ne pouvoir rendre ce repas meilleur. En attendant qu'il pût dédommager le convive , il n'oublia pas de le questionner. Avouez , lui dit-il , que la gloire coûte cher à acquérir , & ne demeure pas toujours à ceux à qui elle coûte le plus ? Que de fatigues & de dégoûts entraîne après soi le métier de Soldat ! Comment ! reprit l'Eleve de Mars , de par la massue d'Hercule , je ne connois pas de plus beau métier. Il est vrai qu'on est quelquefois battu par l'ennemi , quoi qu'on soit brave ; gourmandé par un Sergent , quoi qu'on soit sage ; affamé par des Munitionnaires , quoi qu'ils soient bien payés ; mais , dans une Ville prise d'assaut , lorsqu'il nous tombe sous la main , argent , bijoux , fille ou femme , nous ne nous en faisons pas faute. Je n'ai rien de tout cela , dit à part-soi l'Anachorette , & l'ardeur martiale le gagnoit insensiblement ; déjà il brûloit du desir de servir sa



Patrie , & de prendre quelque Ville d'affaut. D'autre part , le Soldat examinoit cette solitude. Il en comparoit la tranquillité avec le fracas des armes. Cette grotte , disoit-il en lui-même , vaut mieux qu'une tente , & surtout que le bivouac ; l'eau de cette fontaine est claire , & souvent celle que boit toute une armée est bourbeuse ; ce lit n'est que de feuilles ; mais combien de Généraux n'en ont que de paille , ou couchent sur la terre ! Eumene contemploit attentivement ces deux personnages. Il sourioit , & devinoit ce qui se passoit en eux. Ce fut l'Hermite qui s'expliqua le premier. J'ai , dit - il , servi longtemps les Dieux , sans rien faire pour l'Etat. Ne pourrois-je pas le servir à son tour , sans que les Dieux s'en offensent ? Vous , dit-il au Soldat , qui les avez , sans doute , négligés quelques années de retraite pourroient vous réconcilier avec eux. Il me vient une idée. Prenez tout mon attirail , & me cédez le vôtre. Je crains , lui dit le Soldat , que vous ne reveniez bientôt me proposer un nouveau troc. En attendant , le premier se fit , & le nouveau guerrier s'éloigna de sa grotte avec la même ardeur qu'il étoit venu

l'habiter. Le nouvel Hermite s'endormit sur un lit de feuilles ; & Eumene , après lui avoir laissé de quoi égayer la frugalité de ses repas , reprit le chemin de la Capitale. Il y fit d'autres recherches, & n'en fut pas plus satisfait. Ah ! dit-il , puisqu'on s'ennuye sur le Trône & sur ses degrés , sous la tiare & sous le casque , dans le Temple de Thémis , & dans le Palais de Plutus ; puisqu'un grand Poëte peut être honni , un grand Artiste dégradé , un jeune Médecin opprimé par des femmes ; puisqu'enfin chaque état est sujet aux revers , & , qui pis est , au dégoût , redevenons ce que nous étions ; ce sera , sans doute , ce que nous devons être.



### C H A P I T R E   X I I I .

**E**UMENE reprit donc le chemin de sa solitude. Il étoit toujours possesseur de la Corne d'Amalthée , & l'abondance prévenoit ses desirs. Elle le fatigua , l'engourdit , l'affaissa : il eut de nouveau recours à Jupiter. Grand Dieu ! s'écria-t-il , ôtez-moi ces biens que je vous ai demandés sans les con-

noître. Je suis seul & désœuvré ; que deviendrai-je , si les besoins ne viennent à mon secours ? Alors Mercure lui apparut une seconde fois. Il mit plus de cordialité dans ses manières , parce qu'Eumene étoit devenu un Protégé en titre. Suivez-moi , lui dit le Dieu. Eumene obéit. Ils traversèrent une épaisse forêt , & parvinrent dans un vallon délicieux. La Nature y avoit rassemblé tout ce qui fait la matiere de ces fortes de descriptions. Mais aucune trace humaine ne s'offrit d'abord aux regards des deux voyageurs. Ils apperçurent enfin une jeune personne qui se miroit au bord d'une fontaine. Une robe légère & flottante la couvroit ; des guirlandes de fleurs ornoient ses cheveux & sa taille. A cet extérieur , on l'eût prise pour une Nymphé ; mais , à sa beauté, Eumene la prit pour Vénus. L'aspect de deux hommes parut l'effrayer ; elle s'enfuit avec une légèreté surprenante. Ce n'est pas une Déesse , dit alors Eumene : les Déesse font moins timides ; mais que d'attraits dans une simple mortelle ! Il la suivit jusqu'à l'entrée d'une caverne , d'où un petit épagneul accourut pour la défendre. Il alloit mordre

les jambes du prétendu ravisseur : la belle Inconnue l'arrêta ; elle trembloit , & cependant regardoit Eumene avec une forte d'intérêt. Lui-même l'envifageoit avec un ravissement inexprimable. Mercure survint : il frappa le chien avec son caducée , & le rendit immobile. Raflurez-vous , belle Eupolis , dit-il à l'inconnue ; les Dieux ne vous ont pas prodigué tant de charmes pour vous laisser vivre feule & ignorée dans un défert. Voilà l'époux qu'ils vous destinent. Il faut approuver fa tendresse , il faut y répondre. Ces mots font nouveaux pour vous ; mais il est réservé à Eumene de vous les expliquer. Ce petit chien ne cessera d'être immobile , que quand vous cesserez d'être insensible. A ces mots , le Dieu disparut , & la frayeur d'Eupolis augmenta. Elle vouloit fuir ; mais comment s'éloigner du malheureux Myrtil ? ( c'étoit le nom de l'épagneul. ) Falloit-il l'abandonner à sa triste destinée ? Il fautoit jadis avec tant de grace ! il mettoit tant d'agrément & de vivacité dans ses caresses ! il l'avoit défendue avec tant de zèle ! & la présence & les regards d'Eumene plaidoient la cause de Myrtil avec  
encore

encore plus d'éloquence & de succès.... Quel dommage , disoit-il , qu'un chef-d'œuvre de la Nature eût été plus long-temps dérobé à nos regards , à notre admiration ! Eupolis écoutoit ce langage , & commençoit à l'entendre. Elle y répondit ; car elle n'avoit pas été assez bien élevée pour sçavoir dissimuler. J'ignore , disoit-elle , ce que c'est que la beauté : cependant je suis charmée que vous me trouviez belle. Dites adorable , ajoutoit notre amant transporté ; que n'avez-vous un pareil contentement de l'amour que vous m'inspirez ? Qu'est-ce que l'amour ? demanda Eupolis ; il me semble que ce mot n'a rien que d'agréable. Eumene se précipita à ses genoux ; elle se troubla , & Myrtil commença à remuer la queue. L'amour , reprit Eumene , est un sentiment délicieux , une ivresse de l'ame , un enchantement réel : on ne respire que pour l'objet aimé ; on ne voit que lui , on voudroit le voir sans cesse. Hélas ! poursuivit-il , que cette peinture est foible , en comparaison de ce que j'éprouve ! Que votre cœur vous instruiroit bien mieux , s'il vouloit s'expliquer en ma faveur ! Mais , répliqua ingé-

nument Eupolis , j'éprouve une partie de ce que vous dites : je vous vois avec plus de plaisir que tous les animaux de ce canton, & même que Myrtil. Je n'ai plus dessein de vous fuir ; je crains de vous voir disparaître. Nouveaux transports d'Eumene. Il baise la main d'Eupolis , & Myrtil secoue les oreilles. Sa charmante Maîtresse est enchantée de ces heureux progrès. Ah ! daignez l'animer entièrement , disoit Eumene. Eh ! que faut-il faire de plus pour cela ? répondit Eupolis. M'aimer sans réserve , & comme je vous aime. C'en est donc fait , ajouta-t-elle , Myrtil va sauter. En effet , Myrtil sauta , cabriola , jetta quelques cris de joie , & ne songea plus à mordre personne.

Eumene , qui aimoit à questionner , trouvoit une occasion bien naturelle de se satisfaire. Quel hasard , dit-il à Eupolis , vous conduisit dans cette solitude ? Y naquîtes-vous ? l'habitez-vous seule ? Voyez , dit-elle , cette femme qui s'avance à pas lents , c'est elle qui m'a élevée ; c'est mon unique compagne , & j'ignore s'il en existe d'autres. La vieille Esclave étoit déjà assez pro-

che pour distinguer qu'Eupolis n'étoit pas seule. Elle fit trois pas en arriere , & jettâ un cri en appercevant Eumene. O Minerve Gardienne , disoit-elle , tous mes soins ont donc été superflus ! Sans doute , il n'est plus temps. Eupolis courut à sa rencontre , & lui dit avec une sorte de transport : ma Bonne , nous ne ferons plus seules ; voilà Eumene qui veut nous tenir compagnie. Ce n'est pas assez , dit-il , je veux vous procurer une maniere de vivre plus commode. C'est trop enterrer un trésor au fond de ce désert ; venez habiter un asyle plus digne d'Eupolis , sans toutefois l'être encore assez. La Vieille , au lieu de répondre , entra dans la grotte , & en sortit l'instant d'après , tenant un rouleau de parchemin. On ne peut , dit-elle , résister à sa destinée. Votre grand-pere , qui étoit un grand Astrologue l'a prédit , même en vers. Lisez ce Quatrain astrologique ; rien n'est plus clair.

Quand fille neuve , & partant ingénue ,  
 Ecouterà quelque Amant séducteur ,  
 Bientôt l'Amour , par l'ouïe & la vue ,  
 Sçaura trouver le chemin de son cœur.

Ne voyez - vous pas - là , poursuivit la  
 Fij

Vieille , l'année , le mois , le jour , l'heure & le moment de votre entrevue d'aujourd'hui ? Il ne faut pas faire mentir un grand Astrologue. Eumene étoit embarrassé pour retrouver sa route. Myrtil témoigna , par ses gestes , qu'il alloit être le conducteur de la troupe. On le suivit , & l'on s'en trouva bien. Chemin faisant , la Vieille instruisit Eumene de tout ce qui avoit rapport à sa jeune Maîtresse. Eupolis , lui dit-elle , est née en Egypte , dans ce beau Pays où presque tout le monde est sage & magicien. Son pere fut un brave Officier , qui , pour faire preuve de courage , se fit tuer dans une bataille. Sa mere en sçavoit autant que moi ; & tenoit de son pere , qui en sçavoit autant que son grand-pere. Elle étoit belle , & prévint que sa fille le feroit un jour. Instruite par l'expérience , des dangers que court une jeune & belle personne , soit à la Cour , soit à la Ville , soit même au Village , elle voulut habiter quelque endroit ignoré. Ce fut à cette contrée que nous donnâmes la préférence. Nos Livres , nos génies & nos expériences , nous promirent le voyage le plus heureux. Nous nous em-



barquâmes , & au bout de huit jours , une tempête engloutit le vaisseau. Tout se noya , excepté Eupolis , & moi qui la tenois entre mes bras. Un reflux nous jetta sur le rivage , & j'eus le bonheur de sauver une somme en or , dont j'étois gardienne , le parchemin que vous avez vu , & , qui plus est , mes Livres. Je n'avois garde d'oublier le projet de ma sage Maîtresse & des Génies ; je me fixai dans la solitude que nous quittons aujourd'hui. Depuis dix ans , nous l'habitons ; & Eupolis en avoit cinq lorsqu'elle y vint. Je l'élevai dans toute l'ignorance où doit être une fille qui n'en veut pas trop sçavoir. J'allois de temps en temps chercher à la Ville la plus proche certaines choses qui ne se trouvent que là , & dont on ne peut se passer nulle part ; mais je n'instruisois personne de ma demeure , encore moins du trésor que j'y tenois caché. Nul homme , excepté vous , n'a pénétré dans notre asyle. Je ne sçais quel hasard y conduisit le petit chien que vous voyez. J'eus quelque envie de m'en défaire ; mais ses caresses , & les larmes d'Eupolis lui obtinrent sa grace. Il s'attacha à ma jeune

Maitresse ; & si j'en crois ma science , & sur-tout les avertissemens de mon Génie , Myrtil est celui d'Eupolis.

Myrtil remplit parfaitement ses devoirs de conducteur. On arriva à la demeure d'Eumene. Eupolis fut enchantée de s'y voir dans des glaces , & Eumene étoit transporté d'y voir Eupolis. Il fçut très-bon gré à Mercure de n'avoir pas repris la Corne d'Amalthée. Oui , disoit-il , enfin , des richesses sans embarras , des besoins & nulle ambition , de l'amour & peu de jalousie ; une belle femme qui daigne n'être pas trop coquette ; voilà ce qui peut rendre l'homme heureux. Eumene & Eupolis le furent ; & , ce qui est encore plus rare , ils ne se lassèrent point de l'être.





LINDOR  
ET DÉLIE;  
CONTÉ.



CERTAIN Enchanteur, & certaine Fée s'aimoient depuis si long-temps, qu'ils commençoient à se haïr. Tous deux, cependant, vouloient paroître s'aimer encore, parce que tous deux se craignoient. Leur pouvoir étoit à peu-près le même, leur caractère entièrement opposé: c'est ce qui avoit fait surnommer l'une, la Fée Colere, & l'autre, l'Enchanteur Pacifique. L'une étoit extrême en tout; aimoit & haïssoit avec emportement, protégeoit & persécutoit avec la même ardeur, faisoit le bien, faisoit le mal, s'en repentoit tour-à-tour; en un mot, la meilleure & la plus mauvaise

de toutes les femmes. L'autre , à toutes les bonnes qualités de la première , ne joignoit qu'un petit nombre de ses défauts. Il avoit le pouvoir de nuire , & n'en ufoit que modérément , vertu dès-lors auffi rare que celle d'obliger : c'étoit , pour mieux dire , un de ces hommes qui font le bien par penchant , & se permettent le mal quand on ose les pousser à bout.

Il se l'étoit permis dans une querelle que lui & la Fée Colere eurent à soutenir contre la Fée Docile & l'Enchanteur Brouillon , autre couple auffi mal assorti que le premier. Brouillon & Docile avoient succombé ; ils subissoient la métamorphose la plus bizarre ; mais elle devoit finir un jour , & celle de Colere & de Pacifique lui succéder. Ceux-ci trouvoient dans ce commun péril , une raison de plus pour rester unis , & , peut-être , une de moins pour rester amans.

Ils se promenoient un jour tête-à-tête , & s'ennuyoient fans ofer se le dire ; auffi ne disoient-ils presque rien. Ils en entendirent mieux la conversation d'un jeune homme & d'une jeune fille , qui ne paroif-

soient disposés ni à s'ennuyer , ni à se taire. L'amour & la sincérité présidoient à leur entretien ; ils parloient de leur tendresse , de leur bonheur , & en parloient si éloquemment , qu'ils rendirent jaloux ceux qui les écoutoient. Voilà ce que nous nous sommes dit plus d'une fois , disoit froidement l'Enchanteur à la Fée. Il y a long-tems , reprenoit-elle sur le même ton. En disant cela , elle fixoit le jeune homme , qui lui parut en valoir bien la peine ; ce qui étoit vrai. De son côté , l'Enchanteur examinoit Délie , (c'est le nom de la jeune personne , ) Délie , que la Nature avoit créée charmante , & que l'Amour embellissoit encore. Qu'ils sont heureux ! disoient , chacun à part , les deux témoins de leur félicité. Déjà même , & toujours chacun à part , ils songeoient à y mettre obstacle. Ce fut la Fée qui s'expliqua la première , mais , toutefois , sans trop s'expliquer. Avouez , dit-elle à l'Enchanteur , que ce spectacle vous amuse : il dépend de vous de n'en être pas sitôt privé. Obligeons ces jeunes gens à rester avec nous , jusqu'à ce qu'ils nous ennuyent. Ce conseil fut avidement reçu. On se concerta

on a recours au pouvoir des enchantemens & de la féerie. Il en falloit moins pour éloigner de leur route ordinaire deux amans occupés uniquement l'un de l'autre. Tous deux croyoient regagner leur demeure , & tous deux se trouvent dans un Palais magnifique , environné de vastes & superbes jardins. Leur surprise fut grande , leur crainte encore plus , parce qu'ils craignoient d'être séparés ; mais auparavant on vouloit jouir de leur embarras. Où sommes-nous ? disoit Délie à Lindor ; comment avons-nous pu nous égarer ainsi ? Je l'ignore , reprenoit-il , en marchant , je ne voyois que Délie ; & tant qu'il me sera permis de la voir , je n'appercevrai qu'elle.

L'Enchanteur & la Fée écoutoient cette conversation fans se laisser voir. Ils jugerent à propos de paroître , & redoublèrent l'étonnement du jeune couple. Qui êtes-vous ? demanda la Fée à Lindor. Lindor lui répondit : Je suis l'amant de Délie.... Quelle est votre fortune ?.... L'amour de Délie.... Mais enfin , quelles seroient vos vues , votre ambition ?.... D'être toujours aimé de Délie. L'Enchanteur faisoit , à peu-

près, les mêmes questions à Délie, qui lui faisoit, à peu-près, les mêmes réponses.

Il étoit nuit : les deux Amans furent séparés, sans presque avoir eu le loisir de s'en appercevoir. On conduisit Délie dans un appartement qui, dans certains siècles & certaines contrées, eût pu faire oublier plus d'un Lindor. Mais Lindor étoit toujours présent à sa chère Délie ; elle ne voyoit rien de ce qui l'environnoit, ou plutôt, elle ne voyoit rien que d'effrayant. Où est Lindor ? s'écrioit-elle ; que fait-il ? que pense-t-il ? C'étoit aux murs qu'elle faisoit ces questions ; & tout-à-coup il sembla que les murs lui répondissent : elle entendit chanter ces vers.

Ne craignez rien pour votre Amant,  
 Ne redoutez rien pour vous-même :  
 Délie, un autre Amant vous aime,  
 Et vous aimera constamment.  
 Il peut tout, par son art suprême,  
 Et n'a pu taire son tourment.  
 Mais, malgré cet amour extrême,  
 Ne craignez rien pour votre Amant ;  
 Ne redoutez rien pour vous-même.

Délie, toute simple qu'elle étoit, n'en crut ni la musique, ni les paroles. Elle de-

vina qu'un rival ne pouvoit être qu'un rival, c'est-à-dire, un ennemi : elle trembloit pour Lindor, qui ne trembloit que pour elle. Tous deux, cependant, étoient également bien traités : leurs vœux étoient prévenus sur tous les points, excepté sur celui qui les touchoit uniquement, le charme de se parler & de se voir. L'Enchanteur voulut juger de l'effet que sa musique avoit produit sur sa jeune captive. Il suivit, en cela, l'exemple de la Fée, qu'il sçavoit être chez Lindor ; & jamais amant ne ressentit autant de joie d'être trompé, n'en eut autant à prendre sa revanche. Il employa toute son éloquence à rassurer Délie, & ne la rassura point. La Fée osa davantage ; ce qui veut dire seulement qu'elle entra dans de plus grands détails. Elle flatta Lindor de l'avenir le plus heureux. Ne craignez rien, & espérez tout, lui disoit-elle. Ce peu de mots vouloit dire bien des choses ; mais il est permis à une Fée de tout dire. De son côté, Lindor ne l'entretient que de Délie ; elle seule pouvoit lui faire sentir ce bonheur dont la Fée lui parloit.... Elle seule, reprit cette dernière avec dépit ! Oui, Madame, affir-



moit le jeune homme avec transport : je n'ose , ni ne veux croire qu'aucune autre puisse la remplacer. « Que vous importe , » pourvu qu'elle soit bien remplacée ? ... » Ah ! Madame , reprit naïvement Lindor , » Délie peut-elle jamais l'être ? »

Cette réponse acheva d'irriter la Fée. Elle quitta Lindor , à qui cette entrevue donna matière à rêver. Il frémit du danger où se trouvoit sa Maîtresse. Il avoit raison. Quand pour se venger , une rivale n'a qu'à vouloir , il est presque sûr qu'elle le voudra. Cependant , la Fée ne le vouloit pas encore : elle espéroit séduire , ou éblouir aisément un jeune homme sans expérience : elle ne doutoit pas que l'Enchanteur n'eût les mêmes vues sur Délie , & ne pût avoir le même succès dans ses vues. C'est de quoi la Fée vouloit s'éclaircir avec lui , sans se laisser pénétrer elle-même ; car leur puissance n'alloit point jusqu'à se deviner réciproquement : faculté qui pourroit devenir dangereuse entre deux amans de vieille date.

Que ferons-nous de ces enfans ? demanda le jour suivant la Fée à l'Enchanteur. Ce qu'il vous plaira , répondit ce dernier ; je

crois qu'on ne peut rien faire de plus agréable pour eux , que de les réunir. J'aurois voulu , dit Colere , jouir un peu plus long-temps de leur embarras. Nous y reviendrons , reprit Pacifique : jouissons , quant à présent , de leur satisfaction. Lui-même vouloit jouir de l'embarras de la Fée , & procurer à Délie , qu'il espéroit gagner , ce moment de joie. Qui pourroit peindre les naïfs transports de ces Amans ? L'Enchanteur & la Fée les observoient en silence , & s'observoient , en même temps , l'un l'autre. Mais ce silence ne fut pas long-temps gardé ; la Fée le rompit la première , tant la joie de Lindor lui causoit d'impatience. Pour l'Enchanteur , il souffroit & se raïsait. Avouez , lui dit Colere , que ce couple est bien peu circonspect ? Il n'en est que plus heureux , répondit Pacifique.... A peine s'apperçoivent-ils que nous les examinons.... C'est qu'ils ont quelque chose de mieux à voir.... Quelle activité ce Lindor met dans ses discours ! ses protestations ne finissent pas.... Il est dans l'âge où l'on croit pouvoir tout promettre & tout effectuer.... En vérité , c'est porter trop loin l'indulgence : quoi !

souffrir qu'il baise trente fois la main de Délie ?... C'est beaucoup , je l'avoue , mais.... Mais ne la voyez-vous pas lui présenter l'autre ?... Vous avez raison , reprit Pacifique un peu ému : se priver ainsi de ses deux mains , c'est trop.... Cependant , les voilà qui s'éloignent pour s'approcher de ce bosquet.... Arrêtez ! arrêtez ! leur cria l'Enchanteur. Le ton avec lequel il prononça ces mots , fit juger à la Fée qu'il ne prenoit pas moins d'intérêt qu'elle-même aux actions du jeune couple. Elle suivit son exemple , elle dissimula. Ils s'approchèrent de Lindor & de Délie , qui les évitoient. Ce fut encore la Fée qui parla la première , & ce fut à Délie qu'elle affecta de parler. On doit , lui dit-elle , vous avoir enseigné à fuir certaines occasions. Quelles occasions ? demanda naïvement Délie.... Celles qui pourroient conduire à certaines libertés. Qu'appelle-t-on des libertés ? demanda encore Délie.... Celles , par exemple , que vous venez de permettre.... Quoi ! ce n'est que cela ?... Que vous faudroit-il donc de plus ?... Je n'en sçais rien. Tant mieux , dit en lui-même l'Enchanteur. Mais , un peu moins de fé-

vérité, dit-il tout bas à la Fée. Ne craignez rien, répondit-elle en souriant. Alors, continuant à questionner Délie, elle ajouta : quel est votre père ? C'est ce que j'ignore, répondit Délie... Quelle est votre mère ?... Je l'ignore également... Quelle main vous a donc élevée ?... Je ne puis le sçavoir, je ne l'ai jamais vue.... Enfin, quel objet a le premier frappé vos regards ?... Lindor. L'Enchanteur fit là même question à Lindor, & il répondit, Délie.

Ciel ! s'écrierent alors, & l'Enchanteur & la Fée.... Mais ils se remirent de ce trouble, & continuerent à questionner Lindor.

» J'ignore, leur dit-il, qui je suis, & de qui  
» je suis né. Une tour, que j'habitois seul,  
» fut long-temps mon unique demeure : un  
» être que je ne voyois pas, mais que j'en-  
» tendois, pourvut à tous mes besoins. Il  
» m'apprit à parler, sans m'apprendre si ja-  
» mais je pourrois parler à quelqu'un, ni  
» s'il existoit quelqu'un de mes semblables.  
» Je passai ainsi mes premières années, sans  
» bien sçavoir ce que c'étoit que des an-  
» nées. J'en avois douze, & rien ne m'a-  
» voit encore ennuyé, rien n'avoit paru

» me manquer. J'en eus à peine quinze,  
 » que tout m'ennuya, & que je crus que  
 » tout me manquoit. Je me sentoís privé  
 » de ce qui pouvoit seul faire mon bon-  
 » heur, fans bien sçavoir en quel ce bon-  
 » heur consistoit, ni ce qui pouvoit y con-  
 » tribuer. » Quelles étoient alors vos idées ?  
 demanda la Fée avec un ton d'intérêt.  
 Madame, reprit Lindor, embarrassé de  
 la question, je n'en avois que de très-con-  
 fusées ; mais elles se développèrent dès  
 la première fois que j'appêrçus Délie.....  
 Reprenez le fil de votre récit, interrompit  
 vivement la Fée. Lindor obéit. » Chaque  
 » jour, poursuivit-il, ma prison me deve-  
 » noit plus insupportable : j'ignorois, ce-  
 » pendant, qu'il y eût d'autres lieux ha-  
 » bités. Vint enfin le moment où je ne  
 » l'ignorois plus. Je sens tout-à-coup ma  
 » tour s'ébranler, je vois sa voûte se fen-  
 » dre : tout s'écroule ; je tombe moi-même  
 » avec les débris, mais fans éprouver d'au-  
 » tre accident ; & je me trouve enfin dé-  
 » gagé de ma prison par sa chute. Le jour,  
 » que je n'avois jamais vu, m'éblouit d'a-  
 » bord : j'avois peine à distinguer les ob-

» jets. Mais quel objet frappa mes premiers  
» regards ! Une jeune Beauté prête à pé-  
» rir , forcée de s'attacher à un mur que  
» je voyois prêt à l'écraser. Une Beauté....  
» Ah ! Madame , c'étoit Délie. ,

Cette exclamation ne plaisoit point à la  
Fée , que ce récit affectoit d'ailleurs singu-  
lièrement ; & il en étoit de même de l'En-  
chanteur. Lindor poursuivit ainsi. “ Voir  
» Délie , l'admirer , la plaindre , voler à son  
» secours , fut pour moi l'ouvrage d'un ins-  
» tant. Je l'arrache au péril qui la mena-  
» çoit , je l'emporte dans mes bras.... Ah !  
» Madame , quel délicieux instant pour  
» moi ! Quel fâcheux récit , disoit Colere  
» en elle-même. Quand j'eus contemplé Dé-  
» lie à mon aise , ajouta Lindor , je regar-  
» dai autour de moi , & ne vis plus que  
» ruines. A l'instant même , un jeune hom-  
» me d'une figure intéressante nous appa-  
» rut. Ne craignez rien , nous dit - il ;  
» je suis le Génie Bienfaisant , le même  
» qui vient de briser vos fers. Les périls  
» qui vous menaçoient jusqu'à ce moment ,  
» furent les causes de votre captivité. Soyez  
» libres désormais , & aimez-vous autant

» que se haïssent ceux à qui vous devez le  
 » jour. Quoi ! le devons-nous aux mêmes  
 » personnes ? lui demandai-je avec inquié-  
 » tude. Non , répondit Bienfaisant. Mais  
 » le conseil des Génies obligea la Fée ,  
 » mere de Delie , d'épouser l'Enchanteur ,  
 » pere de Lindor. On espéroit par-là met-  
 » tre fin à leurs disputes : rien ne prouve  
 » mieux que les plus sages arbitres peu-  
 » vent se tromper. Quoi qu'il en soit , ce  
 » Couple subit depuis quelque temps une  
 » destinée des plus bîsarres , & c'est à vous  
 » seuls qu'est réservé l'avantage d'y mettre  
 » fin.... Ah ! que faut-il faire ? demandâmes-  
 » nous avec empressement. L'heure favo-  
 » rable n'est pas encore venue , reprit le  
 » Génie , mais elle viendra.... » Je sçaurai  
 bien l'empêcher , dit la Fée à demi - voix.  
 Alors elle fit signe à l'Enchanteur ; & voilà  
 Délie & Lindor encore une fois séparés.

Nous sommes bien fots, malgré toute notre  
 science magique , dit l'Enchanteur à la Fée ;  
 sans le hasard qui nous rend maîtres de ces  
 jeunes gens , peut-être allions-nous bientôt  
 subir le sort de Docile & de Brouillon ;  
 nos ennemis & nos victimes : tout nous

annonce que Délie & Lindor font leurs enfans : ils ont échappé aux périls qui les menaçoient , & leur réunion nous en prépare d'inévitables. Eh bien ! dit la Fée , il faut les empêcher de se réunir , de se voir , & sur-tout de s'aimer ; car l'amour est trop ingénieux , trop fertile en expédiens. Le plus sûr seroit qu'ils pussent aimer quelqu'autre , ajouta Pacifique. Essayons le plus sûr , dit la Fée. Essayons , reprit très-volontiers l'Enchanteur ,

Ils jugerent bientôt que cet essai iroit mal ; s'ils n'usoient d'artifice. Un tel expédient devoit leur plaire , & plaît souvent à tels & telles , qui ne sont ni Enchanteurs , ni Fées. Voilà ce Couple jaloux qui délibère. Après quelques incertitudes , dont les conseils les mieux composés ne sont pas toujours exempts , on se détermine , on a recours aux prestiges ; la Fée emprunte la figure de Délie , l'Enchanteur celle de Lindor. Mais il leur manquoit tout ce que l'art de la magie ne pouvoit leur donner ; j'entends cette vertu sympathique , par laquelle Délie & Lindor étoient sans cesse attirés l'un vers l'autre. Le Génie Bienfaisant les



en avoit doués fans les prévenir , & fans qu'ils s'en fussent apperçus , tant leurs cœurs s'y prêtoient volontiers : dès-lors , fans cet agent secret , toute ressemblance avec eux devenoit infructueuse.

On se figure aisément la tristesse où Délie & Lindor étoient plongés ; ils ne trouvoient pas moins de bifarrerie que d'injustice dans la conduite de leurs Tyrans ; ils n'espéroient jamais se voir. Quel état pour deux cœurs qui s'aiment , & qui croient devoir s'aimer toujours ! Déjà une nuit s'étoit écoulée ; déjà même le jour qui lui avoit succédé étoit sur son déclin , & Délie pleuroit encore : elle se refusoit au repos , & dédaignoit les alimens que l'Enchanteur lui faisoit offrir. C'est pour vivre , disoit-elle , qu'on se nourrit ; & je ne dois plus vivre , puisqu'il faut renoncer à Lindor.

A l'instant même elle croit entendre cet amant lui crier : vivez pour Lindor qui vous aime , & qui vous est rendu. Une porte s'ouvre , & Délie croit le voir en effet. Elle pousse un cri de joie , veut voler à sa rencontre ; mais un pouvoir inconnu l'arrête. Au cri de joie succède un cri de douleur.

& de surprise. Deux fois Délie veut tendre les bras à celui qu'elle croit être Lindor, & deux fois cette puissance intérieure s'y oppose. Egarée, hors d'elle-même, ne pouvant plus résister à l'antipathie qui l'étonne & la maîtrise, elle veut fuir; elle ne voit qu'avec horreur, mêlée de désespoir, le prétendu Lindor à ses pieds.

Celui-ci jugea dès-lors que son stratagème n'auroit pas le succès qu'il s'en étoit promis. On peut tromper les yeux; mais, en amour, le cœur s'abuse moins facilement: il ne perdit cependant pas toute espérance. Quoi! disoit-il à Délie, quoi! c'est vous qui me fuyez! c'est à Délie que Lindor paroît odieux! En même temps, il vouloit prendre cette main que Délie offroit la veille de si bonne grace au véritable Lindor, & Délie la retiroit en frémissant; nouveau motif de regrets pour elle-même: ses soupirs & ses sanglots la suffoquoient. Ah! Lindor, s'écria-t-elle enfin, ah! cher Lindor! plaignez-moi.... Que je vais être malheureuse!.... Lindor!.... Je ne vous aime plus.

Ciel! s'écria l'Enchanteur, en prenant encore une fois cette main, que Délie reti-

ra de nouveau , & toujours en pleurant : Ciel ! c'en est donc fait : Eh ! que deviendra le malheureux Lindor , si vous l'abandonnez ? Eh ! que deviendrai-je moi-même , si Lindor m'abandonne ? reprenoit l'affligée Délie ; son nom seul me pénètre l'ame. Cependant , il est trop vrai que votre présence me glace.... Ah ! Lindor ! cher Lindor ! est-il possible que je ne puisse plus vous aimer ? En achevant ces mots , Délie pleuroit de plus en plus , & en même temps faisoit de plus grands efforts pour s'éloigner.

L'Enchanteur avoit la science , mais non la méchanceté de ses semblables. Il étoit patient ; vertu bien rare dans quiconque peut se dispenser de l'avoir : il ne voulut pas accabler plus long-tems la charmante & naïve Délie. Je vais , lui dit-il , vous délivrer de ma présence qui vous gêne : peut-être , un autre instant me fera-t-il plus favorable ; peut-être, vous appellerez-vous que Lindor vous fut cher , & devoit vous l'être encore. A ces mots , l'Enchanteur s'éloigne en effet. Délie veut le suivre , & recule après avoir fait deux pas. Elle veut l'appeller , sa voix expire sur ses lèvres :

toute sa personne reste immobile , anéantie , pétrifiée.

Une scène , à peu-près semblable , se passoit entre la Fée & Lindor. Celui-ci , renfermé comme Délie , étoit occupé à gémir comme elle & pour elle. Tout-à-coup , il voit les portes de sa prison s'ouvrir comme d'elles-mêmes. Il s'échappe , & cherche des yeux quel endroit de ce Palais peut renfermer Délie. Sans elle , la liberté , la vie même , font pour lui peu de chose. Du Palais , qu'il a inutilement parcouru , il pénètre dans les jardins : là , il promène de nouveau ses regards , perce d'un coup d'œil les allées les plus profondes , & n'apperçoit rien. Il jette enfin les yeux à quelques pas de lui , & voit , ou croit voir Délie couchée sur un lit de gazon , Délie se livrant à un sommeil paisible. Ciel ! c'est elle , s'écria Lindor. Ciel ! mon cœur ne la devine-t-il plus ? N'auroit-il pas dû me conduire d'abord à ses pieds ? Pourquoi même n'y suis-je pas encore ? Crains-je de troubler son sommeil ? L'amour & la joie excusent tout : qu'ils soient mes seuls guides.... Mais quelle est cette tiédeur que j'éprouve ? Où  
font

sont ces transports que Délie scut toujours m'inspirer ? N'est-ce plus elle ? Ne suis-je plus moi-même ? Ce sont-là ses traits , ses charmes ; quelle autre pourroit les réunir ? Je l'entends qui rêve , & c'est mon nom qu'elle répète : elle m'appelle , & je n'ose voler dans ses bras.... Que dis-je ? loin d'y voler , je suis prêt à la fuir.

Tels étoient les combats qu'éprouvoit Lindor. Ils ennuyèrent la Fée , qui , comme on le présume bien , ne dormoit pas. Elle paroît s'éveiller , fixe Lindor , & s'avance avec précipitation vers lui. Quelle fut sa surprise de voir qu'à mesure qu'elle faisoit un pas en avant , Lindor en faisoit un en arrière ! Lui-même n'en étoit pas moins surpris que celle qu'il fuyoit. Cher Lindor , disoit-elle , nos maux sont finis ; l'Enchanteur & la Fée consentent à notre bonheur , ils n'y mettront plus d'obstacles. Nous pouvons nous aimer , nous le dire ; nous sommes libres & maîtres dans ces lieux. Ainsi parloit la Fée , en s'avançant ; & Lindor reculoit toujours.

Elle s'arrêta , & Lindor en fit autant. Ah ! Délie , s'écria-t-il , où sommes-nous ?

Quel affreux changement ! Se peut-il que j'éprouve pour vous la même indifférence , la même aversion que pour la Fée ?.. L'insolent ! disoit cette dernière en elle-même.... Oui , poursuivit-il , un ascendant invincible m'éloigne de vous ; mais , sans doute , il n'est point naturel ; c'est l'effet de l'art de nos persécuteurs. Ah ! Délie ! quels lieux sommes-nous venus habiter ? Quels lieux , où l'on change ainsi , où l'on peut changer pour Délie ! Que je hais nos tyrans , depuis qu'ils m'ôtent le pouvoir de vous aimer !

La colere de la Fée étoit au comble. Elle avance quelques pas , & heureusement Lindor continue à rétrograder. La Fée eût oublié le rôle de Délie , pour reprendre le sien ; mais enfin , elle conserva celui qu'elle avoit d'abord pris ; moyen beaucoup plus sûr de désespérer Lindor. Vas , traître , lui dit-elle , vas porter ailleurs tes vaines excuses ; elles ne peuvent m'en imposer. L'amour est indépendant de la magie : il la foumet lui-même à son pouvoir : vas , fuis , renonce pour jamais à Délie , comme elle renonce pour jamais à toi. A ces mots , elle s'éloigne , & Lindor au désespoir , ne peut ce-

pendant ni la rappeler, ni la suivre.

L'Enchanteur & la Fée se retrouvent & tiennent de nouveau conseil. Colere crioit fort haut : Pacifique essayoit de la calmer. N'espérons plus rien de la métamorphose, lui disoit-il : un instinct secret, plus fort que toute notre magie, empêche ces enfans de s'y méprendre. D'ailleurs, j'ai pitié de leur situation.... Ayez pitié de vous-même, lui répliqua la Fée toute furieuse : c'est bien à un Enchanteur à plaindre qui lui résiste. Allez, vous êtes indigne d'occuper un rang. Avouez, reprenoit-il sur le ton le plus paisible, avouez que cette envie de dominer nous a fait faire plus d'une sottise. Quelle pgtitessse de les reconnoître ! ajouta la Fée.... Mais, par exemple, cette métamorphose bizarre de Docile & de Brouillon, qu'en direz-vous ?.... Que ce sont deux ennemis humiliés.... Mais vous sçavez combien ce dernier fut impérieux & emporté.... Il eut raison ; & quant à nous, peu nous importe, il restera ce qu'il est.... J'avoue que je plains Docile, cette Fée si douce & si patiente.... Elle eut tort de l'être ; elle soutint mal ses droits, & c'est par dérision que

je l'ai métamorphosée en aigle.... Mais si cette double métamorphose finit, la nôtre.... C'est ce qu'il faut empêcher.... Mais si Délie & Lindor sont effectivement destinés à y mettre fin ? .... C'est par cette raison qu'il faut les retenir ici. Brouillon , dans l'état où nous l'avons mis , n'y pourra pénétrer , & peu m'importe que Docile y pénétre. L'Enchanteur fit encore d'autres objections , & y joignit des raisons si sages & si modérées , qu'il mit la Fée Colere hors d'elle-même.

Elle parut toutefois se calmer , c'est-à-dire , qu'elle fit un peu moins de bruit. Eh bien , disoit-elle au Magicien , usons d'un nouveau prestige. C'est peu d'avoir emprunté , vous la figure de Lindor , & moi celle de Délie ; je veux qu'ils paroissent être nous-mêmes aux yeux l'un de l'autre. Mais , reprit l'Enchanteur , s'ils continuent de s'aimer sous ce nouvel extérieur ? Tant mieux , dit encore la Fée , nous serions vengés , & ils seroient punis ; car vous présumez bien qu'on ne les perdra point de vue. L'Enchanteur voulut employer d'autres raisons ; mais Colere s'emporta , & Pacifique souscrivit à tout.



Pour Lindor, il continuoit à errer en insensé , en furieux dans les jardins du Palais. Il contemploit avec défefpoir ce lit de verdure où il avoit cru voir Délie , Délie qu'il croit avoir outragée par fes dédains. Quoi ! c'est elle que je fuyois , s'écrioit-il hors de lui-même , c'est elle qui renonce à moi pour toujours ! J'ai pu cesser de l'aimer ! J'ai pu mériter fa haine ! Quel affreux ascendant me domine !

En prononçant ces mots , il leva les yeux au ciel , & vit un grand aigle voltiger au-dessus de sa tête. Cet aigle tenoit dans ses serres un glaive , qu'il laissa tomber aux pieds de Lindor. Grace aux Dieux , dit cet Amant affligé , voici un remède à mes maux.... Arrête , lui cria une voix qu'il ne reconnut pas ; le moment de t'en servir n'est pas encore arrivé : sois toujours courageux , mais sçache l'être à propos. Lindor eut pour cet Oracle tout le respect qu'on a pour les choses qu'on n'entend point ; il se saisit du glaive , & attendit l'instant d'en pouvoir faire usage.

Mais une nouvelle épreuve attendoit ; & Délie & lui-même. Le Couple magicien

étoit convenu de leur fournir les moyens de se rencontrer. Délie s'aperçut qu'elle pouvoit sortir de son appartement , lorsqu'elle s'y croyoit le plus étroitement renfermée. Elle parcourt de nouveau ces jardins , où d'abord elle avoit vu son cher Lindor avec tant de plaisir , où elle espère encore le voir , & réparer ses froideurs involontaires. Il y étoit en effet. Le sympathique instinct qui les conduit , les a bientôt rapprochés : tous deux tressaillent en s'apercevant , & toutefois , ni l'un , ni l'autre ne se reconnoissent. C'est la Fée , disoit Lindor : c'est l'Enchanteur , disoit Délie... Ah ! fuyons , s'écrioient-ils chacun à part ; & tout en disant ces mots , ils s'avançoient de plus en plus. Ils sont bientôt à portée de se parler , & toujours sans se reconnoître. L'émotion qu'ils éprouvent , les étonne & les afflige. Est-il bien vrai , disoit Lindor en lui-même , est-il bien vrai que j'aie pu fuir Délie , & que mon penchant m'entraîne vers la Fée ? Est-ce bien elle qui me cause cette impression si vive , si tendre , si digne de Délie , que j'outrage ? Quelle perfidie ! quel changement !... Délie se fai-

soit les mêmes reproches , y joignoit les mêmes réflexions , sentoît & pensoit comme Lindor : la situation de ces deux amans ne pouvoit être ni plus critique , ni plus violente. L'Enchanteur & la Fée en jouissoient sans être vus : c'étoit pour eux une sorte de triomphe , mais un de ces triomphes dont on ne peut se dispenser de rougir : aussi l'Enchanteur se le reprochoit - il : quant à la Fée , elle ne se reprochoit rien. Pouvoit-ce donc être un malheur pour Lindor de croire l'aimer ? A l'égard de Délie , elle la trouvoit un peu plus à plaindre de croire aimer l'Enchanteur.

Le jeune Couple avoit fait d'inutiles efforts pour se parler avec indifférence. Lindor cédoit à son ascendant ; il étoit aux genoux de la prétendue Fée ; il lui parloit tendrement , & elle l'écoutoit ; il tenoit une de ses mains , qu'elle ne songeoit plus à retirer. C'est cependant ma main qu'il croit tenir , disoit la Fée à l'Enchanteur : c'est à mes genoux qu'il croit être. D'accord , reprenoit le Magicien ; mais , en même temps , c'est moi que Délie croit voir à ses genoux ; c'est à moi que sa main s'abandonne. Cette

observation ne plut point à la Fée. Elle s'avance , & Lindor croit toujours en elle appercevoir Délie : il se relève avec précipitation , avec honte. L'Enchanteur avoit paru en même temps , & Délie l'avoit également pris pour Lindor. Quelle confusion , quelle douleur s'emparent de son ame ! Ce qui achevoit de tromper & de désoler ce jeune Couple , c'est qu'aux yeux de Délie la Fée n'avoit point changé de figure , & qu'il en étoit de même de l'Enchanteur à l'égard de Lindor. Quoi ! disoit ce dernier avec fureur , c'est peu de tromper Délie ; il faut encore la rendre témoin de mon infidélité ! Hélas ! disoit Délie à son tour ; que va penser le malheureux Lindor ? Je l'ai fui , & il voit son rival à mes genoux , son rival que j'y souffre ! Ah ! mourons.... Je n'y puis plus tenir , disoit l'Enchanteur à la Fée ; cette pauvre enfant va s'évanouir. Eh ! laissez , laissez , disoit Colere ; elle sçait bien ce qu'elle fait ; mais heureusement nous sommes ici.

Quant à Lindor , il étoit prêt à tourner contre lui-même le glaive que l'aigle lui avoit laissé. Tout-à-coup , il voit ce même

aigle voltiger au-deffus de lui , tenant un serpent monſtrueux dans ſes ferres. L'Enchanteur & la Fée jettent un cri , & refterent immobiles. L'aigle continue de deſcendre , & laiſſe tomber le ſerpent aux pieds de Délie , que Lindor croit toujours être la Fée. Elle veut fuir. Quoi ! dit-il , une Fée craindre les ſerpens ! N'importe , je ne veux pas l'aimer , mais je dois la défendre. Il dit , & fond ſur le reptile , à qui , d'un ſeul revers , il fait voler la tête. Mais quelle fut ſa ſurpriſe de voir ce ſerpent devenir homme , & le ferrer dans ſes bras , en s'écriant : ah ! mon fils ! ta généroſité aura ſa récompènſe : reconnoiſ ton pere , reconnoiſ Délie ; que Délie te reconnoiſſe : nous allons tous être vengés. En effet , lorsſque Brouillon ( car c'étoit lui ) avoit repris ſa forme , Pacifique avoit perdu la ſienne : il erroit dans le jardin ſous celle d'un mouton. Mais la Fée n'avoit encore ſubi aucune métamorphoſe : elle conſervoit même la figure de Délie aux yeux de Lindor , à qui la vraie Délie paroifſoit toujours être la Fée , tandis que lui-même n'offroit à ſes regards que les traits de l'Enchanteur. Nou-

G v.

veau sujet de douleur pour ces jeunes amans ; à qui les épreuves les plus tristes sembloient réservées. La Fée Colere y mit le comble : elle vouloit achever de désespérer sa rivale. Regarde cet aigle , lui dit-elle ; c'est ta mere. Elle gardera cette forme aux yeux du monde entier , & toi la mienne , & moi la tienne aux yeux de Lindor. Quoi ! s'écria Délie avec frémissement , ma mere conservera la figure d'un aigle , moi celle de la Fée , & la Fée la mienne ? .... Ah ! donnez - moi ce glaive.... Délie s'en faisit , & alloit se percer ; toute la diligence de Lindor ne put même empêcher qu'elle ne se blessât légèrement à la main. Il en tombe quelques gouttes de sang ; aussi-tôt la Fée Colere s'envole sous la forme d'une chouette , & l'aigle redevient une femme digne par sa beauté d'être la mere de Délie. Mais Délie elle-même n'avoit pas encore repris ses charmes aux yeux de Lindor : Lindor offroit toujours les traits de l'Enchanteur aux yeux de sa Maîtresse.

Le pauvre enfant ! disoit la Chouette perchée sur un arbre : c'étoit pourtant moi qu'il croyoit défendre : c'est dommage qu'il soit

condamné à garder la figure de l'Enchanteur. De son côté, le Mouton disoit : il est bien triste pour Délie d'avoir troqué de visage avec la Fée. C'étoit cependant une bonne femme que cette Fée Colere, disoit à son tour l'Enchanteur Brouillon. En vérité, je regrette & plains l'Enchanteur Pacifique, ajoutoit en elle-même la Fée Docile. Quant à Délie & à Lindor, ils ne disoient rien, se regardoient, s'aimoient encore malgré leur figure étrangère, & sentoient qu'ils s'aimeroient beaucoup mieux sous leur figure naturelle.

Mais l'un & l'autre poufferent un cri de joie à l'aspect du Génie Bienfaisant. Consolez-vous, leur dit-il : je ne vous ai point perdus de vue ; & sur le champ, il ajouta, en s'adressant aux Fées & aux Enchanteurs : vous me paroissez tous quatre embarrassés ; avouez qu'on risque souvent de l'être, quand on a tout pouvoir, excepté celui de réparer ses sottises. C'est pour mettre fin aux vôtres, qu'aujourd'hui je descends parmi vous ; mais commençons par ces jeunes gens qui en sont les victimes, sans jamais en avoir été les complices. Que Délie,

poursuivit-il , cesse de ressembler à la Fée... Ah ! tant mieux , s'écria le Mouton. Que Lindor , ajouta Bienfaisant , quitte les traits de l'Enchanteur.... Ah ! tant mieux , s'écria la Chouette. Que Pacifique , poursuivit le Génie , reprenne sa forme pour ne la plus quitter.... Ah ! tant mieux , s'écria Lindor.... Que Colere quitte la figure d'une Chouette, pour reprendre à jamais la sienne.... Ah ! tant mieux , s'écria Délie. Ce n'est pas tout , reprit encore Bienfaisant ; que Pacifique s'unisse avec Docile , & Brouillon avec Colere.... Ah ! tant mieux , s'écrierent en même temps , & Colere , & Brouillon , & Docile , & Pacifique.

On voulut remercier le Génie : il avoit déjà disparu. Les deux Couples Magiciens se promirent bien de mettre ses conseils à profit. Ils s'étoient fait réciproquement assez de mal , pour bannir d'entr'eux toute rancune ; mais les seuls vraiment heureux , furent Délie & Lindor : ils n'avoient jamais opprimé personne , & ils s'aimoient.







## LES QUIPROQUO.

O U

TOUS FURENT CONTENS.

NOUVELLE.



A PEINE Damon fut épris de Lucile ; que déjà il lui avoit dit cent fois : je vous aime. Six mois après que Lucile aimoit Damon , elle ne le lui disoit pas encore ! D'où provenoit une conduite si opposée ? D'une opposition de caractère encore plus grande. Damon étoit vif , impétueux , impatient , plutôt tourmenté qu'occupé de ce qu'il projettoit. Lucile étoit douce , modérée , timide , asservie à divers conseils qui la dirigeoient impérieusement. Elle étoit née tendre ; mais elle sçavoit ne paroître que sensible : elle sçavoit même encore mitiger

ces apparences de sensibilité. Tant de retenue mettoit Damon hors de lui-même. Non, disoit-il, jamais on ne porta l'indifférence aussi loin; c'est un marbre que rien ne peut échauffer. Oublions Lucile, & formons quelque intrigue beaucoup plus satisfaisante qu'un amour métaphysique & suivi. il étoit fortifié dans ces idées par Dorval, jeune homme à peu-près de même âge, mais infiniment plus expérimenté que lui. Dorval étoit devenu Petit-Maitre par système autant que par goût. Il en préféroit le ton à tout autre, parce qu'il le croyoit le plus propre à tout faire passer. Il aimoit à donner un air d'importance à des bagatelles, & un air de bagatelle aux choses les plus importantes. Il s'occupoit aussi volontiers des unes que des autres; & étoit capable, tout à la fois, d'actions sublimes, de procédés bizarres, & de menues tracasseries. Il conservoit une humeur toujours égale, parce qu'il ignoroit les passions vives; &, ce qui n'est pas moins rare, il excusoit le contraire dans autrui. Damon étoit plus réfléchi en apparence, &, peut-être, au fond moins solide. Son sérieux

étoit plus triste que philosophique. Une seule passion suffisoit pour absorber toutes ses idées ; & ses idées n'étoient souvent que frivoles. En un mot , il restoit peu de chemin à faire au Philosophe pour devenir Petit-Maitre , & au Petit-Maitre pour devenir Philosophe.

C'étoit aussi ce dernier qui dirigeoit l'autre. Quoi ! lui disoit ce prétendu Mentor , tu te laisses gouverner par un enfant ? Pour moi , je gouverne jusqu'aux Douairieres les moins dociles & les plus rusées. Le temps n'est plus où l'on vieillissoit à ébaucher une intrigue. Les rives de la Seine diffèrent en tous points de celles du Lignon. Crois-moi , voltige quelque temps , & me laisse le soin de former l'innocente Lucile. Mais Damon ne vouloit point d'un pareil Précepteur auprès de sa Maîtresse. Il aimoit , & , par cette raison , étoit un peu jaloux. Il avoit , d'ailleurs , assez bonne opinion de lui-même , pour espérer de vaincre enfin la timidité de Lucile ; car il avoit peine à se persuader qu'elle pût être indifférente.

Mais cette timidité vaincue , Damon eût encore trouvé d'autres obstacles. Lucile vi-

voit à une petite distance de Paris , sous la tutelle d'une tante , qui , à quarante ans , conservoit toutes les prétentions qu'elle eut à vingt ; & vouloit que sa nièce n'en eût aucune à seize. Tout homme est trompeur , lui disoit-elle , ou ne peut manquer de le devenir. Croyez-en mon expérience , & fuyez-en la triste épreuve. Ce discours , ou quelque autre équivalent à celui-là , étoit si souvent répété , qu'il impatientoit Lucile , toute modérée que la Nature l'eût fait naître. Cependant , il faisoit une vive impression sur son ame. Il faut bien en croire ma tante , disoit-elle tristement : elle est plus instruite que moi sur ces fortes de matieres. Elle a , sans doute , été bien des fois trompée , ( ce qui étoit vrai ; ) mais , sans doute , ajoutoit Lucile , qu'elle ne le fera plus. Or , en cela , Lucile se trompoit elle-même.

Cinthie , ( c'est le nom qu'il faut donner ici à cette tante , ) avoit des vues secretes sur Damon ; je dis secretes , par la raison qu'elle ne vouloit point que Dorval en prît ombrage. Elle croyoit tenir ce dernier dans ses liens , parce qu'il avoit la complaisance de le lui laisser croire. Mais elle le trouvoit

un peu trop dissipé : elle se fût mieux accommodée du sérieux apparent de Damon. C'est-là ce qui la portoit à envier cette conquête à sa nièce. Aussi leur laissoit-elle rarement l'occasion de s'entretenir seuls. Elle étoit présente à toutes leurs entrevues ; ce qui mettoit l'impatient Damon hors de lui-même. A peine répondoit-il aux questions qu'elle se plaisoit à lui faire. Il ne parloit que pour Lucile , & ne regardoit qu'elle ; mais Lucile , les yeux baissés , n'osoit pas même regarder Damon. Elle écoutoit , se taisoit , trouvoit Damon fort aimable , & sa tante fort ennuyeuse.

Les pauvres enfans ! disoit un jour Dorval en lui-même : ils ont mille choses à se dire , & ne peuvent se parler. Peut-être , n'en diront-ils pas davantage ; mais n'importe ; il faut , du moins , les mettre à portée de soupirer à leur aise. Il y réussit. Ayant imaginé un prétexte qui oblige Cinthie à s'éloigner , il laisse lui-même les deux Amans tête-à-tête.

Lucile étoit contente , mais interdite. Pour Damon , il ne perdoit pas si facilement la parole. Il vouloit déterminer Lu-

cile à s'expliquer nettement ; & de son côté , elle se propofoit bien de n'en rien faire. Elle parut même vouloir s'éloigner aux premiers mots que Damon lui adreffa. Il la retint , & ne fit qu'accroître fon trouble. Serez vous donc toujours infenfible , ou difsimulée ? lui difoit-il. Quoi ! pas un mot qui puiſſe me fatisfaire , ou me raffurer ? Vous raffurer ! reprit naïvement Lucile. Eh ! mais... croyez-vous que je fois bien raffurée moi-même ?.... Dites-moi le fujet de vos craintes.... Je l'ignore ; mais quel peut être celui des vôtres ?.... Je crains que vous ne m'aimiez pas. Lucile rougit , & ne répondit rien. Parlons fans feinte , ajoutoit Damon , & fouffrez que je m'explique fans détour : je vous aime , charmante Lucile.... Oh ! je ne veux pas que vous me le difiez.... Mais , ingrate , vous ne m'aimez donc pas ?... Je ne fuis pas ingrate.... Vous m'aimez donc ?.... Je n'ai point dit cela. Ciel !.... s'écria l'emporté Damon , je le vois trop , ma préſence vous eſt à charge ; il faut vous en délivrer ; il faut renoncer à vous pour jamais. A ces mots , Lucile changea de couleur , baiffa la vue , & reſta interdite. Son ſilence

étoit très-éloquent. Tout autre que Damon fût tombé à ses genoux ; mais il vouloit quelque chose de plus qu'un aveu tacite ; il vouloit que la timide , la douce , la tendre Lucile s'expliquât sans réserve , & mît dans ses discours autant d'impétuosité que lui-même. Heureusement Cinthie vint la tirer d'embarras. Ce fut peut-être là l'unique fois que son arrivée causa quelque joie à sa nièce. Pour Damon , il ne put dissimuler la mauvaise humeur qui le dominoit ; ce qui donna beaucoup de satisfaction à Cinthie.

En vérité , disoit Lucile en elle-même ; Damon se comporte singulièrement. Que veut-il de plus ? N'en ai-je pas déjà trop dit ? Ne peut-il rien deviner ? Ah ! sans doute , il veut m'entendre lui dire que je l'aime , pour ne plus l'écouter par la suite. Hé bien ! il l'apprendra si tard , que , du moins , il le desirera long-temps. Ma tante me l'a dit cent fois , les hommes n'aiment qu'eux , & ne veulent être aimés que pour eux , que pour satisfaire leur amour propre. En vérité , ma tante a bien raison.

Dorval s'étoit bien apperçu que le tête-

à-tête qu'il avoit procuré au jeune couple ; avoit été perdu à disputer. C'est toujours un pas vers la conclusion , disoit-il : une rixe , en amour , vaut mieux que le silence. Mais Damon ne calculoit pas ainsi. Obligé de se contraindre en présence de Cirthie , il ne put long temps soutenir cette épreuve. Il part sous un faux prétexte , & se retire chez lui. Là , il se livre aux réflexions les plus emportées. Un obstacle étoit pour lui un supplice : il lui ôtoit le repos , l'appétit & la raison. Celui-ci lui ôta jusqu'à la santé. Il n'auroit pas été assez patient pour supposer trois jours de maladie ; il fut réellement saisi d'une fièvre qui le retint beaucoup plus long-temps chez lui. Dorval le trouva dans cette situation , & fut très-surpris d'en apprendre la cause. N'est-ce que cela ? lui dit-il d'un ton ironique ; *j'entreprends cette cure*. J'irai parler à ton inhumaine , je lui peindrai ton amoureux désespoir. Ce n'est plus de nos jours l'usage d'être inexorable. Je suis sûr que Lucile fera des vœux pour ta santé & ta persévérance.

Damon fut plutôt piqué que consolé par



ce discours. Je ne veux point de toi pour médiateur , disoit-il à Dorval ; de pareils agens ne travaillent guere que pour eux-mêmes. Continue à voltiger , & laisse-moi aimer à ma mode ; sur-tout, point de concurrence. Oh ! ne crains rien, reprit Dorval , Lucile est fort aimable ; mais je n'aime que quand & autant que je veux. Je te promets de ne devenir ton rival , qu'au cas que tu ayes besoin d'un vengeur. Damon voulut répondre ; mais Dorval avoit déjà disparu.

L'absence de Damon étonnoit beaucoup Cinthie , & affligoit encore plus sa nièce. Lucile regardoit cette absence comme une preuve de légèreté ; elle s'applaudissoit tristement de n'avoir point laissé échapper l'aveu que Damon avoit voulu lui arracher. Que feroit-ce , disoit-elle , s'il étoit certain de son triomphe , puisque n'en étant sûr qu'à demi , il vole déjà à de nouvelles conquêtes ? En vérité , ma tante a bien raison. L'instant d'après survient Dorval , qui lui apprend que Damon est assez enfant pour être malade , qu'il sèche , qu'il languit , consumé par l'amour & la fièvre. Ce récit alarme & touche vivement la tendre Lucile.

Elle paroît un instant douter du fait ; mais ce n'est que pour mieux s'en affurer , & Dorval le lui affirme de maniere à l'en convaincre. Il n'est pourtant pas vrai , disoit Lucile en elle-même , que Damon soit inconstant , & qu'il n'aime que lui ; on n'est point touché de la sorte , de ce qu'on ne desire que par vanité. Mais ces réflexions ne servoient qu'à rendre sa perplexité plus grande. Elle n'entrevoyoit , d'ailleurs , aucun moyen de rassurer Damon. Elle continuoit à garder le silence. Dorval , que rien n'embarrassoit , & qui prenoit toujours le ton le plus propre à fauver aux autres tout embarras , exhorte Lucile à réparer le mal qu'elle a fait. Quel mal ? lui demanda-t-elle.. Celui d'avoir conduit le fidèle Damon au bord de la tombe.... Qui ? Moi !.... Vous-même. C'est un homicide dont vous voilà chargée. Croyez-moi , écrivez à ce pauvre moribond , ordonnez-lui de vivre. Il est trop votre esclave pour oser vous désober.... Oh ! pour moi , je n'écrirai point.... Il le faut.... Mais , Monsieur , songez-vous bien à la démarche que vous faites ?... N'en doutez pas. C'est un trait d'héroïsme qui

doit servir d'exemple à la postérité. Je voudrois pouvoir y transmettre vos charmes, elle jugeroit encore mieux de la grandeur du sacrifice. Au surplus, je ne prétends pas faire de tels prodiges en vain. Ou déterminez-vous à aimer, à consoler Damon, ou souffrez que je vous aime.

L'alternative parut des plus singulières à Lucile. Cependant elle n'hésitoit pas sur le choix : elle ne balançoit que sur la démarche où Dorval prétendoit l'engager. Ceferoit, disoit Lucile en son ame, ce seroit bien mal profiter des avis de ma tante. Quoi ! écrire, tandis qu'elle me défend de parler ! Mais, après tout, si le doute où je laisse Damon est la seule cause de sa maladie ; si un mot peut le guérir ; si faute de ce mot, son mal augmente, que n'aurois-je pas à me reprocher ? que ne me reprocherois-je pas ?.... En vérité, ma tante pourroit bien avoir tort.

Dorval devinoit une partie de ce qui se passoit dans l'ame de Lucile. Le temps presse, lui dit-il ; chaque minute pourroit diminuer mon zèle, & augmente, à coup sûr, le mal de Damon. Mais, Monsieur, reprenoit Lu-

cile , que voulez-vous que j'écrive ?.... Ce que le cœur vous dictera ; que la main ne fasse qu'obéir , & tout ira bien.... Oh ! je vous proteste que mon cœur ne s'est encore expliqué pour personne.... Il s'expliquera... Point du tout , reprit Lucile toute troublée , je ne sçais par où commencer.... Je vois bien , s'écria Dorval , qu'il faut m'imposer sans réserve. Hé bien ! écrivez , je vais dicter. Lucile prit la plume en tremblant , & Dorval lui dicta ce qui suit.

*Votre absence m'inquiétoit , & cependant j'en ignorois la vraie cause. Maintenant que je la sçais , cette inquiétude redouble....*

Mais , Monsieur , interrompit Lucile , après toutefois avoir écrit , cela n'est-il pas bien fort ? Point du tout , reprit froidement Dorval ; il n'y a point de prude qui voulût se contenter d'expressions si mitigées. Continuez , sans rien craindre.... Mais cela doit , du moins , suffire.... Laissez-moi faire.... Lucile continua donc à écrire , & Dorval à dicter.

*On m'a dit que vous vous croyez malheureux ; sçachez qu'il n'en est rien.*

En vérité, Marquis, interrompit encore Lucile, Vous me faites dire là des choses bien surprenantes ! Bagatelle, reprit Dorval ; rien de plus simple que cette manière d'écrire. Encore une phrase, & nous finissons.... De grace, Monsieur, songez bien à ce que vous allez me dicter.... Reposez-vous en sur moi. Voici quelle fut cette phrase.

*Cessez d'être ingénieux à vous tourmenter, & conservez-vous pour la tendre LUCILE....*

Oh ! je vous jure, s'écria-t-elle, que je n'écrirai jamais ces derniers mots. Il le faut, cependant, repliqua Dorval.... Je vous proteste que je n'en ferai rien.... Il le faut, vous dis-je ; autrement le secours sera trop foible, & demain je vous livre Damon trépassé.... Comment ! Monsieur, vous prétendez m'arracher un aveu de cette nature ?... Eh quoi ! Mademoiselle, qu'a donc cet aveu de si extraordinaire ? Sçavez-vous que je ménage prodigieusement votre délicatesse ? Avec plus d'expérience, vous me rendriez plus de justice. Je vous jure qu'on ne s'est jamais acquitté si facilement envers moi ; exige, en pareil cas, les expressions les

plus authentiques. Pour moi, repliqua Lucile, je ne veux point écrire des choses de cette espèce. Belle Lucile, dit alors Dorval, de l'air du monde le plus sérieux, je sens que ma fermeté chancelle ; ne présumez point trop de mes forces. Encore un peu de résistance de votre part, & je croirai que Damon n'a plus rien à prétendre ; je renoncerai à ses intérêts pour m'occuper des miens. Oui, poursuivit-il, je tombe à vos genoux, & c'est encore pour lui que j'y tombe ; mais si vous persistez dans vos refus, j'y resterai pour moi.

Lucile, quoique très-agitée, avoit peine à garder son sérieux. Elle craignoit, d'ailleurs, que sa tante, occupée alors à conférer avec un célèbre Avocat sur un procès prêt à se juger, & dont le gain ou la perte devoit accroître ou diminuer considérablement sa fortune ; Lucile, dis-je, craignoit que Cinthie ne vint les surprendre, & ne trouvât Dorval dans cette attitude. C'est de quoi elle avertit ce dernier ; mais il parut inébranlable. Il fallut donc se laisser vaincre en partie ; c'est-à-dire, que des quatre mots, Lucile consentit à en écrire

trois. Dorval disputa encore beaucoup avant que de se relever. Il ne put toutefois empêcher que l'épithète de *tendre* ne fût supprimée. La Lettre finissoit ainsi : *Conservez-vous pour Lucile*. C'en étoit bien assez ; mais pour l'inquiet Damon , c'étoit encore trop peu. Dorval entra chez lui avec cet air de satisfaction qui annonce le succès. Tiens , lui dit-il , voilà qui vaut mieux pour toi , que tous les Aphorismes d'Hyppocrate. Damon étonné , se saisit avidement de la Lettre , & la dévore plutôt qu'il ne la parcourt. Un mouvement de joie avoit paru le transporter : quelle fut la surprise de Dorval , en voyant cette joie se ralentir tout-à-coup ! Quoi ! lui dit-il , quel est cet air morne & glacial ? Espérois-tu qu'au lieu d'une Lettre , je t'amenasse Lucile en personne ? Je doute que de tous les héros de l'amitié , aucun ait porté le zèle jusques-là. Ah ! mon cher Dorval , s'écrie Damon , je ne vois que de la pitié dans cette Lettre : j'y voudrois de l'amour. Un *je vous aime* , est ce que j'exige , & ce que je n'ai encore pu obtenir , ce qu'il ne m'est pas même permis de prononcer. Eh ! qu'importe,

H ij

reprit Dorval, que Lucile s'effraye du mot ; pourvu qu'elle se familiarise avec la chose. Combien de femmes à qui la chose est inconnue , & le mot trop familier !

Tandis que Dorval rassuroit ainsi Damon ; Cinthie questionnoit & inpatientoit sa nièce. Elle vouloit juger de l'effet que l'absence & la maladie de Damon produisoient sur son ame. Mais Lucile , qu'elle avoit instruite à dissimuler , usa de ce secret contre elle-même. Elle se garda bien , sur-tout , d'avouer qu'elle eût écrit à Damon. Ce n'est pas qu'elle n'eût quelque inquiétude de s'être ainsi fiée à Dorval ; mais cette réflexion lui étoit venue trop tard. Elle résolut d'attendre l'événement. Damon , au bout de quelques jours , reparut chez Cinthie. Il avoit l'air extrêmement abattu. Lucile en fut vivement touchée. Elle ne douta plus de la sincérité de son amour. Une seule preuve de cette espèce fait plus d'impression sur une ame tendre , que des protestations sans nombre. Il étoit naturel que Damon témoignât sa reconnoissance à Lucile. Mais lui-même s'y croyoit peu obligé. Ses réflexions n'avoient fait qu'accroître



ses doutes. Il ne regardoit la Lettre de Lucile que comme l'effet d'une simple politesse, ou des persécutions de Dorval. De son côté, Lucile se reprochoit d'en avoir trop fait. Elle attribuoit cette froideur de Damon au trop d'empressement & de sensibilité qu'elle avoit laissé voir à la Lettre qu'elle avoit écrite. C'est à ce coup, disoit-elle, que l'inconstance ne va plus se contraindre. Sa vanité est satisfaite; il va lui chercher de nouvelles victimes. Ainsi Lucile reprend un air timide & composé, qui disoit beaucoup moins que n'avoit dit la Lettre, & infiniment plus encore qu'elle n'eût souhaité. Ah Dieu! disoit à son tour en lui-même l'impatient Damon, ne l'avois-je pas deviné? Cette Lettre est-elle autre chose qu'une froide politesse, une démarche qui ne signifie rien, ou qui, peut-être, signifie trop? Lucile n'a fait que céder aux persécutions de Dorval. Qui sçait même si ce n'est point un jeu concerté entr'elle & lui?

A l'instant même survient Dorval. Eh quoi! dit-il au couple consterné, vous voilà froids comme deux simulacres! N'avez-

vous plus rien à vous dire , ou vous suis-je encore nécessaire ? De tout mon cœur.... Soyez moins zélé , reprit Damon , avec une forte d'impatience. Sois donc toi-même plus ardent , repliqua vivement Dorval. Je ne prétends pas qu'on gâte ainsi mon ouvrage. Qu'est-ce que cela veut dire ? reprit Damon. Que si vous n'êtes bientôt d'accord l'un & l'autre , ajouta Dorval , je me croirai par honneur obligé de vous séparer. Ma methode n'est pas de rien entreprendre en vain. J'ai décidé que Lucile deviendrait sensible : elle le fera , ou pour toi , ou pour moi.

Lucile sourit malgré elle. Damon frémit de la voir sourire. La déclaration n'est pas maladroite , dit-il avec dépit. Elle n'est pas nouvelle , reprit Dorval ; je ne fais que répéter en ta présence , ce que j'ai déjà dit à Lucile en particulier. *On ne m'a jamais vu dérober la victoire.* Je veux bien cependant ne te la disputer , qu'autant que tu continueras d'attaquer comme quelqu'un qui ne veut pas vaincre. Ah ! c'en est trop , s'écria Damon.... L'arrivée de Cinthie l'empêcha lui-même d'en dire davantage. Cin-

thie venoit d'achever sa toilette , à laquelle, depuis quelques années , personne n'étoit plus admis. Dorval , qui ne se laissoit ni de persifler , ni de servir Damon , crut l'obliger en proposant d'aller l'après-dînée aux François. Il avoit accoutumé Cinthie à ne jamais le contredire ; elle souscrivit à ce qu'il vouloit. Lucile applaudissoit tacitement ; mais Dorval fut bien surpris de voir Damon s'y refuser. Cet amant bizarre méditoit un projet qui ne l'étoit guere moins. Peu assuré que Lucile soit sensible , il veut éprouver si elle sera jalouse. C'est ce qui le porte à rejeter la partie qu'on lui propose , sous prétexte qu'il est engagé avec la Marquise de N.... Cette Marquise étoit une jeune veuve , débarrassée depuis peu d'un mari vieux & jaloux. Elle usoit très-amplement de la liberté que cette mort lui avoit laissée. Elle ne manquoit ni d'agrémens , ni d'envie de plaire. Aussi sa cour étoit-elle nombreuse. Cinthie & sa nièce la connoissoient. A peine Damon l'eut-il nommée , que la première rougit de dépit , & que la seconde soupira de douleur. Damon s'applaudit en voyant Lucile s'alarmer. Il s'as-

fermit de plus en plus dans son dessein , & partit pour son prétendu rendez-vous. Ce départ étoit pour Dorval un problème , une source de conjectures. Sans doute , concluoit-il , que Damon rectifie sa maniere d'aimer , qu'il se produit , se partage , en un mot , qu'il se forme. Il a raison. Mais la tristesse de Lucile laissoit facilement deviner que , selon elle , Damon avoit tort. Cinthie n'étoit cependant pas la moins piquée. Elle concevoit bien comment la Marquise pouvoit l'emporter sur une rivale aussi inexpérimentée , aussi novice que sa nièce ; mais elle ne concevoit pas comment on ne lui donnoit point à elle-même la préférence , & sur sa nièce , & sur la Marquise.

L'heure du Spectacle arrivé , on s'y rend , & Cinthie , selon sa méthode , se place dans une loge des plus apparentes. Elle avoit relevé ce qui lui restoit de charmes par une extrême parure. Lucile , au contraire , étoit dans une sorte de négligé ; mais ce négligé même sembloit être un art , tant la nature avoit fait pour elle. Un fond de tristesse , un air languissant la rendoient encore plus touchante. Tous les Petits-Mâtres , jeunes

& vieux , la lorgnoient ; toutes les femmes, belles ou laides , la cenfuroient , quand Damon parut avec la Marquife. Soit hafard , foit deffein , la loge où ils fe placèrent étoit oppofée en face à celle de Cinthie. Damon la falua , ainfi que fa nièce , avec une aifance étudiée , & qui lui coûtait. Cinthie n'eut guere moins de peine à cacher fon dépit , & Lucile fon trouble. Mais à force de faillies , Dorval leur en fournit les moyens. Il parvint même à les égayer véritablement. L'amour propre dont une Belle , fi jeune & fi novice qu'elle foit , eft rarement exempte , vint à l'appui des difcours de Dorval , & fit prendre à Lucile un air de fatisfaction qu'au fond elle ne reflentoit pas. Mais à mefure que fa gaieté fembloit renaitre , on voyoit s'évanouir celle de Damon. Il ne répondoit plus que par monofyllabes aux difcours de la Marquife. Il releva même aflez brufquement quelques mots qui fembloient tendre à ridiculifer Lucile , & qui ne tendoient qu'à l'éprouver lui-même. La Marquife avoit aflez d'attraits pour pardonner à celles qui en poffédoient beaucoup ; elle avoit une

Cour assez nombreuse pour ne point chercher à dépeupler celle d'autrui. C'étoit, d'ailleurs, une de ces femmes qui ne traitent point l'amour sérieusement, pour qui cette passion n'est guere qu'un caprice, & chez qui un caprice n'est jamais une passion; en un mot, c'étoit une Petite-Maitresse, digne d'entrer en parallele avec Dorval, & plus propre à lui plaire, qu'à fixer & captiver Damon. Aussi ambitionnoit-elle moins la conquête de celui-ci que de l'autre. Elle le connoissoit, & en étoit fort connue. Il ne doutoit point qu'elle ne fût très-propre à débarrasser Damon de ses premiers liens. Mais elle ne visoit qu'à désoler cet amant jaloux, à quoi elle réussit parfaitement. Dorval, sans le vouloir, la secondoit de son mieux. Il achevoit de désespérer Damon, lorsqu'il croyoit ne faire que consoler Lucile. Le perfide, disoit-il, cesse de se contraindre; il ne garde plus aucuns ménagemens envers moi; il se déclare hautement mon rival.... Eh bien! c'est en rival qu'il faudra le traiter.

On représentoit Zaïre. Les soupçons & la jalousie d'Orosmane donnoient beau jeu

aux plaisanteries de la Marquise , & encore plus de matiere aux réflexions de Lucile. La situation de Zaïre lui arrachoit des larmes ; elle y trouvoit quelque rapport avec la sienne : elle s'en laissoit d'autant plus pénétrer. Une ame ingénue s'émeut facilement. Ce n'est point sur des cœurs blasés que les Zaïres & les Monimes exercent leur pathétique empire. Lucile fut encore plus affectée par la petite Pièce. On eût dit que ces rencontres fortuites étoient l'effet d'un arrangement prémédité. On représentoit la charmante Comédie de l'Oracle. La Fée , disoit Lucile , voudroit que Lucinde ignorât ce que c'est qu'un Homme : Cinthie me défend de les écouter. Les raisons de la Fée ne peuvent , sans doute , être mauvaises ; & pour ce qui est de ma tante , les siennes me paroissent assez bonnes.

Le Spectacle fini , Dorval accompagne & la tante & la nièce jusques chez elles. Damon reste avec la Marquise. Il frémit de la loi qu'il s'est lui-même imposée. Il se représentoit Dorval mettant à profit , pour le supplanter , les momens qu'il lui laissoit. Pour combler son embarras , il y avoit

souper chez la Marquise, & il se vit contraint d'y assister. Les convives étoient tous d'une humeur très-analogue à celle de l'hôtesse. La conversation fut vive & enjouée ; mais Damon y mit peu du sien. Il repoussa même fort mal tous les traits que la Marquise lui lança, ou lui fit lancer.

Retiré chez lui, il ne put dormir ; & dès le jour suivant, après avoir beaucoup hésité, il reparoit chez Cinthie. Il est fort surpris d'en être bien reçu, & fort affligé d'éprouver le même accueil de la part de Lucile ; rien n'annonçoit en elle le moindre ressentiment, aucune atteinte de jalousie. Ce n'est pas qu'elle en fût exempte ; mais les ordres de Cinthie, & sur-tout sa présence, l'obligeoient à dissimuler. Peut-être aussi un peu d'orgueil, bien fondé, se joignoit il à toutes ces raisons. Mais, dans tout cela, Damon n'appercevoit que l'ouvrage de Dorval ; il n'imputoit qu'à lui l'indifférence dont Lucile faisoit parade ; il le croyoit son rival, & son rival préféré. Les résolutions les plus violentes s'offroient à son esprit : l'amitié les combattoit. Obsédé par Cinthie, il ne pouvoit s'expliquer avec



Lucile. Peut-être même en eût-il fui l'occasion, si elle se fût offerte ; peut-être la vanité eût-elle imposé silence à sa jalousie.

Inquiet, troublé, mais attentif à ne point le paroître, il sort & laisse Lucile, persuadé plus que jamais de son inconstance. L'envie de se dissiper l'entraîne chez la Marquise. Il y trouve son prétendu rival, & le Chevalier de B... leur ami commun. Sçais-tu bien, disoit ce dernier à Dorval, que la nièce est jolie ? A quoi songe la Tante de la placer en perspective à côté d'elle ? Il y a là bien de la mal-adresse & de la présomption !... A propos, poursuivoit-il, en s'adressant à Damon, tu semblois destiné à former ce jeune sujet ? Mais cet honneur me paroît réservé à Dorval : on voit que la petite personne est très-disposée à mettre à profit ses documens. Dorval ne contredit en rien ce discours ; c'eût été déroger au ton que lui-même avoit adopté. Mais son silence acheva de rendre Damon furieux. Dès-lors, il se résout à en venir aux dernières extrémités, à se battre contre lui.

La Marquise n'étoit point présente à ces propos : Damon profita de son absence pour,

tirer Dorval à l'écart. Il l'invite simplement à se rendre avec lui à l'Etoile sous quelques minutes. Je vais t'y devancer , reprit ce dernier , sans être cependant au fait du mystère. En effet , il sortit l'instant d'après. Damon ne tarda pas à le suivre. Tous deux se rejoignirent au lieu indiqué. L'air sérieux de Damon ne surprit point Dorval ; il ne lui en connoissoit guere d'autre. Comment va la nouvelle intrigue ? lui dit-il : ma foi , Comte , je t'en félicite ; ton choix ne pouvoit mieux tomber que sur la Marquise. Elle te fera faire plus de progrès en deux mois , que Lucile en deux ans. Mes progrès , répondit sèchement Damon , sont encore plus prompts que vous ne pensez ; j'ai déjà appris à discerner un ami vrai d'avec un ami faux. Quoi ! répliqua Dorval , un peu surpris du ton avec lequel ces paroles avoient été prononcées , est-ce à ces sortes d'instructions que la Marquise borne ses soins ? Laissons-là la Marquise , reprit Damon , avec encore plus de hauteur ; parlons de vos procédés : ce n'est pas la première fois qu'ils me choquent , mais je songe à m'en venger plutôt qu'à les définir.

Sçais-tu bien, Comte, ajouta Dorval, qu'à la fin ce ton m'ôteroit la liberté, & même la volonté de te désabuser ? Peu m'importe, interrompit Damon, &, d'ailleurs, ce feroit peine perdue ; je sçais à quoi m'en tenir. Cherchons quelque endroit plus écarté. Ils s'avancent sans aucune suite, & ne tardent pas à trouver ce qui leur convient. Dorval, qui n'avoit qu'un seul ton pour toutes les circonstances de la vie, n'en changea point dans celle où il se trouvoit. Il me semble, disoit-il, voir renaître le siècle de nôtres anciens Preux : quand ils n'avoient rien de mieux à faire, ils s'amusoient à rompre une lance en l'honneur de leurs Dames. Il est vrai, poursuivoit-il, qu'un bras en écharpe eut toujours des grâces aux yeux d'une Belle.

Ils s'arrêtent en un lieu qui leur paroît propre à ce qu'ils méditent. Là, ils mettent l'épée à la main, & se battent avec la même ardeur que s'ils eussent toujours été ennemis. Ils s'étoient déjà blessés l'un & l'autre, quand le Chevalier de B..... arriva : Messieurs, leur dit-il, en les séparant, que signifie cette scène ? Ma foi, mon cher Che-

valier , reprit Dorval , je l'ignore : demandele à Damon ; peut-être le sçait-il. Damon croyoit effectivement le sçavoir ; mais il ne jugea pas à propos de s'expliquer. Les deux prétendus rivaux avoient chacun besoin des secours d'un Chirurgien. On en fait venir un chez le Suisse du bois de Boulogne. Il pansa les deux blessés ; après quoi , l'un & l'autre ayant envoyé ordre à leurs équipages d'avancer , chacun remonta dans le sien. Le Chevalier accompagna Damon , qu'il jugeoit avoir été l'agresseur dans cette affaire. Il lui fit encore quelques questions inutiles pour en sçavoir le motif. Il conclut , enfin , que la jalousie armoit les deux rivaux l'un contre l'autre , & que l'objet de cette jalousie étoit la Marquise.

C'étoit , du moins , elle qui avoit soupçonné la première le motif de leur sortie. Elle étoit , sans qu'on le sçût , dans un cabinet voisin , lorsque Damon avoit parlé en secret à Dorval ; elle avoit entendu nommer le lieu du rendez-vous , & c'étoit à sa prière que le Chevalier avoit suivi les deux champions. De-là , son apparition si subite , & que ni Dorval , ni Damon n'avoient pu prévoir.

Le Chevalier l'instruisit de ce qui s'étoit passé, & lui fit part de ses conjectures. Le mot de combat l'effraya d'abord. Elle n'étoit pas de nos Coquettes qui, dans ces sortes d'occasions, regardent la mort d'un amant, comme une victime offerte à leurs charmes, comme le triomphe le plus réel de leur beauté. Le Chevalier la rassura, en lui apprenant que les blessures des deux rivaux n'étoient pas dangereuses. Rien, au surplus, ne pouvoit l'induire en erreur. Elle sçavoit que Damon aimoit Lucile, elle sçavoit qu'il étoit l'agresseur dans cette dispute. Elle n'avoit qu'une crainte; c'étoit que la jalousie de Damon ne fût point mal fondée. Cependant, par un motif de tracasserie, assez commun parmi les femmes, elle fit secrètement informer Cynthie de la dispute des deux amis. On ajouta de plus, par son ordre, que, selon toutes les apparences, la Marquise les avoit rendus rivaux.

Il est facile de rendre jalouse une femme qui ne peut que difficilement réparer ses pertes. Cinthie étoit dans le cas. Lui enlever Dorval, c'étoit lui ravir tout ce qui lui

restoit. Elle ne put déguiser son désespoir, même aux yeux de sa nièce. D'ailleurs, elle dissimuloit beaucoup moins avec Lucile, depuis qu'elle la croyoit oubliée de Damon. J'ajouterai même qu'elle avoit porté la confiance envers elle à un point excessif. Lucile s'amusoit à peindre en miniature, & y réussissoit parfaitement. Cinthie voulut qu'elle traçât de mémoire le Portrait de Dorval. Un prétexte assez frivole vint à l'appui de cette demande. Lucile, sans approfondir ses vues, obéit à ses ordres, & songea à faire aussi usage de ce talent pour elle-même. Elle se trouvoit cependant encore plus humiliée que sa tante. Hélas ! disoit-elle, s'il est vrai que Damon & Dorval s'étoient querellés pour la Marquise, il est donc bien sûr que Damon ne songe plus à moi, qu'il me sacrifie à cette rivale ! C'étoit pour accroître ce sacrifice que l'ingrat vouloit sçavoir ce qui se passoit dans mon cœur. Je lui en ai tû la meilleure partie, & lui en ai trop dit encore.

Tandis que Lucile accusoit ainsi Damon ; il étoit lui-même partagé entre les regrets d'avoir peut-être injustement querellé Dor-

val , & la crainte d'avoir eu trop de raison de le faire. La fièvre l'avoit faisi , & retardoit la guérison de sa blessure. Dorval , au contraire , fut guéri de la fièvre au bout de huit jours. Il apprit l'état où étoit son adversaire , & en fut touché. Toute rancune étoit bannie de son ame , ou , pour mieux dire , son ame étoit incapable d'en conserver. Il s'étoit battu avec Damon sans être son ennemi. Il résolut de le servir , comme s'ils ne se fussent jamais battus , à le réconcilier une seconde fois avec Lucile. Ce sont , disoit-il , deux enfans qui s'aiment & qui se boudent. Il faut avoir pitié de leur inexpérience ; il faut les obliger à s'entendre.

Dans ce dessein , il se rend chez Cinthie , à laquelle il se proposoit de taire la vraie cause de son absence depuis huit jours. Il fut surpris de l'en trouver instruite. Quoi ! Monsieur , lui dit-elle , aussi-tôt qu'elle l'aperçut , vous vous exposez aux risques de sortir ? Celle qui vous a fait braver les périls d'un combat , ne vous oblige pas , du moins , à prendre soin de votre guérison ? C'est bien mal reconnoître le prix de certai-

ties choses. Je vous jure d'honneur, Madame ; reprit Dorval, que j'ignore de qui vous voulez parler.... Comment, Monsieur ! n'avez-vous pas eu affaire avec Damon ?.... Je l'avoue, puisque vous le sçavez ; mais c'est tout ce que je sçais là - dessus moi-même.... Quoi ! vous vous battez sans sçavoir pour qui, ni à quel sujet ?.... Eh ! Madame, est-ce donc une chose si extraordinaire ?.... Mais on s'explique, du moins.... Madame ; reprit encore Dorval, ces sortes d'explications ne servent qu'à faire soupçonner la valeur de quiconque s'y arrête, un peu équivoque. Il vaut mieux paroître s'entendre. On s'explique après, s'il en est encore temps. Mais Damon garde encore pour lui son secret.

Dorval en étoit cependant bien instruit ; mais il n'en vouloit faire part qu'à Lucile. N'ayant pu alors l'entretenir en particulier, il revint le jour suivant. L'occasion étoit favorable ; Cinthie étoit absente, & Lucile absolument seule dans son cabinet. Dorval, qui étoit en possession d'entrer librement, use de ce privilège. Il pénètre sans bruit jusqu'au cabinet, dont la porte se trouva



toute ouverte. Il voit Lucile occupée à peindre , & reconnoît le portrait de Damon , qu'elle traçoit de souvenir , en laissant de loin à loin échapper quelques larmes. L'ouvrage étoit assez avancé pour que Dorval ne pût s'y méprendre. Il comprit dès-lors que le soin d'appaîser Lucile n'étoit pas le plus pressé , & qu'on pouvoit s'en reposer sur elle-même. Il sort comme il étoit entré , sans faire de bruit , sans être apperçu. Lucile étoit trop sérieusement occupée , pour qu'il fût aisé de la distraire.

Voici , disoit Dorval , chemin faisant ; voici un nouveau spécifique pour ce pauvre Damon ; reste à trouver le moyen de lui en faire part. Il craignoit d'irriter son mal en s'offrant à sa vue. Il se rendit chez le Chevalier , qui leva ses doutes avant qu'il les lui eût expliqués. J'allois chez toi , lui dit-il , aussi-tôt qu'il l'apperçut , & j'y allois de la part de Damon , qui t'invite sincèrement à te rendre chez lui. De tout mon cœur , reprit Dorval ; ma visite , je crois , vaudra mieux pour lui que celle de son Médecin. Tous deux se rendent chez le malade , qu'ils trouvent au lit. A peine

aperçut-il Dorval , qu'il lui tendit la main de l'air le plus intime. On m'assure , lui dit-il , que tous mes soupçons à ton égard sont faux ; je commence à le croire. Oublions le passé , & daigne encore être mon ami. Très-volontiers , répondit Dorval , je le suis , & n'ai point cessé de l'être. J'ai fait , de plus , une découverte qui doit anéantir ta fièvre & tes soupçons. Quelle est-elle ? reprit vivement Damon.... Des meilleures pour toi. Tu sçais , ou ne sçais pas , que la fille d'un certain Dibutade , craignant de ne plus revoir son amant , charbonna ses traits sur le mur de sa chambre ?.... Hé bien ! que m'importe ?.... Lucile te traite avec plus de distinction ; elle te peint en miniature. Lucile me peint ! s'écria Damon.... Mieux que ne feroit la Tour , repliqua Dorval : une jeune personne dont l'amour conduit le pinceau , fait toujours des prodiges dans ces sortes d'occasions. Tu me flattes , mon cher Marquis , ajoutoit Damon , en se soulevant pour l'embrasser , tu me flattes : Lucile est trop indifférente pour en user ainsi.... Oh ! parbleu ! je veux t'en donner le plaisir. D'ailleurs , il faut bien que

tu viennes obtenir ton pardon ; c'est une cérémonie préalable.... Je t'avoue que je crains les reproches de Cinthie.... Cinthie est occupée à faire juger un procès de la plus grande conséquence. Elle sort tous les matins , & a la mal-adresse de ne pas mener Lucile avec elle. Tu profiteras de cette lourde bévüe.

Damon fut en état de sortir au bout de quelques jours , tant le spécifique de Dorval avoit produit un prompt effet. Ce dernier conduisit Damon chez Cinthie. Elle étoit absente , comme ils l'avoient prévu. Lucile elle-même ne se trouva point dans son appartement. On leur dit qu'elle accompagnoit dans le Parc une vieille parente qui étoit venue la visiter. Damon pria Dorval d'aller la prévenir secrètement sur son arrivée : ce que ce dernier exécuta avec plaisir. A peine commençoit-il à s'éloigner , que Damon entra dans le cabinet de Lucile. Son but ne pouvoit pas être bien décidé. Peut-être espéroit-il y trouver son portrait. Mais que devint-il , en appercevant celui de Dorval , très-ressemblant , & auquel Lucile paroissoit avoir encore travaillé.

le jour même ? Une pareille vue déconcerteroit l'amant le plus flegmatique. Pour Damon , il devint furieux. Quoi ! s'écria-t-il , hors de lui-même , je ferai donc sans cesse le jouet d'un perfide & d'un traître ! C'est pour me rendre le témoin de ma honte qu'il ose me conduire ici ! Ah ! je ne dois plus écouter que ma rage. Il s'en fallut peu qu'il ne mît le portrait en pièces ; mais il se contenta de sortir de la maison , sans avoir parlé ni à Lucile , ni à Dorval.

Tandis qu'il retourne chez lui , ne respirant que vengeance , Dorval instruisoit Lucile de son arrivée. Cet avis la jette dans le plus grand trouble. Elle quitte avec précipitation sa parente & Dorval , pour courir à son appartement. Voilà , disoit ce dernier , une activité qui n'est point de mauvais augure pour Damon. Mais le desir de le revoir n'étoit pas l'unique raison qui engageât Lucile à se presser ainsi. Elle vouloit soustraire à sa vue le portrait qu'elle avoit laissé en évidence ; oubli dont l'arrivée de sa vieille parente étoit la seule cause. Lucile arrive , retrouve le portrait à peu près à la même place ; mais elle n'apperçoit point  
Damon ;

Damon : elle sonne , elle demande ce qu'il est devenu ; on lui apprend qu'il vient de remonter dans son vis-à-vis , & de s'éloigner en toute diligence. Alors Lucile ne doute plus qu'il n'ait vu le fatal portrait. Je suis perdue , disoit-elle ; il va me regarder comme une perfide , rien ne pourra plus le désabuser : que je suis malheureuse ! Elle s'étoit renfermée dans son cabinet , elle y restoit accablée , elle oublioit qu'elle eût compagnie dans le jardin. Dorval , qui s'ennuyoit fort avec la vieille , jugeoit qu'apparemment Lucile & Damon trouvoient les instans plus courts. Il avoit été un peu surpris de voir Lucile s'éloigner avec tant d'activité ; il ne le fut pas moins de la voir reparoître avec un air de tristesse & d'abattement. La vieille cousine ayant mis fin à sa visite , leur laissa le temps de s'expliquer. Eh bien ! belle Lucile , lui dit Dorval , ne vous ai-je pas ramené Damon le plus docile de tous les hommes ? Je ne crains plus qu'une chose , c'est qu'il ne devienne timide à l'excès. Je n'ai pu le résoudre à se montrer avant que vous foyez prévenue de son arrivée ; mais que vous a-

t-il dit ?.... Qui ? Damon ? reprit Lucile : hélas ! je ne l'ai pas même vu.... Quoi ! Mademoiselle , vous m'avez laissé morfondre une demi-heure , auprès d'une Baronne septuagenaire , & vous n'étiez pas avec Damon ?.... Je ne l'ai point vu , vous dis-je ; il étoit déjà parti : sa visite n'est qu'un outrage de plus pour moi.... Oh ! parbleu ! il y a là-dessous du singulier , de l'extraordinaire. Lucile soupçonnoit bien ce qu'il pouvoit y avoir ; mais elle n'osoit en instruire Dorval. Je vais , lui dit ce dernier , éclaircir cette énigme , & reviens aussi-tôt vous faire part de ma découverte. Arrêtez , lui cria Lucile , je crains quelque nouvelle crise entre Damon & vous.... Mais cette objection , & beaucoup d'autres , ne purent empêcher Dorval de s'éloigner.

Il arrive chez Damon , & le trouve seul se promenant à grands pas. Sçais-tu bien , lui dit-il , que tu deviens l'homme de France le plus singulier , & qu'on risque de se couvrir de ridicule en s'intéressant pour toi ? Damon , surpris de sa visite , & le regardant avec des yeux où la fureur étoit peinte : Monsieur , lui dit-il , venez-vous

braver jusques chez lui un ami que vous trahissez indignement ?.... Alte-là, interrompit Dorval ; je vois qu'il y a ici quelque nouvelle méprise. Non , non , reprit Damon , il ne peut y avoir d'équivoque : tous mes doutes sont éclaircis. Lucile , & vous , êtes d'accord ensemble pour me jouer. Mais que plutôt.... Ecoute , Damon , ajouta Dorval , nous nous connoissons ; que penserois-tu qui pût me réduire à dissimuler avec toi ? Sçais-tu qu'il y auroit furieusement d'orgueil de ta part à me soupçonner de cette bassesse ?.... Hé bien ! soit ; je consens à croire que tu n'es point le complice de Lucile ; mais je n'en suis pas moins trahi , tu n'en es pas moins la principale cause.... Oh ! explique-toi plus clairement , si tu veux que je t'entende. Mais , non , réponds-moi d'abord : pourquoi , quand je vais annoncer ton arrivée à Lucile , & que cette pauvre enfant accourt vers toi , sans prendre garde qu'elle risque de fâcher une parente , riche , caduque , & qui veut la laisser son héritière , pourquoi Lucile ne te retrouve-t-elle plus ? Ah ! la perfide ! s'écria Damon , ce n'étoit pas moi qu'elle aspirait à voir , c'étoit la

preuve de sa trahison qu'elle vouloit soustraire à mes yeux !.... Comment ? quelle preuve ?.... Ton portrait , puisqu'il faut le dire : l'ingrate est actuellement occupée à te peindre.... Mon portrait ! Mais tu te trompes , Damon , c'est le tien ; j'ai vu Lucile occupée à l'achever.... C'est le tien , te dis-je ; crois-en l'attention avec laquelle je l'ai examiné , crois-en la rage qui me possède !.... Parbleu , l'aventure est des plus comiques , le *Quiproquo* des plus bizarres : tu crois , dis-tu , être bien sûr de ton fait ?.... Ah ! trop sûr ! Que n'en puis-je au moins douter ! Mais , non , tout est éclairci. C'est toi que l'ingrate me préfère , c'est toi qu'elle aime. Dorval resta un moment rêveur ; après quoi , il ajouta : Damon , cela pourroit bien être , je ne vois rien là de miraculeux ; ce n'est pas la première fois que je triomphe sans le sçavoir , & sans y prétendre : après tout , il y auroit de la barbarie à rebuter cet enfant.... Songe que la vie n'est rien pour moi , si Lucile m'est enlevée , & que tu n'obtiendras l'une , qu'après m'avoir arraché l'autre.... En vérité , Damon , tu ne te formes point : tu es l'homme du monde que je



voudrois le moins tuer ; mais enfin , que veux-tu que je fasse ? Tu connois Lucile ; crois-tu qu'il soit bien aisé de lui tenir rigueur ?.... La perfide !.... Qu'entends-tu par ce mot ?.... Quoi ! peut-elle douter un instant que je ne l'adore ?.... Elle s'en souviendra quelque jour , & alors tu prendras ta revanche , en lui préférant une rivale.... Non , je veux , je prétends qu'elle s'explique aujourd'hui , qu'elle prononce entre toi & moi.... Tu n'y songes pas ; as-tu donc oublié que Lucile n'est qu'un enfant , & qu'un pareil aveu embarrasseroit la femme la plus aguerrie ?.... N'importe , je jouirai de sa confusion , je pourrai l'accabler de reproches.... Oh ! parbleu , c'est ce que je ne dois pas souffrir. D'ailleurs , songe au ridicule de la démarche où tu veux m'engager : l'amour n'est aujourd'hui qu'une convention tacite ; on s'aime , on se laisse , & tout cela doit se deviner ; toute question à cet égard est puérile , tout aveu superflu , tout reproche ignoble & déplacé.

Il fallut , cependant , que Dorval cédât aux instances de Damon ; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de répugnance. Lorsqu'il

avoit promis à Lucile de le lui ramener ; il croyoit lui causer de la joie , & non de l'embarras. Leur arrivée la fit pâlir. C'est de quoi Dorval s'aperçut d'abord. Il prit ce ton léger qu'il employoit à tout propos. Belle Lucile , lui dit-il , bannissez toute contrainte. Le désolé Damon veut être instruit de son sort. Il soupçonne votre cœur de se déclarer pour moi : il croit que certain portrait , dont vous faites mystère , est le mien. C'est exiger un aveu bien authentique , je l'avoue ; mais tel est Damon ; il préfère un arrêt foudroyant , à une plus longue incertitude.

Lucile ne répondit rien , & parut encore plus agitée. Ah ! s'écria Damon , ce silence n'en dit que trop. C'en est fait , je suis sacrifié. Mais , cruelle , celui que vous me préférez ne jouira pas de son triomphe , ou la mort que je recevrai de sa main , m'empêchera de voir mon opprobre. Lucile ne répondit rien encore. Ma foi , mon pauvre Damon , dit alors Dorval , j'ai pitié de l'état où je te vois ; & s'il n'étoit pas au-dessus de l'homme d'être ingrat envers Lucile , peut-être eussé-je porté l'hé-

roïsme à son comble. Mais regarde-la , & vois ce qu'il est possible de faire. Lucile ne put soutenir plus long-temps cette bizarre méprise. Mais , Monsieur , dit-elle à Damon , avec une agitation extrême , depuis quand prenez-vous tant d'intérêt à ce qui se passe dans mon cœur ? Vous avez paru en faire trop peu de cas , pour.... Oui , interrompit Damon , oui , j'ai mérité vos rigueurs , votre haine. J'ai paru oublier vos charmes , j'ai paru vous donner une rivale ; mais en vous fuyant , je vous adorois , je n'entretenois cette rivale que de vous. Elle a des charmes , & je ne lui parlois que des vôtres. Peut-être elle m'abhorre pour avoir connu à quel point je vous aime. Ah , Ciel ! s'écria Lucile , à quelle extrémité me vois-je réduite ! Parlez , reprenoit Damon , il n'est plus temps de feindre. Mais que pourriez-vous dire qui pût démentir ce que j'ai vu ? Tranchez net la difficulté , disoit Dorval , ou , du moins , expliquez-vous par emblème ; laissez parler le portrait en question. Je tremble ! ajouta Lucile , en tirant un portrait de sa poche. O Ciel ! s'écrioit Damon , cette vue va donc régler ma des-

tinée ! Courage , disoit Dorval à Lucile qui hésitoit toujours , faites ce que votre cœur vous prescrira. Hé bien , lui dit-elle , en tremblant de plus en plus , voyez vous-même ce qu'il convient de faire. A ces mots , elle lui donne le portrait. Grand Dieu ! s'écrie de nouveau Damon , c'en est donc fait ! il ne me reste plus qu'à m'immoler aux pieds de l'ingrate. Déjà il avoit tiré son épée , & la tournoit contre son sein. Arrête , arrête ! lui cria Dorval , voilà un désespoir singulièrement placé : regarde cette peinture. Damon la fixe d'un œil égaré , & reconnoît ses traits. Adorable Lucile , dit-il , en se précipitant à ses genoux , que ne vous dois-je point ? & que mes soupçons me rendent coupable ! Quoi ! tandis que je vous outrageois , vous daigniez rassembler les traits d'un ingrat !.... Mais , reprenoit-il , en s'interrompant , un autre a joui de la même faveur ! A ce discours , Lucile change de couleur , & reste interdite. Nouvelles alarmes pour Damon. Oui , poursuivoit-il , un autre portrait a tantôt frappé ma vue. De grace , expliquez-nous ce qu'il signifie. En faites-vous une collec-

tion ? Ecoute , mon cher , interrompit Dorval , Mademoiselle a un talent si décidé pour ce genre , qu'il seroit affreux qu'elle l'enfouît. Craignez , dit alors Lucile à Damon , craignez que je n'éclaircisse vos injustes soupçons ; je ne vous les pardonnerai pas après les avoir détruits.

Ces trois personnes étoient occupées au point que Cinthie entra , sans qu'on se fût même douté de son arrivée. Elle venoit annoncer à sa nièce le gain de son procès. Elle la trouve dans une agitation extrême , voit Damon à peu-près dans le même état , & Dorval qui sembloit participer à cette scène. Qu'est-ce que cela signifie , Mademoiselle ? demanda Cinthie. Mais Lucile n'avoit pas l'assurance de répondre. Dorval commençoit à se douter du fait. Il résolut de mettre fin à toute cette intrigue , & d'user de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de la tante. Il s'agit , Madame , lui dit-il , de certain portrait furtivement apperçu. Comment ? quel portrait ? -demanda-t-elle avec empressement. Lucile , qui ne pouvoit plus soutenir l'état où elle voyoit Damon , fit un effort sur elle-même. Le voilà ce por-

trait, dit-elle à Cinthie ; il n'appartient qu'à vous d'en disposer. Alors elle le lui donne. Cinthie irritée, n'en prit que plus promptement sa résolution. Elle s'approche de Dorval, & lui fait voir le portrait que Lucile vient de lui remettre. C'est le vôtre ; lui dit-elle, & c'est par mon ordre que Lucile a imité vos traits. Vous ne doutez point que l'on ne s'intéresse à un objet que l'on fait peindre. Je garde le portrait, & vous offre en échange ma main, avec toute ma fortune, augmentée de cent mille livres de rente par le gain de mon procès. Madame, reprit Dorval, voilà un concours de circonstances bien favorable. Mais souffrez que je m'occupe d'abord des intérêts d'un ami. Sans doute, qu'en vous décidant à vous marier, vous ne prétendez pas condamner Lucile au célibat. Il y auroit de l'inhumanité dans cet arrangement. Ici Damon interrompit Dorval, & s'adressant à Cinthie : je ne puis plus vous cacher, Madame, lui dit-il, que j'adore votre charmante nièce. Ma conduite, je le sçais, annonçoit tout le contraire ; mais ce n'étoit qu'une feinte, & cette ruse est une faute que l'aimable

Lucile me pardonne : daignez imiter son indulgence. Vraiment , reprit Cinthie , je m'apperçois bien que ma nièce est fort indulgente. Mais , enfin , Marquis , dit-elle à Dorval , conseillez-moi ; que faut - il faire ? Il faut , Madame , repliqua-t-il , unir Lucile avec Damon , & partager avec eux votre fortune.... Madame , interrompit ce dernier , ce n'est point à vos richesses que j'en veux ; l'aimable Lucile est au-dessus de tous les trésors de la terre ; & , d'ailleurs , ce que j'ai de bien peut suffire.... Non , non , interrompit Cinthie à son tour , il en sera comme le Marquis vient de le régler. Ah ! ma chere tante ! s'écria Lucile. Ah ! cher Dorval ! s'écria en même temps Damon.... Dorval se refusa à de plus longs remerciemens. Maintenant , Madame , ajouta-t-il , voyez quelles sont vos dernieres résolutions. Comment ! Marquis , reprit Cinthie , que signifie ce langage ?.... Oh ! Madame , il ne signifie que ce que vous voudrez.... Le mariage vous effraye-t-il ?.... Point du tout ; le mariage n'effraye point quiconque sçait son monde.... C'est-à-dire , que vous imiterez ceux qui se piquent de le bien sçavoir ?.... Moi ,

I vj

Madame ? oh ! parbleu , je ne me calque sur personne. Mais il est des cas où il faut suivre l'usage , ou se couvrir d'un éternel ridicule.... Et moi , Marquis , je vous déclare qu'un mari du bon ton me conviendrait fort peu.... Mais , Madame , comment donc faire ? Faut-il se reléguer jusques dans la classe des moindres Bourgeois ? Ce sont les seuls qui n'aient pas encore mis à l'écart les gothiques entraves de l'Hymen. Cela étoit bon du temps de Saturne & de Rhée.... Je prétends vivre comme on vivoit alors.... Alors , Madame , l'Hymen étoit le Dieu de la contrainte : aujourd'hui c'est le Dieu de la liberté. On a substitué aux froids égards , à l'éternelle assiduité , une aisance toute aimable , une confiance à toute épreuve. En un mot , le domaine de l'Hymen est devenu la maison de campagne de l'Amour. C'est le lieu où il prend ses vacances , & où il se remet de ses fatigues. Il semble , reprit vivement Cinthie , que vous ayez reçu des mémoires de feu mon époux : il agissoit comme vous vous proposez d'agir ; mais il a sçu me dégoûter d'un mari Petit-Maitre. Oubliez l'offre que je vous ai faite ;



j'oublierai de mon côté.... Ah ! cher Dorval ! interrompit Damon , tu me replonges dans l'abyme d'où tu semblois m'avoir tiré. Mais , point du tout , reprit Dorval , me voilà encore tout prêt à me dévouer. Il n'en est pas besoin , ajouta vivement Cinthie : rassurez-vous , Damon. En rompant pour jamais avec Dorval , je n'en tiendrai pas moins ce que je vous ai promis. Je consens que vous épousiez ma nièce , & je lui donne la moitié de mon bien , en attendant mieux. A ces mots , Cinthie entre & s'enferme dans son boudoir.

Que ne te dois-je point , cher Dorval ? disoit Damon : c'est toi qui as conduit les choses jusqu'à cet heureux dénouement. Oublie mes torts & mes injustes soupçons ; j'ai pour jamais appris à te connoître. Comment donc ! reprit Dorval , tes craintes n'avoient rien de ridicule ; on craindroit à moins. Il n'est pas maintenant douteux que Lucile ne te préfère ; mais , franchement , j'ai eu peur pour toi.

Le temps éclaircit la destinée de ces différens Personnages. Cinthie se jeta dans la réforme , y joignit la médisance , & y prit

goût. Dorval épousa la Marquise , & tous deux vécurent dans une confiance & une dissipation réciproques. Lucile & Damon vécurent en époux qui se suffirent à eux mêmes : *Tous furent contents.*





# ABBAS ET SOHRY,

*NOUVELLE PERSANNE. \**



**A**BBAS, Roi de Perse, fut, comme tant d'autres Potentats, surnommé le Grand, pour avoir fait de grands maux à ses voisins. Il aimoit passionnément les femmes & la guerre. Il la faisoit autant pour peupler son Serrail, que pour accroître ses Etats. Tout Roi, dont la femme étoit belle, & le Royaume voisin de celui de Perse, devoit alors songer à défendre l'une & l'autre. Du reste, Abbas étoit aussi prompt à se refroidir qu'à s'enflammer; & en amour comme en guerre, une conquête achevée lui en faisoit bientôt desirer une nouvelle.

Il y avoit alors dans le Pays d'Imirette,

---

\* Le fonds de ce Conte est vrai, & tiré des Voyages de Chardin. Sohry est aussi connue, aussi célèbre en Perse, que la belle Agnès l'est en France.

( c'est l'ancienne Albanie , ) une jeune Princesse , nommée Sohry , sœur du Souverain de cette Contrée. Sohry étoit plus belle qu'on ne le peut décrire , même en style oriental. C'est elle que les Poètes Persans ont depuis chantée à l'envi. Mais l'hyperbole , qui leur est si familière , se trouva , dans cette rencontre , au-dessous de la réalité. Il fut , pour cette seule fois , hors de leur pouvoir d'outrer un sujet.

L'admirable Sohry vivoit sous la tutelle d'une mere qui l'égaloit presque en beauté , & ne la surpassoit que de trois lustres en âge ; c'est-à-dire , qu'elle n'avoit guere que trente ans. Cette Princesse , après avoir été Reine , s'étoit faite Religieuse ; état qui , dans cette contrée , n'oblige point à s'enfermer dans un Cloître. On reste dans sa maison , & l'on est libre d'en sortir , sans que pour cela aucun des vœux reçoive , ou soit censé avoir reçu nulle atteinte.

Sohry , que nul vœu pareil n'enchaînoit ; gardoit cependant une solitude plus rigoureuse. Elle habitoit & ne quittoit point certain Château inaccessible à tout Etranger. J'en excepte le Prince de Georgie , à qui ,

felon l'ufage de ces lieux , la Princeffe étoit fiancée depuis l'âge de cinq ans. Déjà même il auroit dû être fon époux , fi une guerre fanglante qui l'occupoit , & la connoiffance qu'il avoit du caractère d'Abbas , n'euffent retardé le moment de cette union. A cela près , les charmes de Sohry n'étoient guere connus que de fa mere , du Roi fon frere , & des femmes qui la fervoient. Ces femmes , à l'exception d'une feule , ignoroient même fa qualité. Tant de précautions avoient pour but de dérober cette jeune merveille aux pourfuites du Roi de Perfe , qui avoit l'ambition de ne peupler fon Serrail que de Princeffes. On eut même recours à un autre moyen , beaucoup plus infupportable pour cette belle captive , que la folitude la plus trifte. Ce fut de publier que fon extrême laideur obligeoit de la fouftraire à tous les regards.

Ce bruit trouva peu d'incrédules. On fe fouvint qu'il avoit déjà fallu en ufer ainfi à l'égard d'une fœur aînée de la Princeffe ; objet réellement auffi difforme que Sohry étoit féduífante. On avoit même depuis publié la mort de cette premiere captive , qui

néanmoins existoit toujours. La raison de ce procédé, c'est que , chez cette nation , la laideur est un opprobre , & qu'elle n'est pas moins rare dans ces heureuses contrées , que l'extrême beauté dans quelques autres.

Quant à Sohry, elle ne se consoloit point de l'injure qu'on faisoit à ses charmes. Elle ignoroit que quelqu'un songeât aux moyens de détromper à cet égard , & le Public , & sur-tout le Roi de Perse. C'étoit Zomrou , ancien Ministre du feu Roi d'Imirette , & qui d'abord avoit espéré devenir beau-pere du Roi régnant. Las d'espérer en vain , il pria ce Prince d'épouser sa fille , ou de ne point vivre avec elle comme s'il l'eût épousée. Disvald , c'est le nom du Roi , répondit en Souverain absolu , & Zomrou se retira en Sujet mécontent.

Il crut , toutefois , devoir encore dissimuler ; mais , au fond , il ne respiroit que vengeance , & choisit Abbas pour son vengeur. Il songea à tirer parti du caractère de ce Prince. La faveur où il s'étoit maintenu jusqu'alors à la Cour d'Imirette , l'avoit mis à portée de s'instruire de ce qui

étoit un mystère pour tout autre Particulier : il sçavoit que la laideur de Sohry n'étoit que supposée , & il sçavoit de plus le motif de cette supposition. Il fait part au Sophi de toutes ses découvertes , s'efforce d'exagérer les charmes de Sohry , & trace un portrait bien inférieur encore à son modèle. En un mot , il n'épargne rien pour irriter Abbas contre le frere , & l'enflammer vivement pour la sœur.

Ce moyen bizarre a tout le succès qu'il pouvoit avoir. Abbas comptoit parmi ses Eunuques , un Italien , qui , pour entrer au Serrail , n'avoit pas eu besoin de changer d'état. C'étoit un de ces êtres anéantis dès leur naissance , & à qui , pour tout dédommagement , l'art procure un fausset plus ou moins aigre. Ce Chantre involontaire avoit dès-lors sçu joindre la Peinture à la Musique. Il alloit tour-à-tour du lutrin au chevalet ; il passoit d'une dévote ariette , au portrait d'une Beauté galante. Mais il trouva que ces travaux réunis ne rapprochoient point de lui la fortune. Il résolut de la chercher dans d'autres climats. Ses voyages , le hasard , ou sa destinée , le con-

duisirent jusqu'à Ispahan. Là , sa qualité d'Eunuque lui procure l'avantage de s'attacher au Roi de Perse ; & le caractère de ce Prince lui fournit bientôt l'occasion de déployer tous ses talens.

Déjà plus d'une fois ce nouveau confident lui avoit fait connoître les plus belles Princesses des pays voisins , sans que pour cela Abbas eût été obligé de quitter sa Cour. Il fut question d'user d'un stratagème à peu près semblable auprès de la Princesse d'Imirette. Voilà l'Eunuque encore une fois déguisé en femme , & conduit en diligence jusqu'à la Capitale de cette contrée. Il y voit Zomrou , & en tire certains éclaircissements indispensables. Quant au surplus , Abbas l'avoit mis à portée de surmonter bien des obstacles , ou , ce qui revient au même , l'avoit mis en état de prodiguer l'or. Il le prodigua , & séduisit tous ceux dont il crut avoir besoin. Mais nul d'entr'eux ne pénétra ses vues. Il se garda bien , sur-tout , de nommer la Princesse à ceux qui avoient sa demeure , instruit d'avance , que ni eux , ni même la plupart des femmes qui la servoient , ne la connoissoient sous



ce titre. On lui dit que la jeune Solitaire paroissoit souvent à certaine fenêtre , donnant sur une plaine vaste & riante. il fut charmé de la découverte , se rendit au lieu indiqué , & trouva , de plus , un petit bosquet propre à favoriser son dessein. Il étoit peu distant de la fenêtre dont il vient d'être parlé. L'Eunuque toujours déguisé y entra , s'y plaça de maniere à n'être vu qu'autant qu'il le voudroit , & attendit que la Princesse daignât elle-même se laisser voir.

Elle n'avoit sur ce point aucune répugnance , chose assez croyable dans une jeune Beauté. Souvent même , en contemplant ses charmes dans une glace , elle gémissoit de les contempler seule. Les jardins où elle ne trouvoit pour toute compagnie que des fleurs , des statues & des femmes , lui devenoient insipides. Elle n'y jettoit les yeux , ou ne les parcouroit que par désœuvrement. L'Eunuque , sans quitter son embuscade , songeoit aux moyens de l'attirer du côté de la plaine. Il y réussit avec le secours de quelques ariettes Italiennes , qu'il se mit à chanter de son mieux , & fort bien. A peine ses accens eurent frappé l'oreille

de la Princesse, qu'elle accourut vers sa fenêtre favorite. Elle-même étoit fort empressée de voir la Cantatrice étrangère ; car elle jugea , quoiqu'à regret , que cette voix ne pouvoit être que celle d'une femme. De son côté , l'Eunuque se tenoit à l'entrée du bosquet ; & là , sans être vu trop à découvert , & sans discontinuer de chanter , il tira ses crayons & dessina la Princesse , qui , enchantée de sa voix , ne songeoit ni à l'interrompre , ni à disparaître. Déjà même l'esquisse du portrait étoit achevée , & l'Eunuque chantoit encore , étoit encore écouté. Il crut en avoir assez fait pour le moment , renferma ses crayons , & mit fin aux ariettes. Alors la Princesse donna ordre que la prétendue Chanreuse lui fût amenée. C'étoit ce que demandoit l'Agent travesti. Il est introduit auprès d'elle , gracieusement accueilli , loué sur sa voix , & obligé de répondre à une foule de questions.

Il les avoit prévues en partie , & ne fut embarrassé par aucune. Sohry lui demanda , entre autres choses , si les Princesses de son pays étoient belles , & les Princes fort galans. Madame , répondit la fausse Italienne ,

aucune de ces Princeſſes ne vous égale en beauté ; & tous les Princes de la terre deviendroient galans , deviendroient paſſionnés , s'ils avoient le bonheur de vous voir un ſeul inſtant. Sohry ne répondit rien à ce diſcours ; mais elle ſoupira. L'Eunuque étoit trop habile pour ne pas entrevoir la cauſe de ce ſoupir. Etre la plus belle perſonne de l'Orient , & paſſer pour la plus laide ; n'avoir que dix-huit ans , & pas l'ombre de liberté ; ne compter qu'un adorateur , qu'on ne voit que rarement , qu'on n'aime que fort peu , & ne pouvoir eſpérer qu'un autre le remplace : à coup ſûr , on ſoupireroit , on gémiroit à moins ; & Sohry, en effet , ne ſe bernoit pas toujours à ſoupirer.

Elle propoſe à la fauſſe Cantatrice de ſ'arrêter quelque temps auprès d'elle. C'étoit ce que l'Eunuque deſiroit le plus ; cependant il diſſimula , oppoſa quelques obſtacles faciles à lever , & ſe conduiſit avec tant d'art , qu'il augmenta l'empreſſement de Sohry , & diſſipa tous les ſouçons de ſes ſurveillantes. Il céda enfin , & parut n'avoir fait que céder. Son emploi conſiſta d'abord

à chanter auprès de la Princesse, & à lui donner quelques leçons de Musique. Elle joignoit à ses autres perfections, une voix aussi propre à charmer l'oreille, que ses traits l'étoient à charmer les yeux. L'Eunuque avoit soin de lui chanter les airs les plus tendres, & c'étoit toujours ceux qu'elle apprenoit le plus aisément. Elle vouloit aussi qu'il lui expliquât les paroles sur lesquelles ces airs avoient été composés. Mais le Traducteur avoit presque toujours soin de leur donner un sens relatif à la situation où Sohry se trouvoit, & aux sentimens qu'il vouloit faire naître en son ame. De-là, nouveaux soupirs, nouvelles rêveries, nouvelles questions. Il crut l'instant favorable pour hasarder une épreuve d'un autre genre. Ce fut de placer le portrait d'Abbas sous les yeux de la Princesse d'Imirette.

Sohry lui parloit souvent, & de l'ennui attaché à une solitude perpétuelle, & de la difficulté de vaincre cet ennui. Je ne vois qu'un moyen de l'éviter, & c'est à vous que j'en suis redevable. Mais on ne peut ni toujours entendre chanter, ni toujours chanter soi-même. Il est, reprit vivement l'Italien,

l'Italien , d'autres talens auffi récréatifs que celui-là , auffi faciles à acquérir. Si la Musique vous fait imiter & furpaffer le chant des oifeaux de vos boſquets , la Peinture , par exemple , vous apprendroit à imiter les oifeaux mêmes , & bien d'autres objets plus intéreſſans que des oifeaux. Eh quoi ! reprit encore plus vivement Sohry , auriez-vous le talent dont vous parlez ? Feu mon époux , replica l'intrépide Italien , le poſſédoit au plus haut degré ; je conſerve même le portrait d'un Prince de Perſe , qu'il peignit durant le ſéjour qu'il fit à Iſpahan.

A peine eut-il prononcé ces mots , que la Princeſſe voulut voir le portrait ; & à peine l'a-t-il mis en évidence , qu'elle s'en faiſit , le fixe avec attention , paroît s'é-mouvoir , loue avec exclamation l'art du Peintre , & admire encore plus , mais ſans en rien dire , les traits qu'il a imités. Elle s'informe cependant qui on a voulu repréſenter dans cette peinture , & ſi le Peintre n'a point flatté ſon modèle. Je ſçais que ſon grand talent fut d'imiter la reſſemblance , reprit l'Eunuque ; mais j'ignore à qui ce portrait reſſemble. Une mort ſubite em-

pêcha mon époux de m'en instruire à son retour au Caire, où il m'avoit laissée. Quelqu'un, à qui la Cour de Perse est connue, m'a dit reconnoître ici les traits du grand Abbas. C'est ce que je n'ai pu vérifier, & ce que, sans doute, je ne vérifierai jamais.

L'Agent d'Abbas n'avoit pas cru devoir paroître mieux instruit, de peur de se rendre suspect. Il sçavoit, d'ailleurs, que cette incertitude ne serviroit qu'à irriter l'impatience de la Princesse, & que cette impatience, une fois satisfaite, la conduiroit à un sentiment plus vif encore. Il ne se trompoit pas. Sohry tomba dans une rêverie mélancolique & profonde. Le portrait qu'elle avoit en son pouvoir l'intéressoit vivement. Quelle impression ne feroit donc pas sur elle l'objet qui y est représenté ? Quel dommage si ce Prince n'existoit plus ! & s'il existoit encore, quel plus grand dommage d'ignorer qui il est, d'en être ignorée soi-même ! Toutes ces pensées agitoient successivement la Princesse captive. L'Eunuque l'examinait & la devinait. Elle lui fit une nouvelle question. Cet Art, lui dit-elle, que votre époux possédoit si bien, vous

est-il donc absolument inconnu ? C'étoit encore où l'adroit Emissaire l'attendoit. Il répondit que , sans y exceller , il s'y étoit souvent essayé avec succès. Vous pourriez donc , reprit la Princesse , imiter la figure de ce petit chien ? Vous en jugerez , repliqua l'Eunuque , en préparant ses crayons. A l'instant même , il dessina cet animal , & le jour suivant , il fit voir à Sohry le tableau déjà fort avancé. C'est dommage , lui dit-elle , de n'employer vos talens qu'à peindre des animaux. J'ai une Esclave qui m'amuse par ses folies , autant qu'une femme peut en amuser une autre ; sa figure a quelque chose d'original , & je voudrois , par votre secours , en conserver la copie. Volontiers , dit encore l'Eunuque , à qui cette gradation parut devoir être bientôt suivie d'une plus essentielle. Déjà il demandoit à Sohry la permission de faire venir cette Esclave. Attendez , ajouta de nouveau la Princesse ; tout ceci est , & doit être un mystère entre nous , & l'Esclave la plus zélée peut devenir indiscrete. Ne pourriez-vous pas , poursuivit-elle , en rougissant un peu , exercer vos talens sur un autre objet ? par exem-

ple , me peindre moi-même au lieu d'elle ? Madame , repliqua l'Eunuque , transporté de joie , mais toujours habile à dissimuler , je doute que tout l'effort de l'Art puisse aller jusques-là ; mais j'esquissai de mon mieux ces traits que la Nature elle-même auroit peine à reproduire une seconde fois.

Sohry lui demanda ensuite quelle attitude lui sembloit la plus avantageuse. Celle , répondit-il , qui vous est la plus ordinaire. Il n'est pas plus en votre pouvoir d'être sans grâces que sans beauté.

L'Eunuque alors commença librement ce portrait , qui étoit l'objet principal de sa mission , & qu'il avoit cru auparavant ne pouvoir exécuter qu'à la dérobée. Le zèle qu'il avoit pour son Maître , & les facilités que lui donnoit la Princesse , firent qu'il se surpassa lui-même dans cette nouvelle occasion. Il parut avoir peint la plus belle personne du monde , & n'égalâ pas encore son modèle. Cependant , chose assez rare , il satisfit la Beauté qu'il avoit peinte. Il se proposoit de tirer une copie exacte de ce portrait : la Princesse lui en épargna la peine. Elle lui permit d'emporter l'Orig-



nal dans sa patrie. Qu'il serve , ajouta-t-elle ; à m'y faire mieux connoître que dans la miëne, où je dois toujours vivre ignorée. Elle prononça ces mots d'une voix tremblante : ses yeux devinrent humides. C'en fut assez pour déterminer l'Eunuque à s'expliquer un peu plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors , mais cependant toujours par emblème ; sorte de langage que son art le mettoit à même d'employer à son choix. Il n'eut pas le loisir d'en faire un long usage. La prochaine arrivée du Prince de Géorgie l'obligea de précipiter son départ. Sohry elle-même ne crut pas devoir s'y opposer. Mais , en partant , il la supplia d'accepter une autre production de son art , un tableau dont elle pourroit voir un jour la répétition au naturel. A ces mots , la fausse Italienne présente à la Princesse un paquet bien enveloppé , bien cacheté , & s'éloigne en diligence.

Sohry soupçonne que c'est quelque autre portrait , non moins anonyme que le premier , dont l'Etranger vient de lui faire présent. Elle rompt l'enveloppe , & voit un tableau composé de deux figures. Mais

quelle est sa surprise de reconnoître dans l'une sa propre image , & dans l'autre celle du portrait dont on vient de parler ! Cette dernière figure étoit représentée aux pieds de celle de Sohry , & lui offroit un Sceptre. Le Prince , d'ailleurs , étoit orné de tous les attributs du Monarque , & même du Conquérant. Mais c'étoit-là tout ; rien de plus ne servoit à indiquer son nom. L'Agent d'Abbas s'étoit tenu sur cette réserve , ne se croyant pas autorisé à en dire plus , & craignant sur-tout d'en dire trop.

C'est Abbas ! disoit *Sohry* en elle-même ; plus d'une raison me porte à le présumer. Mais , hélas ! si c'est lui , que de raisons s'opposent à ses vues ? Ne s'expliquera-t-il point trop tard ? Me fera-t-il jamais possible de l'entendre , ou permis de l'écouter ?

Ces réflexions se renouvelloient souvent dans son ame , & l'attristoient toujours. Cependant l'Eunuque arrive à Ispahan , instruit le Monarque de ce qu'il a fait , & l'exhorte à venir lui-même achever un ouvrage si heureusement commencé. Le portrait de Sohry étoit pour Abbas une exhortation encore plus efficace. Il lui parut si

beau , qu'il le soupçonna d'être un peu flat-té. Le Peintre , cependant , lui protestoît qu'en cette occasion , l'art étoit resté fort au-dessous de la nature , & cet aveu ne par-toit point d'une fausse modestie : Sohry étoit aussi supérieure à son portrait , qu'il l'étoit lui-même à toutes les Beautés dont le Ser-rail d'Abbas étoit peuplé.

On ne tarda pas à voir paroître à la Cour d'Imirette un Envoyé du Sophy. Cette am-bassade avoit un double objet ; de demander Sohry au nom d'Abbas , ou de déclarer la guerre en cas de refus. Lui-même re-gardoit ce refus comme certain. Une haine ancienne , & par conséquent implacable , animoit les deux Nations l'une contre l'autre. De fort mauvais Politiques les entre-tenoient dans ce préjugé ; & leurs Princes , qui souvent ne l'approuvoient pas , n'o-foient essayer de le détruire.

C'est , sur-tout ce que ne vouloit point tenter Disvald , frere de Sohri , & , de plus , ennemi personnel d'Abbas. Résolu de rejeter sa demande , il prend avec le Prince de Géorgie , son futur beau-frere , des me-sures pour lui résister. On essaye en même

temps de faire prendre le change à l'Envoyé du Sophy. On ne lui parle que de la prétendue laideur de Sohry ; & , pour mieux l'en convaincre , on fait paroître à ses yeux cette sœur aînée , difforme à tous égards , & qui n'avoit rien de commun avec sa cadette , excepté le nom. L'Agent d'Abbas étoit fort surpris qu'un Roi pût se résoudre à rassembler une armée pour tenter une pareille conquête.

La vraie Sohry , celle qui occasionnoit tout ce trouble , en étoit la moins instruite. Elle continuoit à vivre & à s'ennuyer dans la solitude. Le tableau que lui avoit laissé l'Eunuque , en la quittant , occupoit souvent ses regards. Seroit-il bien vrai qu'Abbas ne me crût pas aussi affreuse qu'on le publie ? Elle se le persuadoit de son mieux , & à tout événement cette idée la consolait.

Survint tout-à-coup le Prince de Géorgie , occupé lui-même d'une idée fort affligeante pour elle , & qu'il croit propre à le rassurer. Il venoit , dis-je , exiger de sa Fiancée un sacrifice , qui paroîtra toujours excessivement dur à une belle personne , & même à une laide : c'étoit d'écrire de sa

propre main au Roi de Perse , qu'elle n'a ni agrément , ni beauté. Une telle proposition fit frémir la Princesse. Elle trouva que c'étoit abuser de sa docilité , & porter l'ascendant jusqu'à la tyrannie. Elle gardoit un morne & froid silence. Taymuras réitéra sa demande , & est surpris d'avoir été contraint de le faire. Hé quoi ! lui dit-elle enfin , avec beaucoup d'émotion & de vivacité , ma réputation de laideur n'est-elle pas suffisamment établie ? Ne passé-je pas pour un modèle de difformité ? Le Roi de Perse , reprit-il avec chagrin , n'en paroît pas bien convaincu. Il vous fait demander par un Ambassadeur , & il vient lui-même appuyer cette demande à la tête de cent mille hommes.

Cette réponse rendit la Princesse une seconde fois rêveuse. Le dépit sur son visage parut avoir fait place à d'autres mouvemens , & Taymuras crut même y remarquer l'empreinte de la joie. Ce fut une raison de plus pour insister sur la démarche qu'il exigeoit. Eh ! que produira ma Lettre, ajouta la Princesse ? Détrompera-t-elle plutôt Abbas que les discours de toute une Nation ?

Une ligne de votre main , repliqua Taymuras , en fera plutôt crue , que toutes les bouches de l'Asie. Une femme qui déclare qu'elle manque de beauté , ne doit point trouver d'incrédules.

Sohry lui objecta encore que sa main ne devoit pas plus être connue d'Abbas que sa figure , qu'il ne pouvoit connoître. Mais Taymuras lui apprit qu'une Lettre , qu'elle lui adressoit dans certaine occasion , étant tombée au pouvoir du Sophy , il connoissoit , & son écriture , & leurs engagements réciproques. A l'égard de vos charmes , poursuivit-il , peut-être Abbas a-t-il fait sur ce point certaines découvertes ; peut-être n'est-ce qu'un soupçon , & c'est ce soupçon qu'il faut détruire.

C'étoit-là , au contraire , ce que Sohry eût voulu confirmer. Il fallut , pour la réduire , les ordres absolus de la Reine sa mère. Alors , elle crut devoir céder. Hé bien ! dit-elle à Taymuras , avec un mouvement de dépit qu'elle ne put contenir , voyons comment vous exigez qu'on tourne cette Lettre singulière. Choisissez-en vous-même les expressions ; je ne ferai qu'écrire sous

voire dictée. Volontiers, reprit Taymuras ; & il commença ainsi.

*La Princesse d'IMIRETTE, au Roi  
DE PERSE.*

*J'apprends, Seigneur, que vous prétendez m'arracher à mon pays, à ma famille, au Prince qui doit être mon époux. C'est à quoi vous ne parviendrez jamais, de mon aveu....*

La Princesse avoit écrit, sans interruption, tout le commencement de cette phrase ; mais elle se fit répéter la fin jusqu'à trois fois. Taymuras poursuivit en ces termes :

*Je dois même vous répéter ce que la Renommée a dû vous apprendre ; je suis peu digne de cet excès d'empressement....*

Ces derniers mots parurent encore embarrasser Sohry. Est-ce bien là ce que vous avez voulu dire ? demanda-t-elle au Prince ; en rougissant. Précisément, reprit-il ; & il répéta les mêmes expressions, auxquelles il ajouta celles qui suivent :

*J'ai moins d'attraits que la moins belle des femmes de cette contrée....*

Vous me trouvez donc bien affreuse ? interrompit-elle de nouveau. Ah ! vous n'êtes que trop adorable , reprit Taymuras. Mais voulez-vous passer pour telle dans l'esprit du Roi de Perse ? Ah ! s'il est ainsi , quittez la plume , & montrez-vous. Sohry , quoique d'une main tremblante , écrivit donc encore ce que le Prince venoit de lui dicter. Elle s'en croyoit quitte ; mais il ajouta :

*C'est cette entière privation de charmes qui m'oblige à fuir tous les regards ; je voudrois pouvoir me fuir moi-même.*

Chacun de ces mots faisoit frissonner la Princesse. L'altération de son visage marquoit celle de son ame. La plume lui échappa de la main. En vérité , Seigneur , lui dit-elle , en se levant avec dépit , j'ignore quand vous tarirez sur mes imperfections. Eh ! Madame , reprit Taymuras , à peine ce portrait idéal suffit pour me rassurer. Hé bien ! ajouta Sohry , toujours sur le même ton ; je vais vous aider à finir le tableau. A ces mots , saisissant un miroir , elle examine ses traits en détail , & regardant Taymuras d'un



air ironique & fier : commençons , pour-  
suivit-elle , par ces yeux : sans doute qu'il  
faut les peindre petits , ronds , caves , sans  
esprit , sans activité ? A merveille ! reprit  
Taymuras.

S O H R Y.

Cette bouche , des plus grandes ? ces lè-  
vres , pâles & livides ?

T A Y M U R A S.

On ne peut mieux !

S O H R Y.

Ces dents , noires & mal rangées ?

T A Y M U R A S.

Bon !

S O H R Y.

Ce teint , sans blancheur , sans coloris ,  
sans vivacité ?

T A Y M U R A S.

Parfaitement bien !

S O H R Y.

Enfin , toute cette physionomie maussade  
& rebutante ?

Oui : voilà le portrait qu'il convient d'envoyer au Roi de Perse.

Sohri écrivit, en effet, toutes ces choses ; mais non sans murmurer contre celui qui l'obligeoit à les écrire. La Lettre part, est remise au Sophy, & le jette dans la plus extrême surprise. Il compare cette Lettre avec celle qui auparavant est tombée entre ses mains. L'écriture lui en paroît toute semblable. C'est, disoit-il, Sohry elle-même qui s'accuse de laideur ; puis-je refuser de l'en croire ? Mais, si je l'en crois, l'Eunuque, à coup sûr, n'est qu'un imposteur. Il ordonne qu'on le fasse venir, & lui prescrit impérieusement d'accorder, s'il le peut, les deux portraits : celui qu'il a fait de Sohry en peinture, & celui qu'elle fait d'elle-même par écrit.

Chaque ligne que lisoit l'Eunuque ajoutoit à son étonnement. Il reconnoît la main de la Princesse, & ne reconnoît aucun de ses traits dans les détails burlesques dont cette Lettre est remplie. Ce n'est pas tout : arrivent à l'instant même des dé-

pêches de l'Envoyé du Sophy ; dépêches qui semblent confirmer en tout point les détails de la Lettre. L'Eunuque , hors de lui-même , tombe aux genoux d'Abbas. Je jure par le Commentaire d'Aly , s'écrie le Renégat Italien , que le portrait que j'ai remis à Votre Majesté , est encore bien inférieur aux charmes de la Princesse d'Imirette ; & que la peinture qu'elle fait ici d'elle-même , n'est que pour vous faire prendre le change , comme on l'a fait prendre à votre Ministre.

Quoi ! s'écria le Sophy indigné , cette femme me mépriseroit au point de vouloir que je la crusse laide ? Il y a peu d'exemples d'un mépris porté jusques-là. N'importe ; c'est ce qu'il faut vérifier. En effet , dès le jour même , il donna des ordres pour faire marcher une armée nombreuse vers les frontières d'Imirette ; & , peu de temps après , il marcha lui-même pour la commander. Il eut soin de faire conduire l'Eunuque avec lui , pour deux raisons ; pour le mettre à même de se justifier , ou pour le faire pendre , s'il ne se justifioit pas.

On scût bientôt à la Cour d'Imirette qu'il

falloit , ou se battre , ou trouver au Roi de Perse une Princeſſe auſſi belle qu'il ſe la figuroit. On ſ'en tint au premier parti. Quant à celle dont la beauté occaſionnoit tant de mouvement , elle eût volontiers approuvé le parti le plus doux. Il eſt rare qu'une femme ſçache mauvais gré à quelque amant que ce puiſſe être , des efforts qu'il fait pour l'obtenir ; & Sohry étoit fort contente que ſa Lettre n'eût point ralenti ceux d'Abbas.

Les Rois d'Imirette & de Géorgie avoient réuni leurs forces. Ils s'étoient retranchés , & attendoient Abbas , qui ne ſe fit pas long-temps attendre. Il les attaqua ſans héſiter. Le combat fut rude & ſanglant. Les deux Rois alliés ſ'y comporterent , l'un en Souverain qui défend ſes Etats , l'autre en amant qui défend ſa maîtreſſe. Mais les efforts d'Abbas ne furent pas moins grands , & furent plus heureux. Il remporta une victoire complète , détruiſit , ou diſſipa l'armée ennemie , & pourſuivit les deux Chefs juſqu'à la Ville où le frere de Sohry tenoit ſa Cour.

Inſtruit par l'Eunuque Italien que la Prin-

celle tenoit la sienne ailleurs , il y marcha sur le champ , tandis que la meilleure partie de ses troupes bloquoit la Capitale. Il arrive , & apprend qu'en effet Sohry habite ce séjour. On conçoit sans peine l'excès de son impatience & de sa joie. Il ordonne qu'on le conduise vers la Princesse. Il est obéi. Mais que voit-il ? un objet aussi hideux qu'il espéroit le trouver séduisant , le vrai modèle du portrait exprimé dans la Lettre qu'il a reçue avant son départ ; en un mot , la difforme Princesse qu'on a déjà fait voir à son Envoyé. Certains rapports faits aux deux Rois sur le séjour & le départ de la fausse Etrangere , les avoient déterminés à substituer dans cette même similitude l'aînée à la cadette. Abbas fit quelques questions à sa prisonniere. Les réponses qu'il en reçut , augmentèrent son déplaisir. Elles étoient parfaitement conformes à la Lettre qu'il supposoit avoir été écrite par elle ; & il resta persuadé que cette Sohry , si fameuse par sa beauté , ne doit l'être que par sa laideur. Je n'ai nul reproche à lui faire , disoit Abbas ; elle est encore plus difforme qu'elle ne me l'écrit. Pour

toi, misérable, ajouta-t-il, en parlant à l'Eunuque, ce qui la justifie te condamne : cette excessive difformité est l'arrêt de ta mort.

Grand Roi, s'écria l'Eunuque, en tombant de nouveau aux pieds du Sophy, que Votre Majesté me laisse éclaircir ce mystère. Il y en a un dans tout ceci que je ne conçois pas. J'ai eu à peindre, & j'ai peint la plus belle personne du monde : ce n'est donc pas celle que vous voyez. Mais celle que j'ai peinte existe : j'en réponds sur ma tête, & vous ferez le maître de me faire enlever demain comme aujourd'hui. De grâce, retournez vers la Capitale, hâtez-en le siège : sa prise pourra mettre entre vos mains une capture encore plus précieuse.

Zomrou eût pu en partie développer cette énigme. Mais lui-même avoit laissé pénétrer ses desseins : il étoit gardé à vue par ordre des deux Rois, depuis le jour de l'arrivée du Ministre d'Abbas. Par cette raison, il n'avoit pas été plus utile à cet Envoyé, qu'il ne pouvoit l'être alors au Sophy même. Abbas prit donc une double résolution. Ce fut de presser la Ville assiégée, & de faire battre la campagne par des

emissaires munis du portrait que l'Eunuque avoit tracé. Le Prince leur ordonna de lui amener toutes les femmes qui auroient quelque ressemblance avec ce portrait. L'Eunuque ambitionnoit cette commission ; mais Abbas ne lui permit pas de s'éloigner de lui. Il vouloit s'en servir à distinguer la Princesse , au cas qu'elle se trouvât dans la Ville , ou pouvoir venger sur lui son chagrin , au cas qu'elle ne se trouvât nulle part.

Le siège fut poussé avec tant de vigueur , qu'en peu de jours la Ville n'avoit plus guere que la moitié de ses défenses & de sa garnison. Mais le courage des deux Rois étoit toujours le même. Ils ne vouloient ni se rendre , ni livrer la Princesse , qu'Abbas eût préférée à toutes les Villes de leurs Etats. Elle n'étoit point d'ailleurs dans la Capitale. Sohry , inconnue & déguisée , habitoit un asyle si peu fait pour elle , qu'il n'y avoit nulle apparence qu'on dût l'y chercher. Là , elle gémissoit sur ses charmes qui causoient l'oppression de sa Patrie. Mais , presque certaine qu'Abbas est celui dont elle adore en secret l'image , elle n'ose le

qualifier d'oppresseur. Elle sent même qu'il ne tient qu'à ce léger éclaircissement, pour qu'il soit, à peu-près, justifié dans son ame.

Cependant le péril augmentoit sans relâche pour la Capitale. D'un instant à l'autre, la place pouvoit être forcée, pillée, saccagée. Le Roi Difvald résolu à tout, excepté à voir sa Maîtresse & sa mere exposées aux suites qu'entraîne le sac d'une Ville, prit le parti de les faire échapper, l'une après l'autre, par une voie qu'il croyoit sûre. Mais Abbas avoit pris des précautions plus sûres encore. Peu d'instans après leur sortie, on lui amena les deux fugitives.

J'ai déjà dit que la mere de Sohry ne cédoit en beauté qu'à Sohry même. Il y avoit, de plus, entr'elles, cette sorte de ressemblance qui ne suppose pas toujours une entière égalité de charmes. Par cette raison, le portrait qu'avoit tracé l'Eunuque, portrait bien inférieur à l'original, ressembloit beaucoup plus à la première qu'à la seconde. Abbas au premier coup d'œil s'y méprit, & crut tout l'emblème expliqué. Les charmes de sa captive firent



même tant d'impression sur lui, qu'il ne songea plus à faire d'autres recherches, & que l'Eunuque Peintre lui parut absolument justifié. Mais celui-ci prétendit lui-même ne l'être pas encore. Il assura son Maître que jamais cette Princesse n'avoit servi de modèle au portrait en question, & qu'à coup sûr ce modèle existoit.

S'il est ainsi, Madame, reprit Abbas, en s'adressant à la mere de Sohry, vous voyez dès - à - présent ce qui peut & doit former votre rançon. Un objet qui vous ressemble, peut seul vous remplacer auprès de moi. Vous régnerez dans mon Serrail, ou bien la Princesse votre fille y occupera le rang qui vous est offert. Je ne puis renoncer à l'une, que pour obtenir l'autre.

Ce discours fit frémir la belle prisonnière. Elle conjura en vain le Sophy de se rappeler le vœu par lequel elle s'étoit liée, vœu qui ne lui permettoit plus de disposer d'elle-même. Un pareil motif a bien peu de pouvoir sur l'ame d'un Sectateur d'Aly. A peine Abbas parut-il y faire quelque attention. Il ne dépend que de vous, Madame, reprit-il, & de garder vos vœux, &

de combler les miens. Que l'aimable Sohry vienne jouir d'un avantage que vous dédaignez , faute de le bien connoître. N'espérez pas , du moins , que je cherche à étouffer l'amour le plus sincere & le plus ardent , lorsque vous paroîtrez n'écouter qu'une haine injuste , & de vains préjugés.

- Abbas , qui n'avoit presque pas remarqué Fatime , ( c'est le nom de la fille de Zomrou , ) l'envisagea lorsqu'elle commençoit à murmurer tout bas de cette inattention. Abbas trouva l'amour de Disvald parfaitement bien fondé. Fatime avoit assez de charmes pour l'enflammer lui-même , si elle n'eût pas eu Sohry pour rivale. Il songea cependant à faire craindre au Roi d'Imirette que Sohry n'essayât trop tard de l'emporter sur Fatime.

Ce stratagème lui réussit. A peine Disvald eut appris la captivité de sa Mère & de sa Maîtresse , qu'il songea sérieusement à les échanger pour sa sœur. Ce fut dans ce moment-là même , que les émissaires d'Abbas lui amenerent une jeune personne vêtue en esclave , & infiniment plus belle encore que le portrait qu'il leur avoit confié. On s'em-

presse, on regarde, on admire. C'est Sohry ! s'écrie aussitôt l'Eunuque : c'est ma fille ! s'écrie la Princesse Douairiere : c'est Abbas ! s'écrie en même temps la prétendue esclave, & elle s'évanouit.

Abbas, hors de lui-même, ébloui de tant d'attraits, & ne sachant comment interpréter cette défaillance & cette exclamation subites, ordonne que les secours soient prodigués à la Princesse. Lui-même est le plus ardent à la secourir, Au milieu de quelques agitations inévitables, une boîte cachée dans ses habits d'esclave s'échappe & tombe. Abbas croit la reconnoître, s'en saisit, l'ouvre, & y trouve son portrait. A cette vue, toute sa fierté Asiatique disparoît. Il tombe aux genoux de la fausse esclave. Adorable Sohry ! s'écria-t-il, quoi ! même en fuyant ma personne, vous fuyiez avec mon image ! Il est donc vrai que vous ne m'évitiez que par contrainte ! Ah ! cessez de gêner vos sentimens, & daignez en recueillir les fruits : à peine les croirai-je assez payés de toute ma tendresse & de toute ma puissance.

Sohry, en ce moment, ouvre les yeux,

Quelle est sa surprise ! elle voit se réaliser le tableau que l'Eunuque lui a laissé en la quittant ; elle voit en personne le superbe Abbas dans l'attitude où elle l'a vu tant de fois en peinture ; elle le voit à ses pieds ! Un mouvement de joie qu'elle cherche à cacher , une sorte de confusion modeste , ajoutent encore à sa beauté. Survient à l'instant la Reine sa mere, & sa confusion augmente. Mais un Envoyé du Roi d'Imirette vint mettre fin à leur embarras réciproque. Il venoit proposer pour l'échange des deux premières captives , celle que le hasard avoit déjà mis au pouvoir du Sophy : ce qui n'empêcha pas que l'échange ne fût accepté , la paix faite , & , ce qui dit encore infiniment plus , toute semence de guerre éteinte. Abbas ressentoit son bonheur au point de vouloir que tous les autres fussent heureux. Il accrut les Etats du Roi d'Imirette , qui épousa Fatime ; il fit épouser sa propre sœur au Prince à qui il enlevait Sohry : il partagea avec cette dernière toute sa puissance , & la laissa régner sans partage sur son ame. L'Eunuque mit fin à ses voyages ; & Sohry , en fixant le cœur de son époux , assura aux Princes voisins leur repos , leurs femmes & leurs Etats.

LES



# LES SOLITAIRES DES PYRÉNÉES,

NOUVELLE ESPAGNOLE ET FRANÇOISE.



**S**UR ces Monts qui séparent l'Espagne d'avec la France , deux Hermites , l'un François , l'autre Espagnol , habitoient à peu de distance l'un de l'autre. Leur âge étoit à peu près égal , & peu avancé ; leur figure des plus avantageuses , même sous leur habit difforme ; leur conduite entièrement opposée à celle des Hermites ordinaires. Ils ne mendoient pas , ne recevoient ni dons , ni visites , sçavoient lire & lisoient. Leur premier soin avoit été de se fuir ; leur conduite réciproque les rapprocha : ils se virent souvent , & se parlerent sans défiance ; en un mot , ils étoient voisins sans être ennemis : chose presque aussi rare entre des

émules de cette nature , qu'entre des rivaux de toute autre espece.

Chacun d'eux avoit un second , sur lequel il se repositoit de certains menus détails. L'Hermite François dût particulièrement applaudir aux soins de son jeune Disciple. C'étoit un modèle d'attachement , de zèle & d'activité. Nulle fatigue ne le rebutoit , nulle démarche ne lui sembloit pénible. A peine , cependant , paroissoit-il toucher à sa quinzième année. Toutes les grâces de la jeunesse & de la beauté brilloient sur son visage : on l'eût pris pour l'Amour , qui , par divertissement , s'étoit affublé d'un froc.

Un jour qu'il étoit absent , le Reclus Espagnol vint converser avec le François. Non , disoit-il à ce dernier , le chétif habit qui vous couvre , ne peut vous déguiser à mes yeux. Vous n'étiez point fait pour être ainsi vêtu , logé , couché , en un mot , pour vous ensevelir dans ces montagnes. Quelque incident vous aura fait renoncer au monde. Mais songez qu'il en faut de bien cruels , ou de bien bizarres , pour justifier une telle résolution. Oh ! s'il est ainsi , re-

prit celui à qui il parloit, je suis plus que justifié. Mais vous-même, quels bizarres, ou quels fâcheux incidens vous ont fait prendre une résolution toute pareille à la mienne ?

Il est vrai, repliqua l'Espagnol, qui vouloit causer, & qui ne trouvoit nul danger à le faire ; il est vrai que je n'étois point né pour m'affubler d'un sac, me nourrir de racines, & coucher sur la dure. Il est encore vrai que je mitige en secret cette austérité apparente. Mais une foule de disgraces & de fautes m'a rendu ce déguisement nécessaire.... Oh ! vos travers & vos malheurs n'ont jamais pu égaler les miens, interrompit l'autre Hermite. Vous en allez juger, ajouta l'Espagnol. Premièrement, je suis marié. Et moi aussi, reprit l'Hermite François. J'aime ma femme qui me fuit, ajouta le premier. Je suis ma femme qui m'aime, repliqua le second.

L'ESPAGNOL.

J'épousai la mienne par supercherie.

LE FRANÇOIS.

On y eut recours pour me faire épouser la mienne.

## L'ESPAGNOL.

Je l'aimerai toujours.

## LE FRANÇOIS.

Je doute que je puisse l'aimer jamais.

Voilà effectivement , reprit l'Hermite Espagnol , un contraste aussi bizarre que marqué. Mais voyons jusqu'où il peut s'étendre. Je vais commencer , persuadé que vous imitez ma franchise & ma confiance.

Frere Paul , tel qu'on se figure ici le voir en moi , est à Madrid le Comte d'Ol..... Ma Maison est ancienne & illustrée , ma fortune assez considérable. J'ai servi mon Roi avec zèle & avec succès dans ses armées. C'étoit en Italie que la guerre se faisoit. J'y formai quelques liaisons avec le Comte de C.... S.... nom qui n'étoit pas le sien propre , mais qu'il devoit à une action des plus éclatantes. Vous sçavez que c'est l'usage en Espagne de donner à un Officier qui se distingue , le nom même du lieu où il s'est distingué ; récompense la plus flatteuse pour une ame noble. D'ailleurs , le Comte avoit par lui-même de la naissance & de la fortune : avantages qui lui en assureroient un autre bien digne d'envie. Il de-



voit à son retour épouser Dona Léonor , une des plus belles personnes de toutes les Espagnes , mais , en même temps , une des plus altières. Elle semble avoir oublié cette sensibilité si naturelle à son sexe , & sur-tout dans cette Contrée , pour emprunter toute la hauteur du nôtre. L'orgueil est sa passion la plus décidée : elle veut des esclaves plutôt que des amans. Je ne la connoissois que de nom , & n'en étois pas mieux connu ; comme cependant elle étoit née mon ennemie , c'est-à-dire , qu'il y avoit entre ma famille & la sienne , une de ces haines héréditaires qu'on prend ridiculement soin de perpétuer dans chaque génération , j'étois loin d'adopter cette haine injuste. J'éprouvai même un sentiment bien opposé à l'aspect du portrait de Dona Léonor. Sa famille l'avoit envoyé au Comte , en attendant qu'il pût aller prendre possession du modèle. Mais il me parut moins ébloui que moi-même , des charmes qu'étoit cette peinture. Il me sembla trop peu occupé du bonheur qui l'attendoit ; loin de se livrer à une joie vive & bien fondée , il étoit rêveur & mélancolique ; il ne répondoit

qu'avec embarras aux questions qu'on lui faisoit sur son futur mariage. Enfin, il me donna lieu de juger qu'il ne s'y dispoſoit qu'avec répugnance; découverte qui me cauſoit une extrême ſurpriſe.

La guerre ſe faiſoit avec vivacité, les rencontres étoient fréquentes & meurtrières. Le Comte fut un jour commandé pour une expédition ſecrete; je le fus moi-même pour le ſoutenir. Il tomba dans une embuſcade, & ſe vit enveloppé par une troupe bien ſupérieure à la ſienne. J'arrivai à temps pour le dégager; mais déjà le Comte étoit bleſſé, renverſé de cheval ſans connoiſſance, & prêt à être foulé aux pieds par ceux des ennemis. Je le fis ſecourir, tandis que je faiſois tête aux Allemands, qu'une troupe nouvelle venoit de renforcer. Enfin, après une mêlée furieuſe, l'avantage nous demeura. Je fis transporter le Comte au Quartier-Général, où les plus habiles Chirurgiens défefpérèrent de ſa vie. Ce fut dans ce moment, qu'un Soldat de ma troupe m'offrit le portrait de Léonor. Il l'avoit pris dans la poche d'un Soldat ennemi, qui, avant d'être tué, avoit eu la

précaution de fouiller le Comte. L'état où étoit réduit ce dernier , & sur-tout l'envie de garder le portrait de Léonor , m'en fit suspendre la restitution. Je fis remettre la boîte parmi les effets du blessé , après en avoir détaché la miniature qu'elle renfermoit. L'indulgente loi de la galanterie tolere aisément ces sortes de larcins. Je crus qu'elle m'autorisoit à me faire sur ce point l'héritier du Comte , supposé qu'il ne guérît pas de ses blessures.

Il étoit encore dans l'état le plus équivoque , lorsqu'une paix subite sépara les armées , & que des motifs pressans me rappelèrent en Espagne. Je me rendis à Séville ; c'étoit le séjour qu'habitoit Dona Léonor. Je parvins à la voir , mais sans me faire connoître , sans même avoir pu en être remarqué. Elle me parut encore plus belle en réalité que dans son portrait. J'en devins éperdument épris. Mais , en même temps , je frémis des obstacles que l'antipathie de nos familles alloit opposer à cet amour.

J'essayai quelques voies de réconciliation ; toutes furent inutiles. Dans cet intervalle ,

le Comte de C.... S.... guéri de ses blessures , avoit été nommé Gouverneur d'O-ran , & étoit parti du sein de l'Italie même , pour se rendre à cette Ville d'Afrique. Vous sçavez que le Gouverneur de cette Place ne peut s'en absenter sous aucun prétexte. Ce poste n'est pour lui qu'une prison honorable ; & le nouveau Gouverneur jugeoit Dona Léonor très-propre à égayer cette prison. Il jugeoit bien ; mais il s'y prit mal. Ne pouvant agir par lui-même , il choisit pour député un de ses principaux domestiques , Africain d'origine , & mille fois plus intéressé que cette origine ne le suppose. Je lui avois été utile en Italie , où dès-lors il servoit le Comte. Le hasard me le fit rencontrer comme il débarquoit à Cadix. Il me reconnut , m'aborda , & m'apprit le sujet de son voyage. Il venoit , me dit-il , demander , au nom de son maître , Dona Léonor à ses parens. Cette nouvelle me fit pâlir , & l'Africain s'en apperçut. Il osa me faire différentes questions , qui toutes avoient pour but , & de me marquer du zèle , & de m'arracher mon secret. Je crus pouvoir le lui

confier ; je lui avouai que mon trépas étoit certain , si quelque autre que moi épousoit Dona Léonor.

L'Africain parut un instant rêveur ; après quoi il ajouta qu'il sçavoit un secret pour conserver mes jours ; mais que les siens seroient par-là fort exposés , & sa fortune perdue sans ressource. Je lui offris , pour le rassurer , ma protection , & une récompense proportionnée à ce grand service. Je ne prévoyois pas qu'il pût m'en rendre d'autres que de faire manquer le mariage qu'il s'étoit chargé de faire réussir , & , en effet , c'étoit déjà beaucoup. Mais l'Africain osa davantage. Il me proposa de me substituer à la place de son maître : chose , selon lui , fort aisée & très-excusable. Quant à moi , elle me parût , & plus difficile , & très-peu honnête. C'étoit néanmoins le seul expédient qui me restât. Que n'ose point un amour impétueux , à qui les moyens ordinaires manquent pour arriver à son but , & , sur-tout , à qui la route opposée offre un moyen sûr d'y parvenir ? En effet , l'Agent du Comte étoit muni des attestations les plus claires , les plus authentiques. Il

n'étoit pas possible de révoquer sa mission en doute. Ce n'est pas tout ; le Comte marquoit expressément que , sur la réponse de son Envoyé , il viendrait lui-même effectuer en personne l'alliance qu'il sollicitoit par un tiers. L'âge de ce rival étoit d'environ dix ans plus avancé que le mien ; mais cette différence étoit peu remarquable. Il y avoit , d'ailleurs , entre notre taille & nos traits , ce rapport qui peut faire illusion à des yeux peu familiarisés avec l'objet qu'on veut remplacer ; & ce qui achevoit de rendre cette illusion facile , c'est que le Comte , absent de son pays depuis vingt ans , étoit absolument inconnu à Dona Léonor ; il n'étoit guere mieux connu personnellement des autres parens de cette belle Espagnole. Tant de facilités me séduisirent. Ainsi nous convinmes l'Africain & moi , qu'il feroit , en effet la demande au nom du Gouverneur ; mais qu'il substituerait mon portrait au sien. J'y joignis même , pour plus d'authenticité , celui de Dona Léonor , auquel j'avois fait adapter une boîte toute semblable à celle que j'avois restituée au Comte. Ce que nous avions prévu arriva.

La proposition du Gouverneur d'Oran fut approuvée de toute la famille de Dona Léonor ; & , ce que je n'avois osé prévoir , mon portrait plut à cette jeune & altière Beauté. Vous présumez bien que l'Agent du Comte lui écrivit d'un style à le clouer plus que jamais à son rocher. Mais tandis que ce rival , trompé par cette Lettre , regardoit sa démarche comme infructueuse , j'en recueillois hardiment les fruits.

Au bout d'un intervalle raisonnable , je me présente sous le nom du Comte , accompagné de quelques amis qui approuvoient & servoient mon stratagème. C'étoit vers le soir , & la cérémonie ne fut pas même différée jusqu'au matin. Je motivai cette extrême diligence de l'absolue nécessité qui me rappelloit à mon Gouvernement , du danger qu'il y auroit pour moi à être surpris en Espagne. Ces raisons étoient plausibles , & elles furent goûtées. Nous nous acheminâmes , sans différer , vers le Port de Cadix , où un Vaisseau nous attendoit. Une vieille tante de Dona Léonor , & qui l'avoit élevée , voulut s'embarquer avec elle : je ne m'y opposai pas , mais je n'y

L vj

consentis qu'à regret. Dona Padilla , ( c'est le nom de cette tante , ) étoit doublement mon ennemie , & par rapport à la haine dont j'ai déjà parlé , & parce que mon pere avoit refusé de mettre fin à cette haine en épousant Dona Padilla : sorte d'injure qu'une femme ne peut naturellement oublier , & que celle-ci avoit toujours présente. Quoi qu'il en soit , nous partîmes. Le Pilote avoit le mot ; & d'ailleurs , le détroit de Gibraltar que nous passâmes , acheva de tranquilliser la vieille tante , qui se piquoit de connoître la Carte. Elle ne douta plus que nous n'allassions en Afrique. Pour ma nouvelle épouse , elle étoit seule avec moi dans la principale chambre du Vaisseau , & elle ne s'aperçut , ni ne s'informa de rien qui concernât le trajet que nous avions à faire. Nous continuâmes ainsi à côtoyer de loin les terres d'Espagne , qu'on persuadoit la vieille être celles d'Afrique ; & nous arrivâmes à Alicante , que la tante & la nièce prirent pour la Ville dont j'étois Gouverneur. Il étoit presque nuit ; circonstance qui aidait encore à l'illusion. J'avois , d'ailleurs , envoyé d'avance mes ordres par terre. Une



voiture leste & commode nous attendoit au Port. Je fis traverser la Ville à mes deux compagnes de voyage, & les conduisis en toute diligence, à quelques lieues de-là, dans un Château qui m'appartient. Je voulois encore diffimuler, au moins quelques jours; mais les soupçons de l'une & de l'autre devinrent si marqués, si pressans, qu'il fallut enfin se résoudre à parler net. Je leur déclarai que je n'étois ni le Comte de C.... S.... ni le Gouverneur d'Oran; mais que mon nom valoit, pour le moins, celui que j'avois emprunté; que je pouvois prétendre aux mêmes emplois que mon rival; que ma fortune égaloit la sienne, & qu'à coup sûr, mon amour l'emportoit sur le sien.

Comment reçut-on votre aveu? interrompit brusquement l'Hermite François. On ne peut pas plus mal, répondit l'Espagnol. Je le crois, reprit Frere Pacôme, (c'est le nom que s'étoit donné l'autre Cénobite.) Et pourquoi, repliqua Frere Paul, en êtes-vous si intimement persuadé? C'est, ajouta Frere Pacôme, que j'ai moi-même effuyé un pareil aveu, & que, certainement, je l'ai reçu plus mal encore. Mais

poursuivez votre récit. Le prétendu Frere le continua en ces termes.

Non , je ne puis vous exprimer la surprise où ce discours jetta & la tante & la nièce. Jusqu'à ce moment , Dona Léonor m'avoit prodigué les marques de la plus vive tendresse. Quelle fut ma douleur de la voir désapprouver hautement mon stratagème ! Je lui protestai qu'il ne m'avoit été dicté que par l'amour , & par l'impossibilité de pouvoir l'obtenir autrement ; que j'avois un rang à lui donner , & que j'étois prêt à réparer tout ce qui , dans cette affaire , pouvoit pécher par la forme , puisqu'aussi-bien il n'y avoit plus rien à réparer quant au fond. Je vis le moment où Dona Léonor alloit oublier son courroux ; mais la vieille tante étoit inflexible , & l'ascendant qu'elle avoit sur sa nièce , l'emporta sur celui que je croyois y avoir moi-même. Je continuai cependant à les traiter avec tous les égards possibles. Elles avoient tout à souhait, excepté la liberté de m'échapper , & même celle de faire sçavoir à leur famille l'espece de captivité où je les retenois. D'un autre côté , leurs parens les

croyoient en Afrique ; mais le Gouverneur d'Oran ne tarda pas à les détromper. Impatient de ne recevoir aucunes nouvelles de son député , il prit le parti d'en dépêcher un second. Celui-ci le servit plus fidèlement que l'autre , peut-être parce qu'il ne trouva pas la même occasion de le trahir. Le Comte apprit par lui une partie de ce qui s'étoit passé , & devina le reste. Jugez de sa rage & de sa confusion ! Ce qui achevoit de le désespérer , étoit de ne pouvoir , sans déshonneur & sans crime , s'absenter de la Forteresse qui lui étoit confiée. Il préféra enfin sa vengeance à sa fortune ; demanda un successeur , l'obtint , & se rendit sur les lieux pour vérifier le rapport de son nouveau confident , & toute la perfidie de l'ancien.

Là , il apprit tout ce qu'il desiroit & craignoit d'apprendre. On lui confirma qu'un prétendu Gouverneur d'Oran avoit épousé , & par conséquent enlevé celle qu'il se proposoit d'épouser lui-même. Il lui restoit à sçavoir quel étoit ce ravisseur , quelle route il avoit prise , quelle retraite il avoit choisie. Peut-être n'espéroit-il pas décou-

vrir si promptement toutes ces choses ; mais le hasard le servit mieux qu'il ne l'espéroit. Un Matelot qui fit avec nous le trajet de Cadix à Alicante , & qui étoit de Séville , y revint : ayant oui parler du rapt de Dona Léonor , il dit publiquement avoir aidé à la conduire à Alicante. Le Comte , à cette nouvelle , ne consulte que sa fureur. Il se rend par terre & en poste à Alicante. Le premier objet qui se présente à sa vue est l'Africain qui l'a trahi. Celui-ci l'ayant reconnu , cherchoit à l'éviter ; mais ce fut en vain. Ta mort est certaine , lui dit le Comte en le joignant , si tu ne me détailles ton infâme trahison , & si tu ne m'introduis jusques chez ton complice. L'Africain , demimort de frayeur , me nomma à son ancien Maître. Le Comte fut très-surpris de trouver en moi celui qu'il cherchoit ; mais il n'en fut que plus irrité. Il persista à vouloir être conduit & introduit chez moi. J'avoue que mon étonnement & ma confusion furent extrêmes en le voyant paroître. Je ne sçavois quel discours lui adresser : il me prévint. Dom Fernand , me dit-il , tu vois en moi l'homme du monde que tu as le

plus vivement outragé. Peut-être te dois-je la vie ; mais tu viens de me ravir l'honneur : la compensation n'est pas exacte. J'ai osé pénétrer chez toi sans suite & sans défiance. J'aurois pu recourir aux voies toujours lentes, & souvent peu sûres de la Justice ; mais des hommes tels que nous , doivent se faire justice eux-mêmes. Choisis sans hésiter l'instant & le lieu.

Il est trop juste , lui répondis-je , de vous donner la satisfaction que vous exigez. C'est, d'ailleurs , la seule qui soit en mon pouvoir & en ma volonté. Car vous n'espérez pas , sans doute , que je vous cède jamais Dona Léonor ? Je vous ai enlevé cet objet que vous n'aimiez qu'en idée , & que j'aimois réellement. J'ai emprunté votre nom pour arriver à mon but ; non que j'aie à rougir du mien , & qu'il n'égale peut-être l'éclat du vôtre ; mais il s'agissoit de tromper une haine injuste & implacable. J'y ai réussi par ce moyen. C'est une ruse qui est d'usage à la guerre , & qui est , au moins , tolérable en amour. Quoiqu'il en soit , votre ressentiment est légitime , & me voilà prêt à vous fuir. Je l'exhortai

cependant à prendre quelque repos , & quelques rafraîchissemens. Il me témoigna n'avoir envie que de se battre. Je le mis bientôt à même de se satisfaire. Il sortit sans affectation ; Je le suivis de près ; & à peu de distance de mon Château , nous commençâmes un combat des plus animés. Je n'ignorois point à quel homme j'avois affaire , & il remplit toute l'idée que j'avois eue de lui. Je l'avouerai même , je ne combattois pas sans remords. Il me blessa avant que j'eusse pu lui porter aucune atteinte. Je redoublai mes efforts , & le blesai à mon tour. Deux autres blessures que je lui fis , ne purent le réduire à demander quartier. Mais , enfin , il tomba , affoibli par la perte de son sang. Je ne me permis point de désarmer un si brave homme ; je m'éloignai en lui promettant un prompt secours. Ce fut , en effet , mon premier soin. Un de mes gens qui étoit Chirurgien , voulut d'abord me panser. Je m'y opposai , & le conduisis moi-même auprès du Comte , qui avoit perdu toute connoissance. On lui mit le premier appareil sur le champ de bataille même : après quoi je le fis transpor-

ter chez moi, le plus doucement qu'il fut possible. Ses blessures étoient considérables ; cependant le Chirurgien jugea qu'elles pourroient n'être pas mortelles. Il reprit un peu ses sens , & je m'éloignai , tant pour ne point le mortifier par ma présence , que pour me faire panser moi-même.

Revenu entierement à lui , le Comte demanda chez qui il étoit. J'avois défendu qu'on l'en instruisît Il reçut pour réponse qu'il étoit en lieu de paix & de sûreté ; qu'il n'eût d'autre inquiétude que de se guérir. On avoit pour lui les attentions les plus pressées , & j'avois , de mon côté , celle de ne point m'offrir à sa vue. Etonné , cependant , de ne voir paroître que des domestiques , il réitéra ses questions ; & les réponses de mes gens étant à peu-près les mêmes , il soupçonna ce qu'on lui cachoit avec tant de soin. Pourquoi , demanda-t-il encore , pourquoi celui qui en use avec moi si généreusement , me croit-il moins généreux que lui ? Ce discours m'ayant été de nouveau transmis , je fis dire au Comte qu'une blessure assez considérable m'avoit jusqu'alors contraint de garder la chambre ;

mais que j'espérois aller bientôt m'informer en personne de sa propre situation. Cette réponse parut le satisfaire.

Il est temps de revenir à Dona Léonor. Elle & sa vieille tante habitoient toujours mon Château ; mais la partie qu'elles occupoient , n'avoit nulle communication avec le reste. Il eût été plus essentiel pour moi d'interrompre toute communication entr'elles. Mes complaisances eussent pu adoucir Dona Léonor , que les conseils de sa tante aigrissoient de plus en plus contre moi. Une jeune personne excuse toujours assez facilement les fautes que l'amour fait commettre ; mais il n'est aucun âge où une femme puisse oublier une injure qui part du mépris , ou de l'indifférence : aussi Dona Padilla eût-elle voulu se venger de celle de feu mon pere sur toute sa postérité.

Dona Padilla & sa nièce avoient vu , des fenêtres de leur pavillon , ce qui s'étoit passé durant & après mon combat contre Dom Tellez. Elles ignoroient le nom de mon adversaire , & je n'avois pas moi-même fait réflexion qu'elles pouvoient nous appercevoir dans ce moment. Je suis sûr



que les vœux de Dona Padilla furent tous contre moi ; & , ce qui m'afflige beaucoup plus , j'ignore si sa nièce ne fut pas sur ce point d'accord avec elle. Au surplus , ce combat étoit une énigme pour l'une & pour l'autre. Ce fut apparemment pour la développer , ou , du moins , pour vérifier leurs soupçons à cet égard , que Dona Padilla me fit demander un entretien. Elle ignoroit que je fusse blessé. Je ne l'en fis pas instruire. On lui dit seulement de ma part , qu'une incommodité subite m'empêchoit de me rendre auprès d'elle. A cela près , je lui laissois la liberté de prévenir ma visite ; & , en effet , elle la prévint. Je n'aperçus ni sur son front , ni dans ses discours , aucune marque de haine. Elle dissimula au point que je crus que le temps & ses propres réflexions l'avoient entièrement changée. J'avoue , me disoit-elle , du ton le plus véridique , j'avoue que certaine prévention héréditaire m'anima contre vous dès l'instant où vous vous fites connoître. Mais enfin j'ai senti que cette prévention étoit injuste , & que , d'ailleurs , ce malheur supposé étoit sans remède. J'espère , avec le temps , per-

fuader la même chose à ma nièce , qui me voyant changer à votre égard , imitera bien volontiers mon exemple.

Il fuffit d'aimer pour être crédule. Je ne foupçonnai aucun artifice dans ce discours. Je jurai à Dona Padilla une reconnoiffance , un dévouement éternel. Je voulois , malgré l'état d'épuisement où je me trouvois , je voulois , dis-je , aller trouver fa nièce , & lui renouveler l'offre de tout réparer , offre tant de fois renouvelée en vain. Mais Dona Padilla s'opposa à cette démarche , me promit d'applanir toutes les difficultés , & me laiffa ivre d'efpérance & de joie.

Le jour fuivant y mit le comble. Je vis la tante & la nièce entrer dans ma chambre ; je crus voir dans les yeux de cette derniere , plus que l'autre ne m'avoit promis. Dès-lors elles jouirent d'une liberté entiere , de même que leur fuite. Il eft vrai que l'évafion d'un de leurs domestiques me donna quelque inquiétude ; mais la franchise apparente de l'une & de l'autre me raffura. Je portai la confiance jufqu'à leur apprendre que l'adverfaire avec qui elles m'a-

voient vu aux prises , étoit dans mon Château , & qu'il leur feroit libre au premier jour de lui parler. La crainte d'occasionner à celui-ci quelque révolution fâcheuse , m'empêcha seule d'avancer le moment de cette entrevue. Il convenoit d'ailleurs , que j'eusse d'abord avec lui un entretien particulier. Lui-même desiroit me voir , & je me rendis à son invitation. Il m'adressa la parole aussi-tôt qu'il m'apperçut. Marquis , me dit-il , il ne peut plus y avoir de rivalité entre nous. Votre bras m'a vaincu ; vos procédés me désarment ; jouissez en paix du trésor que vous sçavez si bien défendre. Brave Comte , lui répondis-je , un homme tel que vous n'a de supérieurs ni en courage , ni en générosité. Il me demanda s'il ne lui feroit pas permis d'envifager , au moins une fois , Dona Léonor. J'y consentis sur le champ , persuadé que toutes ses anciennes prétentions sur elle ne pouvoient plus décemment exister. Je sçavois , d'ailleurs , que Dona Padilla desiroit cette entrevue autant que lui-même. Aussi ne se fit-elle point trop attendre. Elle vint accompagnée de sa nièce.

C'étoit quelque chose d'affez nouveau qu'une pareille situation : j'examinai en silence & le Comte & Dona Léonor. Elle a tant de charmes , que je ne fus pas surpris de voir mon ancien rival tout prêt à le redevenir. Il perdit & la parole & toute contenance en la voyant. Pour elle , je n'aperçus presque aucune altération sur son visage ; & cette extrême tranquillité rappella toute la mienne.

Je l'avoue , il n'échappa à Dom Tellez aucun discours qui annonçât ni desir , ni espérance de sa part. Il y auroit eu de la barbarie à exiger qu'il étouffât jusqu'aux regrets. Il eut même la force de n'en témoigner qu'autant que la politesse sembloit le lui prescrire ; mais il fut moins réservé dans l'entretien que nous eûmes tête-à-tête. Il m'avoua qu'il seroit au-dessus de ses forces de me la céder , si elle pouvoit encore faire l'objet d'une dispute. Avouez en même temps, lui dis-je , qu'il a pu être au-dessus des miennes de me la laisser ravir , pouvant me l'assurer. Le Comte me fit un autre aveu que je n'attendois pas. Il me dit qu'en lui enlevant Dona Léonor, je lui épargnois un parjure ;

parjure ; qu'il étoit fécrc'tement lié en France , & que cet événement , joint à fes remords , l'alloit rendre à fes premieres chaînes. En attendant , il s'offrit d'être médiateur auprès de la niée & de la tante. Ce fut lui qui m'inſtruiſit que la premiere ſeroit bientôt apaisée , ſi la ſeconde pouvoit l'être. Je le conjurai de redoubler ſes efforts auprès d'elle. Ses bleſſures étoient à peu près guéries , & ſon zèle pour mes intérêts ſembloit accroître à chaque inſtant. Mais la haine de Dona Padilla étoit toujours la même.

Retiré un jour au fond de mon cabinet , j'y étois abîmé dans une rêverie mélancolique & profonde. Elle fut brufquement interrompue par le Comte. Ami , me dit-il d'un ton viſ & pénétré , vous êtes trahi , vous êtes vendu. Une nombreuſe troupe d'Alguafils aſſiège le Château , & leur Chef demande à vous parler de la part du Roi. C'eſt un trait de la vengeance de Dona Padilla ; mais décidez promptement ce qu'il faut faire. Faut-il réſiſter ? me voilà tout prêt à verſer tout mon ſang pour vous.

Courageux ami , lui répondis-je , votre  
*Tom. I.* M

générosité vous perdrait sans me sauver. Il nous feroit mal de résister aux ordres d'un Roi que nous avons si bien servi. Gardez-vous, reprit-il avec vivacité, gardez-vous bien d'obéir entièrement : vous êtes perdu si on vous arrête. Eh ! que puis-je donc faire ? ajoutai-je. Vous déguiser & disparaître ; poursuivit-il : je vais vous en donner les moyens ; car je vais me livrer à votre place & sous votre nom. Je ne suis pas plus connu de cette vile troupe que vous-même. Il sera facile de lui faire prendre le change. Il vous fera également aisé d'être instruit de ce qui se passe. J'espère que le temps & mes soins accommoderont toutes choses.

Ce conseil me donna à rêver ; mais l'instant d'après je rougis de mes soupçons ; d'ailleurs , considérant qu'il ne pouvoit y avoir aucun risque pour le Comte , & qu'à tout événement je pourrois toujours venir le dégager , je consentis à ce qu'il exigeoit.

Dona Padilla , qui , sans doute , craignoit mon ressentiment , s'étoit renfermée dans son pavillon avec sa nièce. Elle aidait par là à notre stratagème. Aussi eut-il un plein

succès. On conduisit le Comte à la Ville Capitale de Murcie. Il resta seulement chez moi, jusqu'à nouvel ordre, quelques Alguas-fils, canaille qu'avec le secours de mes gens il m'eût été facile d'exterminer, mais je n'en avois aucune idée pour le moment. J'étois bien éloigné de songer à compromettre Dom Tellez plus qu'il n'avoit voulu l'être. Couvert d'habits simples, après avoir donné mes ordres à mes principaux domestiques, j'allois abandonner ma maison à mon ennemi & à ses satellites; j'allois m'éloigner, même sans chercher à voir Dona Léonor: le hasard vint l'offrir à mes yeux. Je la rencontrai noyée dans ses larmes, & dans l'agitation la plus vive. Quand même elle ne m'eût pas reconnu, je n'aurois pu m'empêcher de me faire connoître à elle: je n'en eus pas besoin. Quoi! c'est vous! me dit-elle avec une exclamation involontaire, & qui auroit pu s'attribuer à la joie; par quel prodige êtes-vous encore ici? Je n'y serai pas long-temps, lui repliquai-je: vous me voyez prêt à m'exiler de ma propre demeure: vos vœux & ceux de votre tante barbare seront bientôt remplis. Dona

Léonor ne répondit rien ; mais ses larmes continuoient à couler. Hé bien ! ajoutai-je , s'il est vrai que vous ne foyez pas mon ennemie , fuyons ensemble : tout exil , tout climat me fera doux , si vous l'habitez avec moi. Non , reprit-elle en sanglottant , non ; une telle démarche ne m'est ni permise , ni possible. Un Cloître austere va ensevelir ma honte, & tout espoir de réunion avec vous.... A ces mots , elle s'évanouit.

J'étois hors de moi-même. J'appellai quelques domestiques. Ils accoururent , & avec eux l'implacable vieille. Elle me reconnut ; elle frémit , & reprocha à trois Alguazils qui se trouvoient là , d'avoir manqué leur proie ; ajoutant , avec des cris furieux , que j'étois Dom Fernand. Cet excès d'audace mit le comble à ma fureur. J'allois immoler cette Mégere ; un reste d'orgueil me retint ; mais rien ne put m'empêcher de fondre avec rage sur les satellites qui me crioient de me rendre. Un de ces misérables tomba à mes pieds percé de coups ; les deux autres firent feu en s'éloignant. Ils me manquèrent ; mais en revanche une des deux balles alla casser le bras droit à la barbare



Padilla. Mes domestiques accoururent en armes. Les Archers ne se trouvant pas les plus forts , & effrayés de ce qu'ils venoient de faire , se virent eux-mêmes obligés de se rendre.

J'ordonnai des secours à ma cruelle ennemie. Son accident jettoit sa nièce dans une désolation trop grande , pour qu'il fût possible de lui parler d'autre chose. La nuit avançoit , & j'avois mille raisons d'en profiter pour mon départ. Ainsi je m'éloignai , accompagné d'un seul domestique. Chemin faisant , je réfléchis que l'affaire étoit devenue plus grave , qu'il pourroit y avoir quelque danger pour Dom Tellez. Je ne balançai pas ; je m'acheminai vers le lieu de sa détention , résolu de me substituer à sa place. Il jouissoit d'une assez grande liberté , & j'eus celle de lui parler tête-à-tête. Mon arrivée lui causa autant de surprise que d'inquiétude ; mais je prévins les questions qu'il alloit me faire. Ami , lui dis-je , c'est trop vous compromettre & vous exposer : les circonstances ne sont plus les mêmes , & je dois seul en courir les risques. Alors je l'instruisis de ce qui s'étoit passé depuis l'ins-

tant de son départ. Et c'est pour cela , reprit-il vivement , que vous devez plus que jamais vous éloigner. Les risques seront toujours beaucoup plus grands pour vous que pour moi. La mort de l'Alguafil , & l'arrêt des autres ne font rien. En vain lui opposai-je les raisons les plus pressantes : il ne les approuva pas plus que les premières ; & malgré toute ma répugnance , il me fallut moi-même céder aux siennes.

Mes larmes coulerent en embrassant ce généreux ami. J'errai quelque temps d'un lieu à l'autre , toujours déguisé , & toujours méconnu. Un émissaire fidèle m'instruisoit de tout ce qu'il m'importoit de sçavoir. J'appris qu'une troupe nombreuse d'Alguafils avoit de nouveau reparu chez moi ; que Dona Padilla , presque guérie de sa blessure , ne poursuivoit que moi seul , & non ceux qui l'avoient blessée ; que mes gens étoient à peu-près esclaves dans mon Château , & que mon ennemie y commandoit en maîtresse. Le Comte lui-même s'est vu pris à partie par Dona Padilla & par ses frères. Il a eu recours au Roi , qui s'est réservé la décision de ce procès bizarre.

Mais vous sçavez l'espece de maladie dont ce Monaque est attaqué depuis plusieurs mois. Il ne peut ni donner aucune audience, ni s'occuper d'aucune affaire; & cependant le Comte est toujours prisonnier; Dona Padilla toujours implacable, Dona Léonor toujours ingrate, & moi toujours fugitif. Enfin, las d'errer de Province en Province, j'ai choisi ces montagnes pour asyle, & cet habit pour dernier déguisement. J'en ai secrètement fait instruire mon généreux rival, & je n'apprends pas que rien en ait encore instruit mes persécuteurs. Mais avouez, ajouta l'Espagnol, qu'il en faut souvent moins pour se faire Hermite, & que de plus foibles disgrâces vous retiennent enseveli dans cette Grotte.

C'est précisément ce que je n'avouerai pas, reprit l'Hermite François. Mon récit, il est vrai, sera plus court que le vôtre, & moins rempli d'héroïsme; mais vous allez voir si j'ai eu de bonnes raisons pour fuir le monde, les hommes du bon ton, & surtout les femmes, quelque ton qu'elles puissent prendre.

Comme il achevoit ces mots, son jeune

compagnon entra pour quelque motif indifférent. Il parut l'instant d'après vouloir se retirer. Non , lui dit Frere Pacôme , demeurez avec nous. Le récit que je vais commencer pourra vous être utile. On s'épargne bien des sottises , quand on fait une mûre attention à celles d'autrui. Le jeune Solitaire obéit en rougissant , & son Patron poursuivit en ces termes.

Mon nom est le Comte D..... A peine sorti du Collège où j'avois perdu huit à dix ans , j'allai en perdre à peu-près autant à fréquenter la Cour , les cercles , & à tromper les femmes. Elles ne tarderent pas à prendre leur revanche.

J'étois fort lié avec le jeune Marquis de P.... Nous avions l'un & l'autre la même conduite , les mêmes penchans , les mêmes sociétés , les mêmes travers. Le hasard voulut encore que nous donnassions dans la même intrigue , & bientôt après dans le même piège. Doricourt , ( c'est le nom que je donne au Marquis , ) me procura entrée chez Bélise , veuve encore assez jeune pour avoir des prétentions , mais qui les portoit un peu trop loin. Je lui plus sans le vou-

loir , & justement lorsque Doricourt ne vouloit plus lui plaire. De son côté elle ne vouloit rien perdre ; elle prétendoit garder ses anciens captifs , & en faire de nouveaux. Nous nous concertâmes Doricourt & moi pour la tromper , & nous y réussîmes. Elle nous croyoit rivaux , & non confidens l'un de l'autre. Mais le hafard vint la tirer d'erreur. On l'instruisit de nos démarches publiques & secretes. Elle vit , fans en pouvoir douter , que de deux amans qu'elle croyoit avoir , il ne lui en restoit pas même un. Jugez de son dépit. Elle dissimula cependant , chose assez rare dans une femme irritée , & qu'irrite un outrage de cette espece.

La sorte de vengeance qu'elle imagina , fut aussi bizarre qu'exactement remplie.

Jusques-là le jeune Solitaire qu'on avoit contraint d'écouter ce récit , avoit laissé entrevoir beaucoup d'émotion ; mais elle redoubla à ces derniers mots. Il vouloit sortir : un nouvel ordre de son Mentor l'obligea de rester. Voici comme l'Hermite Comte poursuivit son discours.

Bélise avoit deux nièces qu'elle faisoit

M v.

élever dans deux couvents séparés. Elles étoient belles, & n'avoient que quatorze à quinze ans. Des nièces de cette figure & de cet âge déplaisent toujours à une tante qui a l'ambition de plaire ; & Bélise les tenoit séquestrées, moins pour les empêcher de voir que d'être vues. Telle étoit, du moins, sa première intention. Nous contribuâmes à la faire changer. Bélise résolut de faire servir la beauté de ses nièces à sa vengeance. Quiconque ne sauroit pas jusqu'où une femme peut la porter, douterait à coup sûr du stratagème que celle-ci mit en usage. Elle commença par exciter entre nous quelque refroidissement ; après quoi elle nous parla, à chacun en particulier, d'une nièce qu'elle faisoit élever dans tel couvent. Elle avoit ses raisons pour ne nous parler que d'une nièce & non de deux. Je fus le premier qu'elle pria de l'accompagner dans une visite qu'elle fit à l'une d'entr'elles, c'est-à-dire, à celle que Bélise vouloit me faire connoître. Elle desiroit que j'en devinssé épris ; & dès cette première visite, elle dûit s'appercevoir que j'en étois plus que frappé. Ces sortes de visites se multiplioient. Cependant je crus

voir que la jeune personne ne les trouvoit point trop fréquentes. Bélise ne me gênoit en rien là-dessus. Elle exigeoit seulement que j'en fisse mystère à Doricourt : discrétion qui me coûtoit peu. Il suffit d'aimer pour savoir se taire à propos ; & j'aimois déjà trop , pour ne pas redouter un rival. Ce qu'il y a de plus particulier dans cette aventure , c'est que Doricourt uſoit de la même circonspection envers moi , & croyoit avoir les mêmes raisons d'en user ainsi. Bélise l'avoit introduit auprès de son autre nièce , en se gardant bien de lui parler de la première. D'ailleurs , la seconde avoit assez de charmes , pour qu'on ne s'informât point si elle avoit une sœur. Elle plut à Doricourt , & ce qui prouve beaucoup plus , sur-tout dans un petit-maître , elle lui ôta toute envie de plaire à d'autres , toute envie de publier qu'il lui plaisoit. Nous nous félicitons chacun à part , & de notre découverte , & de notre prudence. Nous crûmes ; sur-tout , l'avoir portée fort loin un jour que le hasard nous réunit en particulier , Doricourt & moi. Eh bien ! Comte , me dit-il , où en es-tu avec Bélise ? C'est à moi , répondis-je , à te faire

cette question ; vous êtes trop souvent ensemble , pour qu'on puisse vous y croire mal. Ma foi, mon cher, reprit-il d'un ton à demi ironique, je trouve à cette femme des ressources prodigieuses dans l'esprit. J'ai tant vu d'*Agnès* m'ennuyer, que j'en reviens à l'expérimentée *Bélise*. C'est bien pensé, repliquai-je à-peu-près sur le même ton ; j'ai moi-même quelques vues sur son expérience. Ainsi notre rivalité ne sera bien-tôt plus un jeu. Soit, ajouta *Doricourt*, il faut en courir les risques. Nous joignîmes à ce perfidage beaucoup d'autres propos équivalens ; & nous nous quittâmes fort contents de nous-mêmes, & très-disposés à nous divertir aux dépens l'un de l'autre.

Celle qui réellement se jouoit de nous deux alloit à son but, sans s'arrêter. Elle vit que nous étions trop vivement épris ; pour n'être pas facilement trompés. Elle eut de plus recours à l'artifice pour nous faire courir au piège qu'elle nous tenoit. Ce fut encore à moi qu'elle s'adressa d'abord. Ma nièce, me dit-elle un jour, se dispose à partir pour l'Espagne. . . . Pour l'Espagne ! m'écriai-je avec une surprise



douloureuse. Oui, répondit-elle avec un sang froid étudié, ce Royaume fut la patrie de son pere qui n'est plus; sa mere elle-même est morte au monde, & m'a laissé un absolu pouvoir sur la destinée de sa fille. Je l'interrompis encore par de nouvelles questions, & elle entra dans de plus grands détails; mais je dois vous les épargner. Il vous suffira d'apprendre en bref que le pere de Lucile, Espagnol de naissance, avoit séjourné quelque tems à Paris; qu'il y épousa secrètement la sœur de Bélise; qu'obligé de quitter subitement la France, avant que d'avoir pu faire approuver son mariage à sa famille, il ne put emmener avec lui, ni son épouse, ni une fille qu'il en avoit eue, & qu'on faisoit élever secrètement; qu'au bout de quelque tems on apprit la nouvelle de sa mort; que sa veuve ne se croyant plus à tems de déclarer son mariage, avoit cru devoir renoncer au monde, & s'étoit enfermée dans un Cloître. Tel fut en gros le récit de Bélise. Il étoit sincere; excepté qu'au lieu d'une fille, sa sœur avoit donné le jour à deux. Elle ajouta que la famille de feu

son beau-frère, instruite de l'existence de Lucile, & touchée de son état, se dispoſoit volontairement à la reconnoître ; mais qu'elle exigeoit que Lucile paſſât en Eſpagne, d'où jamais, ſans doute, elle ne reviendrait en France.

Je frémis à ce diſcours ; je me jettai aux pieds de Bélife, & lui fis l'aveu de ce que je reſſentois pour ſa charmante nièce. Elle en parut ſurpriſe, & encore plus ſatisfaite. J'augurai bien de cette joie, parce que j'en ignorois la vraie cauſe. Il eſt fâcheux, me dit-elle, que vous ayez tant tardé à vous expliquer ; j'aurois pu faire pour vous ; il y a quelques jours, ce qui n'eſt plus en mon pouvoir actuellement. Eh, pourquoi ? lui demandai-je avec vivacité. Parce que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne preſſe le départ de ma nièce. . . . . Et depuis quand ? Depuis hier. Ah ! repris-je avec tranſport, ſouffrez que j'épouſe Lucile dès aujourd'hui. Doucement, doucement, répliqua Bélife en ſouriant, ces mariages impromptus ſont pour l'ordinaire peu ſolides ; & d'ailleurs, que diront nos Eſpagnols ? Mon nom, ajou-

rai-je, est d'un ordre à figurer à côté des plus grands noms d'Espagne ; ma fortune est au-dessus de la médiocre ; la destinée de votre nièce dépend encore de vous : daignez combler le bonheur de la mienne. Il faut donc, reprit-elle, sans négliger les précautions, user de diligence, afin que je puisse supposer avoir été prévenue trop tard. C'étoit souscrire à ma demande, & je ne m'occupai plus que du bonheur dont j'allois jouir.

Durant ce tems, Bélise employoit auprès de Doricourt les mêmes artifices, & avec le même succès. Il eut aussi peu de défiance & autant d'empressement que moi-même ; & trois jours après toutes les difficultés furent applanies, tous les arrangements préliminaires effectués. Bélise employa cet intervalle à préparer la scène cruelle & bizarre qu'elle vouloit nous faire, essuyer. Sans faire part de ses vues à personne, pas même à ses nièces, elle les fit troquer de demeure, c'est-à-dire, qu'elle transféra l'une à la place de l'autre. Il y avoit entr'elles cette ressemblance de fa-

mille assez ordinaire , & cette égalité de charmes assez rare entre sœurs : circonstance qui aida encore au stratagème de leur tante. Cette perfide avoit eu soin de nous persuader , & toujours chacun à part , que ce mariage devoit être fait à bas bruit , & presque à la dérobée. Le mien se fit à une heure du matin , & celui du Marquis à deux. Notre impatience seconda les vues de la perfide Bélise ; & j'étois déjà l'époux de la sœur de Lucile , que je croyois encore l'être de Lucile même. Certains discours que me tint ma nouvelle épouse , me parurent cependant incompréhensibles. J'avois moi-même quelques idées que je ne concevois pas. L'instant de les éclaircir approchoit. Nous nous rendîmes à l'appartement de Bélise. Comment vous exprimer mon étonnement ! Le premier objet qui me frappa fut Lucile assise à côté du Marquis. Il ne fut pas moins étonné de reconnoître Sophie dans celle que je conduisois par la main. Un cri perçant nous échappe à tous deux à la fois. Sophie & Lucile en jettent un semblable , & s'éva-

nouissent. Je cours à Lucile , & le Marquis à Sophie. Elles reprennent enfin connoissance , mais ce fut pour paroître encore plus agitées. Une sombre horreur nous pénétrait tous , & nous ôtoit la force d'entrer en explication. Pour y mettre le comble , Bélise entre avec un air moqueur & fatisait. Elle prévint nos justes reproches. Enfin , je suis vengée , s'écria cette femme abominable ; je suis vengée , & vous êtes punis : j'ai fait de vous un exemple digne de corriger tous vos semblables des vaines tracasseries & de la fatuité. Vous m'avez sçu jouer , & j'ai pris ma revanche. Puissiez-vous sentir tout le ridicule de votre situation !

Peu s'en fallut que je ne cédaſſe à l'impétuoſité de ma fureur. Il en eût coûté la vie à celle qui la provoquoit avec tant d'audace. Le Marquis reſtoit pétrifié : Sophie & Lucile fondonnent en larmes. Leur cruelle tante reprit ainſi la parole : Ces deux jeunes victimes de ma vengeance n'en ſont point les complices. Leur naiſſance eſt telle que je vous l'ai fait connoiſ-

tre ; mes biens feront un jour pour elles. Croyez-moi donc l'un & l'autre , fubiffez paifiblement votre deftinée. Elle ne peut long-temps être à charge à des hommes de votre caractère. Je vous épargne le ridicule d'aimer vos femmes.

Je frémiſſois de voir cette perfide jouer à l'épigramme dans un pareil moment. Doricourt y répliqua par quelques traits ſanglans ; il m'en échappa quelques-uns à moi-même ; mais bientôt j'eus regret de m'avilir ainſi : c'étoit , d'ailleurs , un mal ſans remede. Ce qui acheva de m'adoucir un peu , fut de voir Sophie à mes pieds me conjurer avec ſanglots , avec larmes , de ne point la livrer à l'opprobre & au défefpoir. Une jeune Beauté a bien du pouvoir quand elle pleure & s'humilie juſqu'à ce point. J'étois ému , attendri ; je jettai involontairement les yeux ſur Lucile , & je la vis dans la même ſituation que Sophie , je la vis aux pieds de Doricourt. Quel affreux coup d'œil ! & que devins-je à cet aſpect ! Doricourt parut lui-même frémir de voir Sophie à mes pieds ; & ſans doute So-

phie , & fans doute Lucile , éprouvoient en elles-mêmes des mouvemens tous semblables , des combats non moins horribles. Je tire le rideau sur une situation trop difficile à peindre.

Nous relevâmes les deux suppliantes ; après quoi je sortis , & Sophie me suivit plutôt que je l'emmenai. Il en fut de même de Lucile à l'égard du Marquis. Un mois s'écoula , durant lequel nous nous vîmes assez peu , & toujours avec les mêmes regrets. Je dois cependant l'avouer ; Sophie me parut céder assez facilement à la nécessité. Je n'ai rien remarqué de sa part qu'il soit possible d'attribuer à aucune répugnance pour moi. Bientôt même je crus y voir un attachement réel ; mais l'image de Lucile m'étoit toujours présente. Je résolus de quitter les lieux qu'elle habitoit ; je partis avec Sophie pour une de mes Terres située en Languedoc. J'y appris au bout de quelques mois que Lucile avoit succombé à sa langueur , & que Doricourt devenu veuf , oublioit qu'il eût jamais été époux. Pour moi , ne pouvant

pas plus m'accoutumer à l'être en Province qu'à Paris, & la Paix ne me fournissant aucun objet de distraction, je pris le parti d'abandonner furtivement ma Terre, & de venir habiter ces lieux escarpés. Je n'instruisis personne de mon dessein, & Sophie moins encore que tout autre. Je me bornai à lui laisser par écrit certaines regles de conduite, avec un pouvoir absolu de diriger tous mes biens à sa volonté. J'ignore l'usage qu'elle fait, & de ce pouvoir & de mes conseils, & de la liberté que je lui laisse. Je l'estime & la plains : c'est tout ce que mon cœur peut faire de plus pour elle, & certainement ce n'est pas assez.

En parlant ainsi, le faux Hermite s'aperçut que le jeune Frere qu'il avoit contraint de l'écouter, fondoit en larmes, & sembloit prêt à s'évanouir. Comment donc ! lui dit-il, je ne croyois pas avoir fait un narré si pathétique. Mais lui-même perdit toute contenance, en examinant le jeune Solitaire de plus près. Que vois-je ! s'écria-t-il, est-ce vous, infortunée Sophie ? Vous



que je fuis , que j'abandonne , & qui venez me chercher jufques dans cette folitude ? Sophie ( car en effet c'étoit elle ) tomba à fes pieds pour toute réponfe. Elle voulut parler ; fes foupirs & fes fanglots lui couperent la voix. Le Comte la releva en l'embraffant , & laiffa lui-même échapper quelques larmes. L'admiration , la pitié , peut-être auffi un commencement de tendrefle , pénétroient & agitoient fon ame. Il demanda à Sophie comment elle avoit pu découvrir le lieu de fa retraite ? Ce n'a été , reprit-elle , qu'après les recherches les plus constantes & les plus pénibles. Quelqu'un que le hazard avoit inftruit de votre métamorphofe , me fit part de fa découverte , & j'en profitai fur le champ.... Que vous êtes heureux ! dit alors l'Hermite Efpagnol à fon confrere , & que je ferois heureux moi-même fi l'ingrate Léonor vouloit imiter l'aimable & tendre Sophie !

A l'inftant même il apperçoit plufieurs perfonnes qui dirigeoient leurs pas vers la folitude efcarpée. Il y avoit parmi cette

troupe quelques femmes voilées , & l'une d'entr'elles étoit conduite par le Comte de C... S... Que vois-je ? dit alors le Marquis d'Ol... Ah ! puissent mes soupçons se vérifier ! En parlant ainsi , lui-même s'avançoit vers le Comte , qui eut peine à le reconnoître sous son déguisement. Quittez , lui dit ce dernier en l'embrassant , quittez ce ridicule attirail. Vos périls & vos malheurs sont passés. Le Roi vous rend sa bienveillance , Dona Léonor sa tendresse , & , ce qui vous étonnera beaucoup plus , Dona Padilla met fin à sa haine.... Ciel ! s'écria le faux Hermite , un si heureux changement est-il possible ? En croirai-je votre récit ?... Croyez-en Dona Léonor même , dit cette belle Espagnole en se dévoilant , & mouillant de ses larmes une des mains que son époux lui présentait ; croyez qu'en me déclarant votre ennemie , j'ai toujours fait une horrible violence à mon cœur.

La joie du Marquis étoit à son comble. On entra dans la cabane de l'Hermite François , que l'Espagnol fit d'abord con-

noître pour ce qu'il étoit réellement. Que ne vous dois-je point, mon cher Comte, disoit le Marquis à son ancien rival? votre générosité ne s'est point démentie : elle seule pouvoit me tirer du précipice où m'avoit jetté mon imprudence. J'ai fait ce que j'ai pu, reprit le Comte ; votre bonne fortune a fait le reste. Le Roi, informé par moi-même de toute l'aventure, l'a trouvée des plus singulières. Les Loix étoient contre vous ; mais il m'a laissé juge des Loix. Vous voyez que la décision n'a pu que vous être favorable. C'eût été cependant peu de chose encore, si Dona Padilla & sa charmante nièce eussent persisté à vous être contraires. Les larmes de Dona Léonor ont fléchi cette parente si long-temps inflexible. Vous n'avez plus d'ennemis, & vous retrouvez une épouse qui vous aime. Pour moi, ajouta le Comte en soupirant, je vais passer en France où j'eusse pu jouir autrefois d'un pareil avantage ; mais je n'ose ni ne dois l'espérer désormais. Une absence de dix ans, un abandon de ma part aussi entier qu'inexcusable, le honteux

projet de manquer à ma foi jurée & reçue , en voilà plus qu'il ne faut pour m'avoir banni du cœur de la tendre Orphise.

Ce nom fit jetter à Sophie un cri perçant , & qui étonna toute l'assemblée. Depuis l'instant de l'arrivée du Comte de C... S.... cette jeune Françoisse , toujours travestie , n'avoit cessé de l'envisager avec une attention mêlée de faïfissement ; mais au nom d'Orphise , tous ses doutes parurent éclaircis. Elle vint toute en larmes embrasser les genoux du Comte. Est-ce vous , Dom Tellez , lui dit-elle en sanglottant , est-ce vous , mon pere ? ah ! la nature me parle trop vivement pour vouloir me tromper. Dix ans d'absence n'ont pu effacer vos traits de mon souvenir ; ils me sont toujours présens , malgré l'âge tendre où je reçus vos adieux paternels. Daignez vous-même reconnoître une de vos filles , l'infortunée Sophie.

Il seroit difficile d'exprimer tout ce qui se passoit alors dans l'ame du Comte. Quoi ! vous ma fille ! s'écrioit-il en la relevant & la pressant avec tendresse ; vous  
dans

dans ces lieux, & sous cet extérieur ! Que signifie cette étrange métamorphose ?

On lui en expliqua le motif en peu de mots. L'époux de Sophie, à qui elle devenoit plus chère d'un instant à l'autre, apprit à son beau-père, (car en effet c'étoit lui) qu'avant même son arrivée, leur départ de cette solitude étoit résolu, leur réunion décidée. Et Orphise, s'écria de nouveau le Comte de C.... S...., Orphise est-elle encore en état, ou dans le dessein de me pardonner ? Son gendre lui répond qu'Orphise existe encore, & existe pour lui ; mais que depuis son départ elle s'est entièrement dérobée au monde. Ce discours ne fit qu'accroître le desir qu'avoit son époux de se réunir à elle ; & , comme chacun dans cette assemblée avoit ses motifs d'impatience, on se hâta réciproquement d'abandonner le double Hermitage. Les deux Hermites ne se quitterent qu'avec de vifs regrets, & beaucoup de promesses de franchir souvent les Pyrénées pour se revoir : ce qui arriva plus d'une fois par la suite. Il arriva aussi que ceux d'entre ces époux qui s'étoient crus d'a-

bord trompés, en rendirent graces au hasard ; que les deux tantes parurent avoir tout oublié , & moururent de rage en moins de six mois ; & que chacun des trois couples répétoit à part , en se félicitant : *Peut-être nous aimerions-nous moins , si nous nous fussions aimés toujours.*





# DIALOGUE

*Entre ALCINOUS & un FINANCIER.*

LE FINANCIER.

**A**VOUEZ que vous fûtes heureux qu'Homere ait daigné chanter votre prétendue magnificence.

A L C I N O U S.

Que signifie ce langage ? N'ai-je pas été le Prince le plus magnifique de mon tems ?

LE FINANCIER.

Il falloit être aussi pauvre qu'un Roi d'Itaque, pour admirer d'aussi minces richesses.

A L C I N O U S.

Qui donc êtes-vous, pour en parler ainsi ? Fûtes-vous Roi de Memphis, ou de Babylone ?

LE FINANCIER.

Je ne fus que l'un des Receveurs d'un Monarque, dont la demeure pourroit, à juste titre, émerveiller plus d'un Ulyffe, & les vertus occuper plus d'un Homere.

A L C I N O U S.

Quoi ! un Traitant (car je crois que c'est-là le mot) osera faire affaut de luxe avec moi !

N ij

## L E F I N A N C I E R.

Mon cher Souverain de Phéacie, ( car vous sçavez qu'ici l'on se parle sans façon ) apprenez que le moindre de ces Traitans peut surpasser en richesses un Roi des tems héroïques.

## A L C I N O U S.

Voilà un grand mot qui sort de votre bouche. .. Connoissez-vous bien les tems dont vous parlez ? Homere lui-même vous est-il bien connu ? Il me semble que vos prédécesseurs ne sçavoient que chiffrer.

## L E F I N A N C I E R.

Tout change d'un siècle à l'autre. Aujourd'hui plusieurs de mes pareils peuvent lire Homere dans sa langue. D'autres même composent dans la leur des Ouvrages qu'ils ne donneroient pas pour l'Iliade & l'Odyssée.

## A L C I N O U S.

Ils ont donc admiré, ainsi que vous, ces portes, ces chambranles, ces anneaux, ces chiens, ces esclaves d'or & d'argent, & tant d'autres merveilles qu'Homere dit avoir décoré son Palais.

## L E F I N A N C I E R.

Je ne vois dans toutes ces choses que de l'or en barre & en masse ; genre de spectacle où un Financier pourroit l'emporter sur plus d'un Potentat. La vraie magnificence ne consiste point dans ce vain étalage, mais bien à pro-



diguer l'or pour acquérir certains ornemens de caprice.

A L C I N O U S.

Eh ! quels ornemens ?

L E F I N A N C I E R.

Par exemple, des Vases, des Pagodes, des Magots, des Peintures, &c.

A L C I N O U S.

J'entends. C'est-à-dire, qu'il n'existe parmi vous ni arts, ni industrie, & que c'est un tribut que vous payez à celle des Chinois.

L E F I N A N C I E R.

C'est tout le contraire. Nos Artistes produisent des chef-d'œuvres qu'on admire en passant, selon l'usage. De plus, ma Nation est assez fertile en productions fantastiques pour ruiner toutes les Nations de l'Europe & de l'Asie : ce qui lui réussit à l'égard de quelques-unes. Quant à elle, sa méthode est de rendre cette espece de tribut aux Chinois, qui jusqu'à présent ont eu celle de ne le rendre à personne.

A L C I N O U S.

Ce trait seul fait leur éloge : ils s'en tiennent au solide, & ma conduite fut leur exemple. Mes richesses étoient des richesses réelles.

L E F I N A N C I E R.

Peut-être le bon Homere en parle-t-il un peu en avcugle. Autrement vous eussiez bien fait de substituer à vos esclaves, des esclaves natu-

rels qui eussent épargné à la Princeſſe votre fille le ſoin de laver elle-même ſes robes & celles de ſes freres.

A L C I N O U S.

Quoi ! vos femmes ne prennent-elles pas le même ſoin ?

L E F I N A N C I E R.

Les eſclaves de leurs eſclaves dédaigneroient de le prendre. J'aime auſſi beaucoup à voir la Reine, votre auguſte épouſe, filer ſa quenouille depuis le point du jour juſques long-tems après le crépuſcule.

A L C I N O U S.

Ne faut-il pas qu'une femme s'occupe ?

L E F I N A N C I E R.

Oh ! les nôtres ne ſont pas inutiles.

A L C I N O U S.

Apparemment que leurs travaux ſont plus importants que ceux qui captivoient ma chere

L E F I N A N C I E R.

N'en doutez pas. Ce ſont elles qui repréſentent, qui tiennent le jeu, la table & le peu de converſation qui eſt aujourd'hui d'uſage. De là, elles vont ſe montrer au Spectacle, y faire des nœuds, juger la Pièce, protéger ou dénigrer l'Auteur. Ce ſont elles auſſi qui diſpensent aux gens de Lettres les fortunes, les honneurs, les

réputations, le rang, l'estime, & jusqu'au ridicule.

A L C I N O U S.

Leur crédit fut moins étendu parmi nous, J'eus cependant beaucoup d'égards pour ma chere Arété, qui eut pour moi celui de n'en abuser jamais.

L E F I N A N C I E R.

De quoi pouvoit abuser une Reine, dont la fonction journaliere étoit de filer ? Vous-même, quels pouvoient être vos plaisirs ?

A L C I N O U S.

J'en eus de plus d'une espece. J'aimai la bonne chere, la musique, la danse. Homere a dû vous instruire de mes goûts. Ne me représente-t-il pas quelque part, *assis à table comme un Dieu*.

L E F I N A N C I E R.

Il me semble que les repas de l'Olympe durent être différens des vôtres, ou Comus, à coup sûr, étoit mauvais Cuisinier.

A L C I N O U S.

Quoi donc ! n'ai-je pas traité splendidement le sage Ulysse, mon hôte ?

L E F I N A N C I E R.

Ulysse trouva chez vous de quoi assouvir sa faim dévorante. Lui-même n'étoit pas accoutumé à des festins plus délicats. Mais quel est le Sous-traitant qui voudroit s'accommoder de pareils

mets ? Le dos d'un bœuf, d'un veau, d'un mouton, d'un porc, servi tout entier devant un convive, n'étoit-il pas bien propre à ranimer son appétit ?

A L C I N O U S.

Eh ! qu'eussiez-vous donc servi au Roi d'Itaque ?

L E F I N A N C I E R.

Ce qu'on peut décemment offrir à un honnête homme ; c'est-à-dire , quelques mets légers & piquans , tels qu'une aile de faisan , ou de perdrix , tant soit peu du râble ou du ventre d'un lièvre , quelques poissons rares , quelques menus entremets , &c. Que n'ai-je ici le *Dictionnaire de Cuisine* , les *Dons de Comus* , le *Cuisinier François* , & tant d'autres Ouvrages essentiels composés sur cette matiere difficile & inépuisable ? Vous verriez.....

A L C I N O U S.

Quoi ! l'on s'amuse chez vous à écrire sur un pareil sujet ?

L E F I N A N C I E R.

Voilà une question bien digne d'un Roi qui fut , comme un simple Contrôleur de nos Fermes , borné à une simple cuisiniere ! Apprenez que nous avons plus d'écrits sur la cuisine , qu'il n'y en eut de votre tems sur toutes les autres matieres ensemble. Mais revenons à notre objet. Il me semble qu'on ne servoit, même dans vos

grands repas, que d'une seule espece de vin ?

A L C I N O U S.

N'étoit-ce pas assez ? Nous buvions d'excellent vin Grec ; vin dont quelques rasades , sans eau , suffisoient pour enivrer un Polyphème.

L E F I N A N C I E R.

Ce vin-là nous est connu , & nous en usons parce qu'il vient d'outre-mer. Mais que je vous plains de n'avoir jamais goûté ni du Bourgogne , ni du Champagne, ni du Grave, ni du Tokai, ni du Malaga , ni du. ....

A L C I N O U S.

Arrêtez ! cette énumération devient superflue. Je n'ai pas même connu de nom ces vins que vous citez , & je doute qu'aucun d'eux l'eût emporté sur mon vin Grec.

L E F I N A N C I E R.

J'oubliois les liqueurs, autre avantage précieux que vous ne connoîtes jamais. Ces liqueurs & la plupart de ces vins sont , pour l'ordinaire , versés par les femmes , par les femmes toujours charmantes vers la fin d'un repas , & que vous aviez la mal-adresse d'éloigner des vôtres.

A L C I N O U S.

En revanche , nous les chargions de certains emplois qui n'étoient pas sans agrément pour elles & pour nous. C'étoient elles qui ....

## L E F I N A N C I E R.

Je sçais en quoi consistoient ces fonctions, & j'avoue qu'elles avoient leur mérite. Mais en être réduit au simple vin Grec!...

## A L C I N O U S.

Hé bien! je vous passe cet article. Il m'en reste assez d'autres à faire valoir. Parlons d'abord du divin Chantre Démodocus, lui qui marioit si ingénieusement sa lyre avec sa voix. Je doute que vous ayez connu cette heureuse manière d'égayer un repas.

## L E F I N A N C I E R.

Il faut, mon Prince, vous résoudre à glisser sur cet article comme sur les précédens. Votre musique fut aussi uniforme que votre cuisine & votre cellier. La nôtre, au contraire, fut aussi variée que nos mets & nos vins. Il nous faut un concert complet, & non la simple voix d'un homme, & le simple son d'une lyre, fussent-ils même divins, à la manière de votre tems.

## A L C I N O U S.

Je vois bien qu'il vous faut de la profusion par-tout. Mais que pourrez-vous opposer à la grandeur, à la beauté de mes jardins? Vous savez avec quel enthousiasme Homere en parle.

## L E F I N A N C I E R.

Souvenez-vous bien qu'ils n'étoient peuplés que d'arbres à fruits, & qu'une pareille décoration est ignoble.

A L C I N O U S.

Comment ! vous m'étonnez. De quels arbres voudriez-vous donc faire usage ? Est-il naturel de cultiver ceux qui ne produisent rien ?

L E F I N A N C I E R.

Ce qui est si naturel, est rarement digne qu'on s'en occupe. Il faut du singulier, du piquant. Il faut dérober au soleil l'aspect de la terre, & ne laisser à la terre même qu'une fécondité stérile ; autrement votre parc & l'enclos de votre jardinier seront absolument semblables. J'ai, moi qui vous parle, arraché au domaine de Cérès plus de terrain que son Triptolême n'en eût pu cultiver en un an.

A L C I N O U S.

Voilà une singulière manie ! Mais du moins aurez-vous respecté l'ordre primitif des choses, laissé couler une fontaine, serpenter un ruisseau, subsister une colline, un vallon, un bosquet, comme la nature l'avoit d'abord disposé. En un mot, l'art n'aura fait que la seconder, au lieu de l'anéantir.

L E F I N A N C I E R.

Au contraire, j'ai voulu qu'il la domptât en tout point. J'ai parlé, & bientôt une terrasse a succédé à un vallon, un bassin à une colline, le gazon au gravier, le gravier au gazon, l'eau à la terre, la terre à l'eau : en un mot, j'ai voulu

être créateur, & j'ai réussi. Par-là, mon jardin est devenu aussi exactement compassé que les vers du Poëte qui a chanté le vôtre.

A L C I N O U S.

Je ne fais, mais je présume que cette exacte symétrie est aussi insipide en fait de jardin, qu'elle est agréable en fait de vers.

L E F I N A N C I E R.

Il me semble que nous visons fort peu à nous trouver d'accord.

A L C I N O U S.

J'avoue que cet accord me paroît difficile.

L E F I N A N C I E R.

Essayons toutefois de nous rapprocher. Je vous laisse Juge de la question, mais soyez sincère.

A L C I N O U S.

Je le ferai, & voici ma décision. Peut-être de mon tems suivions-nous la nature de trop près ; mais à coup sûr vous vous en êtes trop éloignés.

*Fin du Tome premier.*



CONTES  
PHILOSOPHIQUES  
ET MORaux.

PAR M. DE LA DIXMERIE.

Nouvelle Édition , corrigée & augmentée;

TOME SECOND.



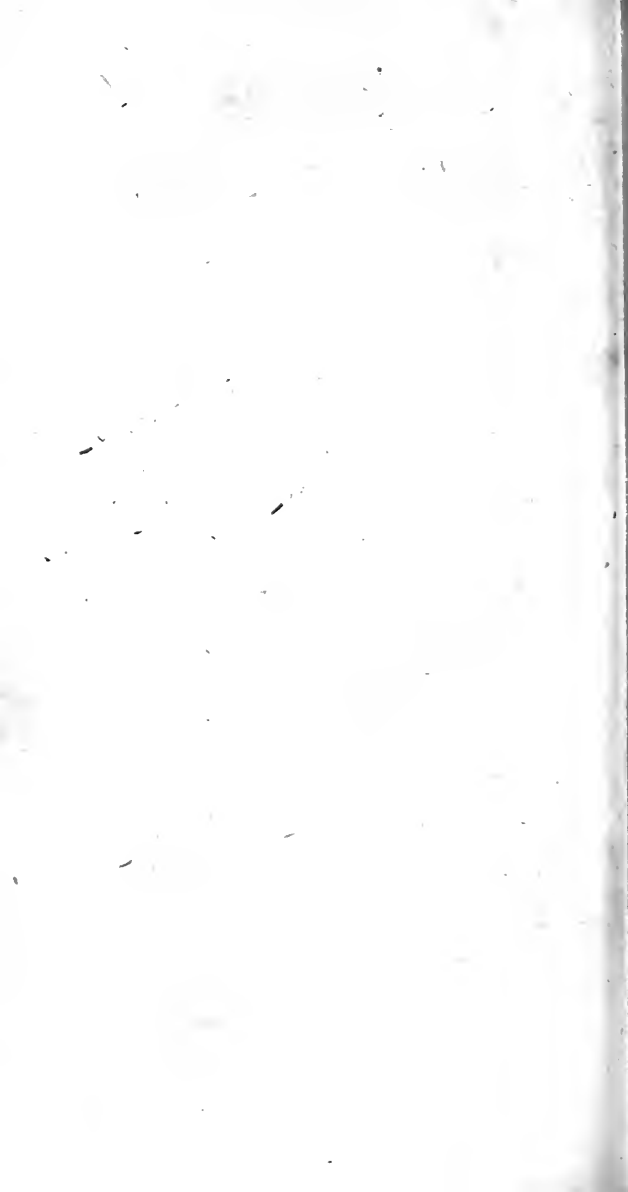
A LONDRES;

*Et se trouve à PARIS,*

Chez PANCKOUCKE , Libraire , rue & à côté  
de la Comédie Française.

---

M. DCC. LXVIII





# T A B L E

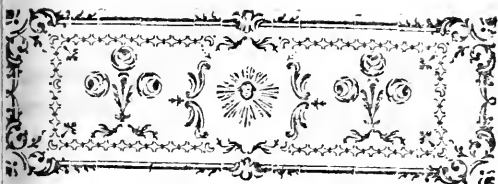
## D E S C O N T E S

Contenus dans le second Volume.

L'ORACLE JOURNALIER ,	pag. 1
LE HURON RÉFORMATEUR	63
L'ÉTONNEMENT RÉCIPROQUE , Nouvelle Orientale ,	90
CLÉOMIR ET DALIA , Nouvelle Gauloise	118
AZAKIA , Anecdote Huronne ,	158
GIAFFAR & ABASSAH , Trait d'Histoire Arabe ,	178
QU'EN DOIT-IL ARRIVER ? Anecdote Orientale ,	199
LES PÉRIS & LES NÉRIS , ou l'Amour comme on le mene , Conte ,	222
LES DEUX PRIX , Conte tiré d'un Manuscrit Grec.	280

FIN DE LA TABLE.

**CONTES**



# CONTES *PHILOSOPHIQUES.*

---

## L'ORACLE JOURNALIER.

---

### CHAPITRE PREMIER.

NADIR vivoit heureux. Sa Maîtresse  
étoit belle & n'aimoit que lui ; sa fortune  
étoit médiocre , mais suffisante ; sa vie  
obscure , mais tranquille. Nadir étoit Phi-  
losophe autant qu'il faut l'être pour sentir  
le prix des beautés de la nature , pour en  
jouir. L'ombre des forêts , le chant des  
oiseaux , le murmure des fontaines lui sem-  
bloient préférables aux plaisirs bruyans du

grand monde : plaisirs qu'il avoit connus, & dont il s'étoit lassé. Chaque jour il re- voyoit Zulma (c'étoit le nom de sa Maî- tresse ; ) & chaque jour il la desiroit avant que de la revoir. Tous deux se cherchoient avec empressement , tous deux se quittoient avec regret. Chere Zulma , disoit Nadir , vous seule remplissez toute mon ame. Nuls chagrins pour moi où vous êtes , nuls plai- sirs où vous n'êtes pas , nuls desirs que vous ne fassiez naître. Dieux , qui m'avez refusé les grandeurs , conservez-moi Zulma , & tous mes vœux sont remplis ! Dieux , disoit-elle à son tour , conservez-moi Na- dir , qu'il m'aime , & que le reste du mon- de m'ignore ou m'oublie.

Zulma étoit sincere , & Nadir croyoit l'être ; mais tout-à-coup il se dégoûta de ce qui auparavant faisoit ses délices. La solitude lui parut triste , le chant des oi- seaux ennuyeux , l'ombre des forêts lu- gubre , & , qui pis est , les caresses de Zulma insipides.

Etonné de cette langueur , Nadir en chercha la cause & le remede. Un jour qu'il y révoit à l'écart , il s'endormit à

l'ombre d'un épais marronnier. Un Vieillard lui apparut en songe. Tu vois, lui dit-il, en moi un Etre aussi ancien que le Monde; je préside à une partie des choses qui s'y passent, & une infinité d'hommes dans tous les siècles m'ont encensé comme leur Dieu tutélaire. On me nomme le Hasard. J'ai fait des Rois, des Conquérans, des Sages; j'ai détruit & fondé plus d'un empire, découvert plus d'un art utile & plus d'une contrée inconnue. Enfin je déconcerte souvent les vues les plus sages, & protège les desseins les plus extravagans. J'en use ainsi pour humilier l'orgueil de votre espèce; mais, je l'avoue, jusqu'à présent j'y ai mal réussi. Pour toi, ajouta le Vieillard, toi qui ne voulus jamais rien hasarder, tu vois quel a été le fruit de tant de circonspection. Crois-moi, renonce à tes vœux symétriques; reçois ce Livre d'airain, qu'il devienne la règle de tes desseins. Ses réponses pourront te paroître obscures ou bizarres : ose les interpréter, & garde-toi de le faire d'une manière trop conséquente.

Ces mots à peine finis, le Vieillard dit.  
A ij

paroît , & Nadir s'éveille. Il croyoit ne fortir que d'un songe ; mais un Livre qu'il tenoit à la main , & qui lui parut le même qu'il avoit cru voir dans celles du Vieillard , lui fit juger que ce songe n'étoit pas entièrement illusoire. Il ouvre ce Livre mystérieux , & y trouve ces mots : RENONCE A CE QUI T'EMBARRASSE LE PLUS , ET TE PLAÎT LE MOINS.

Nadir se sentoît parfaitement disposé à interpréter son Oracle , de la manière la plus bizarre. On ne le verra s'écarter de cette règle , ni dans cette occasion , ni dans celles qui doivent suivre. Ce qui m'embarrasse le plus , disoit-il , c'est Zulma ; ce qui me plaît le moins , c'est ma solitude. Fuyons donc , & ma solitude , & Zulma. Il dit ; & pour se mettre d'autant plus hors d'état de changer d'avis , il prend le singulier parti de brûler sa maison.

Ses amis accoururent pour arrêter l'incendie , & disparurent quand tout fut consumé. Zulma n'y vint que la dernière ; ce fut pour offrir un asyle à Nadir. Il fut touché de sa générosité , il fut ému par ses charmes ; mais entraîné par un pou-



voir inconnu , il refusa ses offres. Elle s'éloigna en pleurant , non les disgraces de cet infidèle , mais son infidélité.

Pour Nadir , il ne songeoit qu'à fuir cette contrée qui peu auparavant lui sembloit si agréable. Mais il veut de nouveau consulter son Oracle , & en reçoit cette réponse : FUIS LES CHEMINS BATTUS.



## CHAPITRE II.

UN bois peu fréquenté s'offroit à ses regards. Il y pénètre , & cherche la route la plus détournée. Il eût voulu en trouver une inconnue même aux animaux de cette forêt. Au milieu de cette incertitude , il crut sentir la terre se mouvoir sous ses pieds. C'étoit une trape sous laquelle s'offroient quelques degrés. Nadir entra dans ce souterrain , & s'avança sous une voûte obscure , à la seule lueur d'une escar-boucle. Au bout de quelque temps une figure des plus rebutantes lui apparut. C'étoit un de ces Etres commis à la garde des trésors que la terre cache dans son

sein ; en un mot , c'étoit un Gnome. Il avoit quatre pieds de haut sur trois de large , les yeux ronds & petits , le regard hautain , la mine basse.

Il fit signe à Nadir de le suivre , & il le conduisit au milieu de plusieurs monceaux d'or. Prends de cet or , lui dit-il d'un air chagrin , autant que tes forces te permettront d'en porter , il te sera nécessaire. Nadir obéit quoiqu'à regret. Tu vois , poursuivit le Gnome , un trésor commencé par un ancien Roi de ce pays , & qui tous les jours s'accroît par mes soins. Là sont les dépouilles de mille gens qui croient avoir bien placé leurs fonds. J'attire toutes ces richesses dans ce lieu , sans en sortir. Je n'ai besoin que de quelques agens. Je dépouille l'avare par les mains d'un fils prodigue ; l'homme vain , par celles d'un flatteur : j'attache à l'homme simple un Bramine , & au voluptueux une Danseuse. Là est aussi le patrimoine d'un infinité d'Alchimistes , & celui d'un plus grand nombre d'hommes à projets. Tous ces trésors demeureront enfouis jusqu'à ce que les vertus prennent la place

## PHILOSOPHIQUES.

des vices , & la sagesse celle de la folie :

En même temps le Gnome conduisit Nadir hors du Labyrinthe. Mais ce ne fut qu'après un long trajet qu'il revit le jour. Il se trouva au pied d'une montagne environnée d'épaisses broussailles. Il ne les traversoit qu'avec peine , & désespéroit d'en voir la fin. Dans cette extrémité il eut recours à son Livre , & y lut ce qui suit : FAIS CE QUE NUL AUTRE A TA PLACE NE VOUDROIT FAIRE.



### CHAPITRE III.

NADIR envisagea cet Oracle dans tous les sens , & crut avoir enfin trouvé le véritable. Cet or qui me charge , disoit-il , en embarrasseroit bien d'autres dans une route aussi pénible ; mais je doute que pour cela aucun d'eux voulût s'en débarrasser. Hé ! bien , faisons ce que nul autre ne voudroit faire. C'est un moyen sûr d'obéir à l'Oracle. Dès ce moment il commence à répandre son or à pleines mains , & continue à marcher à mesure qu'il le

répand. Il venoit d'en semer les dernières pièces lorsqu'il se trouva au bout de cette route incommode. Il croyoit n'avoir plus d'obstacles à vaincre. Tout-à-coup il se vit entouré par une foule de Brigands qui mirent en question si on le dépouilleroit avant que de le tuer. Le premier avis l'emporta ; mais bientôt on le jugea digne de mort , puisqu'il n'avoit pas de quoi racheter sa vie. Alors il se souvint des richesses qu'il venoit de semer à l'aventure. Je n'ai rien , dit-il aux Brigands , de ce qui peut vous satisfaire ; je méprise l'or : mais celui que j'ai dédaigné suffira pour vous enrichir.

Cette offre n'eut pas besoin d'être répétée. Compagnons. , dit aux Brigands celui qui paroissoit être leur Chef, il faut remettre à ce soir l'expédition d'Azéma. Je parle , dit-il à Nadir , d'une veuve dont le mari a ruiné tout ce canton ; il est bien juste qu'elle nous enrichisse.

On arriva près du lieu où Nadir avoit semé ses trésors. Il fut aisé aux Brigands d'en remarquer la trace. Leur joie égaloit leur avidité. Ils s'égaroient à travers les

rochers , & chaque instant augmentoit leurs richesses. Déjà leur Chef promettoit à Nadir une place distinguée parmi sa troupe ; mais lui-même ne put résister à l'envie de partager la recherche des autres.

Nadir profita de ce moment pour s'éloigner. Un bois voisin s'offrit à ses regards ; il s'y jeta & prit les chemins les plus détournés. Mais une fleche lancée à travers le taillis vint lui percer le bras & le contraignit de s'arrêter. Il se croyoit poursuivi par les Brigands , lorsqu'un bruit de chasse lui fit perdre cette idée. Il vit paroître une femme d'un extérieur important , & suivie d'un nombreux cortège.

Elle reconnut sa fleche , & la bonne mine de Nadir augmenta le regret qu'elle eut de l'avoir blessé. Il n'hésita pas à se laisser conduire chez elle , & il fut traité en homme à qui l'on veut faire oublier ce qu'il souffre. Nadir admira les effets du hasard. C'étoit chez Azéma même qu'il l'avoit conduit ; il se hâta de l'instruire du complot des Brigands , & de la manière dont lui-même en avoit été instruit.

Cet avis jeta l'alarme dans tout le Pa-

lais d'Azéma. Nadir, quoique blessé, marqua une assurance qui en inspira aux autres. On fit venir des secours si à propos, on prit des précautions si justes, que les Brigands furent eux-mêmes surpris lorsqu'ils croyoient surprendre.

---

## C H A P I T R E IV.

AZÉMA, redevable de la vie à un homme qu'elle avoit blessé, ne mettoit de bornes, ni à sa reconnoissance, ni à ses soins. Elle croyoit ne satisfaire que sa générosité : elle se trompoit. Azéma, dans un âge plus que mûr, conservoit toutes les passions de sa jeunesse. Pour Nadir, il n'étoit occupé que de sa guérison & de son départ. Le silence de son Oracle l'étonnoit. Il soupiroit après de nouvelles aventures. Azéma l'interrogea sur les motifs de son voyage. Il lui avoua que ce motif n'étoit autre que la curiosité de voir plus d'un climat. Il peut donc être suspendu, reprit elle ; à votre âge on a long-temps le loisir de parcourir toute la terre. Nadir

insista, mais il fut forcé de souscrire au délai d'un mois. Azéma croyoit ce délai suffisant pour mettre l'Indien dans le cas d'en souhaiter un plus long.

Il sentoît parfaitement ce qui engageoit Azéma à le retenir, & encore mieux qu'elle le retenoit en vain. Il n'eut pour elle que des égards qui ne signifient rien, & qu'une femme surannée prend aisément pour des soins. Azéma y fut trompée; mais Nadir ne la désabusa point, parce qu'il s'apperçut qu'elle craignoit de l'être.

## CHAPITRE V.

AZÉMA avoit la dévotion de son âge. Elle voyoit souvent les Bonzes chez eux, & les recevoit plus volontiers chez elle. Un d'entr'eux, qui ne visitoit jamais personne, étoit célèbre par son austérité. On accouroit de toutes parts pour le voir se froisser les épaules, & Azéma obligea Nadir d'en être plus d'une fois le témoin.

Il remarqua que le Bonze le fixoit d'un œil curieux, & cette curiosité excita la

sienne. Le jour suivant , il retourna à l'Hermitage à certaine heure où l'Hermite n'attendoit personne , & laissoit reposer sa discipline. Il en fut reçu avec une aménité rare parmi les Bonzes , & trouva dans ses discours une noblesse qui lui parut plus rare encore.

Nadir se dispoisoit à lui faire quelques questions , lorsqu'il se vit obligé de satisfaire aux siennes. L'Indien lui fit part de ses desseins de voyage , de la rencontre , du complot & de la défaite des Brigands ; enfin de son séjour chez Azéma.

A ce nom , le Bonze parut se troubler. De grâce , poursuivit-il , ne me déguisez rien ; de quel œil Azéma vous envisage-t-elle ? Je vois que ses égards vous sont bien dûs , & je serois beaucoup plus surpris qu'elle se bornât à de simples égards. Votre aspect , & la connoissance que j'ai du cœur d'Azéma , sont mes garants.

Etonné de ce langage , Nadir soupçonna le Bonze d'être son rival ; & n'en devint pas plus son ennemi. Enfin , pressé de nouveau par ses questions & par sa propre curiosité , il lui avoua ce qu'Azé-



ma lui avoit laissé plus qu'entrevoir. Que je serois heureux , s'écria le Prêtre Indien ! si vous pouviez répondre à ses sentimens ,

A ces mots l'Hermite ouvrit une porte imperceptible à quiconque n'en étoit pas prévenu. Il invita Nadir à le suivre , & tous deux entrèrent sous une voûte où le jour ne pénédroit jamais. Ils arrivèrent au bout de quelques minutes à un souterrain plus vaste , & éclairé par une lampe. Là ils trouverent une femme d'une rare beauté , ayant pour toute compagnie un jeune enfant. Vous voyez , dit l'Hermite à Nadir , la fille d'Azéma , & le fruit d'une union traversée , mais constante.

La surprise de l'Indien étoit à son comble. Elle ne diminua point par la suite du discours du faux Bonze. J'ai , poursuivit-il , occupé les premiers emplois Militaires de cet Etat. Ma fortune égaloit celle d'Azéma. Je vis sa fille , & je l'aimai pour toute ma vie. Je fus assez heureux pour ne point lui déplaire , & assez infortuné pour plaire trop à celle de qui elle dépendoit. Je parle d'Azéma. Cette mere jalouse regarda bientôt l'hommage que j'offrois aux charmes

de sa fille comme un larcin fait aux siens. Elle lui destina un autre époux, & me laissa la liberté de prendre le change. Mon cœur n'y étoit pas disposé. Je querellai mon Rival, nous nous battîmes, il succomba sous mes coups, &, pour achever de me rendre coupable, j'enlevai ma Maîtresse.

On s'empara de mes biens, on procéda contre mes jours. Nous errâmes longtemps, sans qu'aucun des Rois tributaires de cet Empire osât nous donner asyle. Enfin, je crus qu'un travestissement tel que celui-ci pourroit me soustraire au danger d'être reconnu. Je crus même pouvoir hasarder d'habiter cette contrée. J'en connoissois tous les détours, & peut-être suis-je le seul qui ait jamais connu ceux de cette caverne. Depuis quatre ans je l'habite avec Adelli : c'est le nom de celle que vous voyez. Mon austérité apparente, ma retraite assidue, m'attirent la vénération des peuples, & plus d'une fois j'ai vu Azéma visiter avec respect celui dont elle a juré la perte.

Le faux Hermite cessa de parler, &

défit en même-temps une barbe grise & postiche qui le défiguroit. Il se débarrassa de quelques autres ajustemens grotesques, & parut aux yeux de Nadir sous un extérieur qui justifioit le choix d'Adelli & le goût d'Azéma.

Nadir songeoit déjà aux moyens d'adoucir cette dernière ; car il présumoit bien qu'elle n'avoit encore pardonné, ni à sa fille, ni à son gendre. Que puis je, demanda-t-il au faux Hermite, opérer en votre faveur ? Exigez tout ce qui me sera possible. Ce que vous pourriez facilement, reprit ce dernier, le voici : Azéma vous aime, elle peut tout auprès de l'Empereur ; ses sollicitations & même son consentement feroient suivis de ma grace. Peut-être mettra-t-elle un prix à cette grace ; mais j'espère que vous ne mettrez point de bornes à votre générosité.

Nadir s'éloigna en promettant de n'y rien épargner, & embarrassé sur les moyens d'y réussir.





## CHAPITRE VI.

**S**ON pouvoir sur l'ame d'Azéma augmentoit chaque jour, & le courroux de cette dernière contre son gendre diminuoit d'autant. C'étoit le moment de le servir, & Nadir en profita. Il ne parut instruit de cette aventure que par la Renommée; il plaida la cause des absens avec un succès qui bientôt le fit trembler pour lui-même. J'avoue, lui dit Azéma, que Zéangir (c'étoit le nom de l'Hermite) est bien coupable; mais il me le paroît moins, depuis que son malheur vous intéresse. J'eus pour lui des sentimens dont il ne sçut pas profiter. Un autre sans doute en connoîtra mieux le prix. Qu'en dites-vous, Nadir?

Cette question embarrassâ l'Indien voyageur. Toutefois, il fallut répondre, & assurer Azéma que ses bontés devoient paroître précieuses aux yeux de tout le monde. Elle lui fit entendre délicatement, qu'il lui suffiroit qu'elles le fussent aux siens.

Toujours plus embarrassé , Nadir l'assura de son respect ; mais Azéma vouloit quelque chose de plus.

Il revit l'Hermite & Doris : l'un & l'autre redoublèrent leurs instances : Nadir sentit redoubler sa compassion ; mais sa froideur pour Azéma étoit toujours la même. Il eut recours à la feinte ; ressource dont les femmes savent si bien faire usage contre nous , & que nous employons avec un égal succès contre elles. Après avoir fait de nouvelles instances auprès d'Azéma , & toujours inutilement , Nadir ne parut plus occupé que de son prochain départ. Azéma en fut excessivement troublée. Elle voulut sçavoir la cause d'un changement si subit , & Nadir ne lui en fit point mystère. Il lui apprit que son inflexibilité envers son gendre & sa fille , lui ôtoit l'envie d'en être plus long-temps le témoin.

Un tel aveu ne sembloit propre qu'à irriter Azéma de plus en plus ; il produisit un effet tout contraire. Celle à qui il s'adressoit , jugea qu'elle alloit perdre Nadir sans recouvrer Zéangir , & cette idée la rendit plus traitable. Elle offrit d'elle-

même à Nadir le pardon qu'il avoit en vain sollicité en faveur du faux Hermite , & qu'il ne sollicitoit plus. Elle n'eut ensuite qu'à parler , pour obtenir de l'Empereur une grace que lui-même desiroit d'accorder. Nadir alors conduisit Azéma à l'Hermitage , & jusques dans l'affreux souterrain.

Ici l'Auteur Indien auroit pu rapporter tous les détails de cette reconnoissance , & se rendre utile à plus d'un Tragique moderne ; mais il glisse rapidement sur les choses , & l'on pourroit souvent faire un gros Livre d'un seul de ses Chapitres. Il se borne à nous dire qu'Azéma s'émut , pleura , & ne vit plus dans Adelli que sa fille , & dans Zéangir que son gendre.



## CHAPITRE VII.

LE bruit de cette réunion se répandit par toute la Contrée. On admiroit les talens de celui qui en étoit l'auteur. Quels différends ne pourroit-il pas prévenir , ou

terminer , disoit-on , puisqu'il a sçu mettre fin à une haine soutenue par la jalousie ? On oublioit l'ascendant naturel qu'un médiateur bien fait , & âgé de trente ans , a sur l'esprit d'une femme de quarante.

Il s'agissoit de choisir un souverain Juge pour toute la Province. Plusieurs concurrents aspiraient à cette dignité ; mais l'un étoit trop bon parent , l'autre ami trop zélé , l'autre mari trop docile. Celui-ci ne pouvoit rien refuser à l'Esclave qui le chauffoit tous les jours ; celui-là accordoit tout aux Beautés qui ne lui refusoient rien. Au milieu de ce concours , Nadir Etranger , mais soutenu par la réputation qu'il venoit de s'acquérir , fut élu avec acclamation. Il refusa d'abord cette place , non moins pénible qu'honorable ; mais pressé de toutes parts , il fut contraint de l'accepter.

On applaudit long-temps à ses décisions. Il étoit incorruptible , & ses lumieres naturelles suppléaient à celles qu'il n'avoit point acquises : son attention à refuser tous les présens qu'on lui offroit , lui en attira du Souverain qui l'enrichirent. Na-

dir, en un mot, ne voyoit rien de plus facile que d'être équitable.

Une jeune veuve, qui joignoit beaucoup d'esprit à une extrême beauté, vint lui exposer, d'un air séduisant, une cause des plus douloureuses. Il ne jugea pas d'abord que la veuve eût raison ; mais il la trouva excessivement belle. Il s'agissoit d'un objet important, & la jeune veuve multiplia ses sollicitations. A mesure qu'il la voyoit, Nadir trouvoit en elle de nouveaux charmes, & moins de difficultés dans son affaire. De plus, elle choisit un Avocat éloquent. Il acheva de séduire le nouveau Juge. La veuve gagna son procès sans réserve, & résolut de n'en mettre aucune à sa reconnoissance.

Nadir, un instant après, rencontra une famille toute éplorée. C'étoit une autre veuve & quatre orphelins ruinés par le jugement qu'il venoit de rendre. Ce spectacle le toucha ; il voulut, quoiqu'un peu tard, questionner la veuve affligée. Elle lui parla avec toute l'éloquence qu'inspirent la douleur & la vérité. Il comprit qu'il n'auroit pas dû la condamner ; mais



il ne pouvoit révoquer un jugement prononcé. Nadir fit donc tout ce qui lui étoit possible , & ce que peu d'autres eussent fait. Il calcula la perte qu'il avoit causée à cette veuve. Elle égaloit tout ce qu'il possédoit lui-même ; mais ce calcul ne le rebuta point. Il prit le parti de se dépouiller de tout , & d'en revêtir celle qu'il avoit dépouillée injustement.

Nadir s'aperçut alors que la place qu'il occupoit , exigeoit , & de grandes lumières pour ne se tromper que rarement , & de grandes vertus pour ne succomber jamais , & de grands trésors pour réparer ses bévues , ou ses foiblesses. Il jugea que tous ces avantages lui manquoient. Azéma réitéroit cependant ses offres ; mais Nadir persistoit dans ses refus. Elle mit donc fin à ses avances , & prit un parti extrême ; chose assez naturelle dans une femme rebutée & confuse. Azéma donna à son gendre & à sa fille tout ce qui lui restoit. Elle fit plus encore , elle se retira dans la grotte qu'ils avoient habitée si long-tems. Elle ne s'y fit accompagner que d'une seule femme , & résolut de n'y admettre

aucun homme , fans même en excepter Nadir. La Légende Indienne assure qu'elle tint parole , & la place au nombre de ses plus saintes Héroïnes.

Pour Nadir , il eut recours à son Oracle ordinaire , & y trouva cet ordre : FUIS LE REPOS ET TES AMIS. C'étoit lui prescrire de fuir Zéangir & Doris , qui lui prodiguoient les marques de reconnoissance. Il jugea , en même tems , devoir se rendre dans une Cour , lieu où , pour l'ordinaire , on ne trouve ni amis , ni repos.



## CHAPITRE VIII.

IL prit la route de l'Etat le plus voisin , parcourut la Capitale , & vit la Cour. Une Princesse jeune , belle , & qu'on ne gouvernoit pas , y régnoit. Elle se promenoit dans ce moment sur une terrasse que baignoit l'Indus. Un petit doguin qu'elle chérissoit y tomba , & l'alarme fut universelle. La Reine sur-tout étoit hors d'elle-même. Nadir avoit lu le matin dans son Livre : FAIS LE CONTRAIRE

DE TOUS LES AUTRES. Il vit que la rapidité du fleuve effrayoit tous les courtisans, & il n'hésita pas à s'y jeter. La Reine charmée le fit secourir si à propos, qu'il sauva & lui-même, & le doguin.

Cet événement fit l'entretien de plusieurs jours. Il étoit difficile que la Princesse ne fût pas reconnoissante d'un pareil service. Elle fut même charmée d'en être redevable à Nadir ; bien-tôt il obtint toute sa confiance ; & se vit complimenter par ceux qui eussent voulu l'anéantir. La distribution des emplois & des graces étoit à son choix ; mais il n'en abusa point. Nadir avoit des lumieres naturelles, souvent supérieures à toutes celles de la politique. Il tira de l'obscurité quelques personnages qui n'avoient que du mérite, donna peu à quelques Auteurs qui demandoient beaucoup, & beaucoup à d'autres qui ne demandoient rien, réforma des abus, soulaça le peuple, & parvint à n'être haï que des trois quarts de la Nation, sans y comprendre toute la Cour.

Il faut en excepter les femmes. Presque toutes le jugeoient digne de la place qu'i

occupoit. Chaque jour plus d'une beauté sollicitoit auprès de lui quelque grace, en faveur de son époux, ou de son amant, & la complaisance du Ministre eût pu lui en valoir d'autres; mais il ne jugeoit point du mérite d'un Sujet par la beauté de sa femme, ou de sa maîtresse. Il en fut loué dans un billet, où l'on ne lui proposoit aucunes conditions, excepté de se laisser conduire les yeux bandés. Il étoit nuit, & la proposition pouvoit être équivoque; mais Nadir avoit lu dans le Livre d'airain : SÇACHE A PROPOS NE PAS VOIR. D'après cette réponse, il crut pouvoir faire ce qu'on exigeoit de lui. On le promena quelque temps; ensuite il fut laissé sans bandeau dans un lieu où tout annonçoit la volupté. Il étoit attendu par une femme masquée, mais dont la blancheur & la taille parloient en faveur des traits qu'il ne voyoit pas.

Voici encore une de ces occasions où l'Auteur Indien brusque les choses. Il nous dit simplement que Nadir retourna plusieurs fois à ce rendez-vous nocturne; mais toujours avec les mêmes précautions,

tions, & fans que l'Inconnue quittât son masque , excepté lorsqu'il reprenoit son bandeau.

Il formoit mille conjectures , & brûloit de les vérifier. Mais la chose n'étoit pas facile , & pouvoit être dangereuse. Nadir se perdoit dans ses idées : on lui parloit souvent de la Reine ; & il en faisoit l'éloge. A la fin il soupçonna qu'on vouloit qu'il lui trouvât quelques défauts. Il y rêva quelque tems , & dit qu'elle se coëffoit mal. On ne lui répondit rien ; mais le jour suivant Nadir se vit conduire dans une étroite prison.

Sa disgrâce occasionna mille faux raisonnemens. Les uns l'accusoient d'avoir trahi l'Etat qu'il gouvernoit ; les autres , de s'être ennuyé de la simple qualité de Ministre. On imprima qu'il avoit conspiré contre les jours de la Reine , & causé la mort de son perroquet. Lui-même ne savoit s'il en devoit croire ses soupçons. Mais vainement il demanda qu'on l'instruisît de son crime.





## CHAPITRE IX.

NADIR enfermé, sans en pouvoir pénétrer la cause, s'abandonna quelque tems à ses réflexions, & eut ensuite recours à son Oracle. Il y lut ces mots : *la nuit la plus sombre est souvent préférable au jour le plus brillant.* La prison où se trouvoit Nadir, étoit une prison d'Etat : il occupoit une chambre où le jour donnoit en plein. Il jugea qu'elle déplaîsoit à son guide, & demanda en grace d'être conduit dans un noir cachot ; grace qui sur le champ lui fut accordée. On assura même que la Reine eut regret de n'avoir pas prévenu ses desirs à cet égard.

Quant à lui, il attendoit paisiblement la suite de cette aventure. Mais l'image de Zulma vint s'offrir à sa mémoire. Tendre Zulma, s'écria-t-il, vous m'aimiez ; votre amour étoit exempt de caprices, ou du moins vos caprices ne m'eussent jamais privé de ma liberté ! Il prononça ces derniers mots avec action, & d'un

ton de voix fort élevé. Ils furent entendus d'un prisonnier qu'il ne voyoit pas, quoiqu'ils habitassent le même cachot. Ce compagnon d'infortune jugea que Nadir ne parloit si haut, que parce qu'il craignoit beaucoup. Rassure-toi, lui dit-il, tes maux vont bien-tôt finir; tes fers, si tu en as, seront bientôt brisés. Dans peu, enfin, tu feras vengé, comme moi, de la Reine & de son imbécille Ministre.

Qu'on juge de l'étonnement où ces mots jetterent Nadir. Il s'approche de l'endroit d'où ils partent, & questionne celui qui vient de les prononcer. Il apprend que cet homme qui menace un Ministre & une Reine, est chargé de fers qu'il ne peut même soulever. Nadir veut sçavoir la cause de sa disgrâce, & ce qui l'anime contre ceux qui gouvernent. Je ne connois point le Ministre dont je te parle, reprit le prisonnier; mais il est du nombre de mes successeurs que je dois haïr tous. Je gouvernai, comme eux, autrefois cette Reine qui m'a depuis fait enfermer. Je voulus monter sur le Trône, lieu qui me sembla toujours peu fait pour une femme,

& il arriva que cette même femme eut encore assez de crédit pour me précipiter où tu me vois. Mais j'eus des partisans qui me sont restés fidèles, & qui ne furent jamais soupçonnés. Ils m'instruisent de tout ce qui se passe, de tout ce qu'ils font pour me secourir, &, ce qui vaut mieux encore, de la certitude qu'ils ont d'en venir à bout. Tu vois, poursuivit le captif, que ton sort est lié au mien. L'instinct qui doit me mettre en liberté, va te rendre la tienne. Ce n'est pas tout; je te promets la place de ce Nadir mon successeur. Il est, dit-on, l'ami le plus intime, le plus zélé de la Reine; il périra comme elle, & avant elle.

Nadir fut tenté de croire que cet homme extravaguait. Il en jugeoit par l'imprudence de son aveu. Cependant, ajoutoit Nadir en lui-même, un aveu, quoiqu'imprudent, peut être vrai. Affirmer le contraire seroit faire trop d'honneur à l'humanité. Ce captif doit juger de mes sentimens par les siens. Il doit me croire intéressé au succès de ses vues, au recouvrement de ma liberté. Joignons à tous



ces motifs la nécessité de parler après tant d'années de silence, & son discours ne nous étonnera plus.

Il songeoit aux moyens d'instruire la Reine du danger qui la menaçoit, chose difficile & hasardeuse. Il étoit à craindre que ceux à qui seuls il pouvoit s'adresser ne fussent vendus au Ministre enchaîné, & ne trahissent sa confiance. Heureusement pour Nadir & pour la Reine, elle se repentit d'avoir acquiescé à sa demande; c'est-à-dire, d'avoir souscrit à ce qu'on le transférât de sa prison dans un cachot. La priere qu'il lui avoit faite à ce sujet lui parut une insulte, une bravade. Elle ordonna qu'il fût remis dans une prison plus claire encore que la première.

Arrivé dans ce nouveau gîte, il ne balança plus à faire demander une courte audience à la Reine, & fut obligé de la demander trois fois. La Reine enfin parut à ses yeux, & d'abord il remarqua que son genre de coëffure étoit changé.

Nadir, sans se plaindre, ni entreprendre de se justifier, lui répéta tout ce que le hasard l'avoit mis à portée d'entendre.

Elle n'interrompit son discours que par des soupirs. Ah ! Nadir, s'écria-t-elle, je vois toute l'étendue de votre générosité, & de mon injustice. Mais oubliez-la : je vous remets le soin de me défendre & de me venger.

Il baissa respectueusement une main que la Reine lui tendit. Avouez, lui dit-elle, que ces tresses, artistement rassemblées sur ma tête, produisent un bon effet. Nadir en convint & sortit de prison.

Les faux raisonnemens furent de nouveau prodigués. Ils furent suivis de ceux qu'occasionna l'enlèvement des principaux Chefs de l'entreprise manquée. On les relégua dans une Ile où leurs brigues n'étoient plus à craindre.

La tranquillité fut rétablie, & Nadir rentra dans tous ses droits. Ceux qui s'étoient le plus réjouis de sa disgrâce, parurent les plus satisfaits de son retour en faveur. Un Poète, qui l'avoit satyrisé sur sa prison, le félicita sur sa liberté par une Ode. Nadir lui pardonna l'éloge & la satire, ne se vengea de personne, & parut content de tout le monde.

Peut-être alloit-il percer entièrement les mystères de la nuit. Le Livre d'airain parut s'y opposer ; & Nadir , dont la destinée étoit de s'ennuyer par-tout , ne résista point à l'Oracle. Il prit congé de la Reine , essuya ses reproches , & fut contraint d'accepter ses présens. Heureux , disoit-il en s'éloignant , qui éprouve tour-à-tour les faveurs & les injustices des Grands ! Il perd la manie d'aspirer aux unes , & de s'exposer aux autres. Au milieu de ces réflexions , il marchoit vers l'Etat le plus voisin de celui qu'il venoit de gouverner. .



## CHAPITRE X.

SA suite annonçoit un homme riche , & il l'étoit. Mais après avoir brillé quelques jours dans la Capitale du Sévagy , il trouve de nouveau écrit dans son Livre :  
 SÇACHE A LA FOIS CONTENTER LES AUTRES  
 ET TOI-MÊME.

Cet ordre n'étoit pas d'une exécution facile : Nadir rêva quelque tems aux

moyens d'y fatisfaire, & il n'en vit pas de plus réel que d'enrichir les autres à ses dépens : c'étoit en même tems se fatisfaire lui-même.

Il récompensa d'abord tous ceux qui l'avoient servi, & publia la distribution de ce qui lui restoit. Alors accoururent vers lui une infinité de Sévagiens pauvres, & beaucoup d'autres qui ne l'étoient pas. Nadir ne se réserva rien. Il eut ensuite recours à son Oracle ordinaire, & ayant interprété sa réponse, il se fit Hermite.

C'étoit une chose facile à un homme dépouillé de tout. La retraite qu'il choisit, étoit agréable & commode autant que les seules productions de la Nature peuvent l'être. Une grotte que le nouveau Cénobite n'eut que la peine de décorer d'un tapis, & d'un lit de feuillages, devint son asyle. A quelques pas de-là couloit une fontaine, & plus loin s'élevoient une infinité d'arbres chargés de fruits. Là, Nadir attendit paisiblement les suites de sa métamorphose.

Cette solitude lui rappella les lieux de sa naissance, & cette idée fut suivie de

celle de Zulma : soit remords, soit tendresse, jamais cette image ne le trouvoit tranquille. Nadir réfléchissoit ensuite sur les événemens de sa vie. Il trouvoit sa destinée bizarre, & sa chute ridicule. Heureux, disoit-il, qui sçait borner sa demeure à ses propres foyers, son ambition à ce qu'il possède, & ses amours à sa première Maîtresse ! Il ne risque pas d'être un jour prisonnier sans cause, fugitif sans dessein, ou Hermite sans vocation.

Déjà huit jours s'étoient écoulés depuis que Nadir s'occupoit de ces réflexions, vivoit de fruits, & se désaltéroit à sa fontaine. Il ouvrit son Livre par hasard, & y trouva ces mots : COURONNE L'INDIGENCE ET LA VERTU.

Cet ordre donné à un Hermite étonna Nadir pour la première fois. Il chercha néanmoins dans toute la contrée qu'il habitoit, quelqu'un qui réunît ces deux conditions. Il erra long-tems sans trouver ce qu'il cherchoit. Les uns devoient toute leur vertu à leur bien-être, les autres n'étoient qu'indigens, ou gémissaient d'être vertueux à ce prix. Un Indien, qui fuyoit les

hommes & tout ce qui peut flatter leur ambition, parut à Nadir mériter l'application de l'Oracle. Mais bientôt il reconnut, & qu'il s'étoit trompé, & que cet homme se trompoit lui-même. Ce n'étoit point vertu; c'étoit orgueil & misanthropie.

Nadir de retour à sa grotte, n'esperoit plus pouvoir satisfaire à l'Oracle, & jugea qu'il n'avoit voulu que l'éprouver. Mais cet Oracle subsistoit toujours. Nuls traits gravés sur le Livre d'airain ne le défavoient. Nadir méditoit donc de nouvelles recherches. Un jour qu'il s'approchoit de sa fontaine, il vit une jeune personne s'en éloigner. Elle n'étoit, pour ainsi dire, couverte que par ses cheveux prodigieusement longs, & toute sa personne annonçoit moins une Indienne qu'une Sauvage. Notre Hermite la suivit à travers les détours & l'obscurité d'un bois. Il la vit se glisser dans une cabane presque imperceptible, & il n'hésita pas d'y entrer après elle.

Tout dans ce lieu annonçoit l'indigence, & Nadir espéra y trouver tout ce qu'il

cherchoit. Un Vieillard vénérable attira d'abord son attention. Il paroissoit troublé de cette apparition subite. Ne craignez rien, lui dit Nadir, je cherche la vertu que trahit la fortune, & ne sçais point la trahir.

Les discours du Vieillard lui firent bientôt juger qu'il ne s'étoit pas trompé. Il parloit peu, malgré son âge, & ne parut curieux que parce qu'il étoit prudent de l'être. Nadir satisfit à une partie de ses questions, & lui en fit à son tour. La jeune personne s'étoit éloignée par une honte naturelle de son état, & l'Hermite quitta le Vieillard, bien persuadé qu'on ne pouvoit être ni plus pauvre, ni plus vertueux.

Il le revit le jour suivant; & à sa troisième visite, il lui proposa de régner. Ce langage fit juger au Vieillard que la solitude égardoit quelquefois la raison. Il regardoit l'Hermite sans lui répondre. Celui-ci, pour mieux exciter sa confiance, lui fit voir les paroles écrites dans son Livre, & lui dévoila le secret de ce Livre mystérieux.

Le Vieillard fixa de nouveau l'Hermite, d'abord avec étonnement, & bientôt avec joie. Dieux ! s'écria-t-il, enfin je vois une partie de mon songe s'accomplir. Faites que le reste s'accomplisse de même.

Ce souhait redoubla la curiosité de l'Hermite. Il pria le Vieillard de s'expliquer plus clairement. Oui, reprit ce dernier, ce sont-là vos traits, c'est vous qui tant de fois m'apparûtes en songe ; & sans doute la main de Brama daigna graver les paroles que je viens de lire. Mais, pourfuivit-il, ce n'est pas moi qu'il faut couronner.



## CHAPITRE XI.

**L**E Vieillard fit asseoir Nadir sur un lit de feuillages, seuls ornemens de cette cabane. Vous voyez en moi, lui dit-il, un Favori du dernier Roi de cette contrée. J'étois sincère, & dès-lors mauvais courtisan ; mais il souffroit encore passablement la vérité. Je la lui dis un jour qu'il ne vouloit pas l'entendre, & toute ma faveur



disparut. Je fus rebuté, enfermé & oublié dans ma prison.

Quatre ans s'étoient écoulés depuis ma disgrâce, & j'étois parvenu à n'en plus desirer la fin. Un jour le Roi daigna descendre dans mon cachot. Son arrivée me troubla ; mais ce fut plutôt émotion que joie. Il m'embrassa en soupirant, & détacha lui-même mes fers. Cette sensibilité me fit juger qu'il étoit malheureux. Je ne me trompois pas.

Ce Prince m'avoit donné pour successeur un homme qui se piquoit de ne m'imiter en rien. Il ne donnoit au Roi que des conseils agréables, lui déguisoit ses défauts, & servoit ses foiblesses. Bientôt sa faveur effaça toute celle dont j'avois joui ; mais son ambition alloit encore plus loin. La Reine étoit belle ; il osa l'aimer. Il jugea que, pour lui plaire, une couronne étoit indispensable, & il osa ambitionner celle du Roi.

La guerre s'étoit allumée entre ce Prince & deux de ses voisins. Obligé de diviser ses forces, il s'en réserva une partie, & chargea Yansu (c'étoit le nom de son Fa-

vari) du commandement de l'autre. Je ne m'arrêterai point à détailler les événemens de cette guerre. Chaque Parti fit de très-grandes actions & de plus grandes fautes. Enfin le Roi se laissa surprendre, & fut défait. Au contraire Yansu resta vainqueur. Il est rare qu'un Général cherche à détruire l'ennemi qu'il vient de battre. Yansu fit plus, il traita avec les vaincus, s'unit avec les vainqueurs du Roi, & le contraignit à se réfugier vers sa Capitale.

Yansu avoit déjà osé informer la Reine de son amour & de ses desseins. Il l'exhortoit à ne rien craindre des événemens, puisque tous ne tendoient qu'à la faire régner.

Le Roi n'avoit eu pour elle jusqu'alors que de la froideur. Il l'aima éperduement dès qu'il se vit en danger de la perdre. Mais résolu de ne point l'exposer aux hasards d'un siège, il n'osoit la confier à personne. En cet état, il se souvint que j'avois existé. Il eut recours à moi. Mon âge, mon expérience, & plus encore mes réflexions, m'avoient appris à pardonner aux hommes leurs fautes, & sur-tout aux

Rois, qui ne doivent qu'à eux leurs lumières, & que tout conspire à égarer.

J'acceptai l'emploi qui m'étoit offert; je conduisis au Port le plus voisin la Reine, & une jeune Princesse de quatre ans, seule héritière du Trône de Sévagy. L'une & l'autre étoient déguisées. J'avois pris la même précaution. Nous abordâmes dans une de ces Isles dont ces Mers sont parsemées. Là, nous attendîmes des nouvelles de la destinée du Roi. Un Exprès nous en apporta d'abord de favorables. Il venoit de gagner une grande bataille. Huit jours après la renommée publia qu'il venoit d'en perdre une plus grande avec la vie, & la renommée disoit trop vrai.

La Reine suivit de près son époux, & me laissa le pénible emploi d'élever sa fille. Les Peuples qui habitoient la même Isle que nous, étoient Sauvages & Barbares. J'en adoucis une partie; mais le Souverain qui prétend l'être de cette Isle, s'en alarma. On lui dit que j'enseignois à ces Sauvages qu'ils étoient des hommes; il jugea que je devois être puni. Je fus arrêté par son ordre, & volé par ceux qui

m'arrêtoient. Enfin , le zèle des Insulaires nous arracha de leurs mains, l'Orpheline & moi. Je m'embarquai secrètement avec elle , & nous revîmes le Continent. J'errai quelque tems avec l'héritière de Sévagy , espérant lui assurer la protection de quelque Prince voisin. L'Usurpateur les avoit tous séduits ; & , loin d'être secourus par eux , il nous fallut les craindre.

Je ramenai la Princesse dans ses propres Etats , & je crus devoir préférer cette solitude au séjour des villes. Depuis six ans je l'habite , sans avoir été ni reconnu , ni inquiété. J'espérois toujours que quelque révolution arracheroit Yansu d'un Trône usurpé. Ses crimes sont trop grands pour rester toujours impunis. J'en crois & mes pressentimens , & votre Livre , & vous. Je fais plus ; je crois que , dans une situation désespérée , il faut donner quelque chose au hasard.

Zanti ( c'étoit le nom du Vieillard ) fit voir à l'Hermite l'héritière qu'il devoit couronner. C'étoit la même qu'il avoit déjà prise pour une Sauvage. Elle étoit à demi-vêtue , moins pour tromper ses ennemis ,

que par l'impossibilité de se mieux vêtir. Le Vieillard conservoit toutefois & l'anneau de la Reine, & quelques autres bijoux qui pouvoient attester l'origine de la jeune Princesse. La Nature, d'ailleurs, avoit mis entre elle & sa mere une parfaite ressemblance, & quiconque avoit pu voir l'une, eût aisément reconnu l'autre. Mais Nadir comptoit encore plus sur l'appas de la nouveauté; instruit que le peuple croit toujours facilement ce qui l'étonne.

L'Orpheline prit avec le Vieillard & l'Hermite la route de la Capitale, où leur arrivée excita un grand concours de peuple. On les entouroit avec curiosité. Alors Nadir s'écria : *Peuples, voici votre Reine; couronnez-la, & punissez l'Usurpateur qui regne à sa place.*

Ces mots exciterent la plus grande rumeur dans cette assemblée. Quelques-uns les répétoient par acclamation, d'autres pour s'en moquer. Le bruit en est bientôt porté jusqu'au Palais d'Yanfu; ses Gardes accourent. On saisit la Princesse, le Vieillard & l'Hermite, & tous trois sont conduits dans des cachots séparés.



## CHAPITRE XII.

NABIR réfléchit de nouveau sur la bizarrerie de sa destinée. Il ne crut pas toutefois qu'elle dût se terminer par des fers, ou par une mort honteuse. Il n'étoit inquiet que de l'état où se trouvoient & l'Orpheline & Zanti. Le souvenir de Zulma vint encore le distraire & l'affliger. Il s'en occupoit malgré lui si-tôt qu'il étoit malheureux. Tendre Zuhna, disoit-il, je vous fuis ; mais votre image me suit sans cesse, & mes remords vous vengent assez de mon crime.

L'Usurpateur voulut voir celle qui prétendoit le détrôner. Il retrouva en elle tous les traits de la Reine, & ne douta point qu'elle ne fût sa Fille. Certe vue ralluma en lui des feux mal éteints. Il n'ignoroit point la mort de celle qui les avoit fait naître, & la jeune Princesse lui parut digne de la remplacer. Yansu la fit couvrir d'habits plus convenables à sa naissance. Ils donnerent un nouveau lustre

à ses charmes , & un nouveau degré de force à l'amour du Tyran.

Celui-ci redoutant la vertu du Vieillard , & la hardiesse de l'Hermite , résolut de les faire périr ; & aussi peu sage que beaucoup de Tyrans Dramatiques , il voulut les faire périr aux yeux du Peuple. Tous deux furent conduits vers le lieu destiné pour leur supplice. Une foule immense y accourut. Nadir s'écria de nouveau :  
 » Peuples , on immole à vos yeux le sage  
 » Zanti , le seul qui soit resté fidèle à son  
 » Roi. »

Au nom de Zanti tous les Citoyens vertueux s'émurent. Tous reconnoissent aisément le sage Vieillard , tous le plaignent ; mais tous bornent leurs soins à le plaindre ; car la vertu est rarement entreprenante , & la sagesse ne l'est jamais. En même temps le Peuple reconnut son bienfaiteur dans l'Hermite. Il jugea que celui qui l'avoit enrichi méritoit bien de vivre. Chacun s'arme de ce qu'il trouve sous sa main ; on arrache l'Hermite & Zanti de celle des bourreaux ; la Garde est dispersée , le Palais forcé & pillé se-

lon l'usage. Yansu rassemble en vain quelques troupes ; il est tué dans le temps qu'il leur ordonne d'anéantir cette canaille.

Il étoit temps pour la jeune Captive. Déjà tout étoit préparé pour la faire épouse & Reine malgré elle. Mais tous ces préparatifs ne furent pas inutiles. Elle fut couronnée avec magnificence , & l'Auteur Indien nous observe qu'au milieu de cette pompe, elle n'oublia ni l'Hermite , ni Zanti.

Ce dernier reprit tous ses anciens droits , & en acquit de nouveaux. La mémoire du Tyran fut proscrite , & ceux qui lui devoient le plus , parurent le regretter le moins ; mais Zanti ne crut pas devoir mettre lui-même leur reconnoissance à l'épreuve. Il exhortoit la jeune Reine à haïr la flatterie , lui disoit toujours la vérité , & ne l'impatientoit que médiocrement.

Pour Nadir , il jouissoit avec étonnement du succès de cette entreprise , & toujours muni de son Oracle & de son froc , il se préparoit à de nouvelles aventures. Mais l'Oracle se taisoit , tandis que la Reine employoit tout pour engager Nadir à se



défaire du froc. Bientôt même il lui fallut chercher en lui de nouveaux talens. La Reine , qui vouloit absolument le récompenser , le fit Général de ses armées.

Nadir n'avoit que du courage , & un sens droit. Un vieux Militaire qui avoit vu gagner & perdre vingt batailles , crioit par-tout que ces qualités n'étoient rien sans l'expérience. Nadir voulut mettre la sienne à l'épreuve. Il reconnut qu'il avoit en effet trop de routine pour faire des fautes , & trop peu de génie pour en faire faire à l'ennemi.

Un Roi voisin prétendit venger la mort d'Yanfu , ou plutôt le remplacer. Le nouveau Général marcha à sa rencontre. Il temporisa d'abord , & eut le bonheur de paroître méprisable à son adversaire. Enfin , Nadir brûla ses propres magasins , & décampa avec précipitation. L'ennemi le poursuivit , & chantoit , chemin faisant , sa prochaine victoire. Nadir fuyoit toujours ; mais tout-à-coup il s'arrêta. Un de ses Généraux qu'il avoit fait partir avant lui pour ne marcher qu'après , vint prendre

l'ennemi en queue, tandis que lui-même le pressoit en tête. Bientôt cette armée jette son butin & ses armes pour fuir plus légèrement. Le Roi lui-même, blessé par Nadir, est fait prisonnier & conduit dans la Capitale. On lui imposa des conditions de paix fort douces, & qu'il trouva dures. Ce fut de n'attaquer aucun de ses voisins mal-à-propos, & de défendre ceux qui seroient injustement attaqués. Il souscrivit à ce traité, bien résolu de l'observer aussi long-temps qu'il ne pourroit l'enfreindre.



## CHAPITRE XIII.

**N**ADIR, à l'exemple de plus d'un Personnage célèbre, se voyoit tout-à-coup un grand Homme, sans bien sçavoir comment la chose étoit arrivée. Il eut d'autres occasions de manifester ses talens, & n'en échappa aucune de faire récompenser ceux d'autrui. Il punissoit la trahison, laissoit à ceux qui n'étoient que malheureux le tems de réparer leurs disgraces.

ces , & se gardoit sur-tout de commettre lui-même des fautes.

Zanti jugea que le nouveau Général méritoit de plus hautes récompenses , & la jeune Reine avoit déjà fait cette réflexion. Elle n'oublioit point qu'elle devoit tout à Nadir ; & , ce qui est encore plus rare , elle s'en souvenoit avec plaisir. Elle eût même volontiers partagé avec lui cette couronne qu'elle lui devoit. Mais il ne s'appercevoit point de ces dispositions , s'ennuyoit de la Cour , songeoit à Zulma , sans pourtant songer à la revoir , & aspirait à de nouveaux événemens , quels qu'ils fussent. Au milieu de cette perplexité , il ouvre son Livre , & y trouve ce qui suit :

*La Cour la plus tranquille est une Mer agitée. Une Mer agitée est souvent moins dangereuse que la Cour la plus tranquille.*

Nadir interpréta cet Oracle , d'après les dispositions de son ame. Cherchons , dit-il , sur la Mer un repos que la Cour ne peut nous offrir. Il sortoit pour demander à la Reine son congé , lorsque Zanti vint de sa part lui offrir sa couronne & sa main.

Il s'en excusa de son mieux, & réussit mal. Il fut obligé de s'expliquer avec la Reine, qui lui demanda s'il la trouvoit donc bien laide ? L'Indien ne lui répondit qu'en faisant l'éloge de ses charmes. Il appuya ensuite sur la jalousie que son élévation causeroit aux Courtisans ; il crut enfin devoir parler de Zulma, & de la passion qu'il conservoit pour elle en la fuyant.

Elle est donc bien belle, demanda encore la Reine d'un air de dépit ? Moins que votre Majesté, repliqua Nadir, embarrassé de la question. La Reine reprit un air plus serein. Elle demanda encore au Général s'il quittoit sa Cour pour se réunir à Zulma. Il l'assura qu'il alloit s'en éloigner plus que jamais. Ces mots rendirent à la Reine toute sa belle humeur, & valurent à Nadir son congé.

Il n'accepta de ses présens que ce qu'il n'en put refuser, &, après avoir pleuré avec elle & Zanti, il partit pour se rendre au Port le plus voisin.



CHA-

## CHAPITRE XIV.

Il trouva un vaisseau prêt à faire voile pour une contrée fort éloignée. Toutes lui étant indifférentes, il saisit cette occasion de s'embarquer. D'abord la navigation fut heureuse ; l'équipage juroit & s'enivroit tous les jours sous la protection de Neptune. Mais une tempête furieuse mit fin à cette joie. La violence des vents rendoit inutile toute l'habileté des Matelots. On crut devoir se débarrasser de ce qu'il y avoit de plus pesant dans le vaisseau. Cette précaution parut encore insuffisante. On jugea qu'il falloit immoler aux Divinités de la Mer quelqu'un de l'Equipage pour sauver le reste, & Nadir, étranger & riche, fut jugé le plus digne d'appaiser ces Divinités.

Il fut donc précipité, mais non avec ses richesses. Il nageoit machinalement, tantôt soulevé, tantôt englouti par les vagues. Enfin, il crut sentir la terre, & s'y accrocha de son mieux. L'obscurité occa-

sionnée par la tempête, ne lui permit point de distinguer d'abord ce qu'il touchoit. Il parvint à se soustraire entièrement aux vagues, & le jour ayant reparu, Nadir se trouva au sommet d'un rocher qui sembloit sortir du sein des flots.

Là, s'offrent de nouveau à sa mémoire tant d'événemens bisarres qui ont partagé sa vie, tant de fausses démarches qui ont produit ces événemens ; sa fuite, ses progrès, ses chûtes, l'inconstance des Souverains, celle du peuple, la sienne propre, & sur-tout Zulma trahie. Ah ! Zulma, s'écrioit-il encore, tendre Zulma, celui qui vous fuyoit, se trouve arrêté dans sa course, & privé d'alimens ; il va bientôt en servir au Requin ou au Nerval.

En raisonnant ainsi, il aperçut la terre que d'épaisses vapeurs lui avoient cachée jusqu'alors. Elle étoit trop éloignée de lui pour qu'il pût se flatter de l'atteindre. Il ignoroit, d'ailleurs, quelles Nations habitoient cette contrée, & si leur société valoit mieux que celle des Nervals & des Requins. Le Livre d'airain lui restoit ; mais pour cette fois il craignit de l'avoir

mal interprété. Pour comble d'embarras, il le consulta de nouveau , & n'en reçut aucune réponse.

Mais quelle fut sa surprise de voir un grand nombre de barques s'avancer vers lui & entourer son rocher ! Bientôt on l'obligea d'entrer lui-même dans une de ces barques, & il fut conduit vers la terre par tout ce cortège. Ses conducteurs pouffoient des cris de joie, & cette joie l'attrista. On aborde. Nadir est promené, montré & couru dans une grande Ville, & delà conduit dans un Temple.

Tout y annonçoit un prochain Sacrifice. Nadir chercha des yeux la victime, & jugea que l'honneur du choix tomberoit sur lui. Le Grand-Prêtre parut, tenant d'une main un couteau, & de l'autre une Couronne. D'autres Brachmanes portoient des guirlandes de fleurs. Ils en revêtirent l'Indien captif, & leur Chef l'interrogea. Que doit-on, lui demanda-t-il, sacrifier à Brama, ou du Mouton noir, ou du blanc ? Le noir, répondit l'Indien, d'après ce qu'il avoit toujours pratiqué, & persuadé que la différence étoit peu essentielle. Il igno-

roit qu'elle le parût assez aux yeux des Prêtres de ce pays, pour immoler à la place du Mouton blanc ceux qui osoient en sacrifier un noir.

Le Grand-Prêtre posa la Couronne à côté de l'autel, & leva le couteau. Il ajouta, comme par manière d'acquit, qui êtes-vous? Je suis tout, & ne suis rien, répliqua Nadir : je fus Magistrat & Gouverneur de Province, Captif & Ministre; Hermite & Général d'armée. Le Sacrificateur ajoute en pâlisant, que sont devenus vos trésors?.... Je n'en ai plus.... Vos amis?... Je n'en eus jamais... Vos flatteurs?... Je n'en veux point avoir... Qui vous fit renoncer à vos emplois?... Ma seule volonté... Qui vous a conduit parmi nous?... Ma destinée.

Voilà notre Roi, s'écria le Peuple en battant des mains. Celle du Grand-Prêtre laissa échapper le couteau, & posa, en tremblant, la Couronne sur la tête de Nadir. Le nouveau Roi, étonné de tout ce qu'il voyoit, fut conduit dans un Palais magnifique, & préparé pour lui. Mais ce ne



fut qu'après avoir promis de révéler le Mouton noir.

Nadir ne pouvoit croire à la réalité de sa nouvelle puissance. On lui dévoila cette énigme. Il apprit que dans cette contrée la Couronne étoit élective, & que l'Oracle seul avoit droit d'élire ou de détrôner les Rois. L'Oracle ufoit presque aussi souvent de ce dernier privilège que de l'autre. Il parloit par la bouche du Grand-Prêtre. Celui-ci régnoit à la place du Roi détrôné, jusqu'à ce qu'il y eût choisi un successeur, & le Grand-Prêtre étoit toujours difficile sur ce choix.

Dix ans s'étoient écoulés depuis que le Prédécesseur de Nadir s'étoit fait Bonze pour obéir à l'Oracle, & étoit mort du regret d'avoir obéi. Le Grand-Prêtre publia dès-lors qu'il falloit choisir pour Monarque un particulier qui, ayant passé par tous les emplois, eût renoncé volontairement à tout, & ne regrettât rien.

On chercha vainement cet homme dans toute la contrée. Divers Etrangers que le hasard ou leur malheur y firent aborder, ne parurent point dignes de succéder au

Prince, & presque tous remplacèrent le Mouton blanc.

Nadir songeoit à justifier le hasard ; ou plutôt sa destinée qui l'avoit fait Roi. Il forma une entreprise difficile : ce fut de connoître à fond tous ceux qui l'environnoient. Il créa un nouvel ordre, & en désigna pour chef celui qui lui donneroit le conseil le plus agréable. Chaque Courtisan mit son imagination en jeu, & se flatta du prix. L'un conseilloit au Roi d'obliger les plus belles femmes de son Etat à venir chaque jour briller à sa Cour ; de jetter le mouchoir à celle qui auroit l'honneur de lui plaire, & d'ordonner que cette préférence illustrât le mari : l'autre, de gager cent beaux esprits pour réciter à chaque heure du jour une Ode à sa louange : un troisième, de faire graver en lettres d'or ses moindres paroles : un quatrième, d'ordonner que tout homme sur qui tomberoit un de ses regards feroit un grand homme : (Nadir gémissoit intérieurement de la petitesse de celui-ci.) D'autres l'exhortoient à porter la guerre chez ses voisins, d'autres à souffrir leurs in-

sultes. Un homme que Nadir n'avoit pas encore distingué de la foule , s'approcha , & lui dit : aime la vérité. Voilà le chef de l'Ordre , s'écria Nadir. Il fit plus , il le garda pour toujours auprès de lui. A l'égard des autres , il ne leur imposa aucune peine , sinon de rendre leurs conseils publics.

On avoit rassemblé pour lui un grand nombre de femmes , qui toutes protestoient de l'aimer sincèrement durant sa vie , & de se brûler à sa mort. Aucune d'elles ne le fixa. Toutes laissoient dans son cœur un vuide , que la seule Zulma pouvoit remplir. Tendre Zulma , disoit-il , votre désintéressement est digne d'une Couronne : que ne tenez-vous aujourd'hui de mon amour celle que je tiens du hasard !

Occupé des moyens de la recouvrer , il ordonna d'amener à sa Cour tous les Indiens qui aborderoient dans ses Etats. Bientôt on lui en amena un déjà couronné des fatales guirlandes. Ses réponses firent juger à Nadir qu'il étoit compatriote de Zulma , & qu'il devoit même la connoître. Il l'interrogea sur cet article avec une émotion qui troubla le jeune Indien , & ce

trouble augmentoit à mesure qu'il fixoit le Prince. Par quel hasard, lui dit-il, une personne ignorée dans sa Patrie, est-elle connue d'un grand Monarque étranger ? Son nom l'intéressoit-il?... Dieux ! s'il m'intéresse, s'écria Nadir ! Cette exclamation fut suivie d'un cri perçant du jeune Indien : il s'évanouit, & Nadir reconnut sa chere Zulma dans la victime qu'on alloit égorger.

Il frémit & brisa lui-même les liens qui a captivoient. Zulma revenue à elle, pensa expirer de joie dans les bras de Nadir. Il l'instruisit des précautions qu'il avoit déjà prises pour la recouvrer, & elle lui fit part des événemens qui lui avoient fait devancer ses recherches. Ils n'avoient rien que de flatteur pour celui qui les écoutoit.



## C H A P I T R E   X V .

**Z**ULMA fuyoit un Ouzra qui l'aimoit, pour suivre Nadir qui la fuyoit. Cette résolution étoit le fruit d'un songe. Un Vieillard lui étoit apparu, il lui avoit dit :

» celui que tu regrettes est agité des mêmes  
 » mes soins ; il desire ta présence ; pars  
 » & suis ta destinée. Cet anneau sera ton  
 » guide ; c'est l'anneau de la sympathie. »  
 A ces mots , Zulma s'étoit éveillée , & le  
 Vieillard avoit disparu ; mais , ce qui la  
 surprit le plus , l'anneau lui étoit demeuré.

Il en faut moins pour persuader une  
 femme qui aime. Zulma se mit en route  
 après avoir pris les vêtemens , & autant  
 qu'elle le put , l'extérieur d'un homme.  
 D'abord elle se rendit chez Zéangir &  
 Adelli ; car son anneau ne pouvoit la con-  
 duire que vers Nadir ou chez ceux qui  
 l'aimoient.

Chose assez rare ! Zéangir & Adelli n'a-  
 voient oublié ni leurs disgraces , ni leur  
 bienfaiteur ; mais ils ignoroient sa desti-  
 née. Zulma ne s'arrêta auprès d'eux qu'au-  
 tant de temps que le plaisir d'entendre  
 louer Nadir l'y retint.

Elle parvint à la Cour dont il avoit été  
 le principal Ministre. Tout le monde y  
 étoit devenu son ami depuis qu'il ne l'ha-  
 bitoit plus. Zulma se sentoît entraînée au-  
 près d'une foule de Courtisans qui admi-

roient Nadir , quoique réfolus de ne l'imiter en rien. Zulma eût auffi voulu s'approcher de la Reine ; mais l'anneau s'y oppofa toujours.

Elle paffa dans le Royaume de Sévagy. Nadir ne l'habitoit déjà plus ; mais tout y parloit de fa gloire & de fa fuite. Zanti le pleuroit encore , & la jeune Reine étoit fort irritée de ne pouvoir le haïr.

La jeune Reine avoit déjà mis à l'écart cette fimplicité qu'on puife dans un défert. Elle fçavoit feindre prefque auffi bien qu'un vieux Courtifan. Les recherches du jeune Inconnu exciterent fa cupidité ; elle voulut l'entretenir , & Zulma , toujours guidée par l'anneau , s'offrit d'elle-même à fes queftions. Elle ne put la tromper. La Reine reconnut en elle une fille , & , qui pis eft , fa rivale.

Il lui parut bien moins difficile de haïr Zulma que Nadir. Dès-lors elle la haït , la careffa , voulut l'accabler de bienfaits , & la retenir à fa Cour. Zulma ne s'apperçut point de fa haine , répondit à fes careffes , refufa fes offres , & continua fa route.

Elle arriva au Port où Nadir s'étoit em-

barqué; elle monta sur le premier Vaisseau qui mit à la voile. Après quelques jours d'une navigation heureuse, un Corfaire parut & jeta l'alarme dans tout l'équipage. On prit toutes les mesures pour se bien défendre. La seule Zulma étoit tranquille, & s'étonnoit du penchant qui l'entraînoit vers ce Corfaire. Il attaqua avec fureur, on se défendit avec courage. Zulma, sous son habit d'homme, combattoit comme les autres; mais entraînée par un pouvoir inconnu, elle sauta dans le Navire ennemi, & se rendit prisonnière. Le Vaisseau attaqué s'échappa presque aussitôt, & Zulma resta seule captive. On ignoroit son sexe, & elle fut respectée comme une victime que le Grand-Prêtre seul devoit égorger. Elle parut à ses yeux, opina pour le Mouton noir, & demanda vainement à voir le Souverain de cette contrée. Il étoit temps que son ordre vînt la soustraire au sacré couteau.

Cependant les Brachmanes réclamoient leur victime; ils crioient que l'autel alloit tomber, si le sang ne le cimentoit plus. Pour toute réponse, Nadir leur ordonna

de renoncer au privilège d'en répandre : leurs cris augmentèrent ; mais le Peuple , qui aimoit son Roi , décida que les Dieux étoient doux comme lui.

Nadir voulut joindre l'effet aux promesses , & couronner Zulma. Il fit plus , il congédia toutes les femmes qui pour la forme peuploient son Serrail. Zulma lui parut mériter seule tous ses hommages. Alors le Livre d'airain disparut.

Nadir , loin d'en être étonné , jugea que sa destinée cessoit d'être errante. Il veilla sur le repos de ses Sujets , fit la guerre à propos , & la fit bien , réforma des abus , tolera des travers , aima toujours Zulma , fit des heureux , & le fut enfin lui-même. Il est donc vrai , dit-il alors , que les sottises multipliées menent souvent au même but que la conduite la plus sage.







# LE HURON RÉFORMATEUR.



## CHAPITRE PREMIER.

UN puissant Roi des Indes s'ennuyoit sur le Trône, accident commun à la plupart de ses semblables. Il épuisoit en vain tous les divertissemens que l'opulence peut fournir ; la perte de la santé, le dégoût en étoient toujours la suite. Bientôt il ne connut plus d'autre plaisir que de visiter souvent sa Ménagerie, & la peupler d'animaux de toutes les especes. Il croyoit ce délassement très-permis à quiconque avoit le malheur de gouverner des hommes.

Un Marchand Hollandois lui fit offrir certain Huron qu'il avoit acheté à bas prix ; pour le revendre fort cher. Il ne fut point trompé dans son attente ; le Prince le récompensa en Monarque Indien, c'est-à-

dire , en Souverain d'un Peuple à qui l'or ne coûte que des bagatelles.

Ce Monarque étoit rarement visible pour ses Sujets ; mais il le devint souvent pour le Huron. Son arrivée fit l'entretien de toute la Cour , & le Roi voulut sçavoir quels incidens l'avoient pu conduire si loin des lieux de son origine. Le Hollandois en étoit instruit. Il apprit au Monarque Indien que ce Huron misantrope avoit été banni de sa patrie , pour avoir traité les autres Hurons d'efféminés , & avoir voulu les rendre encore plus sauvages qu'ils n'étoient. Il appelloit cela les réduire à l'état de pure nature , & lui-même s'y étoit parfaitement réduit. Aussi parut-il très-propre à figurer à côté d'un Ours de Norwege , qu'on lui permit de réformer , s'il le trouvoit déjà trop policé.

Chaque jour il étoit visité & questionné par une infinité de Courtisans qui ne lui faisoient ni regretter son premier état , ni envier le leur. Il attendoit les suites de cette aventure , toujours plus persuadé que l'état de pure nature étoit le meilleur à l'homme , & toujours plus déterminé à n'en ja-

mais sortir. Il apprit cependant la langue Indienne , mais uniquement pour en médire ; & il médit également de beaucoup d'autres choses qu'il n'apprit jamais.

Un jour l'Empereur fit apporter en sa présence quelques habits magnifiques , & lui ordonna de s'en revêtir. Le Huron , pour toute réponse , l'exhorta à se depouiller des siens.

Ce Prince étonné joignit à cette offre les plus riches présens. Ils furent également refusés. Le Huron trouvoit une satisfaction extrême à s'égalér aux plus puissans Souverains , par son désintéressement , & le Monarque Indien se trouvoit humilié de ne pouvoir tenter l'ambition du Huron.

Il voulut qu'on épiât tous ses goûts , & qu'on s'empressât de les satisfaire. Mais il n'en manifestoit aucun , & médisoit de tous les états ; hors du sien. Plus il sembloit fuir la faveur , plus elle le cherchoit. L'Empereur le crut digne de commander aux hommes qu'il méprisoit ; le Huron , en un mot , fut nommé Gouverneur d'une des meilleures Provinces de l'Inde.

Las d'habiter la Ménagerie , il accepta

cette dignité ; ce ne fut cependant qu'après avoir déclaré qu'il prétendoit régir sa Province en Souverain ; ce qui lui fut accordé. Dès-lors il se proposa de transformer en Sauvages tous les Indiens qu'il alloit gouverner.



## C H A P I T R E II.

LE Huron prit la route de son Gouvernement , accompagné d'une suite , selon lui trop nombreuse. Il fut arrêté , fêté , & , qui pis est , harangué dans toutes les Villes qu'il traversa. Jamais l'éloquence , ne lui avoit été plus à charge que dans ces instans.

Pour le pousser à bout , certain Poëte lui adressa une Ode dans laquelle il louoit sa magnificence , son goût pour les Arts , son amour pour les Lettres , en un mot , toutes les vertus que le Huron se piquoit de ne point avoir. Le Gouverneur , pour toute récompense , rendit au Poëte son Ouvrage. Celui-ci se vengea par une Satyre. Il y traita l'Ouzra d'ignorant & de barbare , digne tout au plus de gouverner des Caraïbes ou des Topinamboux. cette Satyre parut

au Huron un véritable Eloge. Il garda le Poëte auprès de lui, sous condition qu'il ne le loueroit jamais autrement.

Le nouveau Gouverneur parcourut toute la Province confiée à ses soins, & jugea qu'il auroit peine à la réformer. De forts petits personnages s'y faisoient qualifier de *Monseigneur*, & croyoient l'être. Leur occupation la plus ordinaire étoit de tuer des animaux & de battre des hommes. Le Huron leur interdit ce dernier genre d'amusement. Il fit plus, il voulut que tous les hommes qu'il gouvernoit fussent à l'avenir égaux & libres.

Deux jours après ce Règlement, il apprit qu'un grand nombre de Châteaux venoient d'être réduits en cendres. Tant mieux, dit-il, ceux qui les habitoient commencent à penser comme moi; un logement leur paroît une chose peu nécessaire. Le Huron accourut pour jouir d'une partie de ce spectacle. Alors il apprit que les Nobles avoient été brûlés avec leurs Châteaux, & que les incendiaires étoient ceux qui avoient été long-temps battus par les Nobles. Après tout, disoit le Gou-

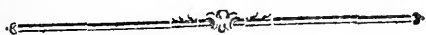
verneur, les incendiaires avoient été maltraités; l'état de pure nature ne nous défend point de brûler ceux qui nous battent.



### C H A P I T R E III.

**L**E Huron se souvint d'avoir été ennuyé par les Orateurs & les Poètes; il résolut d'en éteindre la race, de même que celle des Sçavans & des Philosophes. On ne pouvoit gueres s'y prendre plus adroitement qu'il le fit; il défendit à tout Poète de réciter ses vers sans y être invité: il voulut que tout Métaphysicien s'entendît lui-même, & que tout Philosophe se fît entendre aux autres. Ces conditions naturellement impossibles, eurent tout le succès qu'on s'étoit proposé: on ne versifia, on ne métaphysiqua plus; l'Orateur fut muet, & le Raisonneur, docile. Mais il arriva que plusieurs d'entre ces Personnages se pendirent pour mettre fin à leur ennui, & que d'autres s'amuserent à séduire les femmes & les filles de ceux qu'on leur défendoit d'instruire.

Ce ne fut pas tout : résolu d'anéantir bientôt la source des Procès, il supprima tous les Juges & leurs Suppôts. Ceux qui présidoient presque gratuitement dans les Tribunaux, obéirent sans murmurer ; ceux qui voloient adroitement le Public, à l'aide des Procédures, ne purent se résoudre à en perdre l'habitude : ils volèrent sur les chemins ceux qu'ils ne pouvoient plus dépouiller dans leur cabinet. Nouvelles plaintes au Huron, qui conclut de nouveau que, selon l'état de pure nature, on ne devoit, ni écrire, ni plaider ; mais qu'on pouvoit, ou se pendre, ou emprunter la femme de son voisin, ou détrouffler les passans, &c. Il résolut donc de poursuivre sa réforme.



#### CHAPITRE IV.

IL y avoit alors dans cette contrée des Spectacles publics. C'étoit une espèce d'Ecole où chacun trouvoit à profiter : le Héros s'y fortifioit dans la sublimité de ses sentimens ; l'Homme d'Etat y puisoit

des leçons utiles ; tous les genres de Spectateurs y trouvoient des exemples à suivre ou à éviter : c'étoit de plus un amusement très-agréable , & nullement dangereux. Mais le Gouverneur décida que , ni les Hurons , ni les premiers hommes n'avoient connu ces sortes d'amusemens ; & que , par cette raison , les Indiens avoient tort de les connoître. Il les supprima , fit mettre le feu aux Salles de Spectacles , brûla les décorations , les machines , les habits , les Ouvrages dramatiques , & fut très-fâché de n'avoir pu brûler en même-temps les Auteurs & les Acteurs.

Dès-lors l'ennui vint assiéger la foule de ceux que les Spectacles en garantissoient auparavant. Pour s'y soustraire de nouveau , les Vieillards se livrerent à l'ivrognerie , & les jeunes gens y joignirent ce que ne pouvoient y joindre les Vieillards : c'étoit un éternel conflit de débauche & de dissolution. Tant mieux , disoit le Gouverneur ; c'est ainsi qu'en usoient les premiers hommes , quand ils le pouvoient : je ne vois là rien de contraire à la nature primitive ; & , tout bien apprécié ,



j'aime encore mieux un homme ivre qu'un Bel-Esprit.

Quant à l'autre espece de récréation , il résolut de mettre à cet égard ses Sujets encore plus à leur aise qu'ils ne s'y mettoient d'eux-mêmes.



## CHAPITRE V.

**P**ERSUADÉ que l'Amour n'est qu'un besoin , qui une fois satisfait n'existe plus ou ne doit plus exister , il voulut que ses Indiens aimassent désormais à la maniere des Sauvages , c'est-à-dire , de ceux qui n'ont point dégénéré. Il fit plus , il choisit une Ville particuliere où tous les Amans qui se piqueroient de fidélité , feroient contraints de s'enfermer , pour n'en jamais sortir.

Alors accoururent un grand nombre d'Amans , de tout sexe & de tout âge. Un Vieillard avoit lassé quatre Éléphans pour arriver le premier , & craignoit d'arriver trop tard. De grace ! disoit-il au Gouverneur , permettez que j'entre ; Zarine

m'aura sans doute prévenu. Dépeignez-la moi, reprit le Gouverneur, & je pourrai vous en instruire. Volontiers, répliqua le Septuagénaire.

Zarine joint à la délicatesse des traits l'élégance de la taille; elle chante, parle, écrit & danse avec une grace inimitable. De plus, Zarine n'a que quinze ans, & Zarine m'aime, Zarine n'est fidelle. Eh! comment ne le feroit-elle pas? Je préviens tous ses besoins, tous ses desirs; mes richesses lui sont prodiguées. J'ai épuisé les Indes de bijoux pour sa parure, & la Chine de magots pour son amusement. Je ne la quitte pas, & le soleil finit chaque jour sa carrière sans voir finir mes tendres soins.

A l'instant même parut un char brillant. C'est elle, s'écria le Vieillard, c'est Zarine qui vient me consacrer ses jours & sa liberté. Chere Zarine, poursuivit-il, pourquoi mon arrivée ici a-t-elle devancé la tienne? Quel motif a pu suspendre ta course?

Zarine, au lieu de lui répondre, regardoit tendrement un jeune homme placé à côté d'elle dans son char. Alors son vieil

Amant s'arma d'une loupe qui lui fit encore mieux voir ce qu'il n'appercevoit que trop. Que vois-je , s'écria-t-il de nouveau ; ingrate Zarine , oses-tu me trahir , oses-tu me braver ainsi ?

Le Gouverneur voulut qu'elle ne rendit compte qu'à lui de ses sentimens. A ce prix il promit de la protéger. Zarine n'hésita pas. J'ai , lui dit-elle en montrant le Vieillard , été son esclave durant cinq ans. Il me prodiguoit les soins , les présens , & m'envioit la clarté du jour : son Palais étoit ma prison ; une seule fenêtrée dérobée me laissoit quelquefois appercevoir celui que vous voyez à mes côtés. Prisonnier comme moi , il ne me parut avoir d'autre empressement que de me regarder , & ses regards m'apprirent d'abord ce que tous les hommages de mon Geolier m'avoient laissé ignorer.

La Loi que vous venez de faire publier ; ajouta-t-elle , a été le signal de notre liberté ; & , ce qui vaut mieux encore , de notre réunion. Les murs de notre nouvelle prison ne nous effrayent point : nous devons l'habiter ensemble.

Arrête, Lindor ! s'écria subitement quelqu'un qui s'empressoit d'approcher. Ces mots s'adrescoient au jeune homme , & étoient prononcés par une femme déjà furannée, mais qui ne croyoit pas l'être. Elle avoit plu trop long-temps , & vouloit plaire encore. Arrête , poursuivoit-elle ; je ne veux pas que ton empressement l'emporte sur le mien. Quelques soins de toilette ont retardé mes pas. Je voulois te paroître encore plus adorable qu'à l'ordinaire.

Lindor ne paroissoit ni la voir , ni l'entendre. Jugez combien il doit m'aimer, disoit-elle au Gouverneur ; j'ai autrefois subjugué un Chef de Bramines, un Ouzra, un Raja, & une infinité de Capitans Mogols : tous m'adornoient, & je n'en rebutois aucun. Maintenant que cette foule est dissipée, je rassemble sur Lindor toute la sensibilité de mon ame ; il possède à lui seul ce qui fit long-temps l'objet des vœux de tant de Capitans, d'un Raja, d'un Ouzra & d'un Chef de Bramines. Ce n'est pas tout : enfermé avec moi, il jouissoit sans cesse du plaisir de me contempler, de  
me

me jurer son amour , de me le prouver... un peu plus rarement , je l'avoue ; mais l'épreuve à laquelle vous prétendez nous assujettir , a dès long-temps cessé d'en être une pour nous.

Tandis qu'elle parloit , Lindor entroit avec Zarine. Ce fut alors que le Vieillard & la Vieille s'empressèrent de les suivre. Arrêtez , leur dit à son tour le Gouverneur ; vous ne pénétrerez dans cette enceinte , que pour y vivre tous deux unis , & non pour y troubler ces jeunes amans.

Le vieux couple rejetta cette offre. Moi , m'enterrer ainsi ! disoit l'une : suis-je dans l'âge où l'on s'enterre ? Si Lindor est un traître , je puis soumettre des captifs plus fideles. Pour le Vieillard , il répétoit le nom de Zarine , & ne regardoit pas même celle qui dédaignoit de la remplacer.

Survint un jeune homme superbement vêtu. Il conduisoit une Indienne d'une rare beauté : on les regardoit avec plaisir , & tous deux paroissoient charmés d'attirer des regards. Le Huron les questionna se-

lon sa méthode. Le jeune homme parla le premier. Entre nous , dit-il au Gouverneur , je suis enchanté de ma conquête ; le tout , parce qu'elle en a fait mille autres. Je l'aimerois moins , si j'avois moins de rivaux. Que de concurrens défarçonnés ! Cet événement va faire la nouvelle du jour , & me prépare mille triomphes pour l'avenir.

Le Huron s'approcha de la jeune Indienne , qu'il tira un peu à l'écart. Êtes-vous , lui dit-il , bien résolue d'aimer celui qui vous accompagne ? Ôh ! n'en doutez point , lui répondit-elle. Pourrois-je ne pas l'aimer ? Il m'a sacrifié une femme que je déteste ; il m'a vengé de deux autres , en publiant les lettres de l'une , qui ne lui a jamais écrit , & les faveurs de la seconde , qu'il n'a jamais connue.

S'il est ainsi , leur dit-il , que rien ne vous arrête ; entrez l'un & l'autre , & foyez unis pour jamais.... Pour jamais ! s'écrierent-ils d'un air effrayé. Le Gouverneur leur déclara que telles étoient les conditions de la Loi qu'il venoit de pu-

blier. Elles effrayèrent ce couple brillant. Le jeune homme pirouetta & disparut, suivi de celle qu'il avoit amenée.

Une autre encore plus jeune parut entourée d'une foule de rivaux. Son embarras étoit extrême, & le Huron voulut être instruit de ce qui le causoit : il l'apprit de sa propre bouche.

Ma mere, lui dit-elle, étoit aussi sévère envers moi, que tendre envers ses amis. Elle m'envia de bonne heure le plaisir de voir & celui d'être vue. J'étois sans amans; mais je mourois d'envie d'être aimée. Quelques Livres qui renfermoient toute la Doctrine de Brama, & les visites d'un vieux Bramine, étoient mon seul amusement. Le Bramine, pour plaire à ma mere, travailloit à m'ôter toute envie de plaire à personne. Ses démarches lui valurent du moins mon averfion. Mais tout-à-coup il changea de langage, me vanta mes charmes, & l'impression qu'ils faisoient sur son cœur. Je lui laissai croire qu'il en faisoit lui-même beaucoup sur le mien, & cette persuasion me valut une lucarne. J'en profitai pour me montrer souvent, & pres-

que toujours en vain, tant il étoit difficile de m'appercevoir. Quelques gouttes d'eau que je fis tomber, comme par mégarde, sur un jeune homme, lui firent lever les yeux. Il me vit, & parut fort satisfait de sa découverte. Il reçut mes excuses en homme qui ne se croyoit point offensé. Bientôt il traça un *je vous aime* en caractères assez gros pour être distingués de ma lucarne. J'y répondis par une lettre que je fis tomber à ses pieds. Je fis plus, je lui indiquai les moyens de me répondre. Ce ne fut pas encore tout : j'étois curieuse de l'entretenir, & je lui appris le chemin qui conduisoit jusqu'à moi. Il falloit traverser l'appartement de ma mère; mais j'avois eu la témérité d'indiquer cette route à mon nouvel Amant, & il eut celle de la suivre. Il revint plus d'une fois, sans être apperçu; mais non sans avoir parlé de cette aventure. Je devins célèbre sans le sçavoir. Un autre Soupirant assiégea ma lucarne. Il prit les mêmes précautions pour m'instruire de sa passion, & reçut le même accueil. Je ne croyois pas en pouvoir faire un trop doux



à quiconque me trouvoit aimable , & démentoit ma mere , qui chaque jour me trouvoit à faire horreur.

Un troisiéme , un quatriéme , & jusqu'à un fixiéme Amant parurent tour-à-tour sous ma lucarne. Je ne leur répondis que par des regards ; mais ils étoient bien tendres.

Enfin , poursuivit-elle , votre sage Loi vient de m'arracher à ma prison. J'ai revu tous mes Amans ; mais embarrassée sur le choix , je suis encore à me déterminer. Avouez qu'il est bien dur de rebuter quelqu'un qui nous aime. Je suis née si douce que je ne puis me résoudre à maltraiter personne.

Dès-lors , reprit le Huron , cette prison ne fut point imaginée pour vous ; vous êtes trop raisonnable pour qu'on vous enferme.

Presque aussi-tôt elle se vit entourée par divers jeunes gens. Quelques-uns , sur-tout ceux qui ne l'avoient que lorgnée , eussent volontiers subi la Loi qui les approchoit d'elle *pour toujours*. Cette expression ; qu'un d'eux laissa échapper , fit jetter un

grand cri à la jeune Indienne ; elle prit le parti de regagner sa prison & sa lucarne , fauf à tromper encore sa mere & ses Amans.

Un jeune homme se promenoit à grands pas , & en rêvant. Aimez-vous , lui demanda le Huron ? votre choix est-il déterminé ? Oui , j'aime , reprit le jeune homme , & c'est mon fort que d'aimer. Vous voyez d'ici deux femmes qui attendent que je prononce entre elles. J'adorai long-tems l'une des deux ; mais je la trouvois toujours empressée à me plaire , toujours soumise à mes volontés. Nul caprice , point d'humeur , encore moins d'inconstance. Mon amour tomba en langueur , & j'ai presque oublié qu'elle est aimable.

L'autre me fit soupirer long-temps , ne paroît m'écouter que par grace , me rebute souvent par caprice , me boude par humeur , & m'enchaîne d'autant plus qu'elle me ménage moins.

S'il est ainsi , reprit le Gouverneur , qui vous arrête ? Entrez avec celle qui vous captive.

Ce n'est pas tout , répliqua le jeune

homme avec un geste de désespoir, une autre n'écoute ni mes soupirs, ni mes discours; n'entend point mes regards, ne lit point mes lettres, refuse mes présens, & paroît se moquer de ma passion. Vous sentez bien que je l'adore, & que je ne dois pas tenir contre tant d'indifférence. Je suis perdu si la Maîtresse qui m'aime le moins, ne me maltraite pas encore plus qu'à l'ordinaire; c'est le seul moyen de me faire oublier l'ingrate Doris qui ne m'aime point du tout.

Doris survint à l'instant même. Elle venoit accepter l'hommage qu'elle avoit si long-temps rejeté. Déformais, dit-elle, qu'il ne dépendra plus de vous d'être constant, je consens à devenir tendre. La Nature m'a créée douce, & vous n'aurez nul caprice à redouter de ma part. Vous m'entendrez sans cesse vous dire que je vous aime, & je dirai vrai; sans cesse nous nous verrons, & rien ne pourra plus nous séparer. Avouez que nous allons être parfaitement heureux.

J'en doute, reprit le jeune homme; en rêvant & se promenant de plus belle.

Son silence annonçoit son incertitude. Doris en fut indignée, & reprit le ton sévère : elle reprit en même-temps tous ses droits sur cet Amant bizarre. Elle vouloit s'éloigner ; il l'arrêta, & entra dans la nouvelle Ville d'autant plus volontiers, que Doris parut y entrer à regret.

Le Gouverneur apperçut un autre jeune homme dans une attitude qui le surprit. Il étoit aux genoux d'une femme qui joignoit une laideur complete à cinquante ans révolus. Il lui prodiguoit les épi- thetes les plus flatteuses, & les noms les plus tendres. Elle recevoit le tout en femme qui croit mériter encore davantage, & devoir peu. Le Huron éloigna le jeune homme de sa vieille Maîtresse, & l'interrogea sur cette singularité. Que voulez-vous, lui répondit-il ? J'aime infiniment mieux que ne font mes semblables, & j'aime sans rivaux. Les objets qui me captivent ne peuvent gueres asservir que moi. Je n'ai, tout au plus, à combattre que la sévérité de mes Maîtresses, & vous sçavez qu'un cœur s'attendrit en vieillissant. De plus, mon imagination me sert

à fouhait : je fais des vers , & vous sentez qu'il m'est aisé de faire une *Hébé* d'une *Cybele*.

J'ai pourtant , ajouta-t-il , aimé quelques jeunes personnes ; mais elles étoient laides , & j'ai plus d'une fois éprouvé que la laideur n'est pas toujours un sûr garant de la fidélité des femmes. Que vous dirai-je enfin ? Je veux me distinguer ; & la Maîtresse qui m'occupe aujourd'hui doit redouter une rivale qui auroit , & quelques années , & quelques rides de plus qu'elle.

Il retourna vers sa compagne , & la trouva encore irrésolue. Il désespéroit de la fléchir , lorsqu'un nouvel objet vint le distraire. C'étoit une femme encore plus maltraitée que la première par la nature & par le temps. Elle avoit perdu un œil & voyoit fort peu de l'autre. Que les hommes sont aveugles ! s'écrioit-elle. Il y a cinquante ans qu'ils me regardent sans m'avoir encore bien vue , & sans m'offrir le plus léger hommage , à moi qui ne demandois qu'à y répondre. Sage Gouverneur , ajouta-t-elle , ordonnez qu'on m'ai-

D v

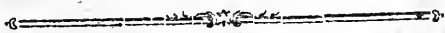
me ; faites-en , s'il le faut , une nouvelle Loi ; elle fera l'éloge de votre discernement & de votre équité.

Le jeune homme l'entendit , & jugea ce cœur , quoique neuf , digne du sien : il lui offrit des vœux qui furent acceptés. Celle qu'il abandonnoit , voulut , par amour-propre , arracher à sa rivale le seul œil qui lui restoit , & le dévisager lui-même. Il étoit trop tard , & tous deux avoient déjà franchi la fatale barrière.

Un nouveau couple excita & satisfit encore la curiosité du Huron. C'étoit une jeune Héroïne de Théâtre , qui faisoit journellement les plaisirs du Public & le bonheur de quelques particuliers. Elle étoit accompagnée d'un homme à qui la nature & l'art avoit procuré une voix flatteuse , & refusé ou enlevé tout le reste. Cette union étonna le Gouverneur. L'Actrice étoit poursuivie par un jeune homme à qui la fortune & la nature n'avoient rien refusé. Jugez-nous , dit-il au Huron. Depuis quelques années je lui prodigue mes trésors & mes soins ; aujourd'hui cependant elle me préfère ... Qui ? ... Un être monstrueux , qui n'a ni

tréfors, ni rang, ni sexe.... Il parloit encore, & déjà l'Actrice & le Musicien habitoient la nouvelle Ville.

L'étonnement du Gouverneur étoit à son comble, de voir ce séjour se peupler si promptement. On y accouroit de toutes parts; on pénétoit sans effroi dans cette redoutable enceinte. Deux jeunes Indiens paroissoient encore plus empressés que les autres. Ils rendoient grâces au Gouverneur de les avoir mis à portée de s'aimer sans contrainte. Il y a quatre ans, poursuivit le jeune homme, que j'adore Zatime; il y a quatre ans que Zatime m'aime, & aussi longtemps qu'on nous persécute pour interrompre cette union. Elle est à l'épreuve des menaces & de l'infortune. Jugez si elle fera moins constante au milieu d'un destin tranquille.



## CHAPITRE VI.

UN mois s'étoit écoulé depuis la clôture des nouveaux habitans. L'auteur de cette clôture voulut juger quels en étoient les

fruits : il pénétra dans l'intérieur de la Ville. Un silence morne y régnoit de toutes parts , & chaque couple paroissoit réciproquement s'ennuyer. Si l'un des deux laissoit échapper quelques propos tendres, ils étoient d'un froid qui glaçoit l'autre. Il se passoit peu d'instans qu'on ne souhaitât pouvoir abattre les murailles, ou forcer la porte de ce triste séjour. Le Huron crut pouvoir hasarder la seconde épreuve qu'il méditoit : il publia que tous ceux qui s'ennuyoient dans cette prison étoient libres d'en sortir.

De grands applaudissemens se firent entendre , & une foule de captifs se précipita vers la porte de sortie. On voyoit à leur tête le couple qui n'y étoit entré que le dernier. L'Amant de Doris , & Doris elle-même suivoient de fort près. La vieille fermoit la marche, & s'en excusoit en publiant qu'elle couroit après son petit mari : celui-ci donnoit la main à l'Actrice, mais la vieille rejettoit celle du Chantre Italien.

Insensiblement la Ville resta déserte. Le Gouverneur, content de cette épreuve, publia que les femmes appartiendroient à quiconque pourroit s'en saisir & les con-



server ; car , ajouta-t-il , c'est ainsi qu'en usoient les premiers hommes à qui la Nature parloit sans emblème.

Il prétendit étendre sa réforme sur certains Bonzes , espece d'hommes qui dans les Indes est en possession de réformer jusqu'aux Rois. Ces Bonzes dispuoient depuis cinquante ans sur la forme de leur ceinture. Les uns la vouloient ronde , les autres plate. Le Gouverneur trancha la difficulté , en décidant qu'ils n'auroient désormais ni ceinture , ni habits. Ils crièrent que tout étoit perdu , mais que Brama les vengerait. En attendant , ils voulurent aussi se venger eux-mêmes. On dressa , on grossit la Liste de toutes les fautes du Huron Législateur ; on les qualifia toutes de crimes , & l'on finit par son dernier attentat. Un Bonze s'achemina humblement vers la Capitale , tandis que ses confreres s'écorchoient les épaules , & se tailladoient les bras pour le succès de son voyage. Le Gouverneur sçavoit tout & en rioit , malgré son sérieux ; & d'ailleurs un objet plus intéressant faisoit diversion à celui-ci. Le Huron , usant du privilège de la Loi qu'il avoit établie , s'étoit approprié une Indienne jeune

& belle. Mais pour y parvenir, il avoit fallu combattre & vaincre le dernier possesseur. Celui-ci étoit allé se venger sur un second adversaire, ce dernier sur un troisième, &c. Tous ces enlevemens, tous ces combats étoient aux yeux du Gouverneur une parfaite image de l'âge d'or.

Il craignoit cependant qu'un adversaire plus vigoureux ne vînt lui enlever sa proie ; car lui-même s'étoit soumis à la Loi générale. Il craignoit d'autant plus, qu'il étoit amoureux de sa prisonnière, sans pourtant avouer qu'on dût aimer telle femme plus que telle autre également belle. Pour sa nouvelle compagne, elle étoit résignée à tout, & parfaitement soumise à la Loi. Un jour qu'ils se promenoient tête-à-tête, un Indien robuste vint fondre sur elle, & l'emporter à force de bras. Le Gouverneur voulut s'y opposer, mais la victoire ne fut pas pour lui. Il resta sur le champ de bataille tout brisé de coups, & le vainqueur enleva de nouveau sa conquête.

Pour comble d'infortune, arrive le Bonze qui s'étoit allé plaindre au Souverain des attentats du Gouverneur. Il revient muni

d'un Décret , portant en peu de mots que la ceinture des Bonzes feroit plate , & que Baroco feroit enfermé. Le même Bonze , porteur de cet ordre , étoit chargé de le faire exécuter. Il s'en acquitta en homme qui veut laisser peu de chose à faire à la vengeance de Brama. On relève le Huron maltraité ; & , sans égards pour ses contusions , il est conduit dans un obscur cachot. Là il se voit réduit à des alimens dignes du Huron le plus sobre , & on lui apprend que chaque jour on y joindroit deux cens coups de discipline , en attendant que le sacré Tribunal eût décidé s'il expieroit son crime par l'eau , ou par le feu. Baroco demanda ce que signifioient ces derniers mots. Mon fils , lui dit un vieux Bonze , il s'agit de sçavoir si vous ferez brûlé , ou bien noyé tout simplement. Voilà ce que ces mots signifient. Quant à moi , je ferai de mon mieux pour que vous mouriez de la manière la plus douce. Ce même Bonze , le plus charitable d'entre ses pareils , obtint des autres que pour ce jour-là on feroit grace au prisonnier de deux cens coups de discipline , sauf à les doubler le lendemain,

Baroco resté seul , réfléchit sur sa position. Quoi ! disoit-il, je perds ma liberté, le plus cher de tous les biens ; je suis prêt à être noyé ou brûlé, selon le bon plaisir des Bonzes de ce pays ; & pourquoi ? Pour avoir voulu les débarrasser d'un attirail ridicule. En vérité , un Bonze est un être bien dangereux ! Je félicite les Hurons de ne point connoître cette espece d'hommes. Quant à l'Indien , mon vainqueur , il ma presque assommé , je l'avoue ; mais il eut raison , l'objet en valoit bien la peine , & la Loi de nature ne s'y opposoit pas. Je l'eusse traité de même , s'il m'eût laissé la liberté du choix.

Heureusement pour le Huron , cet Indien pouvoit beaucoup , & ufoit bien de son pouvoir. Il eut pitié de l'état où étoit réduit le malheureux Gouverneur. Il résolut de l'arracher à son triste cachot. A quoi il réussit moyennant quelques libéralités faites à ses surveillans. Baroco s'échappa de prison trois jours après y être entré , n'ayant encore effuyé que douze mauvais sermons , & environ six cens coups de discipline , en attendant la décision du sacré Tribunal.

Il songeoit à fuir pour jamais cette dangereuse contrée. Son protecteur lui fit observer qu'il seroit infailliblement reconnu, s'il ne se déguisoit; c'est-à-dire, s'il n'alloit vêtu comme les autres. Il y consentit, non sans peine. Il n'en eut gueres moins à voir la jeune personne, pour laquelle il avoit inutilement combattu, présider froidement aux apprêts de son départ. C'est dommage pour elle, disoit-il en lui même, que mes Loix ne soient pas plus long-temps respectées ici; elle me paroît fort disposée à les suivre, & à passer du plus foible au plus robuste. En achevant ces mots, il prend d'un signe de tête congé de ses bienfaiteurs, & est sur-tout occupé du soin d'échapper à ses ennemis.

Ainsi s'éloignoit Baroco, bien contrit d'avoir été successivement battu, enfermé, prêché, fustigé, &, qui pis est, habillé. Il prit le parti de chercher par toute la terre une Nation qui ne connût ni les Arts, ni le Luxe, ni sur-tout les Bonzes; un Peuple enfin qui n'obéît qu'au seul instinct de la Nature, ou qui parût disposé à lui obéir.



# L'ÉTONNEMENT RÉCIPROQUE,

*NOUVELLE ORIENTALE.*

CHACUN Peuple a ses usages particuliers, les croit excellens, & trouve bizarres ceux des autres Nations, qui, de leur côté, lui rendent bien la pareille. On a peint Démocrite occupé à rire des défauts de ses semblables; on pourroit représenter chaque Nation attentive à se moquer de toutes les autres. Le climat & la politique influent sur cette prévention réciproque. Peut-être même est-il nécessaire que l'Habitant de la Nigritie éprouve, à l'aspect d'un Européen, la même répugnance qu'il inspire à ce dernier; que l'Iroquois s'applaudisse de sa rusticité, & le Chinois de ses révérences; que l'Italien soit rusé, l'Allemand simple, l'Espagnol grave, le François gai, l'Anglois sombre, le Hollandois plus sage

& plus fin qu'eux tous. Presque toujours le jeu d'une machine dépend de l'opposition de ses parties, & l'éclat d'un tableau de la variété de ses couleurs.

L'excessive liberté dont jouissent les femmes parmi nous, a ses inconvéniens ; mais ils ne méritent pas qu'on préfère de trouver en elles des esclaves au lieu de compagnes. Ajoutez que toutes les précautions Asiatiques ne sont pas toujours efficaces. Il seroit cependant bien difficile de les porter plus loin. Une femme, dans tout l'Orient, & sur-tout en Perse, n'est visible que pour son mari ; une fille ne l'est pour aucun homme, pas même pour celui qui l'épouse. Ce n'est, dis-je, qu'après en avoir fait sa femme, qu'il peut juger de sa laideur ou de sa beauté. Delà naît, pour l'ordinaire, d'un & d'autre côté, une surprise agréable ou douloureuse. Voici un exemple où l'étonnement fut extrême des deux parts.

Un Vieillard Persan, noble d'origine, mais déchu d'une haute fortune, habitoit une demeure isolée, & de la plus modeste apparence. Là se trouvoient en même tems la femme & la fille de son fils unique. Pour

ce dernier, il servoit dans l'armée Persanne en qualité d'Officier très - subalterne, & sous un nom emprunté. Celui que portoit son pere dans sa retraite, l'étoit également. Des raisons de politique & de prudence les obligeoient d'en user ainsi l'un & l'autre. Tous deux avoient encouru la disgrâce du Souverain, sans l'avoir méritée, & tous deux attendoient que l'inconstance de la Cour & des événemens leur rendit ce qu'elle leur avoit fait perdre.

Aboutaher (c'est le nom supposé du Vieillard) ne jouit même pas d'un entier repos dans sa solitude. A la Cour, un Grand est exposé aux bourasques; en Province, un homme obscur l'est encore plus aux vexations. Aboutaher en avoit déjà essuyé plus d'une de la part du Beglierbeg, ou Gouverneur de la Bactriane; &, pour surcroît d'affliction, il se vit forcé d'aller s'en plaindre à lui-même. Il attendoit peu de succès d'une pareille démarche. N'ai-je pas, disoit-il chemin faisant, n'ai-je pas moi-même été Beglierbeg? N'ai-je pas cherché à faire le bien du Prince & des Sujets? N'ai-je pas été équitable? N'ai-je pas été déplacé? Est-il



juste que le Gouverneur de la Bactriane se moule sur une conduite qui m'a si peu réussi !

Il n'étoit plus qu'à deux lieues de la résidence de ce Commandant , lorsqu'il fut abordé par un Coulomcha , ou Messager du Roi de Perse. Un Coulomcha n'est pas un simple courrier ; c'est un jeune homme de distinction attaché à la personne du Monarque , à peu-près sur le même pied qu'un Gentilhomme ordinaire l'est en France. Ces sortes de Messagers ne sont jamais chargés que de commissions graves ; mais une circonstance rend cet emploi très-pénible. C'est qu'en Perse , où l'on prétend que les Postes furent instituées par Cyrus , il ne reste aucunes traces de cette institution. Il est vrai que dans ce Pays un Messager Royal est autorisé à démonter les passans qu'il rencontre. Le Coulomcha , dont il s'agit , avoit plus d'une fois usé de son privilège depuis son départ d'Ispahan ; mais il étoit à pied lorsqu'il joignit Aboutaher , qui montoit un fort bon cheval Arabe. Le sage Vieillard voulut en descendre. Il avoit reconnu d'abord l'emploi du jeune Gentil-

homme à son extérieur ; il alloit céder à l'usage. Le Coulomcha l'ayant fixé, lui trouva l'air si vénérable & si imposant, qu'il se sentit ému de respect. Non, lui dit-il, mon pere, non, je n'usurai point contre vous d'un privilège tyrannique. Ce seroit joindre la barbarie à l'injustice. Daignez seulement satisfaire ma curiosité. Habitez-vous la Ville prochaine, ou quelques affaires vous y conduisent-elles ? Je possède si peu de chose, reprit le Vieillard, que je devrois être exempt de toute espece d'affaire ; cependant le peu qui m'appartient m'est envié. Un dévot qui me hait, & qui peut tout sur l'esprit du Gouverneur, prétend me dépouiller de mon foible patrimoine, sous prétexte d'y faire construire un Hôpital en faveur des Pauvres de ce canton. Le principal dédommagement qui m'est offert, seroit d'y être admis comme les autres.... Voilà une abominable injustice, interrompit le jeune Persan ; je vous jure, par le Gendre du Prophete, qu'elle ne sera point effectuée. J'ai quelque crédit auprès du Gouverneur ; & d'ailleurs j'ai un moyen sûr pour m'en

faire écouter. Soyez persuadé que votre adversaire ne fera point preuve de charité à vos dépens.

Ils portèrent la conversation beaucoup plus loin, & elle les conduisit jusqu'à la résidence du Beglierbeg. A peine le Coulomcha se fut-il acquitté de sa principale commission, qu'il s'occupa des intérêts d'Aboutaher. Il le présenta au Gouverneur, qui parut ne l'écouter qu'avec peine, ajoutant qu'un homme aussi pieux que l'étoit son adversaire, ne pouvoit avoir que des vues louables. Ce Gouverneur se piquoit lui-même de dévotion autant que d'avarice. Il n'ordonnoit jamais de concussions que l'Alcoran à la main.

Le jeune Persan, qui le connoissoit, fit signe au Vieillard de ne pas insister. Celui-ci se retira, comme ils en étoient convenus. Alors Séfi, c'est le nom du Coulomcha, réitéra ses instances auprès du Gouverneur, & en vint à l'argument qu'il sçavoit bien devoir être décisif. Il lui revenoit, selon l'usage, un présent considérable pour sa course, & c'étoit au Beglierbeg à lui faire ce présent. Il lui fit entendre qu'il y renonceroit

volontiers, si Aboutaher obtenoit justice. L'avare Gouverneur faisoit avidement cette proposition. Il décida qu'en effet le dévot Musulman portoit le zèle un peu trop loin. Aboutaher fut maintenu dans ce qu'il possédoit, & le Beglierbeg y eût même ajouté quelques possessions d'autrui, si on l'eût exigé.

Séfi courut rejoindre son protégé, qui l'engagea à venir au moins visiter l'Hermilage qu'il lui conservoit. Le jeune Persan y consentit, n'ayant nul motif de presser son retour à Ispahan. Ils partent deux jours après ; & , au bout d'environ douze heures de marche, ils touchoient à l'habitation du Vieillard. Ce dernier en faisoit un modeste détail à Séfi, & le prioit de mettre à l'écart toute idée de magnificence & de somptuosité. Mais quelle fut la désolation d'Aboutaher, en voyant tout-à-coup une partie de sa maison en flammes ! Ah, chere Fatime ! Ah chere Péhri ! s'écriait-il ; qu'allez-vous devenir ? Qui vous arrachera au péril qui vous menace ? Hélas ! peut-être en êtes-vous déjà les victimes.

Séfi ne lui demanda point ce que signifioit

floit ce discours. Il part avec toute la vitesse du cheval qu'il montoit, arrive en un instant à la demeure du Vieillard, & trouve un esclave qui se désespéroit. Il entend des cris lamentables, & qui sembloient sortir du sein des flammes. Il demande à l'esclave par où il est possible de pénétrer dans l'édifice embrasé. Ah ! Seigneur ! lui répondit l'esclave, j'aurois déjà essayé d'en tirer Fatime & Péhri ; mais, hélas ! je ne suis point Eunuque, & si malheureusement vous ne l'êtes pas vous-même.... Séfi, sans répondre à ce ridicule propos, s'empare d'une massue, enfonce l'unique porte de ce bâtiment qui, pour surcroît d'embarras, se trouvoit fermée, passe à travers la fumée & les feux ; & pénètre jusques dans une chambre où Fatime, Péhri & une vieille esclave n'attendoient que la mort. Déjà même les deux premières étoient évanouies. Séfi s'empare de celle que d'abord le hasard lui présente : c'étoit Péhri. Il l'emporte, à force de bras, jusques dans la cour, & la remet entre les mains d'Aboutaher, qui, dans l'instant, arrivoit. Il retourne

au secours de Fatime, & la délivre avec le même bonheur; mais non sans un extrême danger pour lui-même. Ce qui ne l'empêcha pas de vouloir s'y exposer une troisième fois. Son but étoit de secourir la vieille esclave; mais la chute d'une partie du bâtiment l'empêcha de pénétrer jusqu'à elle. Il en fut au désespoir, tant sa générosité étoit pure & désintéressée.

Séfi n'étoit pas moins réservé que généreux. Il s'étoit bien apperçu, en secourant Péhri, qu'il portoit dans ses bras une des plus belles personnes de l'Orient: elle étoit même alors dans un désordre qui mettoit bien des beautés dans leur jour. Séfi se rappelloit avec transport ce qu'il en avoit apperçu. Cependant, ne jugeant plus sa présence absolument nécessaire, il se tenoit modestement à l'écart. Il n'en étoit pas ainsi de l'esclave d'Aboutaher: la fin du péril avoit mis fin à ses scrupules, & il aidait son Maître à rappeler Fatime & Péhri de leur évanouissement. Elles ouvrirent les yeux l'une & l'autre; mais le danger qu'elles avoient couru leur étoit encore si présent, qu'elles doutoient

de leur existence. Ah ! leur dit le Vieillard , en les baignant de ses larmes , votre surprise est bien légitime : c'étoit fait de vous , sans l'arrivée du plus généreux de tous les hommes. Il vous a sauvé la vie en s'exposant à une mort presque certaine , & en s'y exposant à plus d'une reprise. Alors il leur détailla , en peu de mots , ce que Séfi avoit fait pour elles , & même ce qu'il avoit fait pour lui.

Il en faut moins pour piquer la curiosité de deux femmes , à qui la vue de tout homme étranger est absolument interdite. Aboutaher crut pouvoir déroger à cet usage en faveur de Séfi. D'ailleurs il n'avoit presque plus la liberté du choix. L'appartement des femmes étoit entièrement incendié ; il falloit donc qu'elles habitassent le sien , qui heureusement étoit à l'abri des flammes , n'ayant nulle sorte de communication avec l'autre. Ainsi , le Vieillard courant , autant qu'il le pouvoit , à Séfi , l'invita à s'approcher de celles qui tenoient de lui un nouvel être. A cette proposition Séfi éprouva un doux saisissement qui lui ôta la liberté de répondre.

Mais son silence n'avoit rien qui pût faire soupçonner un refus ; il s'avançoit même fans presque s'en appercevoir , & beaucoup plus vite que son introducteur , vers la falle où Fatime & Péhri l'attendoient. Il les aborde avec un trouble que la jeune Péhri partageoit d'avance , & qui redoubla lorsqu'elle l'eut envisagé.

Péhri n'avoit gueres que treize ans ; mais dans ces contrées , cet âge suffit au beau sexe pour sentir qu'il est en état de plaire , & pour le faire sentir à d'autres. Séfi l'éprouvoit. Il eût également pu voir dans Fatime ( qui le regardoit aussi malgré l'usage Oriental , ) il eût , dis-je , pu trouver en elle un objet capable de faire diversion aux charmes de sa fille. Elle étoit encore dans la fleur de la jeunesse & de la beauté ; mais Séfi étoit lui-même trop jeune pour diviser son hommage , quand même Fatime & Péhri n'eussent été que des rivales ordinaires. Il est un âge où le cœur devient l'esclave du premier coup d'œil , & ne songe ni à rompre ses fers , ni à les étendre.

Quelques jours s'écoulerent d'une ma-



niere très-agréable pour le jeune couple ; à qui la circonstance permettoit de s'entretenir librement. Séfi rendoit graces à l'accident qui les réunissoit , & Péhri ne s'en affligeoit plus. Quant au Vieillard , il songeoit à le réparer. Il soupçonnoit , intérieurement , la cause de cet incendie , & ses soupçons étoient fondés. Le pieux Persan , dont il a déjà été parlé , instruit que le Gouverneur cessoit d'entrer dans ses vues charitables , avoit cru devoir se permettre un petit mal pour un plus grand bien ; en conséquence , il donna ordre à un de ses esclaves de brûler la maison qu'il ne pouvoit envahir. Peut-être , disoit-il , brûlerons-nous , en même temps , trois ou quatre personnes ; mais mon Hôpital en fera vivre cent ; & , tout bien compté , la masse des humains gagne à ce calcul.

Il y avoit sujet de croire que cet événement jettoit Abouraher dans plus d'une sorte d'embarras. Séfi révoit aux moyens de lui faire accepter des secours. Il étoit partagé entre la difficulté de les lui offrir , & la crainte d'être refusé. Il le fut en effet : Aboutaher lui dit que sa fortune

ne , quoique bornée , le mettoit en état de rétablir ce que le feu avoit détruit ; mais il n'en admiroit pas moins la constante générosité du jeune Persan. Il regrettoit de ne pouvoir le fixer dans sa retraite , & l'envioit à la Cour , si peu digne de le posséder. Il fallut cependant que Séfi en reprît bientôt le chemin ; son devoir l'y rappelloit ; son penchant luttoit contre ce devoir. Il eut encore divers entretiens avec Péhri , & tous deux s'enflammoient de plus en plus , & tous deux remercioient le hasard de les avoir affranchis des entraves de l'étiquette. Usage barbare & ridicule ! s'écrioit Séfi , tu nous contrains d'épouser un objet qui nous ignore & que nous ignorons : tu fais du lien le plus respectable un jeu de hasard , qui souvent ne satisfait aucune des deux parties ! Ah ! du moins , j'ai vu dans Péhri celle qui doit me rendre heureux ; notre union sera le fruit d'un choix éclairé , notre choix le fruit d'un penchant réciproque , & qui ne peut plus s'accroître , qui , surtout , ne pourra jamais diminuer.

On voit , par ce discours , le but que se

proposoit Séfi ; mais il n'y pouvoit parvenir qu'après avoir quitté l'emploi qui l'attachoit & le captivoit à la Cour. Une femme , une esclave même lui étoit interdite par le Souverain. Il informa de ses projets , & Péhri qui les trouva merveilleux , & Aboutaher qui en jugea tout autrement. Le sage Vieillard l'exhorta vivement à ne rien précipiter. A votre âge , lui disoit-il , on doit sur-tout ménager la faveur de son Maître : il est plus facile d'être Courtisan que Philosophe.

Séfi , qui , dans ce moment , n'étoit qu'amoureux ; fut peu ébranlé par ce discours. Péhri n'étoit pas mieux d'accord sur ce point avec son aïeul. Ce jeune couple , prêt à se séparer , n'y songeoit qu'avec frémissement. Il fallut néanmoins s'y résoudre ; il fallut mettre fin à une situation d'autant plus flatteuse , qu'elle étoit sans exemple dans toute la contrée. Mais ce n'étoit point cette singularité que Séfi regrettoit , c'étoit la chose même. Ses larmes coulerent abondamment. Péhri cachoit une partie de sa douleur ; Aboutaher pleuroit de tendresse , & Fatime sans bien pouvoir se dire à elle-même pourquoi.

De retour à Ispahan, Séfi se dispoſoit à effectuer ſon deſſein, à quitter une place qui aſſervifſoit juſqu'à ſon ame. Une révolution ſubite le retint à la Cour. L'autorité & même la perſonne du Monarque étoient menacées; dès-lors Séfi ne ſongea plus qu'à défendre l'une & l'autre. Il avoit été prêt d'immoler toute ambition à l'amour; il fit céder ce même amour au devoir. L'ennemi qu'il falloit combattre & repouſſer, étoit le célèbre Thamas Kouli-Kan, ennemi d'autant plus à craindre, qu'il oſoit tout, & qu'il joignoit une politique profonde au courage le plus déterminé. Ce qui achevoit de le rendre plus formidable, c'eſt que le Prince, qu'il vouloit ſupplanter, n'avoit aucune de ſes qualités, & ignoroit juſqu'à l'art de paroître les avoir.

On ſçait que l'Uſurpateur mit le comble aux artentats, & vit ſon ambition couronnée. Tout, cependant, ne fléchit pas ſous lui d'abord, & Séfi ſe diſtingua parmi ceux qui réſiſtèrent le mieux & le plus long-tems. Son pere lui en eût donné l'exemple, s'il avoit eu beſoin de modèle. Thamas, qui avoit lui-même trop de courage pour ne

pas estimer cette vertu dans autrui, n'épargna rien pour s'attacher deux Sujets si braves & si fidèles. Toute la Perse étant alors soumise & tranquille, ni l'un, ni l'autre n'avoient dessein d'exciter de nouveaux troubles; mais aucun des deux ne voulut se fixer à la Cour du Tyran, ni prendre parti dans ses armées. Cependant il ordonna que leurs biens, qu'il avoit fait confisquer, leur fussent rendus. Ce n'étoit point le seul exemple de modération qu'il eût donné jusqu'alors. Il affectoit, sur tout, de réparer certaines injustices que son prédécesseur avoit commises, ou laissé commettre. Plus d'un Grand dépouillé de ses Domaines par ce malheureux Prince, en avoit été remis en possession par Thamas; tant il est vrai que, dans un Souverain, la politique supplée quelquefois à la vertu, & peut même briller d'un éclat supérieur.

Séfi, devenu libre, retourne en diligence vers la retraite où le conduisoient l'amour & l'amitié. Depuis deux ans & plus, qu'il avoit quitté ce séjour, il ignoroit le sort des personnes qui l'habitoient.

Il voyoit sur sa route les défaits occasionnés par la guerre civile ; il craignoit que ces ravages ne se fussent étendus jusques sur l'asyle de Péhry ; & dans quel trouble cette idée ne le plongeoit-elle pas ? Ce fut bien pis , lorsqu'arrivé sur les lieux mêmes , il n'y trouva que des restes de masures absolument inhabitées. Il faut avoir aimé, ou , pour mieux dire , il faut aimer pour la première fois , & aimer en Asiatique , pour concevoir ce qu'éprouva Séfi à ce déplorable aspect. Il parcourt , en homme égaré , tout le Canton , s'informe de ce qui peut concerner Aboutaher , n'apprend rien de positif , & retourne vingt fois questionner une même personne. Tout ce qu'on lui affirme , c'est que les troupes de Thamas ont habité & ravagé ce pays ; mais on ignore si le Vieillard qu'il y cherche , ne l'avoit pas quitté lui-même avant leur arrivée ; incertitude qui redoubloit l'agitation de Séfi.

Tout ce que la jalousie , si naturelle aux Orientaux , a de plus accablant & de plus cruel , s'emparoit malgré lui de son ame. Tantôt il se représentoit Péhri au pouvoir

de quelque Officier féroce ; tantôt il se la figuroit au milieu du Serrail de l'Usurpateur , gémissant sur son triste esclavage ; & ( ce qui lui sembloit beaucoup plus affreux ) peut-être n'en gémissant plus. Il se résout à parcourir toute la Perse ; va de Province en Province , de Ville en Ville , s'arrête sur-tout dans les lieux écartés , parle d'Aboutaher à tous les humains qu'il rencontre , & voit avec désespoir que ce nom est par-tout ignoré. Un an s'écoule dans ces recherches superflues ; après quoi Séfi vient retrouver son pere , aussi accablé de sa longue absence , que lui même l'étoit de celle de Péhri.

L'extrême affliction exige un confident ; c'est un moyen presque sûr de la rendre supportable ; mais il est rare de confier certaines foiblesses à un Vieillard , & sur-tout à son propre pere ; il est encore plus rare que ce même pere goûte cet aveu. Séfi , dans la nécessité où il étoit de se plaindre , ne fit pas cette réflexion , & s'en trouva bien. D'ailleurs , l'amour est regardé en Asie , moins comme une foiblesse que comme un besoin. Le pere

de Séfi, à qui ce besoin s'étoit fait sentir autrefois, ne trouva point étrange que son fils l'éprouvât à son tour. Je te plains, lui dit-il, d'avoir perdu cette Beauté dont tu me parles, & qui devoit t'aimer, vû ton âge, ton extérieur, & sur-tout la singularité de l'aventure. Il n'est qu'un moyen de réparer ce malheur ; c'est d'épouser une femme assez belle pour te faire oublier celle que tu regrettes ; & , si ce remede ne suffit pas, d'y joindre quelques jolies Esclaves. Il seroit singulier qu'aucune d'entre elles ne pût faire diversion à ta douleur. En tout cas, si l'objet qui la cause t'est rendu quelque jour, il te fera libre de l'épouser aussi. Le Prophete a pourvu à ces sortes d'inconvéniens.

Ce discours, qui eût pu consoler un Européen, sur-tout un François, ne fit que glisser sur notre Asiatique. Cependant, comme il n'est gueres possible de résister perpétuellement à des avis de cette nature, Séfi se laissa vaincre ; mais ce ne fut qu'après avoir lutté encore six mois, & fait faire de nouvelles & inutiles recherches d'Aboutaher & de sa famille. Per-



suadé enfin qu'il en étoit privé pour jamais, il fit ce qu'exigeoit son pere ; c'est-à-dire, qu'ayant chargé un Procureur d'épouser en son nom, & par le ministère d'un autre Procureur, une fille que ni l'un ni l'autre n'avoient jamais vue, & ne devoient jamais voir, une fille qu'il ne connoissoit pas lui-même, il avoit consenti qu'elle lui fût ensuite amenée, pour ne la voir en face qu'après le temps fixé par l'usage. Il la connoissoit au surplus pour la fille d'un Noble Persan, qui habitoit le même Canton que lui, & avec qui son pere s'étoit fort lié durant son absence.

Les dix jours de fêtes & de divertissemens, fixés par la coutume, étant expirés, la nouvelle épouse fut conduite en pompe, mais durant la nuit, chez son époux, qui l'attendoit sans impatience. Elle étoit voilée de maniere qu'en plein midi elle n'eût pas même soupçonné qu'il fût jour. Des femmes destinées à la servir, l'introduisent dans l'appartement qui lui est réservé : elles en sortent quand Séfi est supposé prêt à s'y rendre ; mais elles

n'y laissent aucune lumière , & lui-même n'est pas en droit d'y en introduire. L'usage le condamne à ne voir, ni à n'être vu cette première nuit. Il entre , moins occupé de l'objet qu'il va trouver , que de celui qu'il a perdu. Il est surpris d'entendre des soupirs & des sanglots. Il ne peut douter de qui ils partent , & cette singularité réveille & fixe son attention. Il reconnoît bientôt que ces sanglots & ces soupirs ne sont point simulés ; ils lui servent de guides pour s'approcher de sa nouvelle épouse. Hé quoi ! Madame , lui dit-il , comment dois-je interpréter ces marques de douleur ? Est-ce par contrainte que vous vous donnez à moi ? Je n'exige point un pareil sacrifice.

L'accordée ne répondit rien , & ce silence vouloit déjà dire beaucoup. De grace , Madame , reprit Séfi , daignez me répondre avec confiance , & sans aucun détour ? Peut-être aurai-je moi-même quelque autre aveu à vous faire. Ah ! Seigneur ! lui dit-elle , en pleurant & soupirant toujours , mes larmes pourroient-elles vous outrager ? Invisible à vos yeux

comme vous l'êtes aux miens, tous deux inconnus l'un à l'autre, nous ne pouvons encore ni nous aimer, ni nous haïr. Peut-être, en vous épousant, m'unifié-je à l'homme le plus parfait de toute l'Asie. Mais, Seigneur, pardonnez.... Elle n'en put dire davantage; ses sanglots la suffoquerent de nouveau. Sésî, que la douceur & le charme de sa voix venoient d'affecter singulièrement, frémit de l'état où cette jeune personne étoit réduite. Rassurez-vous, Madame, lui dit-il d'un ton attendri; vous n'êtes pas tombée entre les mains d'un barbare. Il faudroit l'être pour abuser de votre situation. Je respecterai vos sentimens & vos regrets. Je sçais par moi-même ce qu'un premier penchant... Mais encore une fois, ne refusez point votre confiance à celui qui en veut être digne par sa franchise & son équité.

Hé bien, Seigneur! reprit-elle d'un ton de voix mal assuré, je vais vous faire l'aveu d'une foiblesse que je crois excusable, & qui peut-être vous paroîtra légitime. Je garde encore le souvenir de quelqu'un à qui je dois le jour, de quel-

qu'un qui , pour me sauver la vie , osa s'exposer à une mort presque inévitable ; mais qui me laisse en proie à des chagrins plus cruels que la mort qu'il m'a épargnée.

O Ciel ! s'écria Séfi , étonné du rapport qu'il y avoit dans cette aventure , & ce qui lui étoit arrivé à lui-même , ô Ciel !... Mais , Madame , reprit-il , en s'interrompant , votre nom n'est-il pas Zulphi ?... Oui , Seigneur , & c'est aussi le nom que portent mon pere & mon aïeul.

Quoi ! jusqu'à son aïeul ! disoit tristement Séfi , en songeant à Aboutaher ; mes espérances ont été bientôt détruites.... N'importe , voyons jusqu'où le hasard peut porter la ressemblance dans des événemens opposés. Madame , qu'est devenu ce libérateur qui cause aujourd'hui votre désespoir ?

Mon désespoir est de l'ignorer , ajouta la jeune épouse. Les événemens qui viennent de déchirer la Perse , ont sans doute éloigné de lui toute autre idée. Peut-être a-t-il fait céder l'amour à l'ambition ; peut-être n'a-t-il jamais bien connu l'amour.

Autre point de conformité , disoit Séfi

intérieurement ; l'aimable Péhri a sans doute les mêmes soupçons à mon égard, & a peut-être subi la même épreuve que celle qui me parle en cet instant. Mais, hélas ! ses pleurs auront-ils été respectés?... Quoi qu'il en puisse être, je ferai généreux ; je mériterai qu'on le soit, ou qu'on ait dû l'être envers Péhri. Madame, ajouta-t-il, en élevant la voix, votre destinée & la mienne ont entre elles un rapport qui m'étonne. Votre cœur n'est plus à vous ; le mien n'est plus à moi. Vous regrettez un amant qui vous sauva la vie ; j'eus le bonheur de la sauver à la Beauté que je regrette. Vous ignorez la destinée de l'un ; j'ignore celle de l'autre. Vous soupçonnez votre amant d'inconstance ; j'ai les mêmes soupçons envers ma maîtresse, & elle, peut-être, envers moi. Vous aimez encore, même en craignant d'être oubliée ; je conserve un amour tout semblable, en craignant un pareil oubli. Nos ames étoient faites pour se rencontrer ; c'est dommage que le hasard ait dérangé leur cours. Mais, Madame, je le répète, je ne prétends point tyranniser

la vôtre. Je vous admire , & suis prêt à renoncer à vous , à vous rendre à vous-même , puisque vous ne sçauriez être à moi volontairement.

Ah ! Seigneur ! interrompit la jeune Persane , extrêmement émue d'un procédé si généreux , & agitée d'un mouvement qui l'étonnoit , & qu'elle n'eût pu définir. Ah ! Seigneur ! je n'ai fait que céder aux ordres absolus de mon pere ; mais vous méritez un cœur uniquement à vous , & qu'aucun autre objet n'eût prévenu d'abord.

Hé bien ! Madame , ajouta Séfi , j'entrevois un moyen de vous conserver à votre amant , & de prévenir les emportemens d'un pere irrité. Restez avec moi ; ces lieux seront désormais pour vous un asyle inviolable , un asyle que je regarderai moi-même comme sacré. Daignez du moins achever de rendre votre confident celui qui consent à n'être votre époux que de nom. Le rapport de votre situation avec la mienne rend cette curiosité légitime , & certain mouvement que je ne puis exprimer , la rend indispensable.

Alors Zulphi détailla ce qu'elle n'avait

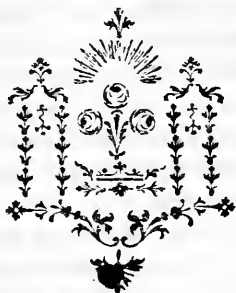
fait qu'indiquer ; & , à chaque mot , Séfi redoubloit d'attention & d'étonnement. Mais quand , après certains détails préliminaires , Zulphi en vint à citer la retraite où elle avoit vécu avec son aïeul & sa mere , l'incendie où l'une & l'autre s'étoient vues prêtes à périr , le secours qu'elles avoient reçu d'un jeune Courtisan , son séjour dans leur asyle commun , & enfin son départ qui tira encore des larmes de Zulphi , elle fut interrompue par un grand cri que poussa l'Epoux confident. Elle frémit , & crut l'avoir offensé , d'autant plus qu'il l'avoit quittée avec précipitation ; mais il étoit allé donner une libre entrée au jour qui commençoit à paroître. La jeune Persane fit un mouvement pour courir à son voile. Arrêtez ! lui cria son Epoux , bien résolu d'en prendre dès ce moment le titre & les droits ; arrêtez , aimable Péhri ! Ce nom lui fit lever les yeux sur celui qui le prononçoit. Ciel ! c'est lui ! s'écria-t-elle , c'est Séfi !... Lui-même , reprit-il ; celui à qui vous donniez des larmes , celui à qui vous en avez tant coûté. Mais Péhri n'entendit point

ces paroles ; elle étoit évanouie dans ses bras.

Revenue à elle , tout ce qu'elle voyoit lui parut un songe ; mais ce doute ne pouvoit long-tems subsister. Vouloir exprimer les plaisirs & l'extrême satisfaction de ce jeune couple , feroit trop entreprendre. Heureuse la main qui excelle à peindre ces sortes de délices ! plus heureux mille fois le cœur qui les ressent ! Je dois seulement ajouter que tout cet embarras , tous ces quiproquo furent produits par quelques changemens de nom. Aboutaher & Péhri ayant repris leur nom véritable en quittant leur solitude , les recherches de Séfi , qui d'ailleurs les fit un peu tard , étoient devenues inutiles. Celui-ci ayant repris , pour se marier , le nom de son pere , sa future n'avoit pu y retrouver celui de Séfi , le seul qu'elle connût. Ce n'est pas tout , le pere de cette belle Persane , que Séfi croyoit réduit à l'état le plus médiocre , se trouvoit rétabli dans tous ses biens , & Aboutaher , qu'il eût pu reconnoître à l'extérieur , habitoit alors une Province des plus éloignées. Tous ces motifs étoient plus que suffisans pour autoriser la



méprise nocturne des deux époux , & leur *Étonnement réciproque*. Mais leur attachement mutuel & constant , leurs plaisirs , leur bonheur enfin , bonheur si rare entre Epoux , dûrent encore mieux produire *l'Étonnement universel*.





## CLÉOMIR ET DALIA,

*NOUVELLE GAULOISE.*

IL fut un tems où les Gaules étoient habitées par différens Peuples , & ces Peuples gouvernés par différens Souverains. La Loi Salique n'existoit pas encore ; mais la fierté Gauloise y suppléoit. Rarement lui voyoit-on décerner la couronne à une Femme. Il falloit , pour opérer ce phénomène , une puissance supérieure à celle de la Royauté même ; une puissance à laquelle ni les Rois , ni les Peuples ne sçavoient point résister ; en un mot , la volonté des Druides.

Un Druide étoit un Prêtre ; mais , dans ces tems si éloignés du nôtre , cette qualité n'éteignoit point toute autre ambition dans ceux qui la possédoient. Ils approchoient du trône , dispoisoient des dignités , & quelquefois même de la couronne , supposé que le Prince qui la portoit eût le malheur de leur déplaire.

Ambigat, Roi de la Gaule Celtique, eut l'avantage, infiniment rare, de satisfaire & les Druides, & son Peuple, & jusqu'à ses voisins. On regrettoit qu'un si digne Monarque n'eût aucun héritier mâle. Il n'avoit pour tous enfans que deux filles nées le même jour, belles au-delà de toute expression, & qui sembloient avoir été formées sur le même modèle. Jamais ressemblance ne fut plus parfaite; elle s'étendoit jusqu'au son de la voix; l'oreille & les yeux y étoient ~~comp~~ompés. Le Chef des Druides qui, sous le regne d'Ambigat, étoit plus que premier Ministre, espéroit être plus que Roi, sous le regne de la Princesse qui devoit lui succéder. Il craignoit seulement que l'égalité d'âge, & l'extrême ressemblance des deux sœurs, n'occasionnassent quelque trouble dans l'Etat. Il prit un parti qu'il jugea légitime, parce qu'il lui parut nécessaire; ce fut d'éloigner pour jamais de la Cour celle des deux Princeses qui ne devoit pas occuper le Trône. Il prévoyoit bien qu'un tel sacrifice répugneroit à Ambigat, qui n'étoit pas moins bon pere que bon Roi. Mais Ségovese (c'est le nom du Grand-Prêtre)

ufa du privilège qu'il avoit de faire parler fes Dieux. Il fuppoſa un oracle entièrement conforme à ſes vues. Un tel expédient ne pouvoit alors manquer ſon effet. Ambigat n'oſa ni contredire cet oracle, ni même en douter.

Les deux Princeſſes furent donc ſéparées. Le Druide affura, au nom de Tautatès, que celle des deux Jumelles qui étoit née la ſeconde, étoit néceſſairement la plus jeune. En conſéquence elle fut reléguée parmi les Prêtrefſes d'Iſis. Le but de Ségo-veſe, étoit de pouvoir, en un beſoin, oppoſer l'une à l'autre ; c'eſt-à-dire, faire paſſer la Reine du Trône à l'exil, & ſa ſœur de l'exil au Trône.

Deux ans s'écoulerent ainſi, & Dalia ( c'eſt le nom de la Princeſſe recluſe ) touchoit à ſa quinzième année. Ambigat régnoit encore ; il ſoutenoit même la guerre avec vigueur contre le Roi d'Aquitaine ſon voifin. Il finit par perdre une Bataille. Cléomir, Prince du Sang d'Aquitaine, commandoit l'armée ennemie. Il ſçut profiter de ſa victoire, pénétra dans les Provinces Celtiques, ſ'empara de quelques places fortes, &, qui plus

plus est , du Temple d'Isis , le même où la Princeſſe Dalia ſe trouvoit enfermée. Le culte d'Isis étoit abſolument ignoré des Aquitains. Ils ſe promettoient bien de n'épargner ni ſon Temple , ni ſes tréſors , ni ſur-tout ſes Prêtrefſes. Cléomir en décida autrement. Il avoit , ſur ſes troupes , l'ascendant que donne à un Général une naiſſance illuſtre , un courage héroïque , & qui plus eſt , une foule de victoires , dans un âge où les hommes ordinaires ſçavent à peine obéir. Cléomir n'avoit que vingt-quatre ans , & il en étoit chez nos aïeux comme parmi nous : un Prince qui , à cet âge , avoit gagné des batailles , pouvoit preſcrire l'impoſſible à ſon Armée. Ce que le Prince Aquitain exigeoit de la ſienne , étoit quelque choſe de plus qu'attaquer un ennemi ſupérieur en forces. Il en coûta , il eſt vrai , à la Déeſſe quelques ſommes d'or , fruits de l'aveugle crédulité des Peuples , & qui , par cette raiſon , devoient être bientôt remplacées par des ſommes plus grandes.

Cléomir , qui n'exigeoit rien pour lui , voulut du moins paſſer en revue toutes

ces vierges qu'il avoit conservé intactes. Le nombre en étoit considérable, & le coup-d'œil d'autant plus intéressant. Toutes portoient un voile, mais placé de manière qu'il gênoit peu les regards du Prince. Une des plus jeunes Prêtresses lui parut voilée avec beaucoup plus de soin ; ce qui n'empêchoit pas qu'on ne pût remarquer la noblesse de son port & l'élégance de sa taille. La beauté se cachoit, mais les grâces s'échappoient de toutes parts. Le Prince ne put résister aux mouvemens qui agitoient son ame : il avance, non en vainqueur, mais en captif. Ah ! daignez, dit-il à la jeune Prêtresse, daignez écarter ce voile imposteur & sacrilège. Laissez-moi voir ce que je dois adorer. Ces mots parurent troubler singulièrement celle à qui le Prince les adressoit. Elle gardoit cependant le silence, & ne dérangeoit point son voile. Cléomir, en réitérant ses instances, ne fit qu'accroître son trouble, & n'obtint rien de plus. Une des compagnes de la scrupuleuse Prêtresse jugea qu'il étoit dangereux de pousser à bout un vainqueur de vingt-

quatre ans ; elle écarta ce voile incommode , & peut-être fatisfit deux personnes à la fois. Il est du moins sûr que Cléomir fut ébloui , transporté. Ah ! que vois-je ? s'écria-t-il : non , vous n'êtes pas une simple Prêtresse ; vous êtes la Divinité de ce Temple , si pourtant Isis eût jamais les charmes que vous avez. Daignez vous montrer aux Aquitains , & votre culte sera bientôt établi parmi eux. Il l'est déjà pour jamais dans mon cœur.

Ce discours fit frémir la Grande-Prêtresse , qui se trouvoit à portée de l'entendre ; mais on assure que celle qui en étoit l'objet n'en frémit pas. Un vainqueur jeune & bien fait , qui parle à genoux , & qui parle d'amour à une jeune personne , en est pour l'ordinaire écouté. Cléomir le fut , quoiqu'il parlât à une Princesse ; car c'étoit à la fille d'Ambigat qu'il rendoit cet hommage. Trompé par son extérieur , il prenoit la Princesse des Celtes pour une simple Prêtresse d'Isis.

Il formoit dès-lors le dessein de l'enlever à la Déesse. J'ai déjà dit qu'Isis n'avoit nul crédit chez les Aquitains , &

d'ailleurs l'Amour empiète souvent sur le domaine des autres Dieux. Cléomir fit part de son projet à la prétendue Prêtresse. Il parloit du ton le plus respectueux, & n'effaroucha qu'autant que la décence l'exigeoit. Le Prince connut enfin qu'on ne lui permettroit cet attentat que lorsqu'il feroit effectué.

Les mœurs du temps le dispensoient d'une retenue bien exacte ; mais les usages reçus n'étoient pas une regle pour lui. Il consulta deux choses , sa grandeur d'ame & son amour. L'un lui conseilloit d'enlever la jeune Princeesse , l'autre de la traiter comme s'il eût connu sa dignité. Il satisfit, & son amour , & sa grandeur d'ame. Dalia , tirée de sa captivité , ne crut point être retombée dans une autre. Du Temple d'Isis elle fut conduite dans une Ville dont Cléomir étoit le maître, & servie comme si elle eût été au milieu de la Cour d'Ambigat.

Cléomir visitoit souvent cet asyle ; mais il agissoit toujours en Amant respectueux. Dalia se taisoit encore sur sa naissance. Elle réservoit cet aveu pour arrêter le



Prince dans certaines poursuites un peu trop vives ; car elle présumoit bien que tôt ou tard il en viendrait là. Toutefois , avant que le danger devînt extrême , la paix fut proposée entre les deux Peuples rivaux. Cléomir fut bien surpris de voir le Roi des Celtes insister sur la liberté de la jeune Prêtresse plus que sur la restitution d'une Province. Le bon Ambigat , disoit-il , a les mêmes prétentions que moi sur cette jeune Beauté : il m'est sans doute permis de me donner la préférence ; mais le Roi d'Aquitaine pensoit d'une autre manière. Il donna ordre à Cléomir de rendre au Roi des Celtes toutes les Prêtresses qu'il pouvoit avoir enlevées , & de bien garder toutes les Villes qu'il avoit conquises. Un tel ordre plongea Cléomir dans la plus extrême douleur. Il sentit d'abord qu'il n'obéiroit pas ; mais l'arrivée du Roi d'Aquitaine rendoit l'obéissance presque indispensable. Ce Prince , naturellement peu guerrier , vint durant la treve se mettre à la tête de son armée , & réitéra ses intentions à Cléomir. Seigneur , lui dit ce dernier , commandez-moi de subjuguier en vo-

tre nom toute la Gaule Celtique , je vais l'entreprendre , & je réponds du succès sur ma tête ; mais , de grace , laissez-moi ma Captive ; elle m'appartient selon toutes les loix de la guerre , & je préfère sa possession à l'Empire des Gaules. C'est donc une merveille incomparable , reprénoit le Monarque ? Vous en jugerez , ajouta imprudemment Cléomir. Il ne sentoit pas que ces sortes d'examens sont toujours dangereux , sur-tout quand on risque d'avoir son Maître pour rival.

Dalia , quoiqu'avec répugnance , parut aux yeux du Roi. Il fut ébloui de ses charmes ; & plus il les envisageoit , plus la résistance du Prince lui sembloit excusable. Il prit un autre parti , que lui suggéra l'extrême beauté de la jeune Prisonnière ; ce fut de se charger lui-même du soin de la rendre au Roi des Celtes ; mais de ne la lui rendre que fort tard. Ambigat est vieux , disoit-il en lui-même , cette fantaisie lui passera , ou du moins j'aurai eu le loisir de contenter la mienne. Ainsi raisonnoit Tutor , ( c'étoit le nom de ce Prince : ) il avoit pour maxime de ne rien

refuser à ses desirs , quand il pouvoit les satisfaire , sans danger pour sa personne. Il étoit voluptueux & timide , foible & cruel. Depuis long-temps , pour mieux tromper Cléomir , il affectoit de le désigner publiquement pour son gendre. Il lui en réitéra la proposition. Peut-être le Prince la jugea-t-il peu sincère ; peut-être ne prit-il conseil que de son amour. Ce qu'il y a de certain , c'est que Tutor ayant déclaré qu'il prétendoit avoir la jeune Prêtresse à sa disposition , alors Cléomir ne consulta plus que son dépit & sa douleur. Il se détermina à tout perdre , plutôt que de renoncer à Dalia.

Elle étoit encore libre ; du moins étoit-il permis à Cléomir de lui parler tête-à-tête. Il en profita pour l'informer des vues que Tutor avoit sur elle ; vues que lui-même avoit saisies avec toute la pénétration d'un rival. Dalia frémit du danger qui la menaçoit. Cléomir s'aperçut bien de son trouble , & s'en trouva lui-même un peu rassuré. Cependant il cherchoit la vraie cause de cette agitation. Etoit-ce regret de le quitter , ou répugnance de tomber

entre les mains du Roi ? Une telle distinction n'est point frivole aux yeux d'un Amant : Cléomir en sentoît toute l'importance ; mais tout ce qu'il put tirer de la jeune Gauloise, ne levoit point ses doutes. Enfin, il instruisit Dalia du dessein qu'avoit le Roi de lui faire épouser sa fille. A ce discours le trouble de la Princesse augmenta visiblement, &, après un moment de silence, elle demanda, en rougissant beaucoup, si la Princesse d'Aquitaine avoit autant de beauté que de naissance & de grandeur ?

Cléomir enchanté de la question, sur-tout de la maniere dont elle avoit été faite, y répondit en amant qui sçait profiter de ses avantages. La Princesse d'Aquitaine, dit-il à Dalia, est après vous la plus belle personne du monde. Il faut vous avoir vue, pour se défendre de l'adorer. Cette réponse ne rassura point la fausse Prêtresse, & ce n'étoit pas non plus ce que vouloit Cléomir. Ce Prince étoit aimé, l'ignoroit & cherchoit à s'en instruire. Dalia craignit de le lui cacher trop long-tems. Peut-être, disoit-elle en elle-même, peut-être la Princesse d'Aquitaine

m'égale-t-elle en beauté ; mais quel avantage ne lui donne pas sur moi l'idée de sa naissance ? Ah ! prouvons qu'au moins l'avantage est égal entre nous !

Le Prince Aquitain n'ambitionnoit & n'espéroit qu'une forte d'aveu ; c'étoit celui d'une tendresse réciproque. La preuve qu'il en exigeoit , rendoit même tout aveu superflu. Il s'agissoit de fuir avec lui , & de fuir chez une Nation étrangere. La proposition étoit effrayante , mais persuasive. Cléomir donnoit à Dalia l'exemple des plus grands sacrifices ; il renonçoit aux avantages de son rang , aux fruits de ses exploits , à l'hymen d'une Princeffe , jeune & belle . . . . . Il est bien peu de rivales que de pareilles preuves d'amour ne subjuguent. Dalia , qui aimoit Cléomir avant toutes ces preuves , eut la force de contredire ses vœux. Elle lui fit envisager ce qu'il perdoit volontairement , ce qu'il pourroit regretter un jour , & regretter en vain. Elle se retrancha sur la décence , qui dès-lors ne permettoit plus de suivre un amant. Cet amant veut être votre époux , interrompit vivement Cléomir ; j'en jure par Tautatès.

Mercure & Mars ; j'en jure par vous-même , qui pouvez tout sur moi ; par l'honneur , que nul Gaulois ne peut trahir. Allons chez les Iberes goûter un repos , que nous ne pouvons espérer , ni dans votre Patrie , ni dans la mienne. Dalia ne se rendit pas encore ; mais au fond elle étoit persuadée. Le danger étoit pressant , la fuite nécessaire , le conducteur agréable. Ç'en est fait , dit-elle à Cléomir ; ç'en est fait , cher Prince , devenez l'arbitre de ma destinée , me voilà prête à suivre vos pas. Fuyons ces lieux suspects , & apprenez enfin que c'est la Princesse des Celtes qui va fuir avec vous.

Ciel ! s'écria Cléomir , de quel étonnement venez-vous me frapper ? Vous , la fille d'Ambigat ! Ce titre ne peut rien ajouter à mon amour , à mon respect ; mais par quel événement ? .. Que dis-je ? Ah ! songeons d'abord à vous soustraire au danger qui vous menace. Votre qualité ne feroit pas un moyen sûr de vous en garantir.

Dès la fin du jour suivant , tout étoit disposé pour l'évasion des deux amans. La place de Général , dont Cléomir faisoit en-

core les fonctions , lui facilitoit les moyens de sortir du Camp à telle heure & avec telle escorte qu'il vouloit. Celle qui l'accompagnoit étoit des moins nombreuses , mais des plus fidelles. Dalia , déguisée en homme , étoit confondue parmi la troupe , de même que deux de ses esclaves , déguisées comme elle. On s'éloignoit en diligence ; mais ce ne fut pas sans avoir surmonté bien des périls qu'on arriva au pied des Pyrénées ; & sur-tout qu'on pénétra en Ibérie , c'est-à-dire , en Espagne. Cléomir emportoit avec lui des richesses considérables , & qui étoient le fruit de ses victoires. Ces trésors ne lui furent point inutiles ; une partie servit à gagner les Prêtres d'un Temple voisin des lieux où Cléomir se fixa. Il n'y pouvoit être en sûreté que sous leurs auspices. Les Iberes étoient des barbares sans mœurs & sans loix. La volonté de leurs Prêtres étoit le seul frein qui pût contenir leur férocité ; & ces Prêtres , loin de la reprimer toujours , sçavoient quelquefois en faire usage.

Cléomir avoit choisi pour sa résidence un vallon isolé , d'un abord difficile , mais

par lui-même très-agréable ; c'étoit un des plus rians payfages que la Nature puiſſe étaler. Là Cléomir ne regrettoit rien , ſur-tout lorsqu'il enviſageoit Dalia , qui , de ſon côté , remercioit Iſis d'avoir mal protégé ſon Temple. Dalia avoit informé Cléomir de tout ce qui regardoit ſa naiſſance , & ſa métamorphoſe en Prêtrefſe. Il l'affura qu'on pouvoit revenir du Jugement qui la privoit du Trône ; c'eſt-à-dire , faire parler quelque'autre Dieu , & ſur-tout appuyer l'Oracle par d'heureux faits d'armes. En attendant , il ne s'occupoit que de ſon amour , & cet amour devenoit chaque jour plus preſſant. Oui , Prince , lui dit enfin Dalia , j'en crois vos ſermens ; mais c'eſt aux Autels que je veux les recevoir , & déposer les miens. C'étoit ce que Cléomir deſiroit le plus lui-même. Il n'y eut point , dans cette cérémonie , ce faſte , cet appareil qui , pour l'ordinaire , accompagne les mariages des Princes ; mais , en revanche , il ſ'y trouva un témoin qui en eſt preſque toujours excluſ.... l'Amour.

Il ne quitta pas même les deux époux , quand leurs vœux furent comblés : leur



tendresse réciproque sembloit s'accroître de ce qui ordinairement l'anéantit. Il n'eût pas été en leur pouvoit de s'aimer moins ; ils ne pouvoient s'aimer davantage. Toute leur ame sembloit être de l'amour. Cléomir, il est vrai , ne put renoncer entièrement à la vie active à laquelle il étoit accoutumé. Dalia l'occupoit toujours , & l'occupoit seule ; mais son caractère belliqueux ne se plioit point à une maniere d'aimer purement pastorale. Ses divertissemens tenoient de l'éducation mâle qu'il avoit reçue. N'ayant plus d'armée à conduire , ni d'ennemis à combattre , il suivoit les cerfs dans les forêts , il affrontoit & terrassoit les bêtes féroces.

Un an s'étoit écoulé depuis qu'il habitoit ce coin de l'Ibérie. Il ignoroit ce qui se passoit dans tout le reste de la terre. Nulle correspondance n'étoit alors établie entre les Nations qui environnoient sa retraite ; mais , par-là même , cette retraite étoit plus sûre pour lui , étoit plus confidentiellement ignorée. Ni Tutor , ni Ambigat n'avoient encore pu la découvrir. Cependant il arriva ce qui étoit presque inévi-

table : Cléomir , fans rien perdre de son amour , sentit renaître les idées de sa première grandeur. La vie qu'il menoit lui parut peu digne de lui , & même de Dalia. Elle est née pour le Trône , disoit-il , & c'est à moi de l'y placer , à moi de régner avec elle , si Ambigat a cessé de vivre : une plus longue retraite seroit un opprobre. Il envoya quelques émissaires observer ce qui se passoit dans les Gaules ; il envoya même jusqu'en Italie. Les premiers lui rapportèrent qu'Ambigat régnoit encore ; les seconds , que Brennus , à la tête d'une Armée Gauloise , marchoit pour subjuguier la Toscane & les Pays voisins. Cléomir , à cette nouvelle , ne put maîtriser son ardeur. Il étoit frere d'armes de Brennus ; il résolut d'aller prendre part aux travaux & à la gloire qui l'attendoient. Je suis , disoit-il , pros crit de mon Pays , & je vis inconnu dans celui que j'habite ; j'y vis sans éclat , sans défense ; l'amour m'y tient lieu de tout ; mais peut-être cet amour est une foiblesse. Il se défia de son cœur , & son esprit fut persuadé. En vain Dalia opposa-t-elle

à cette résolution ses prières & ses larmes ; Cléomir la quitta , en pleurant lui-même , & résolut de se venger sur les Italiens de la violence qu'il se faisoit.

Brennus le reçut avec la distinction qu'il méritoit à tous égards , mit une partie de son armée sous ses ordres , & promit de partager avec lui les conquêtes qu'ils alloient tenter ensemble. Elles furent aussi brillantes que rapides. Les Romains voulurent en arrêter le cours ; mais l'orage qu'ils prétendoient conjurer , vint fondre sur eux ; ils n'y résisterent pas. Rome fut prise & réduite en cendres ; le Capitole alloit subir la même destinée , le nom Romain s'éteindre pour jamais , le Monde être préservé d'un honteux esclavage ; les cris de quelques Oies en ordonnerent autrement.

Dans ces circonstances , un des Gaulois que Cléomir a laissés en Ibérie , survient , & lui apprend que la Princesse a été enlevée par un nombreux parti de Celtes. Ciel ! s'écria alors Cléomir ; Ciel ! c'est moi qui ai préparé cet horrible accident ; c'est moi qui cause la perte de Da-

lia. J'aurois dû me borner à défendre un bien si précieux, & non venir attaquer des Nations que j'ignorois & qui m'igno- roient. Il ne douta point que cet enleve- ment n'eût été fait par ordre d'Ambigat : il se représentoit Dalia plus captive que jamais, privée de toute consolation, de toute espérance. Eh ! que feroit-ce, pour- suivre-il, si Ambigat n'existoit plus ? Si une sœur, injustement couronnée, alloit juger la perte de sa sœur nécessaire à sa propre conservation ? Si un Druide.... Ah ! une foule d'idées cruelles viennent accabler & désoler mon ame ! Je n'y puis rester ; allons sauver Dalia, ou nous per- dre avec elle.

Brennus, à qui il fit part de cette réso- lution, ne réussit point à l'en détourner. Il le pressa d'accepter au moins quelques trou- pes ; mais Cléomir sentit avec raison qu'il lui falloit, ou une armée complète, ou sim- plement un petit nombre d'hommes choisis. Il fixa ce nombre à douze, auxquels même il ne fit aucune part de ce qu'il méditoit. Il partit, laissant Brennus occupé à prescrire un traité de paix aux Romains, qui ne vou-

loient que le tromper, & qui réussirent, parce qu'il étoit plus brave guerrier que fin politique. Pour Cléomir, son extrême empressement régloit sa marche ; aussi fut-elle des plus rapides. Il trouva de grands changemens à son arrivée. Le Druide Ségo-vese ne vivoit plus depuis six mois : Ambigat étoit mort depuis peu de temps, & une Princesse, sa fille, venoit d'être élevée sur le Trône. Ces nouvelles augmentèrent l'agitation du Prince. Il craignit tout pour celle qu'il venoit secourir, & craignit même d'être venu trop tard.

Le jour suivant, la Reine se fit voir en public, & dans toute la pompe de la Royauté. Un fond de langueur sembloit encore ajouter à ses charmes. Cléomir accourut se confondre parmi la foule des spectateurs ; ses regards avides cherchent la Reine de toutes parts, & ne cherchent qu'elle. Enfin, il l'apperçoit, & reste saisi, ému, transporté. C'est Dalia, s'écrioit-il, ce sont les mêmes traits, les mêmes charmes, la même grace ; jamais ressemblance ne fut plus entière, & les Dieux ne prodiguent pas des êtres aussi parfaits. Peu s'en fallut qu'il n'interrompît

la cérémonie par une scène vive & tendre. Il se rappella enfin tout ce que la Princesse lui avoit dit de l'extrême ressemblance qui existoit entre elle & sa sœur. Cette réflexion dérangerait toutes ses idées, & rappellerait toute sa tristesse. Il étoit seulement surpris que son cœur parût se méprendre à cette ressemblance comme ses yeux mêmes.

Il y rêvoit encore, quand un Barde, qui avoit autrefois été de sa Cour en Aquitaine, le reconnut & vint l'aborder. Un Barde étoit alors ce qu'est parmi nous un Poëte, excepté qu'ils étoient moins nombreux, & plus révérens. On les reconnoissoit à des marques distinctives & honorables; c'étoit de plus les seuls Historiens de la Nation. Leur emploi ordinaire étoit de chanter les actions des grands hommes. Ils alloient fréquemment de Province en Province, & l'on présume bien qu'il n'en manquoit pas à la Cour. Celui-ci étoit venu tenter fortune à celle de la nouvelle Reine: il fut surpris que Cléomir n'y parût point avec l'éclat qui convenoit à sa dignité. Le Prince avoit besoin d'un confident de l'espèce de celui-là. Il lui fit part des motifs de son séjour dans cette con-

trée, & le détermina facilement à seconder ses vues. Il l'instruisit même de l'impression que la Reine venoit de faire sur son ame, & de l'incertitude qu'elle y laissoit. Je connois peu cette Princesse, reprit le Barde; c'est la seconde fois que je paroïs à ses yeux. Elle est à coup sûr la plus belle personne de sa Cour; elle est en même temps la plus triste. Mais elle cache, dit-on, la cause de cette mélancolie; & on la respecte assez pour ne paroître pas avoir deviné ce qu'elle veut taire. Cependant, poursuivit-il, j'espere, avec le secours de mon art, éclaircir vos doutes, & peut-être adoucir l'extrême tristesse de la Reine.

Cette promesse en attira d'autres que le Prince fit au Barde; & tandis que celui-ci étoit allé préparer sa Romance, Cléomir se replongea dans ses réflexions. Il flottoit dans une foule de pensées contraires l'une à l'autre: ses idées se confondoient; un rayon d'esperance étoit soudain couvert par un nuage d'incertitude. Non, disoit-il enfin, non, je ne puis croire que Dalia soit sur le Trône, & me le laisse ignorer; je connois son cœur..... Mais peut-être, ajout-

roit Cléomir , peut-être Dalia doute-t-elle du mien ; peut-être mon départ d'Ibérie fut-il un crime à ses yeux ; peut-être ce qui n'étoit que le fruit d'une noble ambition lui parut-il l'effet d'une coupable inconstance. Une femme de seize ans , & qui aime , sçait rarement mettre la gloire en balance avec l'amour.

Deux jours après , le Barde se présenta chez la Reine. Elle l'apperçut , & voulut l'entendre ; c'étoit ce qu'il desiroit le plus. Il lui promit des chants qui n'avoient encore été entendus de personne ; promesse qui rendit la Reine très-attentive. Le Barde usa encore d'un autre moyen pour prévenir les distractions ; il commença par le portrait de son Héros , qu'il affecta de ne point nommer. Mais quiconque avoit vu Cléomir ne pouvoit s'y méprendre ; & quiconque ne l'avoit pas vu , aspirait à le voir de ce moment. La Reine devint tout-à-coup rêveuse , & parut s'attendrir. Le Barde haussant le ton , chanta les exploits du jeune Guerrier , ses rapides conquêtes , son courage dans les combats , sa douceur après la victoire. Il rappella l'instant où , subjugué par sa pri-



sonniere , de vainqueur qu'il étoit , il devint esclave. Il peignit les plaisirs dont avoit joui le jeune couple dans sa retraite , la violence que se fit Cléomir pour s'arracher de ce lieu de délices , les nouveaux lauriers qui l'attendoient sur les bords du Tibre ; mais le Chantre se surpassa lui-même vers la fin de son récit. Il s'agissoit d'exprimer la douleur où Cléomir étoit plongé depuis que Dalia lui avoit été ravie. Le Chantre , dis-je , eut recours à des termes si touchans , que toute l'assemblée en fut émue , & que la Reine laissa couler des larmes. Il parut même au Barde qu'elle se faisoit violence pour ne donner que ces marques d'attendrissement.

Elle le retint lorsqu'il étoit prêt à s'éloigner ; & , le conduisant un peu à l'écart : Avouez , lui dit-elle , que vous venez de peindre un être de raison , un objet qui n'a jamais existé que dans vos chants ? Pardonnez-moi , grande Reine , reprit le Barde , mon Héros existe ; il est même , à tous égards , fort supérieur au portrait que j'en ai tracé. La Reine , à ces mots , resta quelque temps rêveuse.

Le Barde , qui s'y connoissoit , jugea qu'elle étoit plus persuadée qu'elle ne vouloit le paroître. Enfin , elle lui demanda quel Pays habitoit le Prince qu'il avoit si bien chanté ? Le vôtre , Madame , répondit-il ; mais c'est , je pense , pour peu de temps. Quoi ! reprit-elle avec émotion , n'y a-t-il rien dans mes Etats qu'il présume pouvoir l'arrêter ? Votre Prince aime la gloire : j'ai des Armées , & n'ai point de Général ; ce poste ne me paroît pas indigne de lui être offert. La Reine ajouta qu'il y auroit pour lui , le jour suivant , une audience particulière , s'il jugeoit à propos d'en profiter.

Le Barde crut pouvoir en répondre d'avance. Un succès si rapide l'étonnoit , & il en faisoit modestement tout l'honneur à ses vers. Il est certain , disoit-il , que si la Reine étoit ce que présume Cléomir , elle lui en donneroit des marques plus promptes & plus claires. Elle s'est attendrie , elle a versé des larmes ; qu'est-ce que tout cela prouve ? Rien , sinon que j'ai sçu être pathétique.

Le rapport qu'il fit au Prince ne fut

que la fuite de ce raisonnement. Cléomir crut cependant y entrevoir quelque chose de plus ; mais son incertitude n'étoit pas levée. Il prit donc le parti d'accepter l'audience qu'on lui offroit. Qui sçait , disoit-il , si des raisons de prudence n'obligent point Dalia d'en user ainsi ? Et fût-ce même des raisons de caprice , fût-ce même la sœur de Dalia qui occupe le Trône , essayons du moins d'éclaircir l'aventure.

Il se rendit au Palais à l'heure indiquée , & fut introduit sous les auspices du Barde ; mais il le fut pour lui-même dans l'appartement de la Reine. Elle étoit au lit , sous prétexte d'incommodité , & le mal parut s'accroître à l'aspect du Prince. La Reine poussa un cri qui fit accourir toutes ses femmes. Elle se remit cependant , & leur ordonna de s'éloigner à une certaine distance. Le Barde en fit autant , même sans en avoir reçu l'ordre. Seigneur , dit la Reine à Cléomir , il doit vous paroître extraordinaire d'avoir été prévenu ainsi par une Souveraine , à qui peut-être vous n'aviez nulle demande à faire ; mais je veux le bien de cet État , & un défenseur tel

que vous, n'est point trop acheté par une démarche telle que la mienne.

Cléomir, moins frappé de ce discours que de la voix même qui le prononçoit, se trouva hors d'état d'y répondre. Le son de cette voix lui pénétoit l'ame ; il croyoit entendre Dalia, & malgré l'obscurité qui regne autour d'elle, il croit la voir ; mais la ressemblance dont il est prévenu, vient de nouveau croiser ses idées. Il étoit d'ailleurs trop agité pour voir si la Reine partageoit son trouble. Il répondit enfin ; mais ce fut pour éluder adroitement les offres qui venoient de lui être faites. Il ajouta, qu'occupé de la recherche d'un bien qu'il a perdu par sa faute, nul objet d'ambition ne pouvoit le distraire de ce soin. Cléomir s'aperçut que sa réponse avoit vivement frappé la Reine ; mais il ne put démêler quelles sortes de mouvemens l'agitoient.

A l'instant même survient un Courier chargé de nouvelles affligeantes. Une Armée de Germains avoit pénétré dans la Gaule Celtique, & dévastoit tout sur son passage. La Reine parut effrayée. Alors Cléomir jugea qu'il étoit de sa gloire de  
secourir

secourir une Princesse qui l'avoit prévenu par des offres ; mais il n'accepta aucun titre dans son armée : il partit comme simple volontaire. La Reine , il est vrai , le fit accompagner par tout ce qu'il y avoit de Guerriers à sa Cour , & envoya ordre au Général de le consulter dans toute occasion. Cet ordre produisit l'effet qu'on en devoit attendre : le Général jugea qu'on lui envoyoit un Collegue , & ne vit dès-lors dans ce Collegue autre chose qu'un ennemi.

Pour Cléomir , il révoit , chemin faisant , aux circonstances qui dirigeoient sa conduite. Elle lui parut bizarre , & celle de la Reine peu conséquente. Il ne trouvoit point naturel qu'une Souveraine prévînt un Inconnu par des distinctions si marquées. Il en venoit à croire qu'il n'y avoit que Dalia qui pût le traiter ainsi. D'un autre côté , disoit-il , Dalia devoit en faire davantage. Ce qui , pour sa sœur , diroit trop , ne signifie point assez pour elle. Ainsi , d'une ou d'autre part , Cléomir voyoit de l'inconséquence ; il en voyoit jusques dans ses propres démarches. Enfin , persuadé que dans une femme , & même dans

l'homme le plus sage , les inconféquences ne prouvent rien , il attendit l'événement.

Celui de cette campagne fut promptement décidé. Les deux armées étoient en présence. Le Général Gaulois prit l'avis de Cléomir pour être plus en état de faire des dispositions toutes contraires. Elles étoient si favorables à l'ennemi , qu'il enfonça l'armée des Celtes , sans peine , & presque sans péril. Le Général fut lui-même enveloppé , en combattant très-vailamment. Cléomir vit alors que tout étoit perdu , s'il ne prenoit tout sur lui. Il rallie les troupes dispersées , encourage celles qui se défendoient encore , fait faire de nouvelles attaques , & combat lui-même avec cette valeur qui étonne & se communique. En peu de temps la face des affaires changea ; les Germains , enfoncés à leur tour , sont poursuivis jusqu'à leur entière défaite. On ne s'aperçut bientôt qu'ils eussent pénétré dans la Gaule , que par le grand nombre de morts & de captifs qu'ils y laisserent.

L'armée Gauloise attribua hautement à Cléomir tout l'honneur de la victoire. Il

est ramené en triomphe à la Cour, & regardé comme le libérateur de l'Etat. Ces hommages étoient volontaires de la part des Peuples; ils avoient prévenu, à cet égard, les ordres de la Reine; mais on lisoit sur son visage la joie qu'elle en ressentoit. On eût pu même y lire que cette satisfaction étoit relative à la personne du Vainqueur, autant & plus qu'à la victoire dont elle recueilloit les fruits.

C'étoit l'usage alors dans les Gaules, que le Souverain, au milieu de toute sa Cour, & dans tout l'appareil de la Royauté, plaçât une Couronne d'or sur la tête du Général victorieux. Il fut décidé que Cléomir jouiroit de cet honneur; & la cérémonie fut renvoyée à deux jours. Il eut encore, durant cet intervalle, une courte entrevue avec la Reine, qui, comme dans la première, ne se laissa voir qu'à demi. Delà, nouvelles conjectures de la part du Prince, nouvelle incertitude, nouvelle impatience. Il étoit résolu de tout perdre, ou de s'éclaircir sur le sort de Dalia; car c'étoit Dalia seule qui pouvoit l'intéresser; c'étoit son ame, sa candeur;

son amour , sa maniere d'aimer qui le captivoient. Il n'eût pas suffi , pour le distraire de sa passion , d'égaliser Dalia en beauté , de réunir même tous ses traits ; elle seule eût pu devenir la rivale d'elle-même ; & c'est ce que soupçonnoit quelquefois Cléomir. Deux nouveaux incidens vinrent détruire en lui cette idée.

Le Barde qui l'avoit servi dans ses premières tentatives , ne l'avoit point accompagné dans son expédition contre les Germains. Il étoit resté à la Cour , où la Reine le combloit de distinctions & de bienfaits. Selon lui , c'étoit la beauté de sa Romance qu'elle recompensoit. Il dût cependant s'apercevoir que le Héros y entroit pour beaucoup. La Reine l'en entretint si souvent qu'il soupçonna ce qu'elle ne vouloit point lui cacher. Elle en vint même jusqu'à le charger d'une négociation qui marquoit la plus intime confiance. Il s'agissoit d'engager Cléomir à se fixer à la Cour. Une lettre qu'il lui remit de la part de la Reine , venoit à l'appui de ses discours , & laissoit entrevoir qu'il pouvoit aspirer à tout. Le Barde n'épargna rien pour le déterminer. Son ma-



riage avec Dalia n'étoit , par lui-même , qu'un léger empêchement. Les loix du temps autorisoient le divorce , & l'usage n'empêchoit point qu'une sœur , dans un cas pareil , ne pût remplacer sa sœur. L'obstacle réel étoit l'attachement de Cléomir pour Dalia.

Il répondit à la Reine avec respect , mais d'une maniere vague. Son but étoit de gagner du temps. L'écriture de la lettre lui étoit absolument inconnue ; mais au bout de quelques heures , un esclave lui apporta un autre billet dont il reconnut d'abord le caractère. Sa surprise égala sa joie d'y trouver ces mots.

*Epoux toujours cher , mais peut-être inconstant , reconnoissez les traits de l'infortunée Dalia. Elle respire encore , & ne vit que pour vous. Suivez cet esclave , & venez vous justifier , s'il est possible.*

Oui ! s'écria Cléomir , oui , ma justification sera facile & prompte. Je ne veux pour juge que son cœur , pour témoins que mes actions. Il partit sur le champ , guidé par

l'esclave, & sans aucune fuite. Après une heure de marche, ils arriverent à un bois des plus solitaires. Une marche, à peu-près aussi longue dans cette forêt, les conduit à un Château qui ressembloit beaucoup à une prison d'Etat; ils y entrent néanmoins sans difficulté. Cléomir fut surpris d'y reconnoître quelques-uns des esclaves qui servoient Dalia en Ibérie. Mais que n'éprouva-t-il point en appercevant Dalia elle-même, en la voyant se précipiter dans ses bras, le serrer dans les siens, en lui entendant prononcer d'une voix presque éteinte: est-il bien vrai que Dalia vous soit encore chère?

Cléomir ne répondit d'abord que par des baisers de flamme; ensuite il lui parla avec ce ton qui persuade toujours, parce qu'il est celui du sentiment & de la vérité. Les larmes de Dalia couloient; mais ce n'étoit point des larmes de douleur, c'étoit des larmes de tendresse & de joie; de ces larmes délicieuses qu'inspire la persuasion d'un bonheur dont on a lieu de douter, & d'un bonheur tel qu'en procure un amour mutuel. Ma chère Dalia, lui dit Cléomir, les

momens font précieux ; il faut vous arracher à cette prifon ; peut-être quelques jours plus tard feroit-elle pour moi d'un accès plus difficile. Fuyons ces lieux ; fuyons la Gaule entiere , jufqu'à ce que le moment foit venu d'y rentrer d'une maniere digne de vous & de moi.

Quoi ! s'écria-t-elle enfin , quoi ! Prince , vous renoncez , pour me fuivre , à tous les avantages qu'une Reine puiffante vous laiffe eférer !.... Rien ne peut vous remplacer auprès de moi , interrompit vivement Cléomir , pas même une Reine qui réunit vos charmes extérieurs. Un vif defir de gloire , & de vous procurer un état digne de vous , m'avoit ci-devant arraché de vos bras. L'Empire du monde , que vous ne partageriez point avec moi , feroit incapable de me féduire.

Mais , Seigneur , ajouta la Princeffe , après un autre moment de filence , n'est-ce pas demain que vous recevez , en présence de tous les Chefs de l'Etat , le prix de la victoire dont il vous eft redevable ? Cet honneur n'est point à dédaigner , & il eft bon que les Celtes s'accoutument à voir en vous

un Défenseur. Cléomir étoit plus jaloux de rendre Dalia libre, que de se faire couronner comme vainqueur. Mais elle persista si absolument dans cette idée, qu'il se vit contraint d'y souscrire. Il la quitta, après avoir pris quelques mesures pour leur commun départ, fort étonné quelle-même s'obstinât d'en retarder le moment, plus étonné encore des motifs de ce retard. M'obliger, disoit-il, à contempler sa rivale dans tout l'éclat du Trône, & à partager moi-même cet éclat ! Certainement Dalia présume beaucoup de ma fidélité, ou ne craint pas assez de la mettre en péril.

Cette idée l'occupa jusqu'au moment de la cérémonie. On y voyoit réunis tous les grands Ordres de l'Etat. La Reine, assise sur un Trône magnifique, avoit à sa droite le Conseil des Druides, à sa gauche le Sénat des Dames Gauloises. \* Les principaux

---

\* On sçait qu'il y eut autrefois, dans les Gaules, un Sénat uniquement composé de Femmes. Les plus grandes affaires se décidoient à ce Tribunal. Elles y étoient mieux conduites qu'elles n'eussent pu l'être par les hommes, qui ne sçavoient gueres alors que combattre. Les Druides parvinrent à anéantir ce Sénat, qui nuisoit à leur despotisme.

Chefs des armées occupoient les degrés du Trône & ses avenues. Un Peuple immense remplissoit le surplus de l'espace. Cléomir parut aux acclamations de toute cette multitude, & conduit par les principaux Guerriers qui avoient combattu sous lui. Sa démarche, son air, toute sa personne avoient tant de noblesse, que la Couronne qui l'attendoit parut fort au-dessous de ce qu'il devoit prétendre. De son côté, la Reine lui parut si belle, qu'il frémit de l'imprudence de Dalia. La Reine elle-même sembloit occupée d'un dessein beaucoup plus grand que celui qui étoit indiqué : une joie, mêlée d'un certain trouble, régnoit sur son visage & dans ses yeux. Cléomir approche, & monte quelques degrés du Trône, ou la Reine, en ce moment, l'attendoit debout. Elle pose sur la tête du Prince, au bruit des applaudissemens universels, la Couronne d'or qu'elle tenoit à la main. On l'eût prise pour Vénus qui couronnoit Mars. Une profonde génuflexion annonçoit déjà la retraite de Cléomir ; la Reine le retint. Prince, lui dit-elle, votre fidelle Dalia

ne veut plus être séparée de vous. Ces mots le jetterent dans une surprise inexprimable. En même temps , la Reine ôtant sa Couronne , la dépose entre les mains d'un de ses Officiers , & descend sur le même degré où étoit Cléomir. Alors un étonnement & un silence universels succedent aux applaudissemens. Dalia ( car c'étoit elle-même ) élevant une voix qui pénétrait l'âme , s'exprima ainsi.

» O vous ! noble élite d'une Nation  
» redoutée par toute la terre , écoutez  
» votre Reine , & voyez à quel prix elle  
» peut désormais l'être.

( *Montrant Cléomir.* )

» Voici l'appui , le défenseur , l'époux  
» que m'avoient donné les Dieux avant  
» que de me choisir pour gouverner cet  
» Etat. Ne m'eussent-ils fait que ce premier don , ma reconnoissance ne finiroit qu'avec mes jours. Et vous , généreux Gaulois , songez que c'est un présent que le Ciel vous fait par mes mains. Né du sang des Rois , mon Epoux

» est encore plus digne de commander  
 » aux hommes par son courage & ses  
 » vertus, que par sa naissance. Il fut au-  
 » tant de fois victorieux qu'il donna de  
 » Batailles ; il prit autant de Villes qu'il  
 » en assiégea. Nul ne connut mieux l'art  
 » de subjuguier une Nation, & vous sçavez  
 » s'il connoît celui de les défendre.

( *Aux Druides.* )

» Ministres des Dieux, voilà le Défен-  
 » seur des Autels.

( *Aux Dames Gauloises.* )

» Sages Dispensatrices des Loix, voilà  
 » le bras qui peut en maintenir l'autorité.

( *Aux Chefs des Troupes.* )

» Braves Guerriers, voilà le Chef di-  
 » gne de vous conduire. Peuples enfin,  
 » qui me reconnoissez pour votre Reine,  
 » voilà le Roi que ma tendresse vous  
 » propose ; celui qu'elle a choisi pour

» moi même. Nos destins sont infépara-  
» bles : ou détronéz Dalia, ou couronnez  
» Cléomir. »

Ce discours, prononcé d'un ton noble & touchant , par une Princesse qui séduisoit, lors même qu'elle ne vouloit pas toucher ; quelques larmes qui couloient de ses beaux yeux, la tendresse qu'on y lisoit pour son époux, & , autant que tout cela même, le grand nom de Cléomir, tout contribuoit à un heureux dénouement. L'unanimité des suffrages s'annonça par des acclamations générales & subites. Cléomir fut élu Roi avant que d'être bien persuadé si Dalia étoit vraiment elle-même.

Ses doutes, à cet égard, étoient faciles à détruire. Dalia l'instruisit de ce que son absence lui avoit laissé ignorer. Ambigat ayant survécu à Ségovese, survécut aussi à sa prévention pour ce Druide, & même à sa dévotion pour Tautatès. La Déesse Isis devint l'objet de ses hommages multipliés, & la Grande-Prêtresse l'objet de sa confiance. Il étoit naturel que la Prêtresse



anéantît ce qu'avoit fait le Druide son ennemi, & , qui pis est, son devancier. Il falloit des Oracles ; ils ne manquèrent pas. Ainsi Dalia avoit, au nom d'Isis, été déclarée l'aînée, par la raison même qui l'avoit d'abord fait déclarer la cadette ; c'est-à-dire, parce qu'elle étoit née la seconde. Ambigat, informé du lieu de sa retraite, l'en avoit retirée par un enlèvement, l'avoit secrètement fait conduire à sa Cour, l'avoit destinée au Trône, & en avoit exclu celle qu'il avoit d'abord préférée. Elle avoit achevé de rendre la révolution complete, en remplaçant Dalia parmi les Prêtresses d'Isis. Peut-être même y desiroit-elle l'arrivée d'un nouveau Cléomir, pour la perfection du parallele. Au reste, ce n'est point à Dalia qu'il faut imputer cette réflexion critique. Il ne faut pas la juger elle-même trop sévèrement sur sa manie d'éprouver la fidélité d'un époux. Ces sortes d'épreuves pouvoient se risquer il y a trois mille ans. On imagine que de nos jours elles pourroient n'avoir pas le même succès.





## AZAKIA,

*ANECDOTES HURONNES.*

LES anciens Habitans du Canada furent tous Sauvages, & l'étoient dans toute la rigueur du terme. Rien ne le prouve mieux que la destinée de certains François qui aborderent les premiers dans cette partie du nouveau Monde. Ils furent mangés par ces Barbares qu'ils prétendoient humaniser & polir.

De nouvelles tentatives eurent un succès plus heureux. On repoussa les Sauvages dans l'intérieur du Continent : on conclut avec eux des traités de paix, toujours mal observés ; on fit naître chez eux des besoins qui leur rendirent notre joug nécessaire. Notre eau-de-vie, notre tabac firent sans peine ce que nos armes eussent opéré plus difficilement. Bientôt la confiance devint réciproque, & les forêts du Canada furent aussi librement fréquen-

tées par leurs nouveaux hôtes , que par ceux qu'elles avoient vu naître.

Elles l'étoient souvent aussi par des femmes & des filles Sauvages , à qui la rencontre d'un François ne caufoit nulle frayeur. Presque toutes ces femmes sont belles , & certainement leur beauté ne doit rien aux prestiges de l'art. Il n'influe gueres davantage sur leur conduite.

Leur caractère est naturellement doux ; leur humeur gaie ; elles rient de la manière la plus agréable & la plus attrayante. Elles ont un penchant décidé pour l'amour ; penchant qu'une fille , dans ces contrées , peut suivre & suit toujours sans scrupule , sans craindre nul reproche. Il n'en est pas ainsi d'une femme ; elle se doit toute entière à celui qu'elle a épousé ; & , ce qui n'est pas moins digne de remarque , elle remplit exactement ce devoir.

Une Héroïne de cette classe , & qui étoit née parmi les Hurons , s'égara un jour dans une forêt voisine des terres qu'ils habitent. Elle fut surprise par un Soldat François , qui ne daigna point s'in-

former si elle étoit fille ou femme. Il se sentoit d'ailleurs peu disposé à respecter les droits d'un époux Huron. Les cris que pouffoit la jeune Sauvage , en se défendant , attirerent vers cet endroit le Baron de Saint-Castins , Officier dans les Troupes du Canada. Il n'eut pas de peine à obliger le Soldat de s'éloigner ; mais celle qu'il venoit de secourir avoit tant de charmes , que cet homme lui parut excusable. Il fut lui-même tenté d'exiger le salaire de sa démarche. Il s'y prit d'une manière plus engageante que son devancier , & ne réussit pas mieux. *L'ami qui est devant mes yeux , m'empêche de te voir* , lui dit la Huronne. C'est la phrase sauvage pour exprimer qu'on a un mari , & qu'on ne veut absolument point lui manquer. Cette phrase n'est pas un vain formulaire , elle renferme un refus décisif , & est commune à toutes les femmes de ces Nations barbares , que notre voisinage & nos exemples n'ont jamais pu civiliser.

Saint-Castins , à qui la langue & les usages des Hurons étoient familiers , vit d'abord qu'il n'avoit plus rien à préten-

dre ; & cette persuasion rappella toute sa générosité. Il se borne donc à accompagner la belle Sauvage, qui n'étoit venue que par cas fortuit dans ce bois, & qui craignoit de nouvelles rencontres. Chemin faisant, il en reçut toutes les marques de reconnoissance possibles, si on en excepte celle qu'il avoit d'abord voulu exiger.

Au bout de quelque temps, Saint-Castins est insulté par un de ses Confreres, lui fait un appel, & le tue. L'Officier mort étoit neveu du Gouverneur Général de la Colonie ; & ce Gouverneur étoit aussi absolu que vindicatif. Saint-Castins n'eut d'autre parti à prendre que la fuite. On présuma qu'il s'étoit retiré chez les Anglois de la nouvelle Yorck : chose effectivement très-vraisemblable. Cependant il n'en fit rien ; persuadé qu'il trouveroit un asyle également sûr parmi les Hurons : ce fut à eux qu'il donna la préférence.

Le desir de revoir Azakia, (c'est le nom de la Sauvage qu'il avoit secourue) entra pour beaucoup dans ce choix. Elle reconnut d'abord son libérateur. Sa joie fut extrême de le retrouver, & elle la lui té-

moigna aussi naïvement qu'elle avoit résisté à ses attaques. Le Sauvage dont elle étoit la femme , & qui se nommoit Ouabi , fit le même accueil à Saint-Castins. Ce dernier l'instruisit du motif de sa fuite. Le Grand-Esprit soit loué de t'avoir conduit parmi nous , reprit le Huron ! Ce corps , ajouta t-il , en portant la main sur son estomac , ce corps te servira de barrière , & ce casse-tête écartera , ou terrassera tes ennemis. Ma cabanne sera la tienne ; tu verras journellement le grand Astre reparoître & nous quitter , sans que rien te manque , ni puisse te nuire.

Saint-Castins lui déclara qu'il vouloit absolument vivre comme eux , c'est-à-dire ; partager leurs travaux , leurs guerres , leurs usages , en un mot , devenir Huron : aveu qui redoubla la joie d'Ouabi. Ce Sauvage tenoit le premier rang parmi ses semblables ; il étoit leur Grand Chef , dignité qu'il ne devoit qu'à son courage & à ses services. Il avoit d'autres Chefs sous lui , & offrit une des Places à Saint-Castins , qui n'accepta que le rang de simple guerrier.

Les Hurons étoient alors en guerre avec

les Iroquois. Il fut question de tenter une entreprise contre ces derniers. Saint-Castins voulut être de cette expédition, & y combattit en Huron déclaré ; mais il fut blessé dangereusement. On le rapporta, non sans peine, jusques dans la maison d'Ouabi, sur une espece de brancard. A cette vue Azakia parut accablée de douleur ; mais elle ne se borna point à le plaindre, elle songea à lui prodiguer les soins & les secours. Elle avoit plusieurs Esclaves à ses ordres, & ne se reposoit que sur elle-même de ce qui pouvoit tendre au soulagement de son hôte. Son activité égaloit ses inquiétudes. On eût dit que c'étoit une Amante qui veilloit sur les jours de son Amant. Un François ne pouvoit manquer d'en tirer les conséquences les plus flatteuses, & c'est ce que fit d'abord Saint-Castins. Ses desirs & ses espérances renaissoient avec ses forces. Un seul point dérangoit un peu ses vues ; c'étoit les services & les attentions d'Ouabi. Pouvoit-il le tromper, sans joindre l'ingratitude à la perfidie ? Mais, reprenoit Saint-Castins, le bon Ouabi n'est qu'un Sauvage ; feroit-il plus vétillard sur cet arti-

cle que beaucoup d'honnêtes gens de notre Europe ? Cette raison , qui n'en étoit pas une , parut très-solide à l'amoureux François. Il renouvela ses tendres avances , & fut surpris d'essuyer de nouveaux refus. Arrête ! Célario , ( c'est le nom Sauvage qu'on avoit donné à Saint-Castins ) arrête , lui dit Azakia ; les tronçons de la baguette que j'ai rompue avec Ouabi , n'ont pas encore été réduits en cendres. Une partie reste encore en son pouvoir , & l'autre au mien. Tant qu'ils subsisteront je suis à lui , & ne puis être à toi. Ce discours , prononcé d'un ton ferme , déconcerta un peu Saint-Castins. Il n'osoit presque plus insister , & tomba dans une triste rêverie. Azakia en fut touchée. Que faire , lui dit-elle ? Je ne puis devenir ta compagne qu'en cessant d'être celle d'Ouabi ; & je ne puis quitter Ouabi sans lui causer la tristesse que tu éprouves toi-même. Réponds-moi : l'a-t-il mérité ? Non ! s'écria vivement Célario ; non , il mérite sur moi toute préférence ; mais il faut que j'abandonne & sa demeure , & même cette habitation. Ce n'est qu'en cessant de voir



Azakia que je puis cesser d'être ingrat envers Ouabi.

Ces mots firent pâlir la jeune Sauvage. Ses larmes coulerent presque aussi-tôt, & elle ne chercha point à les cacher. Ah ! ingrat Célario , s'écria-t-elle , en sanglotant , & lui pressant les mains entre les siennes , ingrat Célario ! est-il bien vrai que tu veuilles quitter ceux à qui tu es plus cher que la lumière du grand Astre ? Que t'avons-nous fait pour nous abandonner ? Te manque-t-il quelque chose ? Ne me vois-tu pas sans cesse à tes côtés , comme l'esclave qui n'attend que le signal pour obéir ? Pourquoi veux-tu qu'Azakia meure de tristesse ? Tu ne peux la quitter sans emporter son ame ; elle est à toi , comme son corps est à Ouabi.... L'arrivée de ce dernier empêcha Saint-Castins de répondre. Pour Azakia , elle continuoît de pleurer , sans se contraindre , sans même en cacher un instant la cause. Ami , dit-elle au Huron , tu vois encore Célario , tu le vois , tu peux lui parler & l'entendre ; mais bientôt il va disparaître à nos yeux , il va chercher d'autres amis...

D'autres amis ! s'écria le Sauvage , presque aussi alarmé qu'Azakia même : eh quoi ! mon cher Célario , quelle raison te porte à t'arracher toi-même de nos bras ? As-tu reçu ici quelque injure , quelque dommage ? Réponds-moi ; tu sçais que j'ai de l'autorité dans ces lieux. Je te jure , par le grand Esprit , que tu feras satisfait & vengé.

Cette question devenoit embarrassante pour Saint-Castins. Il n'avoit nul sujet raisonnable pour se plaindre , & le vrai motif de sa résolution devoit être absolument ignoré d'Ouabi. Il lui fallut se rejeter sur quelques raisons banales , & que le bon Ouabi trouva très-ridicules. Parlons d'autre chose , ajouta-t-il , demain je pars pour une expédition contre les Iroquois , & ce soir je donne à nos Guerriers le repas d'usage. Prends part à cet amusement , mon cher Célario.... J'en veux prendre également à vos périls & à vos travaux , interrompit Saint-Castins ; je suis de cette nouvelle expédition. Tes forces trahiroient ton courage , répliqua le Chef des Hurons : c'est peu de sçavoir affronter la mort , il

faut pouvoir la donner à l'ennemi ; il faut pouvoir le pourfuivre , s'il prend la fuite ; & même pouvoir l'éviter , s'il est trop supérieur. Telles furent , dans tous les temps , nos maximes guerrieres. Ne songe donc , pour le moment , qu'à te guérir , & à veiller sur cette habitation durant mon absence ; je t'en confie le soin & la charge. Il eût été superflu que le François répliquât. Bientôt les Guerriers s'assemblent , & le festin commence. A peine est-il fini , que la troupe se met en marche , & que Saint-Castins reste plus que jamais exposé aux charmes d'Azakia.

Il est certain que cette jeune Sauvage aimoit son hôte , & l'aimoit d'un amour purement métaphysique , sans pourtant se douter de ce que c'étoit qu'un pareil amour. Elle prit même une résolution que nos Métaphysiciennes , dans ce genre , ne prendroient certainement pas ; ce fut de procurer à Saint-Castins l'occasion d'obtenir d'une autre ce qu'elle-même s'obstinoit à lui refuser. La rivale qu'elle se donna étoit des plus propres à opérer cette espece de diversion. Elle n'avoit que

dix-huit ans , étoit très-belle , & , ce qui ne devenoit pas moins nécessaire , étoit encore fille. J'ai déjà dit que , chez ces Nations , une fille jouit de la plus grande liberté. Saint-Castins , excité par Azakia , eut divers entretiens avec Zifina : c'est le nom de cette jeune Huronne. Au bout de quelques jours , il put lire dans ses yeux qu'elle seroit moins sévère que son amie. On ne dit point s'il profita de la découverte ; du moins ne lui fit-elle point oublier Azakia , qui de son côté , sans doute , ne vouloit point être oubliée. Saint-Castins se sentoît malgré lui ramené vers elle. Un incident , qui par-tout ailleurs eût contribué à les unir , fut prêt à les séparer pour jamais.

On apprit par quelques fuyards , plus diligens que les autres , qu'Ouabi avoit donné dans une embuscade d'Iroquois , qu'il avoit perdu une partie de sa troupe , & étoit lui-même resté sur le champ de bataille. Cette nouvelle causa de justes regrets à Saint-Castins. Sa générosité lui fit mettre à l'écart toute vue d'intérêt. Il oublioit qu'en perdant un ami , il se trou-  
voit

voit défait d'un Rival. D'ailleurs , la mort de ce Rival pouvoit entraîner celle d'Azakia même. Ses jours , dès ce moment , dépendoient du caprice d'un songe. Ainsi le vouloit un usage superstitieux , consacré de tout temps parmi ces Peuples. Si , dans l'espace de quarante jours , une Veuve , qui vient de perdre son époux , le voit & lui parle en songe deux fois de suite , elle en infere qu'il a besoin d'elle *dans le pays des Ames* , & rien ne peut la dispenser de se donner la mort.

Azakia étoit d'avance résolue d'obéir à cet usage , si le double songe avoit lieu. Elle regrettoit sincèrement Ouabi ; & , quoique Saint-Castins lui fournît matière à d'autres regrets en mourant , le préjugé l'emportoit sur l'inclination. Il n'est pas facile d'exprimer les inquiétudes , les terreurs qui tourmentoient l'Amant de cette belle & crédule Huronne. Chaque nuit il se la figuroit en proie à ces visions sinistres ; il ne l'abordoit chaque matin qu'en frémissant. Un jour enfin il la trouva qui préparoit un breuvage mortel : c'étoit le suc d'une racine de citronnier ; poison qui,

dans cette contrée , ne manque jamais son coup. Tu vois , mon cher Célario , lui dit Azakia , tu vois les apprêts du long voyage qu'Ouabi m'ordonne de faire.... Ciel ! interrompit Saint-Castins , pouvez-vous en croire un songe qui vous abuse , une illusion frivole & trompeuse ? Arrête , Célario , reprit la Huronne , tu t'abuses toi-même. Ouabi s'est montré à moi la nuit dernière ; il m'a pris la main , en m'ordonnant de le suivre. La pesanteur de mon corps s'y opposoit. Ouabi s'est éloigné d'un air triste. Je l'appellois ; pour toute réponse , il m'a tendu les bras , & ensuite a disparu. Il reviendra sans doute , mon cher Célario ; il faudra lui obéir ; & , après t'avoir pleuré , j'avalerai ce breuvage qui doit assoupir mon corps ; j'irai rejoindre Ouabi dans le séjour des Ames.

Ce discours mit Saint-Castins hors de lui-même. Il y opposa tout ce que la raison , la douleur & l'amour purent lui suggérer de plus convaincant ; rien ne parut l'être à la jeune Sauvage. Elle pleuroit , mais persévéroit dans son dessein. Tout

ce que le défolé François put obtenir d'elle, fut qu'en fupposant même qu'Ouabi lui apparût une feconde fois en fonge, elle attendroit, pour fe donner la mort, qu'elle fût un peu mieux affurée de la fienne : chofe que Saint-Caftins fe propofoit de vérifier au plutôt.

Les Sauvages n'échangent, ni ne rachètent leurs prifonniers ; ils fe bornent à les arracher des mains de l'ennemi, quand ils le peuvent. Quelquefois le vainqueur deftine fes captifs à l'efclavage : le plus fouvent il les fait mourir. Telle eft fur tout la maxime des Iroquois. Il y avoit donc à préfumer qu'Ouabi étoit mort de fes bleffures, ou avoit été brûlé par cette Nation barbare. Azakia le croyoit encore plus que tout autre ; mais Saint-Caftins vouloit qu'au moins elle en doutât. De fon côté, il ranime le courage des Hurons, & propofe une nouvelle entreprife contre l'ennemi. Elle eft approuvée. Il s'agiffoit d'élire un Chef : toutes les voix fe réuniffent en faveur de Saint-Caftins, qui avoit déjà donné des preuves de fa valeur & de fa conduite. Il part avec fa

Troupe ; mais il ne part qu'après avoir de nouveau tiré parole d'Azakia , qu'en dépit de tous les songes qu'elle pourroit faire , elle différera , au moins jusqu'à son retour , le triste voyage qu'elle médite.

Celui des Guerriers Hurons fut des plus heureux. Les Iroquois les croyoient trop affoiblis ou trop découragés pour oser rien entreprendre. Eux-mêmes s'étoient mis en marche pour venir les attaquer , & marchaient sans précaution. Il n'en étoit pas ainsi de la troupe de Saint-Castins. Celui-ci avoit envoyé quelques-uns de ses gens à la découverte. Ils apperçurent l'Ennemi , sans en être vus , & revinrent en donner avis à leur Chef. Le terrain se trouvoit des plus propres à dresser une embuscade. Les Hurons en profitèrent si bien , que les Iroquois se virent enfermés lorsqu'ils croyoient n'avoir aucun risque à courir. On les chargea avec une fureur qui ne leur laissa point le temps de se reconnoître. Le plus grand nombre est tué sur la place ; le surplus est estropié , ou garrotté. On marche sur le champ au plus prochain village ; on y surprend les Iroquois assemblés. Ils alloient jouir du



spectacle de voir brûler un Huron. Déjà ce dernier chantoit sa chanson de mort. C'est à quoi ne manque jamais tout Sauvage que l'ennemi est prêt à faire périr. De grands cris & une grêle de coups de fusils eurent bientôt dispersé la foule des curieux. On tue, & les fuyards, & ceux qui veulent résister. Toute la férocité sauvage se déploie. Vainement Saint-Castins s'efforçoit d'arrêter le carnage; il ne sauva qu'avec peine un petit nombre de femmes & d'enfans. Il craignoit sur-tout qu'au milieu de ce tumulte horrible, Ouabi ne fût massacré lui-même, supposé qu'il vécût encore, & se trouvât dans cette habitation. Occupé de cette idée, il accouroit sans relâche d'un endroit à un autre. Il apperçoit dans une place, où l'on combattoit encore, un Prisonnier attaché à un poteau, & ayant à ses côtés les apprêts de sa mort, c'est-à-dire, de quoi le brûler à petit feu. Le Chef des Hurons vole vers ce malheureux captif, rompt ses liens, le reconnoît, l'embrasse avec des transports de joie. C'étoit Ouabi.

Ce brave Sauvage avoit préféré la perte de ses jours à celle de sa liberté. A peine guéri de ses blessures, on lui avoit offert la vie sous condition de rester esclave. Il avoit choisi la mort, déterminé à se la donner lui-même, si elle lui étoit refusée. Mais les Iroquois étoient gens à lui épargner cette peine. Un instant plus tard, ses compagnons n'eussent plus été à temps de le sauver.

Après avoir dispersé ou fait esclave ce qui restoit d'Iroquois dans ce canton, l'Armée Huronne reprit le chemin de ses terres. Saint-Castins voulut remettre le commandement à Ouabi qui le refusa. Il l'instruisit, chemin faisant, du dessein où étoit Azakia de mourir, persuadée que lui-même ne vivoit plus, & qu'il exigeoit qu'elle le suivît, du poison qu'elle avoit préparé à ce sujet, & du délai qu'il n'avoit obtenu d'elle qu'avec peine. Il parloit avec une véhémence & un attendrissement qui frappèrent le bon Ouabi. Il se rappella quelques traits qu'il avoit peu remarqué dans le temps; mais dans ce dernier instant même

me il ne témoigna rien de ce qu'il projettoit. On arrive. Azakia, qui avoit fait un second rêve, regardoit ce retour comme le signal de son trépas. Quelle est sa surprise de voir au nombre des vivans l'époux qu'elle croyoit aller rejoindre au séjour des esprits ! D'abord elle resta immobile & muette ; mais bientôt sa joie alloit s'exprimer par de vives caresses & de longs discours. Ouabi reçut les unes ; & interrompit les autres. Ensuite s'adressant à Saint-Castins : Célario, lui dit-il, tu m'as sauvé la vie, & ce qui m'est plus cher encore, tu m'as deux fois conservé Azakia. Elle t'appartient donc plus qu'à moi. Je t'appartiens moi-même. Vois si elle suffit pour nous acquitter tous les deux. Je te la cède par reconnoissance, & je ne l'eusse pas cédée pour me tirer des feux allumés par les Iroquois.

Ce que ce discours fit éprouver à Saint-Castins, est difficile à exprimer, non qu'il lui parût aussi ridicule, aussi bisarre qu'il pourra le sembler à certains Lecteurs ; il sçavoit que le divorce est très-fréquent

chez les Sauvages ; ils se séparent aussi facilement qu'ils s'unissent ; mais , persuadé qu'on ne pouvoit céder Azakia sans un effort surnaturel , il se croyoit obligé à un effort équivalent. Il refusa ce qu'il désireroit le plus , & le refusa en vain : il lui fallut céder à la persévérance d'Ouabi. Pour la fidelle Azakia qu'on a vu résister à toutes les attaques de Saint-Castins , & refuser de survivre à l'époux qu'elle croyoit mort , on s'attend peut-être qu'elle disputera long-temps sur la séparation que cet époux lui propose. Point du tout. Elle n'avoit jusqu'alors écouté que le devoir ; elle crut qu'il lui étoit libre enfin d'écouter son inclination , puisqu'Ouabi l'exigeoit. Les morceaux de la baguette d'union furent apportés , réunis & brûlés : Ouabi & Azakia s'embrassèrent pour la dernière fois , & dès ce moment cette jeune & belle Huronne rentra dans tous ses droits de fille. On dit même qu'aidé de quelques Missionnaires , Saint-Castins la mit en état de devenir sa femme dans toutes les règles. Ouabi , de son côté ,

rompit la baguette avec la jeune Zisma ;  
& ces deux mariages , si différens par la  
forme , furent au fond également heu-  
reux. Chaque époux , bien assuré de n'a-  
voir point de concurrens , oublia s'il  
avoit eu des prédécesseurs.





## GIAFFAR ET ABASSAH,

*TRAIT D'HISTOIRE ARABE.*

AARON Alradchid, Calife de Bagdad, étoit contemporain de Charlemagne, & régnoit assez paisiblement sur l'Asie, tandis que ce dernier bouleversoit l'Europe. Ces deux Princes étoient amis, & avoient beaucoup d'analogie dans le caractère : tous deux braves, tous deux hommes de génie, tous deux aimant les Arts, dans des temps & des lieux où le nom même des Arts étoit presque ignoré : tous deux bons Astronomes pour leur siècle, & peut-être un peu Astrologues ; leurs penchans, leurs vertus, leurs vices eurent un rapport des plus frappans. L'Histoire cite néanmoins un trait où leur conduite fut bien opposée. On dit que Charlemagne fit épouser sa propre fille à Eginard son Secrétaire, par la raison qu'ils avoient empiété sur les droits de l'hymen. Cette raison pouvoit suffire alors. Aaron, au contraire,

donna sa sœur en mariage à son Visir ; sous la bizarre condition de n'user jamais du privilège d'époux. Un tel caprice est inexcusable dans tous les temps.

Ce Visir avoit nom Giaffar , & étoit de l'illustre Famille des Barmecides. On nommoit ainsi les descendans d'un autre Giaffar , qui lui-même étoit issu des anciens Rois de Perse. Obligé d'abandonner subitement sa patrie , il avoit trouvé un asyle à la Cour du Calife Soliman ; il s'y étoit même élevé au plus haut point de faveur. Une chose assez rare , c'est que sa postérité avoit joui des mêmes avantages auprès des successeurs de ce Calife , quoique sa dynastie eût été remplacée par une autre. Une chose plus rare encore , c'est que tous ces Barmecides se montrèrent dignes de leur haute fortune. Ils unissoient les talens aux vertus , & furent peut-être les premiers que la faveur du Prince conduisit à celle du Peuple. Revenons au moderne Giaffar.

C'étoit l'homme de tout l'Orient le plus propre aux affaires , & le moins enclin à s'y livrer. Il avoit été fait Visir dans un

âge où il n'est pas même naturel d'ambitionner cette Place, & l'avoit quittée lorsque l'ambition devoit être en lui la plus forte. Son penchant pour les Lettres, le repos & les plaisirs faisoient de lui un homme aimable, un homme de société, plutôt qu'un homme d'Etat. Il soutint cependant avec honneur le poids du Ministère, parce que l'homme supérieur ne peut se résoudre à être médiocre nulle part. Mais ayant réussi à se donner pour successeur au Vifiriat, son frère aîné, très-digne de lui succéder, il put librement se livrer à ses goûts : il devint l'Ecrivain le plus élégant qui fût alors ; il devint, qui plus est, l'ami intime du Souverain, dont il n'avoit d'abord été que le premier Ministre.

Aaron avoit une égale tendresse pour Abassah sa propre sœur, jeune Princesse qui vivoit avec les femmes de ce Calife, dans un lieu du Palais où lui seul pouvoit entrer. Chaque jour il venoit passer quelques heures avec elle, & retournoit ensuite auprès de son favori ; mais bientôt cette alternative lui parut fatigante. Il regretta de ne pouvoir entretenir à la fois



deux personnes qui lui étoient également cheres. Il parloit souvent à Giaffar des charmes séduifans d'Abaffah ; il vantoit à cette Princeffe le mérite extrême de Giaffar. Tous deux , par ce moyen, se connurent avant que de s'être vus , & tous deux defiroient de se voir. Le Calife , qui ne defiroit pas moins de les raffembler , ne tarda pas à leur procurer cette mutuelle fatisfaction. Il voulut , en dépit des ufages de tout l'Orient , que fa fœur quittât la compagnie des femmes pour manger habituellement à fa table avec tous les hommes qu'il daigneroit y admettre.

Giaffar profita bien affidument de cette faveur. Abaffah lui parut infiniment fupérieure au portrait que le Calife en avoit tracé ; ce qui étoit vrai. Aux charmes d'une beauté réguliere , elle joignoit tous ceux d'un efprit cultivé ; elle y joignoit , de plus , tout le naturel de la candeur & toutes les grâces de l'enjouement. Il eût fuffi de ne la voir qu'une fois pour en être épris , & Giaffar la voyoit tous les jours. Auffi chaque jour fembloit-il ajouter un degré de force à fa paffion.

Des mouvemens à peu-près femblables agitoient le cœur de la Princeffe. Giaffar

n'étoit pas toujours le seul à qui le Calife procurât la faveur de se trouver avec elle ; mais il fut le seul qu'elle distingua d'abord ; & bientôt elle eût voulu n'appercevoir que lui. Cette sympathie réciproque étoit trop marquée pour que le Calife n'en eût pas au moins quelque soupçon. Ses soupçons ne tarderent même pas à être changés en certitude : ce qui , toutefois , n'apporta aucune différence dans sa conduite. Il ne parut point surpris d'une chose que , sans doute , il avoit dû prévoir. L'amoureux couple eut toujours les mêmes occasions de s'entretenir : Aaron y contribua comme il avoit fait jusqu'alors , & songea même à faire quelque chose de plus ; c'est-à-dire , que ce Calife prit la résolution d'élever Giaffar au rang de son beau-frere , & de rendre époux ceux qu'il avoit pour ainsi dire forcé de devenir amans. Mais , par un caprice des plus embarrassans à définir , ce Prince , d'ailleurs très-sensé , mit à cette faveur une condition aussi absurde qu'impraticable. On ne dit point quel en fut le motif. Peut-être n'étoit-ce que le résultat de quelques visions Astro-

logiques ; peut-être n'en doit-on chercher la cause que dans la bifarrerie de l'esprit humain ; source intarissable , & dans laquelle l'homme le plus sage n'est pas toujours exempt de puiser.

Un jour qu'Abassah & Giaffar s'entretenoient seuls avec le Calife , ce Prince fit tomber la conversation sur une matiere intéressante pour chacun d'eux ; il s'agissoit de l'amitié. Le Ciel , disoit Aaron , m'a rendu maître d'un Empire des plus vastes ; j'unis la Couronne à la Tiare , la dignité du Sacerdoce à la puissance du Souverain ; mes Armées sont triomphantes , & j'en suis le Général ; je fais fleurir les Arts , & je les cultive : tant d'avantages réunis ne peuvent entièrement me satisfaire , il en est un qui me paroît infiniment plus précieux , & que peut-être le Ciel s'obstine à me refuser.

Ce discours jetta ceux qui l'écoutoient dans une extrême surprise. Tous deux la témoignèrent avec le même empressement Souverain Commanlant des Fidèles , ajouta Giaffar , que vous reste-t-il à desirer dans ce haut degré de puissance & de

gloire où toute la Terre vous contemple ? Une chose , repliqua le Monarque , une chose que l'Empire du monde même ne peut donner , & peut souvent faire perdre ; en un mot , un ami , le seul trésor qui pour l'ordinaire manque à un Souverain.

Ah , Seigneur ! s'écrierent Abassah & Giaffar , également consternés ; quels vœux vous reste-t-il à former sur ce point ? Doutez-vous de ma tendresse , disoit Abassah ? Doutez-vous de mon zèle respectueux & désintéressé , ajoutoit Giaffar ? Ecoutez-moi , reprit à son tour , Aaron-Alradchid. Vous m'aimez , dites-vous ; je suis persuadé que telle est , du moins , votre intention ; c'est moi qui suis le premier moteur de votre attachement réciproque. L'effet en est trop agréable pour que vous en haïssez la cause. Je ne vous soupçonne donc pas de me haïr ; mais il y a loin de cet état à celui de l'amitié. Qui sçait même si je ne suis pas devenu pour vous un tiers incommode ?

A ces mots , les protestations de la Princesse & du Favori redoublerent. Non , Sei-

gneur, s'écrioit Abassah, que le discours du Calife avoit rendu un peu confuse; non, il n'est rien qui ne cède à la reconnoissance que je vous dois; elle fera toujours la première passion de mon cœur. Giaffar s'exprima en termes plus mesurés; mais ce qu'il dit auroit pu satisfaire tout autre que le Calife. Il le supplia de mettre à l'épreuve ce dévouement dont il sembloit douter. J'y consens, reprit Aaron; mais cette épreuve sera délicate: elle est cependant la seule qui puisse me convaincre de votre attachement pour moi. Je dirai plus, ma tranquillité intérieure dépendra de votre exactitude à me tenir parole. Eh bien, Seigneur, ajouta Giaffar, daignez manifester vos intentions; je jure par l'Alcoran même de les remplir! Abassah protesta la même chose, persuadée, ajouta-t-elle, que le Calife n'exigeroit pas l'impossible. Ce que j'exige, repliqua ce Prince, n'est point au-dessus des forces humaines; il ne s'agit que de surmonter certaines foiblesses. Voici donc ce que j'attens de vous l'un & l'autre; il est certain que vous vous ai-

mez, dès-lors vous devez craindre qu'on ne vous sépare. Je veux bien dès-à-présent vous épargner cette crainte; je suis prêt à vous unir.... Ah Seigneur! interrompit Giaïfar, en tombant aux pieds du Calife, est-ce par des faveurs d'un si haut prix que vous voulez mettre à l'épreuve ma docilité? Doutez-vous de ma prompte obéissance? Doutez-vous.... Je n'ai aucun doute à cet égard, interrompit à son tour le Calife; mais levez-vous, & écoutez jusqu'à la fin. Je consens à vous faire épouser ma sœur, sous l'expresse condition que vous vivrez avec elle comme un frere, comme j'y vis moi-même. Vous ne lui parlerez qu'en ma présence; vous ne lui proposerez aucun tête-à-tête; vous fuirez tous ceux qu'elle-même pourroit vous proposer. A cela près, vous vous aimerez tant & aussi long-temps qu'il vous plaira. Tel est le sacrifice que mon amitié exige de la vôtre. Une pareille Loi vous paroîtra sans doute bizarre & tyrannique. Je l'abandonne à votre censure; mais respectez-la dans votre conduite. Vous ne pourriez

l'enfreindre sans perdre pour jamais l'amitié qui m'attache à vous, sans trouver en moi un ennemi implacable.

Une telle proposition pétrifia pour quelques instans ceux à qui elle étoit faite. Giaffar la trouvoit révoltante, & la Princesse n'en jugeoit gueres plus favorablement. Tout considéré, néanmoins, le Visir crut devoir l'accepter. Il espéroit que cette fantaisie du Calife n'auroit qu'un temps ; & à tout prendre, il aimoit encore mieux ne voir Abassah que comme une sœur, que d'être entièrement privé de sa vue. Ainsi, du consentement de la Princesse qui, sans doute, avoit les mêmes idées que Giaffar, cet hymen fut conclu avec toutes les restrictions prescrites par le Calife.

Un assez long-temps s'écoula sans qu'elles reçussent la moindre atteinte. La Princesse avoit un appartement isolé où Giaffar n'osoit paroître ; elle osoit encore moins pénétrer dans le sien. Ils ne se voyoient que dans celui du Calife, & en présence de cet Argus d'un nouveau genre. Tous deux supportoient avec une impatience égale cette contrainte excessive. Ils ne pou-

voient se le témoigner que par des regards dérobés. Mais enfin ce langage fatigua la Princeſſe ; elle eut recours à celui des vers. Ceux qu'elle envoya à ſon époux dans cette circonſtance , annoncent un cœur vivement épris , & tiennent , pour ainſi dire , de l'emportement. Ils ſont cités par pluſieurs Hiſtoriens. On ſera ſurpris de voir une Princeſſe habiller en vers un aveu de cette nature ; mais il faut ſe rappeler que la Poéſie étoit preſque devenue le langage ordinaire des Arabes. Giaſſar l'employa dans ſa réponſe , & la réplique ne s'étant pas fait beaucoup attendre , il s'établit entre ces deux époux une corréſpondance auſſi remarquable que leur ſituation même. Les vives peintures qu'ils traçoient , & de cette ſituation & de leurs ſentimens réciproques , ne firent qu'accroître & leur amour & leur ennui. Chaque jour aggravoit l'un & fortifioit l'autre. Enfin , le Calife perſévérant toujours dans ſes premières idées , l' amoureux couple en ſentit plus que jamais l'injuſtice. Il prit des meſures , non pour ſe ſouſtraire entièrement au joug , mais pour le rendre plus ſupportable.



Il y auroit eu le plus grand danger pour les deux époux de se trouver dans l'appartement de l'un ou de l'autre. Heureusement les usages du Pays leur fournissoient les plus grandes facilités pour se voir ailleurs. La même Esclave dont s'étoit servie la Princesse pour écrire à son époux, lui fut encore utile dans cette nouvelle occasion. C'est une erreur de croire que dans tout l'Orient les femmes ne jouissent d'aucune sorte de liberté. Elles en peuvent même abuser plus facilement qu'à Paris, & certainement on passeroit pour libre à moins. En effet, à l'aide d'un triple voile inventé par la jalousie, & qui le plus souvent ne sert qu'à la tromper, une femme d'Asie peut parcourir à son aise la plus grande Ville. Nul homme, pas même son époux, n'est en droit de la suivre, encore moins de soulever ses voiles. En revanche, l'amant, qu'elle veut favoriser, la devance à certain lieu convenu entre elle & lui. Ce fut en suivant cette méthode, & en jouant le rôle d'amant plutôt que celui d'époux, que Giaffar se réunit à sa chère Abassah. Je ne détaille-

rai ni leurs discours , ni leurs transports. C'est ici une de ces situations qu'on indique , mais qu'on ne décrit pas. Je dirai seulement que la défense du Calife cessa d'être respectée , sans que pour cela aucun remords troublât le plaisir des réfractaires.

Ces rendez-vous multipliés eurent des suites capables de les trahir. Toutefois Abassah prit des mesures si justes , qu'elle mit au monde un fils , sans qu'on en eût le moindre soupçon ni dans son Palais , ni à la Cour du Calife ; mais au bout de six mois ce Prince en fut instruit par certain Esclave qu'on avoit été contraint de mettre dans la confidence. Aaron apprit , par la même voie , quelques autres détails qu'il jugea nécessaires à ses vues , & ses vues n'étoient que vindicatives , que sanguinaires. Il jura la perte de ces malheureux époux , & du fruit de leur intelligence.

Dès la nuit suivante , Aaron déguisé sortit accompagné du seul Mesrou , un de ses plus intimes confidens. C'est le même dont il est si souvent parlé dans plusieurs Hif-

toires Arabes très-véritables , & jusques dans nos Contes des *mille & une nuit*. Mesrou , accoutumé aux courses nocturnes du Calife , ne crut pas d'abord cette dernière plus importante que tant d'autres ; mais le trouble qu'il remarqua dans les discours & dans toute la personne du Prince , l'eut bientôt détrompé. Il le fut encore davantage , en apprenant qu'ils avoient été devancés par une troupe de Gardes du Calife , déguisés comme eux , & qui ne devoient se réunir & les venir joindre qu'à certain signal. Aaron & Mesrou s'arrêtèrent dans une rue écartée , & non loin d'une maison de peu d'apparence. Au bout de quelque temps , ils virent , autant qu'il étoit alors possible de voir , deux femmes se glisser dans cette maison où elles paroissoient être attendues. Le Prince y accourut , suivi de Mesrou , & entra sans nulle difficulté. Il jugea qu'on le prenoit pour un autre ; ce qui étoit vrai. Il profite de la méprise , & se laisse conduire dans une salle un peu mieux éclairée que le reste. Là il reconnoît , il voit sa sœur occupée à caresser un jeune enfant ; il la voit pren-

dre ce cher fardeau dans ses bras , & accourir le déposer dans les siens , avec les expressions les plus tendres , & pour ce fils & pour celui qu'elle croit en être le pere. Aaron met à profit cette nouvelle erreur. Il se saisit du dépôt , & lance sur Abassah un coup d'œil qui la détrompe à l'instant. Elle pousse un cri douloureux ; elle veut retirer son fils des mains de cet oncle qu'elle soupçonne devoir en être le bourreau. Non perfide , lui dit le Calife irrité , ce fruit de ta foiblesse , ton parjure époux , & toi-même deviendrez tous dès-aujourd'hui les victimes de ma fureur.

Abassah , que ses forces étoient sur le point d'abandonner , les ranime par un effort de vertu. Elle songe à soustraire Giaffar au péril certain qui menace ses jours ; elle se détermine à se justifier aux dépens de sa propre gloire. Un tel sacrifice dans une ame pure & élevée , est à coup sûr le plus grand de tous. Seigneur , dit la Princesse au Calife , j'ai sans doute mérité votre indignation ; mais Giaffar n'est point complice du crime que vous devez punir en moi. Que dis-je ? hélas ! je suis encore

encore plus coupable envers lui qu'envers vous !

Qu'entends-je ? repliqua le Calife indigné, auriez-vous pu tomber dans une si honteuse foiblesse ? Quel est le téméraire ?... N'espérez pas que je le nomme, reprit Abassah, mon sang peut suffire pour tous les deux.

L'étonnement du Calife égaloit sa colère. Un tel aveu lui paroissoit incroyable. Vous aimiez l'époux que je vous ai donné, disoit-il à sa sœur ; on ne trahit pas ainsi ce que l'on aime. Il est vrai, repliqua la Princesse, que Giaffar me fut cher ; mais vous sçavez les loix que vous nous imposâtes en nous unissant l'un à l'autre. Son entière exactitude à les remplir annonçoit autant de respect pour vous, que d'indifférence pour moi. Je suis femme, & dès-lors foible. Ainsi, soit fragilité naturelle, soit dépit, soit amour propre blessé, soit même que toutes ces causes aient pu se réunir pour m'égarer, j'ai franchi les bornes que me prescrivait la vertu ; j'ai mérité la mort, & qui plus est, le mépris.

L'un & l'autre vous attend , reprit le Calife en fureur... De grace , interrompit Abassah , en se jettant aux pieds de son frere , épargnez le triste fruit d'un crime que je vais expier. Comme le Prince alloit répondre , Giaffar parut. Il n'étoit prévenu de rien , & venoit , à l'ordinaire , trouver dans ces lieux écartés une épouse qu'il ne lui étoit pas libre de recevoir chez lui. Sa surprise & sa douleur furent extrêmes d'y rencontrer le Calife. Il vit , du premier coup d'œil , ce que sa femme , son fils & lui-même avoient à redouter ; mais Abassah ne lui laissa pas le loisir de témoigner ce qu'il éprouvoit , encore moins au Calife celui de l'embarasser par des questions. Venez , lui dit-elle ; venez ajouter quelque circonstance à l'arrêt de mon supplice. Vous êtes outragé ; vous l'êtes d'une maniere irréparable : en voilà les fruits & la preuve , ajouta-t-elle , en montrant son fils ; obtenez que je sois seule punie , & la mort me semblera douce.

Giaffar comprit , dès le premier instant , ce que signifioit ce langage. Il avoit l'ame

trop élevée pour ne pas faïfir d'abord ce qui partoît de la grandeur d'ame ; il aimoit trop ardemment [pour ne pas ſçavoir de quoi l'amour eſt capable , pour vouloir ſurvivre à celle qui l'aimoit ainſi. Non , Seigneur , dit-il au Calife ; non , Abaſſah n'a point trahi la foi qu'elle m'avoit jurée , elle eſt incapable de trahir. C'eſt pour me ſauver qu'elle travaille à ſe perdre. Son ſeul crime eſt d'avoir cédé à mes vives inſtances. L'enfant que vous voyez eſt mon fils. J'ai donc enfreint les loix que vous m'aviez preſcrites ; mais quel homme eût pu ſ'y conformer ? Ah ! quand même j'échapperois à la punition qui m'attend , puis-je me répondre à moi-même de ne pas chercher encore à devenir coupable ?

Hé bien ! s'écria l'implacable Calife ; prévenons les rechûtes , en nous vengeant des crimes paſſés. A ces mots ſurvint ſa Garde , qui ſur un ſignal de Meſrou s'étoit réunie. Elle ſ'empare des deux époux , & même du tendre fruit de leur union : de-là nouveau ſupplice pour la ſenſible Abaſſah. On part , on arrive au Palais du Calife ſans que l'intervalle du chemin ait

changé ses dispositions sanguinaires. C'est à regret qu'on termine ce récit par une catastrophe aussi barbare ; mais la vérité l'exige. Rien ne put fléchir Aaron en faveur d'un beau-frere qui avoit toujours été son ami. Toutefois le courage de ce dernier surpassoit encore la fureur du Calife. Il n'étoit occupé que d'Abassah , qui elle-même ne s'occupoit que de lui. Les regrets & la douleur de cette Princeesse attendrissoient jusqu'à ses bourreaux , & son frere y étoit insensible. Apparemment qu'il craignit de n'y pas résister toujours. Il fit hâter le supplice du malheureux Giaffar , qui , comme le disent tous les Historiens du temps , eut la tête tranchée. Le supplice d'Abassah offroit quelque chose de plus cruel encore ; elle fut , dit-on , précipitée au fond d'un puits. On ignore la destinée de cet enfant qui causa la mort de ceux à qui il devoit le jour. Quelques Ecrivains Arabes prétendent , il est vrai , qu'Abassah fut simplement exilée ; mais la mort seroit préférable à la maniere dont il la font vivre dans cet exil. Pour le Calife , il continua d'ensanglanter la scene. Honteux peut-



être d'avoir immolé à son caprice un homme tel que Giaffar , il voulut que ce crime pût être envisagé comme un trait de sa politique , c'est-à-dire , comme une précaution nécessaire. Cette réflexion , très-dangereuse dans un Prince qui avoit le malheur de pouvoir tout ce qu'il vouloit , fut un arrêt de mort contre toute la famille des Barmecides. Mais enfin l'auteur de tant de désastres devint lui-même la proie des remords , & , qui plus est , des visions. Il mourut à Thous , Ville du Korassan , peut-être parce qu'il avoit rêvé qu'il devoit y mourir. Sa mémoire est encore célèbre chez les Orientaux. Il eut de ces qualités brillantes qu'on préfère trop souvent dans un Prince aux vertus toutes simples ; il eut même aussi quelques vertus. Le reproche le plus grave que lui fasse l'Histoire , est la cruelle destruction des Barmecides. On sçait qu'il voulut anéantir jusqu'au nom de cette famille illustre ; mais il lui avoit été plus facile de l'accabler , que de la flétrir. Elle étoit pour jamais éteinte , & on la célébroit encore. De tels éloges ne peuvent

être suspects. *Enfans de Barmeki*, disoit énergiquement un Poëte Arabe, que vous faîtes de bien au monde, & que vous en eussiez encore fait ! La terre étoit votre épouse, elle est aujourd'hui votre veuve.





## QU'EN DOIT-IL ARRIVER ?

*ANECDOTE ORIENTALE.*

SI quelqu'un de mes Compatriotes avoit le malheur de ne pas aimer sa Patrie , je lui dirois : parcourez le monde entier , & bientôt vous regretterez le climat qui vous a vu naître ; fréquentez , étudiez toutes les Nations , & vous rendrez enfin justice à la vôtre ; je dirois à certains frondeurs obscurs : lisez l'histoire de toutes les Monarchies , vous ne trouverez nulle part le même spectacle que vous offrent nos Annales. Eh , quel spectacle ! Une Maison qui depuis près de huit cens ans, occupe le Trône sans interruption , & qui, parmi une foule de grands Rois , n'en a pas produit un seul qu'on puisse mettre dans la classe des Princes cruels & sanguinaires. La moitié des Empereurs Romains furent des monstres. Il est peu d'Etats qui n'ayent eu leurs Nérons , ou leurs Busris. L'Asie , sur-tout

ce pays d'esclavage , fut une pépinière de tyrans. On a exalté parmi nous le regne des Califes ; mais lisons leurs propres Historiens , nous verrons dans les meilleurs de ces Princes un mélange de férocité qui ternit leurs actions les plus louables. Le massacre de tous les Barmecides , ordonné pour une cause des plus frivoles , & par un Souverain qui passoit pour juste , est une preuve de cette vérité. Il pouvoit arriver aussi qu'un Prince naturellement barbare laisât , par caprice , échapper quelque trait de grandeur d'ame. Le hasard peut faire naître une plante utile dans un terroir qui jamais ne produisit que de ronces ; quelques rayons peuvent percer le nuage le plus sombre , ce qui n'empêche pas , & qu'un pareil jour ne soit réputé obscur , & qu'un pareil fol ne soit jugé stérile.

Le Calife Montasser , trentième successeur de Mahomet , s'étoit frayé le chemin du Trône par le massacre de son propre pere. Cela dit assez , que ce Prince cruel avoit alors des amis & partisans dignes de lui. Il donna depuis une partie de sa con-

fiance à un Officier vertueux, brave, & d'un désintéressement bien rare, sur-tout dans une Cour Asiatique. Taher, c'est le nom de cet Officier, ne prit jamais de part aux crimes de son Maître, & le servit toujours fidèlement, parce qu'il se regardoit comme son Sujet, & non comme son Juge. Envoyé en Egypte par le Calife, & chargé d'une commission des plus importantes, il s'en acquitta avec autant de zèle que de succès.

Taher, en parcourant l'Egypte, séjourna quelque temps à Alexandrie. Il étoit occupé à visiter le Port de cette Ville, quand un vaisseau Tunisien y arriva. Entre plusieurs marchandises précieuses que portoit ce vaisseau, il y en avoit une d'un prix inestimable; c'étoit une jeune Esclave digne du rang & du titre de Reine, si la beauté seule pouvoit le donner. Elle joignoit même à cette extrême beauté tous les talens qui peuvent en augmenter le prix. On admiroit particulièrement le charme de sa voix, ainsi que l'art & le goût qu'elle mettoit dans son chant. Taher la vit, & fut surpris de l'impression qu'elle faisoit sur

son ame. Il étoit parvenu à l'âge de trente-cinq ans , & ignoroit encore les passions vives , excepté celle de la gloire ; il espéroit même n'en jamais connoître d'autre. La vue de cette jeune Esclave le détrompa. Il l'aima comme on aime pour la première fois , c'est-à-dire , excessivement.

La belle Captive étoit née à Marseille , & parloit fort bien la langue Arabe , suite naturelle du grand commerce de cette Ville avec l'Orient. Elle répondit à toutes les questions que lui fit Taher , & lui en fit un grand nombre. Toutes cependant n'étoient relatives qu'à elle-même. Elle lui apprit son origine & son nom , & toutes les circonstances de sa captivité. Son nom étoit Ifaure ; sa famille avoit occupé les premières places dans sa République ; mais dépouillée de ses richesses , elle avoit perdu une partie de sa splendeur. Ifaure elle-même , restée orpheline , & sous la tutelle d'un parent déjà vieux , eut de plus le malheur de lui plaire , & le désagrément de l'entendre lui en faire l'aveu ; ce qu'il fit de l'air & du ton d'un Tuteur. Elle y répondit de l'air & du ton d'une Pupille qui

n'ose témoigner toute sa répugnance, mais qui ne la déguise qu'imparfaitement. Dès-lors elle songea aux moyens de se soustraire au malheur qui la menaçoit. Une partie de sa famille s'étoit réfugiée en Italie, elle résolut d'imiter cet exemple, & d'aller joindre des parens qui pourroient n'avoir pas les mêmes vues que son Tuteur, ou qui pourroient mériter mieux de les avoir. Un vaisseau, qui partoit pour Venise, lui en fournit une occasion qu'elle mit à profit. Malheureusement un Corsaire Africain attaqua & prit le vaisseau Marseillois. Il y avoit sur ce Navire de quoi satisfaire amplement l'avidité du Pirate. Isfaure craignoit sur-tout de devenir la proie de sa brutalité; mais l'Africain étoit encore plus avare que dissolu; il jugea que faire violence à la jeune Provençale, c'étoit altérer son prix, & cette réflexion a sauva de ce danger. Isfaure se vit réservée pour quelque personnage puissant de l'Empire du Calife, supposé que le Pirate ne pût arriver jusqu'au Calife même. Taher songeoit à profiter de ces dispositions. Il lui étoit libre de voir & d'en-

tretenir la jeune Captive à toute heure du jour, comme il est permis à tout particulier d'examiner, à différentes reprises, un diamant ou tel autre bijou, qu'un Marchand met en vente. Il crut même s'appercevoir que l'aimable Ifaure trouvoit dans ses visites une sorte d'adoucissement à ses disgraces. Il ne se trompoit pas; &, avec un peu moins de modestie, il eût pu voir beaucoup plus qu'il n'osoit même soupçonner. Taher joignoit à une figure des plus intéressantes & des plus nobles, cet air de candeur & d'aménité qui plaît toujours aux ames à qui ces vertus ne sont point étrangères, & souvent même à celles qui les connoissent le moins. Ifaure, qui les possédoit entièrement, pouvoit-elle ne pas les chérir dans notre-Asiatique? Il est rare que le cœur s'affujettisse à raisonner; mais quand la raison le prévient, & se trouve d'accord avec lui, il est encore plus rare qu'il la rebute. La belle Marseilloise, qui n'avoit nulle espérance de revoir sa Patrie, devoit souhaiter, & souhaitoit ardemment de sortir des mains du Pirate. Elle ne prévoyoit pas y



pouvoir parvenir sans passer dans d'autres mains, & Taher lui sembloit mériter la préférence. Elle la lui eût donnée même sur le Calife.

Mais tandis que ses vœux secondoient si bien ceux de l'amoureux Musulman, il étoit plongé dans la plus excessive douleur. Le Pirate mettoit la jeune Esclave à un prix qui surpassoit tout ce qu'il en pouvoit offrir. J'ai déjà dit que Taher étoit un Courtisan désintéressé ; mais peu s'en fallut que dans ce moment il ne regrettât d'avoir porté cette vertu si loin. C'étoit la première fois, sans doute, qu'au défaut d'une somme assez modique, le Favori d'un Monarque puissant se trouvoit hors d'état de satisfaire un goût décidé, & même un simple caprice. On présume bien que le Corsaire fit la même réflexion. Taher peu riche, lui parut nécessairement peu considéré de son Maître, & encore moins digne de posséder Isaura, puisqu'il étoit hors d'état de la lui payer.

Qu'on se figure la désolation où étoit ce malheureux Favori. O Vertu ! s'écrioit-il, que d'épreuves il faut soutenir pour te

suivre sans s'égarer ! Mais celle que j'essuie aujourd'hui est à coup sûr la plus cruelle de toutes. Il retourne auprès de la belle Esclave , qui ignoroit une partie de ses inquiétudes ; il les lui avoue , & la rend aussi affligée que lui-même. Oui , charmante Ifaure , ajoutoit-il , je commence à croire que l'or est véritablement précieux , puisque lui seul peut m'assurer votre possession ; il ne falloit pas moins que cette preuve pour me convaincre de ce qu'il vaut. Hélas ! reprenoit Ifaure , en versant des larmes , tout cela me prouve encore mieux l'horreur de mon état. En vain mon cœur voudroit se donner ; toute ma personne est mise à l'encan ; je dois être à quiconque donnera plus pour m'acquérir. O Dieu ! s'écrioit de nouveau Taher , faudra-t-il me résoudre à la voir passer dans des mains peut-être indignes de la posséder ? Et , en fussent-elles même dignes , ma douleur en fera-t-elle moins réelle , sa perte moins irréparable ? Ifaure ne replica rien ; mais ses larmes couloient toujours , sorte d'expression qui en valoit bien d'autres. Taher n'y put résister plus long-temps. Il prit une

réfolution qui lui coûta beaucoup à prendre , parce qu'elle sembloit démentir toute sa conduite passée ; ce fut de recourir au Gouverneur d'Egypte , non pour qu'il interposât son autorité dans cette affaire , mais pour lui emprunter ce qui manquoit à la somme qu'exigeoit le Pirate. Un riche Citoyen d'Alexandrie , qui estimoit la vertu de Taher , & que le hasard instruisit de son embarras , le prévint par des offres qui , dans tout autre cas , n'eussent point été acceptées. Elles le furent dans cette occasion pressante. Déjà Taher se croyoit au comble de ses vœux ; déjà Isfaure partageoit la satisfaction qu'elle lisoit sur son visage : un nouvel incident les replongea dans de nouvelles alarmes.

L'extrême beauté de la jeune Esclave étoit célébrée de toutes parts dans Alexandrie. Achmet , Gouverneur de la haute & basse Egypte en fut instruit des premiers , & voulut en juger par lui-même. Il envoya ordre au Pirate de lui amener cette merveille si vantée. Cet ordre arriva dans l'instant même où Taher croyoit n'avoir plus aucun obstacle à vaincre , où il étoit

prêt à payer le prix qu'exigeoit le Corfaire pour lui livrer Ifaure. Mais l'Africain jugea qu'il falloit d'abord fatisfaire la curiosité du Gouverneur ; c'étoit bien moins d'écarter de sa part , que raffinement d'avarice. Il ne doutoit pas que les charmes de la jeune Françoisé ne fissent l'impression la plus vive sur l'ame de ce Commandant , & il espéroit tirer meilleur parti d'un homme qui pouvoit à son gré vexer tout un grand Etat , que d'un Favori qui avoit fait vœu de ne jamais vexer personne.

Ce fut en vain que Taher combattit cette résolution. Il prit enfin le parti d'aller lui-même instruire Achmet de ce qui s'étoit passé. Son but étoit de lui ôter l'envie de voir Ifaure , persuadé qu'il l'auroit pour rival dès l'instant qu'elle s'offriroit à ses yeux. Le Gouverneur , qui au fond le haïssoit , ne pouvoit cependant lui refuser son estime , encore moins des égards mesurés sur ceux qu'avoit pour lui le Calife même. Il fit plus , il parut prêt à se désister de toutes prétentions sur Ifaure. Malheureusement le Pirate survint , accompagné de la jeune Esclave , qu'il avoit fait

transporter malgré elle dans ce Palais. A cette vue , Achmet changea de langage , ou plutôt il sembla perdre tout-à-coup la parole ; mais son silence étoit expressif. Celui de Taher l'étoit encore plus , & il ne tarda pas à le rompre. Il demande que , sans aucun délai , Ifaure lui soit remise ; mais une décision si prompte n'étoit déjà plus du goût d'Achmet. Il prenoit un plaisir infini à contempler Ifaure , qui , de son côté , ne regardoit , ne voyoit que Taher. Pour ce dernier , l'irrésolution , ou plutôt le changement trop visible du Gouverneur , le désespéroit. Ce fut bien pis , lorsqu'il le vit interroger la jeune Esclave sur ses divers talens , & lui demander , entre autres choses , un essai de la beauté de sa voix. Le Pirate joignit un ordre absolu à cette demande ; mais au lieu de chants , on ne put tirer d'Ifaure que des soupirs , des sanglots & des larmes. Taher , hors de lui-même , s'écria qu'Ifaure lui appartenoit , & ne devoit plus être commandée par personne. Brave Taher , lui répondit le Gouverneur , Ifaure appartient à un Corsaire d'Afrique , & partant à celui de nous deux

qui pourra la mettre à plus haut prix. C'est ici une sorte de combat dans lequel on peut espérer de vous vaincre. Contentez-vous d'avoir triomphé tant de fois ailleurs. Achmet joignit à ce discours une offre qui surpassoit toutes les facultés de son rival. On présume bien qu'elle fut acceptée. On présume également que celle qui en étoit l'objet s'affligea de plus en plus. Mais Taher devint furieux : Ne rougis-tu pas, dit-il au Gouverneur, d'abuser ainsi des richesses qui font ta honte, pour insulter à une pauvreté qui fait ma gloire ? La manière dont ce Pirate en use envers moi n'a rien qui m'étonne ; il remplit uniquement l'idée qu'on attache à sa profession. Ta conduite est mille fois plus reprehensible que la sienne.

Achmet resta quelques momens rêveur. Ensuite, reprenant le ton de l'ironie : hé quoi ! dit-il, sage Député du Commandant des Fidèles, ne vous suffit-il pas de passer pour l'homme le plus désintéressé que renferme tout son vaste Empire ? Cette gloire n'est-elle plus rien à vos yeux ? Est-il naturel que vous jouissiez en mé-

me temps des avantages que procurent les richesses ?

Taher alloit répondre : Ifaure le prévint ; ce qui étonna beaucoup , & le Pirate , & Achmet , & Taher lui-même. Vos richesses , dit-elle au Gouverneur , peuvent éblouir celui qui se croit l'arbitre de ma destinée ; celui qui , pour m'avoir arrachée à ma famille , pense être en droit de me vendre à qui lui donnera plus. Une Esclave Asiatique obéiroit sans murmurer , sans même se permettre aucune réflexion. L'air qu'on respire dans ma Patrie inspire d'autres sentimens aux personnes de mon sexe. Accoutumées aux hommages du vôtre , elles y règlent ses plaisirs , partagent volontairement ses travaux , & quelquefois ses dangers ; en un mot , nous sommes ses Compagnes , & non ses Esclaves. N'espérez donc pas , poursuivit-elle d'un ton ferme , exercer jamais sur moi l'autorité d'un maître impérieux & absolu. Ce Corsaire , en transportant mon corps dans un climat étranger , n'a point changé mon ame ; elle reste libre au milieu de mes chaînes. Il ne suffit pas de m'acheter

pour m'obtenir, il faut encore que je me donne.

Le sort que je vous destine, reprit Achmet, vaincra l'indocilité de votre ame. Vous chérirez ces fers qui vous semblent si odieux. Je prétends faire votre bonheur.... Il n'est plus temps, interrompit vivement Ifaure; &, en prononçant ces mots, elle fixa Taher. J'entends, reprit le Gouverneur, un autre m'a prévenu; mais vous ignorez ce que je puis, & sur-tout ce que je me propose. Tremble, lui dit Taher, si tu projettes le moindre attentat, la moindre violence contre Ifaure. Souviens-toi que je périrois plutôt que de ne pas la venger. Quant à présent, je me borne à recourir à l'autorité du Calife, à le prier de vouloir être notre Juge; mais sur-tout garde-toi d'oser prévenir sa décision. Soit, repliqua le Gouverneur, le Calife nous mettra d'accord; en attendant, Ifaure peut, en toute sûreté, habiter mon Palais. Cette promesse ne tranquillisa que médiocrement l'amoureux Taher; il lui en coûtoit pour laisser ainsi sa Maîtresse au pouvoir de son rival; cependant il fallut y souf-



crime. Ifaure, de son côté, lui tint les discours les plus propres à le rassurer, si, dans de pareilles circonstances, un amant pouvoit être sans crainte.

Leur séparation fut des plus douloureuses. Il ne seroit pas facile d'exprimer ce qui se passoit dans l'ame de l'un & de l'autre. Ifaure craignoit que le Calife ne fût injuste, & Taher, que le Gouverneur ne devînt trop pressant, qu'Ifaure elle-même ne se lassât de résister. Heureusement nulle affaire d'Etat ne le retenoit plus en Egypte, & il fit une diligence prodigieuse pour se rendre à Bagdad où résidoit le Calife. L'accueil qu'il reçut de ce Prince étoit déjà pour lui un augure très-favorable. Taher entra d'abord dans quelques détails relatifs à la Commission dont il avoit été chargé; ils lui attirèrent les éloges du Souverain, qui ensuite le questionna sur ce qu'il avoit vu de remarquable dans son voyage. C'étoit lui fournir l'occasion de s'expliquer sur un objet qui l'intéressoit infiniment plus que des Obélisques, des Pyramides, & toutes les autres Antiquités Egyptiennes. Seigneur Commandant des Fidèles, dit-il au Calife,

ce que j'ai le plus admiré dans ce Pays ; si fertile en merveilles , en est une qui les efface toutes , & dont la privation feroit le malheur de mes jours , comme sa possession pourroit en faire le bonheur. Ce début intéressa vivement le Prince ; il voulut que Taher s'expliquât sans emblème , & ce que demandoit ce dernier. Il détailla son aventure , mais avec tant de chaleur & de vivacité , qu'il étoit facile de voir qu'en lui le Philosophe avoit fait place à l'amant. Le Calife parut l'écouter avec beaucoup d'attention ; ensuite il resta quelque temps rêveur. Ç'en fut assez pour alarmer Taher au dernier point. Mais que devint-il , quand , pour toute réponse , il entendit ce Prince le charger d'une commission nouvelle pour une Contrée entièrement opposée à celle de l'Egypte , & avec ordre de partir sur le champ ?

Il s'agissoit de repousser une armée de Grecs entrée inopinément sur les terres du Calife. Un emploi de cette nature ne pouvoit décemment se refuser , & moins encore par Taher que par toute autre. Il l'accepta , mais ce fut avec une répugnance.

ce que surmontoit le devoir plutôt que l'ambition. Le devoir même ne put imposer silence à l'amour. Seigneur, dit Taher au Calife, je vais combattre, &, comme je l'espère, vaincre vos ennemis; puis-je espérer de n'être pas moi-même vaincu par le Gouverneur d'Egypte? Est-il possible, s'écria le Prince, que le souvenir d'une Esclave partage les soins d'un Général que la gloire parut toujours seule occuper? Va ravager les Provinces de la Grece, & tu y trouveras des Esclaves à choisir.

Taher vit bien que toute réplique seroit superflue. Il ne sçavoit comment interpréter les réponses du Calife. Tantôt il les attribuoit à sa dureté naturelle, qui le portoit à mortifier ceux même qu'il chérissoit le plus; tantôt il craignoit que ce Prince ne fût devenu amoureux de la jeune Esclave, sur le portrait que lui-même en avoit tracé. Eh! que seroit-ce donc, s'écrioit Taher, s'il voyoit Isaura en personne? Ainsi l'amoureux Musulman n'appercevoit de toutes parts que des motifs de crainte, sans même entrevoir un seul motif d'espérance.

Il partit, & se vengea sur les Grecs des chagrins qu'on lui faisoit éprouver dans sa Patrie. L'ennemi fut battu & poursuivi jusques dans l'intérieur de ses Provinces. Là, il eût été facile à Taher de mettre à profit le conseil du Calife. Il pouvoit, dis-je, emmener en esclavage une foule d'aimables Grecques. Il en vit plusieurs dont les charmes l'auroient séduit, s'il eût été moins épris de ceux d'Isaure; mais il ne chercha pas même à se distraire de son souvenir. Uniquement livré à ses inquiétudes & à sa jalousie, il goûtoit peu la satisfaction qu'éprouve un Général après la victoire.

Le prix qu'en espéroit celui-ci, étoit une décision en sa faveur, supposé qu'il fût encore temps de la rendre. Il n'osoit approfondir ses idées sur cette matiere. Il arrive à la Cour, & est comblé d'honneurs par le Calife. Ces honneurs eussent pu le flatter dans tout autre temps; mais alors il n'étoit occupé que d'un seul objet. Isaure lui seroit-elle rendue? Son Juge n'étoit-il point devenu son rival? Tandis qu'il s'interrogeoit ainsi lui-même, le Calife lui fit  
une

une question toute opposée. Il s'agissoit de sçavoir si la belle Esclave l'occupoit encore. Ciel ! si elle m'occupe ! s'écria Taher : son image me suit par tout , & ne me quittera qu'au tombeau. Souffrirez-vous , Grand Prince , que sa personne reste plus long-temps au pouvoir de l'injuste Achmet ? Le Calife ne répondit rien , ou plutôt , pour toute réponse , il retint Taher à souper.

Cette faveur , qui n'étoit point rare à la Cour des Califes , ne parut à l'Amant d'Isaure qu'une décision contraire à ses vœux , un arrêt foudroyant , quoique tacite. Il ne doutoit plus , ou que sa Maîtresse ne fût adjugée à son rival , ou que le Calife ne l'eût prise pour lui-même ? & l'un & l'autre cas le désespéroit également. Bientôt même ses doutes lui parurent éclaircis. Le Prince , dans le cours du repas , l'entretint encore une fois de la jeune Esclave ; & , entre autres choses , il lui demanda si la voix d'Isaure étoit réellement aussi parfaite qu'il l'assuroit dans ses discours. Taher le lui attesta de nouveau. Je crois pourtant , reprit le Calife ,

avoir parmi mes Esclaves une jeune Chanteuse qui peut, à cet égard, le disputer à la vôtre. A ces mots, sur un signe qu'il fit à un de ses Eunuques, & sur un autre signe que fait celui-ci à quelqu'un que Taher ne voyoit pas, une voix touchante & harmonieuse se fait entendre. L'oreille en étoit flattée; le cœur en étoit ému. C'étoit néanmoins encore peu de chose en comparaison de ce qu'éprouvoit Taher. Il frémit, change de couleur, s'agite involontairement, & est prêt à perdre toute respiration; en un mot, les accens de la jeune Esclave lui paroissent absolument les mêmes que ceux d'Isaure; c'est Isaure qu'il croit entendre, & que, par cette raison, il juge être entièrement perdue pour lui.

Les chants de l'Esclave invisible étoient plaintifs, languissans, & caractérisoient une ame tristement affectée; ils étoient de plus dans le langage des Troubadours Provençaux; langage que n'entendoient ni le Calife, ni Taher. Mais ce dernier reconnut aisément que c'étoit le même dans lequel chantoit Isaure : nouveau mo-

tif de conviction pour lui. Le Calife examinoit tous ses mouvemens , & lui demanda quelle en pouvoit être la cause. Ah ! Seigneur , s'écria l'amoureux Musulman , ou mon imagination troublée me transporte en Egypte , ou l'aimable Ifaure est dans ce Palais ? (\*)

Montasser , sans rien répondre , fit un autre signe. Alors un grand rideau s'ouvrit , & Ifaure elle-même , Ifaure parut aux yeux de son Amant , vêtue avec une magnificence incroyable , & sous l'extérieur d'une Reine de tout l'Orient , plutôt que d'une Esclave Européenne. A cette vue , Taher jette un cri d'étonnement & de douleur. Il ne peut plus douter de son infortune. Tout , dans cette rencontre , annonce l'amour du Calife & la fragilité d'Ifaure. Ce qui achevoit d'en convaincre l'affligé Taher , c'étoit le silence de la jeune Esclave. Elle se bornoit à le fixer , & restoit immobile. Une attitude si

---

(\*) Cette réponse est citée dans l'Histoire des Arabes , par M. l'Abbé de Marigni , où l'Anecdote même se trouve rapportée en peu de mots.

froide acheva de le mettre hors de lui-même. Seigneur, dit-il au Calife en tombant à ses genoux, permettez-moi de fuir une épreuve trop au-dessus de mes forces. Ifaure a dû vous préférer à moi ; n'espérez pas , toutefois , que j'approuve sa conduite ; n'exigez pas sur-tout que j'en sois plus long-temps le témoin. Je vous servis avec un zèle que rien n'a pu ralentir : voici le salaire que j'ose en attendre. Souffrez qu'au fond du plus lointain désert j'aie oublié l'unique objet qui sçut toucher mon ame , ou , du moins , gémir à mon aise de son oubli.

Les soupirs & les larmes d'Ifaure interrompirent la fin de ce discours. Il n'étoit pas facile à Taher d'en pénétrer le vrai motif. Etoit-ce remords , étoit-ce pure tendresse ? Le Calife , enfin , crut devoir terminer cette affreuse perplexité. Rassure-toi , dit-il , à son favori ; c'est trop long-temps abuser de ton erreur. Ifaure est à toi ; elle me fut destinée par Achmet , & je t'en fais un sacrifice : je te la rends telle que je l'ai reçue. Je ne voulois que jouir un peu de ton embarras.



C'est moi qui ai prescrit à Ifaure la conduite qu'elle vient de tenir, & qui lui a tant coûté. Il m'étoit sans doute permis d'exiger d'elle cette complaisance frivole, puisque je me suis interdit jusqu'à la volonté d'en exiger de plus graves.

Taher au comble de la joie, eut la satisfaction de voir Ifaure la partager. Il étoit fort éloigné d'avoir aucun soupçon fâcheux à son égard. L'estime, en amour, produit la paisible confiance, & Taher avoit le bonheur d'estimer ce qu'il aimoit.





## LES PÉRIS ET LES NÉRIS,

*Ou l'amour comme on le mene.*

## C O N T E.

LES Pérès & les Nérés font des êtres demi-intellektuels. Ils tiennent le milieu entre la nature des Génies & la nôtre ; mais il fut un temps où ils s'occupoient fort sérieusement de ce qui ne fait plus gueres qu'amuser nos semblables ; je veux dire , que leur plus grande affaire étoit de s'aimer comme on aime dans nos vieux Romans. Il arriva même que les Nérés exigèrent un amour encore plus quintessencié ; elles vouloient par-là s'égalér aux Sylphides. Les Pérès ambitionnoient un peu moins de s'égalér aux Génies ; toutefois la volonté de leurs Compagnes devint une loi pour eux ; bientôt ils réalisèrent l'Amour Platonique , regardé comme une chimere : par nos amans les plus délicats.

Bientôt aussi un pareil amour périt

d'inanition. Une langueur plus froide que l'indifférence même lui succède. On se sépare, & l'ennui n'en devient que plus grand. On dit même que les Nériss y succomberent les premières. Zélinde, une des moins prudes, & des plus expérimentées d'entre elles, prit le parti d'assembler ses compagnes. Elles accourent avec précipitation & la nomment Présidente du Conseil qui va se tenir. Zélinde adresse aux Nériss assemblées un discours des plus pathétiques sur leur situation présente : les détails en étoient vivement frappés ; cependant on l'interrompit ; on trouva qu'elle ne peignoit point assez énergiquement le triste abandon où se trouvoient & ses compagnes, & elle-même. Chaque Nériss ajouta un trait au tableau ; mais la peinture des maux n'en indiquoit point le remède. On proposa de rappeler les Périss, & , après quelque incertitude , cet avis fut rejeté à la pluralité d'une voix. Que voulez-vous donc qu'on appelle , demanda la Présidente ; car enfin il faut appeler quelqu'un. C'est de quoi l'on convenoit unanimement ; Zélinde proposa de faire venir

des hommes : quoi ! des hommes qui ont un corps tout terrestre ! s'écrierent quelques Nérís , en rougissant. Eh ! oui , répliqua la Présidente , qui ne rougissoit plus. Ils ont bien des défauts , reprit avec douceur une blonde Nérís ; il faudra du moins nous réunir pour les rendre parfaits. Hélas ! ma chère compagne , ajouta Zélinde , nous en ferons des êtres bien insipides. Cet état de perfection seroit pour eux le pire de tous , & remédieroit mal au nôtre.

Enfin l'on prit le parti de donner la préférence aux hommes qui aimoient avec plus de délicatesse ; les Nérís étant persuadées qu'il étoit rare que des hommes portassent cette vertu trop loin. Mais pour connoître ceux qui la pratiquoient , il falloit d'amples recherches ; il falloit , par cette raison , parcourir plus d'un climat. Zélinde , qui avoit proposé cette expédient , fut priée d'entreprendre ce long voyage , & Zélinde ne s'en fit pas prier deux fois.

Dans le même temps , les Pérís prenoient une résolution toute semblable ; c'est-à-dire , que l'un d'entr'eux fut chargé de parcourir notre Monde , pour voir quelles fem-

mes pourroient suppléer à l'extrême délicatesse des Nériss, sans toutefois s'en éloigner trop. Celui qu'on chargea de cette recherche étoit le même qui l'avoit proposée. Son humeur avoit beaucoup de rapport avec celle de Zélinde ; & le hasard les ayant fait se rencontrer , tous deux en furent également satisfaits. Ils ne se déguisèrent point l'un à l'autre le motif de leur mission. Ils firent plus , ils résolurent de voyager ensemble ; bien entendu que celui des deux qui auroit le plutôt réussi dans ses recherches , laisseroit l'autre continuer les siennes. Restoit seulement à sçavoir par quel canton du Monde ils commenceroient leur tournée. Après y avoir un peu rêvé , ils crurent s'épargner de plus longues courses , en visitant d'abord les Nations qui suivoient de plus près l'instinct de la Nature , & qui , par cette raison , l'avoient sans doute moins pervertie.

Un voyage est peu embarrassant pour des êtres de cette espèce. Ils peuvent parcourir le Monde entier avec la même rapidité que le Génies ; mais comme ils ont plus de consistance , ils peuvent en même temps

s'envelopper d'un nuage qui les dérobe aux regards de nos pareils. Zélinde & Alcindor, (c'est le nom du Péris) parurent tout-à-coup dans un canton de l'Amérique habitée par des Sauvages, & où n'avoit encore pénétré aucun Européen. Rien, par cette raison, n'avoit pu en altérer les usages; ils étoient aussi simples & aussi grossiers que ceux de l'âge d'or.

Nos deux secrets Agens prirent la forme dont ils étoient convenus, c'est-à-dire, celle d'un jeune homme & d'une jeune fille de cette Contrée. Il n'y avoit pour cette Nation aucune demeure fixe : un autre le creux d'un arbre, un buisson épais, souvent la pleine campagne, servoient d'asyle à ces habitans beaucoup plus sauvages que ce nom même ne l'exprime. Il falloit avoir la puissance & les ressources intérieures d'Alcindor & de Zélinde pour ne pas être effrayé d'un tel spectacle. Il étoient d'ailleurs convenus de s'entraider au besoin. J'oubliois de dire aussi qu'ils avoient la faculté de se deviner : avantage qui pourroit n'en être pas un en amour; mais qui favorisoit infiniment leur entreprise.

Ce fut donc sans crainte qu'ils se séparèrent. Alcindor ne tarda pas à rencontrer une jeune Sauvage qui ne cherchoit point à l'éviter ; il l'aborda avec une politesse qui la surprit beaucoup ; il lui dit quelques douceurs qui l'étonnerent encore plus. On présume bien qu'un être aussi intelligent qu'Alcindor entendoit la langue du Pays, & sçavoit la parler ; c'est un privilège qu'on accorde aisément au voyageur le moins érudit : à peine met-il le pied chez telle ou telle Nation, qu'il est supposé l'entendre & en être entendu. Revenons à la jeune Sauvage.

Elle répondoit aux douceurs d'Alcindor sur le ton d'une Esclave avec qui son maître daigne s'humaniser ; elle ignoroit l'art des résistances, & même celui de la gradation ; en un mot, elle parut offrir ce qu'Alcindor ne demandoit pas. Tant de facilité le rendit lui-même plus difficile. Peu s'en fallut qu'il ne regrettât l'extrême délicatesse des Nériss. En même-temps il songeoit à donner une leçon utile à la jeune Sauvage. Deux perruches lui en fournirent l'occasion. Voyez-vous, disoit-

il , ces deux oiseaux de la même espèce : l'un des deux fuit l'autre , sans pourtant fuir trop loin. N'est-ce pas la femelle qui en use ainsi ? La Sauvage ne répondit que par une autre comparaison. Vois-tu , dit-elle à Alcindor , cette génisse & ce bœuf sauvage ? C'est le bœuf qui s'éloigne , & la génisse court après. Alcindor ne fut rien moins que persuadé par cette réponse. Il s'éloigna , en concluant que , si c'étoit-là le pur instinct de la Nature , cet instinct devoit être corrigé.

Zélinde avoit déjà eu occasion de porter un jugement tout semblable. A peine Alcindor l'avoit quittée , qu'un Sauvage s'étoit approché d'elle en courant ; elle avoit cru devoir s'éloigner un peu , mais sans courir ; ainsi le Sauvage n'eut pas de peine à l'atteindre. Elle s'attendoit à quelque préambule , à quelque déclaration tendre , quoique rustique ; mais le Sauvage ignoroit ce formulaire ; il alloit tout naturellement suivre l'usage de ses semblables , c'est-à-dire , brusquer horriblement les choses. A l'instant survient un autre Sauvage qui fond avec impétuosité sur ce-



lui-ci. Le combat devient entre eux des plus cruels. Est-ce un libérateur qui vient à mon secours, disoit la Nérís, ou bien n'est-ce qu'un rival qui attaque un rival? N'importe, attendons l'événement; il me fera toujours facile d'échapper au vainqueur. L'événement ne se fit pas beaucoup attendre. Le nouveau venu ayant mis son adversaire presque hors de combat, ce dernier s'enfuit, renonçant à ses prétentions sur Zélinde, sauf à les reprendre à la première rencontre. Pour le vainqueur, il songeoit dès ce moment à faire valoir les fiennes, & il s'y prit comme son devancier. Arrêtez! lui cria Zélinde, c'est en user bien cavalièrement. N'y a-t-il pas certains préliminaires? Le Sauvage lui demanda ce que vouloient dire ces mots. La Nérís les lui expliqua de son mieux; mais elle ne persuada point celui qu'elle instruisoit. Tu te moques, lui dit-il; veux-tu, quand la faim me presse, que je m'amuse à danser autour du morceau? Tout en parlant ainsi, il agissoit en conséquence; il fallut que Zélinde employât tout son pouvoir pour s'échapper de ses mains.

Elle voulut voir cependant s'il regrettoit beaucoup d'avoir ainsi perdu sa proie. Elle le vit occupé à poursuivre un renard , & , après l'avoir tué , s'en retourner avec l'air d'un homme qui ne regrette rien. Ah ! dit-elle avec dépit , si c'est-là ce qu'on nomme l'innocent instinct de la Nature , quelle horreur qu'une telle innocence !

Alcindor la rejoignit l'instant après. Hé bien ! lui dit Zélinde , avez-vous fait d'heureuses découvertes ? N'en doutez pas , reprit-il ; cette Contrée barbare est vraiment un pays à bonnes fortunes. Si les hommes y sont féroces , les femmes sont des plus humaines. Alors il l'instruisit de son aventure , & Zélinde lui fit part de la sienne. Tous deux convinrent qu'il falloit passer chez d'autres Peuples de l'Amérique un peu plus policés que celui-ci , mais beaucoup moins que ceux de l'ancien Monde ; c'est-là qu'ils espéroient trouver la Nature encore simple , sans être entièrement brute.

Après une course assez longue , ils arrivent sur les terres de Nadouessis , Nation sauvage , mais dont le caractère n'a rien de féroce. Les deux voyageurs en sont accueil-

lis favorablement. On leur demande où ils vont & ce qu'ils veulent ? Vivre avec des hommes , répondit Alcindor. Les Nadoueffis , qui se piquent d'être des hommes par excellence , ne portent pas plus loin leurs questions ; ils assignent à leurs nouveaux hôtes une cabane , où ils doivent être nourris durant un certain temps aux dépens de toute la Nation. Dans tout autre cas , il eût été prudent à eux de s'annoncer comme époux ; mais le motif de leur voyage s'y opposoit. Ils ne s'annoncerent que comme le frere & la sœur. En conséquence leur cabanne fut divisée en deux parts ; mais l'entrée de l'une & de l'autre étoit libre à tous venans , la nuit comme le jour : c'est l'usage parmi ces Peuples. Toutefois il n'en résulte aucun inconvénient , excepté ceux que l'usage même autorise , & qui ne passent point pour tels chez les Nadoueffis.

Zélinde étoit , à coup sûr , la plus belle Sauvage de tout le canton. C'est de quoi une foule de jeunes gens l'auroient instruite , si elle ne l'eût pas sçu d'avance Il se passoit peu d'heures dans la journée , sans que quelqu'un d'entre eux vînt lui dire à l'o-

reille : *je t'aime plus que la clarté du grand Astre*. Passe encore pour ce préalable , disoit intérieurement la Nérís ; & elle y répondoit de maniere à ne décourager personne , sans toutefois s'engager trop elle-même. La nuit venue , Zélinde vit entrer dans sa cabane un jeune Sauvage qui portoit un bâton allumé ; elle lui demanda ce que cela signifioit ? Cela s'appelle , reprit-il , *courir l'allumette* : c'est à toi de l'éteindre ou de la laisser brûler ; & il lui fit entrevoir qu'il desiroit fort qu'elle l'éteignât. Zélinde n'en fit rien , & le Sauvage sortit comme il étoit entré. Un second survient , observe la même formule ; & voyant que Zélinde ne souffloit point sur l'allumette , il se retire avec la même docilité que le précédent. La Nérís trouvoit cette méthode un peu bizarre ; mais elle y découvroit un mélange d'ardeur & de respect très-propre à satisfaire ses compagnes. Elle eût cependant voulu sçavoir où les deux jeunes aventuriers étoient allés en la quittant ; un troisième qui survint leva une partie de ses doutes. Aussi peu favorisé lui-même , que l'avoient été les deux autres , il alloit se re-

tirer comme eux. Zélinde l'arrêta. : où vas-tu en sortant de ma cabane , lui demanda la Nériss ? *Courir l'allumette* , répondit le Sauvage : tu la laisses brûler , une autre pourra l'éteindre. Une autre ! s'écria Zélinde ; il n'importe donc laquelle ce soit ? Cela est tout simple , répliqua-t-il ; quand la chaleur du grand Astre me brûle , c'est dans la rivière la plus proche que je me baigne. Mais , reprit Zélinde , vous n'aimez donc aucune femme en particulier ? Je les aime toutes , ajouta le Nadouessis , quand cela ne me dérange point ; & celle qui souffle sur l'allumette est toujours celle que j'aime le mieux. Zélinde lui fit encore d'autres questions sur le même sujet , & il y répondit avec franchise , en appuyant son discours de ces expressions extrêmement familières aux Sauvages : *voilà qui est bien , voilà qui est juste , voilà qui est raisonnable*. Je suis jeune , disoit-il , & je me promène quelquefois la nuit : *voilà qui est bien*. Je donne la préférence à celle qui me la donne : *voilà qui est juste*. Je n'aime qu'autant que cela ne me met point hors d'état de courir après les castors , & de fuir

ou de poursuivre l'ennemi : *voilà qui est raisonnable.*

Il sortit en prononçant ces derniers mots, & laissa Zélinde entièrement persuadée que l'Amérique ne mettroit pas fin à ses recherches. Alcindor n'étoit gueres plus satisfait des siennes. Il s'étoit déterminé à rendre quelques visites nocturnes, & avoit été reçu favorablement dès la première. Il se borna cependant à certaines questions auxquelles on satisfisoit dans l'espérance qu'elles finiroient ; mais la fin des demandes d'Alcindor fut le signal de sa retraite. Il entra dans quelques autres cabanes, réussit également bien, s'en tira également mal, & regagna sa cabane aussi peu satisfait des filles de ce canton, qu'elles-mêmes étoient mécontentes de lui. Il faut l'avouer, disoit-il, cette extrême facilité vaut encore moins que l'extrême réserve des Nériss. On a vu que Zélinde avoit aussi tiré des conséquences peu favorables à la galanterie sauvage ; ainsi les deux voyageurs prirent le parti de visiter d'autres contrées. Il en est une, disoit Alcindor, où les usages n'ont presque point

varié depuis l'origine des choses ; voyons si nos recherches y seront plus fructueuses que dans ce nouveau Monde. En conséquence les deux voyageurs partent subitement pour la Chine.

Ce fut à Pékin même qu'ils jugerent à propos de descendre. Ils y parurent sous la forme de Moscovites. Un spectacle des plus pompeux s'offrit à leurs premiers regards. Un cortège nombreux portoit des torches & des flambeaux en plein midi, & environnoit une chaise magnifiquement ornée, & portée par des esclaves. Des fifres, des hautbois, des tambours précédoient & suivoient. Alcindor s'informa de ce que renfermoit ce pavillon ? Une jeune épousée qu'on mene à son époux, lui répondit un des spectateurs. Sans doute, reprit Alcindor, que sa beauté répond à toute cette pompe ? Je n'en sçais rien, répliqua le Chinois. Il est du moins à croire, ajouta Alcindor, qu'elle a paru telle aux yeux de celui qui l'épouse ? Il ne l'a jamais envisagée, reprit encore l'habitant de Pékin. ... Quoi ! il l'épouse sans la connoître ? ... Eh mais ! sans doute : en use-

t-on autrement parmi vous ? Il a recours à un expédient tout simple , supposé qu'elle ne lui plaise pas , ou qu'elle cesse de lui plaire ; c'est de prendre une ou plusieurs concubines , auxquelles il est également libre d'en substituer d'autres , quand il vient à se dégoûter des premières.

Ceci ne me semble point mal imaginé , disoit intérieurement Alcindor. Voilà qui est abominable disoit , en même-temps Zélinde. Être quittée ainsi , & condamnée à un éternel esclavage ! En vérité , c'est joindre l'injustice à la tyrannie ! toute autre perquisition me semble superflue dans cet immense pays où les usages sont si uniformes , si anciens , & malheureusement si révéérés.

Pour Alcindor , il continuoit à questionner l'obligé Chinois. Il lui demanda ; entre autres choses , si les femmes de cette contrée se piquoient d'une fidélité à toute épreuve ? Ce seroit trop exiger , répondit-il : on tâche d'éloigner d'elles tous les séducteurs , on veille exactement sur leur conduite , & il arrive quelquefois que leur vertu fait le reste.



Ces détails étoient d'un augure peu favorable pour nos voyageurs. Ils entrevirent qu'ils s'étoient trompés sur le compte des Chinois comme sur celui des Sauvages. Cependant ils voulurent en juger par eux-mêmes. Ils se logent dans la Capitale , & continuent d'observer. Zélinde qui effaçoit, sans peine , la plus belle Chinoise , charma tous ceux qui purent l'envifager. Un jeune homme qui fuivoit la doctrine de Fo , c'est-à-dire, qui croyoit , ou feignoit de croire à la transmigration des ames , l'aborda un jour avec une extrême familiarité. Tu fus, lui dit-il, ma femme avant que de reprendre un nouvel être; une mort prématurée t'enleva à mes vœux; aujourd'hui tu que m'es rendue, le grand Fo ordonne que tu me laiffes rentrer dans tous mes droits, & cela sans aucune cérémonie extérieure: Fo nous dispense de ces vaines répétitions.

La fauffe Moscovite trouva cette faillie amusante. Elle revenoit , au fond , à l'allumette des Sauvages; mais Zélinde qui n'avoit pas daigné éteindre l'une , répondit auffi peu favorablement à l'autre. Elle voulut voir cependant fi le Chinois se mé-

nageoit les mêmes ressources que le Nādoueffis. La faculté qu'elle avoit de se rendre invifible l'aida beaucoup dans ce projet. Zélinde épia la conduite du jeune homme , & le vit bientôt adrefler le même difcours à une jeune Chinoife qui ne parut point douter du fait , & qui parut encore plus difposée à fuivre les volontés du Dieu Fo.

Alcindor , de fon côté , ne reftoit pas inutile. Une jolie veuve Chinoife avoit fixé fon attention .Il l'avoit vue dans une Pagode confacrée à Lao , lieu qu'elle fréquentoit fort fouvent. Il faifit l'occafion de l'aborder & de l'entretenir. Ses difcours étoient des plus ingénieux & des plus galans ; mais par malheur la veuve étoit dévote , & à la Chine cette qualité étoit un obftacle réel en amour. En vain , dit-elle au faux Japonois , en vain tenteriez-vous de me féduire , mon cœur n'eft plus à moi , il eft tout entier au divin Lao ; lui feul peut me faire jouir de la fuprême félicité. Alcindor alloit lui demander en quoi cette félicité confiftoit ; elle le quitta brusquement pour courir à un Bonze qui lui faifoit figne. Le curieux Pêris s'approcha d'eux fans pou-

voir être vû ; il entendit le Bonze parler ainsi à la Chinoise : objet chier à Lao , ce Dieu puissant vous ordonne par ma voix de rester cette nuit dans son Temple ; il vous y fera goûter les douceurs qu'il réserve à ses seules favorites. Alcindor vit dès l'instant où aboutiroit ce mystère , & l'entretien de deux Bonzes qu'il écouta sans être apperçu , ne lui laissa aucun doute à cet égard.

Nos Voyageurs se rejoignent , également persuadés qu'il est à propos de passer outre. Leur dessein étoit de parcourir toute l'Asie. Ils partent , & dès le jour suivant ils découvrent à vue d'oiseau le Royaume du Japon. Ce fut à Meako qu'ils descendirent ; le temps de la nouvelle lune y donnoit lieu à une cérémonie qui se renouvelle tous les mois. Une troupe de Bonzes conduisoit en pompe une jeune fille de la plus grande beauté ; nos voyageurs n'eurent pas de peine à s'instruire de ce que cela signifioit ; on la mene au Temple , leur dit-on , où le Diable daignera ce soir converser avec elle ; c'est-là tout ce qu'il faut pour en faire une sainte. Alcindor jugea

par ce discours que les Bonzes du Japon , & les Prêtres de Lao , observoient à peu-près les mêmes Rits.

En passant auprès d'un autre Temple, il en vit en sortir une foule de Japonnois qui tous dirigeoient leurs pas vers un même canton de la Ville. De-là nouvelles questions d'Alcindor : un de ceux à qui il s'adressoit lui fit cette réponse : nous sortons du Temple ; & nous allons au Kasiematz ; c'est un usage que nous ont transmis nos Peres , & que nous espérons transmettre à nos descendans. Tout en parlant ainsi, le Japonnois avançoit toujours : Alcindor le suivoit , de maniere qu'ils arriverent ensemble au Kasiematz. Une foule de jeunes Beautés y prodiguoient leurs charmes au premier venu. Elles n'avoient point la liberté du choix , & sembloient peu curieuses de choisir. Alcindor se hâta de rejoindre Zélinde qu'une vielle Japonnoise avoit abordée. Leur entretien avoit assez de rapport avec ce que lui-même venoit de voir. L'Amour est donc ignoré chez vous , lui disoit Zélinde. Qu'est-ce que l'amour , demanda la Vieille ? Ce mot est un peu étranger

ger ici. Celui de mariage, qui, je pense, ne veut pas dire la même chose, nous est un peu mieux connu. Un Japonnois épouse une femme, l'enferme avec soin, la néglige fort quant au reste; & je vous jure par le grand Thé, que la plus sage d'entr'elles quitteroit volontiers sa maison pour habiter le Kassematz. Allons, partons, s'écrierent en même-temps Alcindor & Zélinde; nos recherches ne seront pas plus heureuses au Japon qu'à la Chine. Ils disent, & s'élèvent de nouveau dans les airs.

Après un assez long trajet, l'Isle de Macassar se découvre à leurs yeux. Tout y est agréable, excepté les habitans. Les deux sexes ignorent l'usage des habits. L'unique parure des femmes est de se taillader le visage, & à peu-près tout le reste du corps. Ces hideuses personnes accouroient par bandes vers le rivage où des étrangers venoient de mettre pied à terre. Là, elles offroient ce qu'on ne leur demandoit pas. Ceux qui avoient la complaisance de ne pas les rebuier, en étoient bientôt punis par elles-mêmes. Lorsqu'ils

avoient suffisamment fait preuve de mauvais goût , leurs cruelles amantes leur offroient du tabac , en les invitant à fumer. Mais à peine commençoient-ils à en faire usage , qu'ils perdoient connoissance & bientôt après la vie. Alcindor fut témoin de cette catastrophe , & en frémit. Zélinde qui observoit les hommes de cette contrée , n'eut pas lieu d'en être plus satisfaite. Ils connoissoient , ils approuvoient l'indécence & barbare manœuvre de leurs femmes , & se dispofoient à assassiner ceux qu'elles n'empoisonneroient pas.

Nos Voyageurs quitterent cette Isle infernale avec autant de promptitude que d'indignation. Ils arriverent au Royaume de Siam , & s'y arrêterent peu. La nudité des femmes , leur empressement à chercher les hommes qui , en général , sont aussi disposés à les fuir , toutes ces images déplurent au couple Observateur. Il partit sans différer pour le petit Royaume de Patania. Zélinde ne voulut pas même s'y rendre visible. Alcindor y parut sous l'extérieur d'un Anglois. Il fut abordé par un des principaux Citoyens de la Capitale.

tale, qui l'invita fort poliment à prendre sa maison pour gîte. Vous y mangerez, lui dit-il, comme chez tout autre, des viandes & du riz dans des plats d'or; mais, (ce qui vaut infiniment mieux,) vous y verrez ma fille & ma nièce, toutes deux fort jolies, & avec lesquelles je vous prie d'en user sans façon. Le Pérès, étonné de ce discours, demanda au Patanien si, outre sa fille & sa nièce, il n'avoit pas aussi une femme? J'en ai plus d'une, reprit l'Indien; mais je les garde pour moi : ce sont-là les seules bornes que nous mettons à nos égards envers les Etrangers. Il y a temps pour tout. Nos femmes, lorsqu'elles n'étoient que filles, ont également fait les honneurs de la maison de leurs peres, ou de leurs oncles.

Ces détails ne séduisirent point Alcindor, & encore moins Zélinde, qui, sans se laisser voir, avoit tout entendu. Le Pérès remercia l'officieux Indien, & se retira fort humilié. Après quoi nos Voyageurs aériens prirent leur essor jusqu'à Narfingua. Ils mirent pied à terre à quelque distance

de la ville , & rencontrèrent une femme qui s'en éloignoit. Alcindor l'interrogea sur ce qui pouvoit causer sa fuite. C'est , répondit-elle , parce que je ne puis me résoudre à être brûlée. Je suis veuve depuis vingt-quatre heures : mon mari en ufoit passablement avec moi , & je l'aimois autant que cette forte d'amour peut s'entendre ; mais j'avoue que je n'ai pas le courage de mêler mes cendres avec les fiennes. Par cette raison , me voilà déclarée infâme , & condamnée à vivre dans l'exil , tandis qu'une de mes compagnes , qui va dans ce moment obéir à l'usage , voit ses louanges portées jusqu'au Trône de Brama. Sans doute , reprit Alcindor , que cette courageuse héroïne aimoit prodigieusement votre époux commun ? Point du tout , répliqua l'Indienne , elle ne lui fut pas même fidelle ; & moi , tout au contraire , je me fis un devoir de ne jamais lui manquer. Cependant je vais passer pour une ingratitude , une perfide , & elle pour un exemple d'attachement conjugal.... Entendez-vous , ajouta l'Indienne , ces cris confus , mêlés au bruit des instrumens ? C'est pour honorer ce barbare sa-



crifice. Il va bientôt commencer , & il ne dépend que de vous d'en être les témoins. En effet , Alcindor & Zélinde s'avancerent vers le lieu d'où partoit ce bruit : Ils virent , au milieu d'une foule d'assistans , une jeune Indienne conduite par un Bramine. Elle portoit dans sa main droite une fleur , dans sa main gauche une boule. Ses doigts étoient ornés de quantité de perles & de pierres précieuses ; des chaînes en lacs d'amour , & très-riches , chargeoient ses bras & même ses jambes ; une toile très-fine lui tenoit lieu de vêtemens. Sa beauté seule eût pu lui tenir lieu de parure. Elle s'avançoit avec un souris & un empressement affectés vers le bûcher sur lequel étoit déjà le corps de son mari. On y met le feu : l'Indienne , après avoir pris congé de ses amis , s'élance au milieu des flammes , où elle est bientôt réduite en cendres. Les applaudissemens redoublèrent ; mais Alcindor & Zélinde frémirent. Tous deux se retiroient , lorsqu'ils apperçurent un jeune Indien qui lui-même s'éloignoit assez tristement. Je vois , lui dit Alcindor , qu'un tel spectacle vous afflige , & certai-

nement c'est avec raison. Hélas ! oui , répondit ce dernier. J'avoue cependant que j'ai tort , puisque celle qui vient de se brûler étoit ma maîtresse. Eh quoi ! s'écria Zélinde avec surprise , n'y trouvez-vous pas un motif de plus pour gémir de sa perte ? Tout au contraire , interrompit l'Indien , comme son amant je prends part à sa gloire , & cette gloire exigeoit qu'elle se brûlât. Notre intelligence a duré jusqu'à la fin des jours de son mari , & nous faisions des vœux pour qu'il vécût long-temps : aujourd'hui qu'il est mort , tout est fini entre elle & moi. Une femme d'honneur peut tromper son époux ; mais elle ne doit point lui survivre. A ces mots , l'Indien poursuivit sa route , & nos voyageurs prirent celle de l'Etat le plus voisin.

C'étoit le Royaume de Calicut. Ils s'arrêtèrent auprès d'un Temple dédié au grand Singe , & dont le portique étoit orné de sept cens piliers ou colonnes de marbre. On voyoit un grand nombre d'Indiens des deux sexes , rassemblés sous cet immense vestibule , y parler d'affaires ou de plaisirs ; mais le principal amusement des maris , étoit

d'y troquer de femmes entre eux , & cet échange déplaçoit rarement à celles qui en étoient l'objet. Zélinde eut occasion d'en entretenir une , fort jeune encore , & qui lui avoua en être à son douzième mari , sans que la mort lui en eût ravi un seul. Je m'attends , poursuivit-elle , à tripler ce nombre en moins de trois ans. Celle qui parloit ainsi , avoit cependant l'air d'une personne distinguée : elle étoit vêtue depuis la ceinture jusqu'aux genoux , avoit la tête enveloppée d'un linge brodé en or , & portoit de riches perles à ses oreilles & à son nez. Elle apprit de plus à Zélinde , qu'en fait de mariage , les Princesses elles-mêmes n'y regardoient pas de fort près. Elles choisissent tel Gentilhomme qui leur plaît le mieux , en prennent un autre quand il cesse de leur plaire , & lui donnent souvent plus d'un Bramine pour associés. Et le Roi , demanda Zélinde , en use-t-il autrement que ses Sujets , ou leur sert-il d'exemple ? Oh ! c'est encore toute autre chose , reprit la jeune Indienne. Le Roi n'est auprès de sa femme que le successeur du Chef des Bramines. La première nuit du

mariage est destinée à ce Grand-Prêtre, avec cinq cens ducats de récompense. Le même emploi l'attend lorsque le Souverain fait quelque voyage, & la gratification est toujours proportionnée à la longueur de l'absence du Souverain.

La Nérís n'en voulut pas sçavoir davantage, & rejoignit Alcindor, qui de son côté avoit aussi fait ses remarques. Tous deux conclurent à chercher mieux.

En vérité, disoit Alcindor à Zélinde, en traversant les airs, je regarde notre voyage comme une franche corvée. C'est faire trop d'honneur aux hommes. Est-il à croire que nous trouvions chez eux ce qui nous manque? N'est-ce pas à eux plutôt à se modeler sur nous? C'est ce qui ne leur arrive que trop souvent, reprit Zélinde, comme à nous, de prétendre égaler les plus sublimes intelligences. Que résulte-t-il de cette double ambition? L'ennui pour nous & pour eux. Il faut sçavoir descendre à propos; c'est la route que suit presque toujours le bonheur. Tous en philosophant ainsi, nos voyageurs se trouverent au centre des vastes Etats du

Mogol. Ils y firent diverses pauses , & ne virent dans certains cantons , que ce qu'ils avoient déjà vu dans quelques autres : des Bonzes qui séduisoient de jeunes innocentes , & s'accordoient , on ne peut mieux , avec celles qui n'avoient pas besoin d'être séduites : des femmes qui se brûloient sur le corps d'un mari qu'elles avoient haï & trompé ; des maris qui méritoient toute l'aversion de leurs femmes , & qu'on traitoit selon leur mérite. Plus loin , de vastes Serrails remplis de belles Esclaves , ignorées , pour la plupart , de leur Maître , & qui risquoient de mourir sans avoir fait sa connoissance. Celles même qui en jouissoient , avoient presque aussi souvent lieu de s'ennuyer que les premières. Un amour si partagé mettoit peu de différence entre l'état des unes & des autres.

Alcindor & Zélinde jugerent qu'il étoit à propos de passer outre. Ils pénétrèrent dans les Etats du Sophi de Perse , & se rendirent à Ispahan. Mais ils crurent être encore une fois à la Chine , tant certains usages leur parurent semblables chez les

deux Nations. A Ispahan , comme à Pékin , l'union des deux sexes est un véritable jeu de hasard. Un Persan épouse une femme comme un joueur accepte une carte , sans sçavoir ce qu'elle vaut , ni de quelle couleur elle est. Il arrive aussi que l'une & l'autre est mise à l'écart , dès qu'elle se trouve remplacée par quelque chose de mieux. Il est même permis à un Persan de chercher ce mieux autant de fois qu'il espere le rencontrer : privilège qu'il sçait faire valoir dans toute son étendue.

Zélinde entra , sans se laisser voir , dans une maison de noble apparence. Elle en vit le Maître occupé à compter une somme en or à une très-belle femme , qui ensuite fut embrasser , en versant quelques larmes , deux petits enfans placés aux pieds d'une autre femme assise elle-même dans un fauteuil magnifique. Après quoi , la première se prosterna humblement devant la seconde , qui la congédia d'un signe de tête. Voilà , disoit intérieurement la Nérís , voilà sans doute une Esclave qui prend congé de ses Maîtres & de leurs enfans ; mais bientôt elle reconnoît que ces mêmes enfans

sont ceux de cette Esclave prétendue ; que le Maître de la maison a été son époux , & n'a cessé de l'être que parce que le bail passé entre eux est expiré. La Dame assise étoit réellement la Dame en titre , celle que le mari ne peut répudier qu'après certaines formalités ; mais il peut la négliger , & la néglige. En revanche elle est réputée la mere de tous les enfans qu'il a de ses rivales.

Tandis que Zélinde observoit toutes ces choses , Alcindor ne restoit pas oisif. Il aborde une jeune Personne qui marchoit à visage découvert. Un Esclave la devoit en sonnant de la cymbale. Elle étoit vêtue d'une robe de brocard d'argent , assez courte pour laisser voir la beauté de sa jambe. Ses longs cheveux étoient artistement relevés sur sa tête ; une gaze d'or servoit à les attacher , & flotloit en partie au gré du vent. De riches pierreries ornoient ses oreilles ; des fleurs couvroient ses bras : de plus , elle étoit belle , & sembloit fort desirer de le paroître. Alcindor entra dans ses vues , loua ses charmes , & se félicita de ce qu'elle daignoit les rendre visibles , en dépit de

l'usage. Point du tout, reprit-elle, c'est l'usage qui me défend de les cacher. J'ai acquis le droit de paroître telle que je suis, de parler comme je pense, d'agir comme je le souhaite. Bien des femmes qui me méprisent moi, mes semblables, feroient grand cas de nos privilèges ; mais il faut des talens pour les acquérir & pour les conserver. Ces talens, comme Alcindor l'apprit d'elle-même, consistoient sur-tout dans la Musique & la Danse. Le Pérès demanda à la Danseuse, quels talens il falloit avoir aussi pour lui plaire : mon nom vous le dira, répondit-elle ; je m'appelle la *Vingt to-mans* : \* jamais on ne sçut m'attendrir à moins, & je m'attendris à proportion que le nombre en augmente.

En parlant ainsi, la jeune Persanne continuoit de marcher, mais Alcindor cessa de la suivre. Il rejoignit Zélinde qui lui fit part de ce qu'elle avoit vu. Elle ajouta que dans cette contrée les hommes étoient trop absolus ; & les femmes trop dociles, reprit

---

\* Le toman est une monnoie Persanne qui équivaut à nos louis d'or de France.



Alcindor. Voyons si les unes & les autres diffèrent dans le reste de l'Asie.

Ils eurent lieu d'admirer les charmes des Géorgiennes, des Circassiennes, des Mingréliennes. On diroit que la Beauté ne se plaît que dans ces pays barbares, tant ses dons s'y trouvent généralement répandus. Une laide femme y paroît un phénomène : une femme délicate en est un bien plus rare encore. Toutes se croient faites pour être vendues & non pour se donner. Ce sont de vrais meubles de Serrail. Ces meubles ne sont cependant pas toujours neufs lorsqu'ils y arrivent. C'est de quoi Alcindor pouvoit s'instruire à fond, & ce qu'il négligea de faire. Les femmes qui ont leurs maris sont encore moins circonspectes ; mais ces maris, quoique Asiatiques, sont peu jaloux. Une belle Mingrélienne s'étoit enfermée avec Alcindor : il n'avoit sur elle aucun dessein qui exigeât cette précaution. Le mari survient & ne la croit pas inutile. Tu ne peux t'en défendre, dit-il au voyageur : le cochon m'est dû ; c'est l'amende qu'on paye en pareil cas : je consens même à le manger avec toi. Il est inutile d'a-

jouter qu'Alcindor disparut sans rien répondre, & que Zélinde & lui continuèrent leur voyage.

De pause en pause ils arrivent à Constantinople. Son étendue leur fait espérer d'heureuses découvertes, des usages qui lui soient propres. Ils sont bientôt détrompés. Ils n'y apperçoivent que ce qu'ils ont déjà vu ailleurs; une jalousie affreuse dans les hommes, une servile obéissance dans les femmes; peu d'amour de part & d'autre. Un Turc entre dans son Serrail: aucun objet déterminé ne l'occupe; il est sans passion, souvent même sans desir. Une troupe d'Esclaves s'empresse de les faire naître, & n'éprouve elle-même que des besoins. Zélinde qui, sans être vue, voyoit toutes ces choses, en conclut que l'amour à la Turquie seroit peu du goût des Nérès. Pour Alcindor, il fut moins prompt à se décider. Peut-être, disoit-il en lui-même, le besoin d'aimer & la difficulté d'avoir des amans, réduisent-ils une femme Turque à chérir son mari. Il en vit une qui prodiguoit au sien toutes les marques extérieures de la plus vive tendresse. L'une &

L'autre fortirent pour se rendre à la Mosquée, & Alcindor les suivit. La belle Turque étoit voilée, selon l'usage inventé par la jalousie; mais il existe un autre usage peu favorable aux jaloux, c'est que le voile & l'habit des femmes sont ordinairement les mêmes pour la forme & la couleur. De sorte qu'un mari qui perd un instant de vue sa femme, risque de ne la pouvoir plus distinguer parmi les autres. C'est de quoi Alcindor fut témoin. Le couple qu'il avoit suivi se sépara dans la Mosquée, lieu où les deux sexes n'ont pas la liberté d'être confondus. Le mari de la belle Ottomane se posta vis-à-vis d'elle. Alcindor, toujours invisible, se plaça tout à côté. Il la vit, au bout de quelques instans, se mêler parmi ses voisines, s'éloigner de plus en plus, & enfin disparoître entièrement. On présume bien qu'il la suivit. La traite ne fut pas longue; elle entra dans une maison tierce où un jeune Turc l'avoit devancée. Leur abord indiquoit assez bien le motif de leur entrevue, & Alcindor n'eut pas besoin de faire usage de toute son intelligence pour pré-

voir quelles en feroient les suites. Il sortit, persuadé que les précautions inventées par la jalousie des Asiatiques n'étoient efficaces que contre eux-mêmes.

Zélinde & lui mirent en question s'ils visiteroient l'Europe où ils avoient déjà mis le pied, ou s'ils donneroient la préférence à l'Afrique. La Nérès opina pour le second parti, & Alcindor fit ce qu'elle voulut. Ils en prirent occasion de visiter l'Arabie & l'Egypte, qu'ils n'avoient fait que côtoyer. Ni l'un, ni l'autre pays ne borna leurs recherches. C'étoit une répétition de ce qu'ils avoient vu & blâmé ailleurs. La brûlante Ethiopie offrit à leurs yeux un Peuple immense. L'extrême chaleur du climat influoit également sur les deux sexes; ils lui devoient tout le penchant qui les attiroit l'un vers l'autre; & ce penchant n'étoit que matériel. Ce fut encore pis, à mesure que nos voyageurs avancèrent. Parvenus au centre de la Guinée, ce qu'ils avoient vu ne leur parut que l'ombre de ce qu'ils voyoient. Alcindor prit plaisir à écouter l'entretien d'un jeune homme & d'une jeune fille de Con-

go. Ils se connoissoient à peine : ce qui n'empêcha pas le jeune Africain de débiter ainsi : *Sivala inquieté*, je te salue, ma femme. Elle répondit sur le champ : *Sivala moïné*, je te salue, Maître. Gay zolezé minou, poursuivit-il ; m'aimes-tu bien ? *Gayté moïné zoleze bënë*, reprit-elle ; oui, Maître, je t'aime bien. Le jeune homme porta beaucoup plus loin ses questions, & elle y fit cette docile réponse : *Ninga moïné*, oui, Maître. Alors elle se mit à genoux en battant des mains, & s'écriant par trois fois : *Sivala moïné*, je te salue, Maître. A quoi il répondit, en remuant tous les doigts, *calam bom botté*, cela est bon. Ensuite, il lui donna sa main noire à baiser. Ce qu'elle fit avec autant de joie que d'empressement. Ensuite lui-même la prit sous le bras, & la conduisit en un lieu plus commode pour achever l'entrevue.

A quelques pas plus loin, le couple voyageur fit rencontre d'une jeune Africaine, qu'on n'eût pas prise pour telle à sa couleur. Toute sa personne étoit couverte d'une pommade rouge, faite avec de l'huile

de palme & du bois de toucoula. Que signifie cet ornement, lui demanda Zélinde? Que j'ai l'honneur d'avoir cassé calebasse, répondit-elle; honneur le plus grand qui puisse arriver à une fille parmi nous. Cette couleur doit tomber d'elle-même, & jusqu'à ce qu'elle m'ait entièrement quittée, je ne dois prendre part à aucun travail; je ne dois m'occuper que du plaisir. Eh! quelles seront les suites de tout cela, demanda encore la Nériss? D'être vendue, reprit l'Africaine, par celui qui m'aura épousée, & qui épousera vingt femmes pour avoir l'avantage de les vendre.

Zélinde n'en voulut pas sçavoir davantage, & Alcîndor en sçavoit déjà trop. Ils continuèrent à faire le tour de l'Afrique, & arrivèrent chez les Caffres, nation qui n'en mérite gueres mieux le titre que ces troupes de bêtes féroces si communes dans cette partie du Monde. Le nom même de l'amour est ignoré chez ce Peuple barbare. Une même cabane rassemble durant la nuit toute une Tribu. La brutalité y trouve amplement à se satisfaire, ne s'y refuse rien, n'y est jamais contredite. Là, nulle distinc-

tion , nul choix , nul respect pour les nœuds du sang , nul souvenir des liens de la veille. . . . Alcindor & Zélinde détournèrent leurs yeux de cet affreux tableau. Ce qu'ils virent en avançant toujours , ne leur parut gueres moins révoltant. Ils furent un peu plus satisfaits de la Barbarie , contrée qui , malgré son nom , est vraiment le pays policé de l'Afrique ; mais ils n'y retrouvèrent que les mœurs Arabes & Turques , & dès-lors n'y trouverent pas ce qu'ils cherchoient. Ils prirent donc le parti de visiter l'Europe ; ce qu'ils regardoient , à peu près , comme un parti désespéré.

L'Espagne sembloit s'offrir d'elle-même à leurs recherches. L'Italie n'étoit gueres moins à leur portée. Ils aimèrent mieux débiter par le Nord ; mais bientôt ils s'aperçurent que, si Vénus étoit née dans l'eau, les Amours jouoient rarement sur la glace. On est , à coup sûr , plus tendre dans un bosquet fleuri , qu'au pied d'une montagne de neige. Alcindor & Zélinde s'avancèrent au centre de l'Allemagne. Les cœurs s'y adoucissoient en raison du climat. Toutefois , les hommes parurent à la Nérïs tenir en-

core des Germains leurs aïeux , nation plus guerrière que galante. Les femmes elles-mêmes parurent , aux yeux du Pérès , être en général plutôt foibles que tendres. D'ailleurs , dans ce pays l'Amour ne sçait point déroger ; un Noble ne peut s'y résoudre à aimer une Plébéienne. Il envisage moins les attraits de sa Maîtresse que l'antiquité de ses parchemins. En un mot , l'Amour , au lieu de carquois & de flambeau , porte un magasin d'écussions & des arbres généalogiques.

Alcindor & Zélinde mirent en question la route qu'ils devoient tenir. Tout en disputant , ils se trouverent aux frontières d'Italie. Il faut , dit la Nérès , hasarder quelques recherches dans cette contrée. Hé bien ! dit Alcindor , d'un ton qui marquoit peu d'espérance , voyons ce qui en arrivera. Ils s'avancèrent jusques dans cette Ville qui fut autrefois la Capitale du Monde.

Les vestiges de son ancienne grandeur occupoient les regards d'une foule d'Etrangers. Nos voyageurs n'y firent aucune attention ; ils n'avoient qu'un objet , ils ne le perdoient pas un instant de vue. Mais



le remplir, c'étoit-là le point vraiment difficile, & Rome ne leur parut pas devoir abrégér ces difficultés. Aux Temples près, ils se crurent au sein d'une Ville d'Asie. Les femmes n'y sortent que voilées, sortent rarement, & plus rarement encore sont visitées chez elles. En un mot, la jalousie des Romains modernes égale celle des Asiatiques de tous les temps: Alcindor apprit même qu'elle avoit recours à des expédiens, dont les plus jaloux d'entre les Orientaux rougiroient de faire usage. Ah! quelle horreur! s'écrioit Zélinde. Au moins, disoit Alcindor, s'il n'est gueres possible qu'on les aime, il ne l'est pas plus qu'on les trompe. A peine il achevoit ces mots, qu'une Duegne septuagénaire lui fait signe d'une certaine distance. Il s'approche, & elle l'exhorre à mettre à profit le bien que lui veut une jeune Beauté qui vient de l'apercevoir à travers sa jalousie. Le Péris demande qui peut être cette personne obligeante? C'est ma maîtresse, reprit la vieille: l'instinct est merveilleux à saisir. Notre jaloux est absent; il se repose entièrement sur moi du soin de lui garder un trésor que vous

méritez mieux que lui. J'ai rempli d'abord ma charge avec assez de rigueur ; mais je suis naturellement bonne , & voici la vingtième fois que je donne à ma maîtresse de pareilles preuves de bonté. Alcindor admirait la bienfaisance de l'une & de l'autre. Mais , poursuivit-il , n'existe-t-il pas d'autres obstacles ? Oh ! nous sçaurons les lever , quels qu'ils soient , reprit la Duegne : ce n'est pas la première fois .... Un incident tragique interrompit le discours de la vieille. Un Italien aborda & poignarda furtivement certain François qui avoit sçu lever certains obstacles. On ne parut étonné ni du fait , ni de la vengeance. L'assassin eut le bonheur de gagner un Temple voisin , & par conséquent de se voir absous.

Pour Alcindor , il rejoignit Zélinde. L'une & l'autre quitterent l'ancienne Patrie des Césars. Ils visiterent d'autres Villes d'Italie , où ils n'apperçurent que ce qu'ils avoient vu à Rome , & souvent pis encore. Ah ! s'écrioit Zélinde avec indignation , franchissons vite les Alpes ! Mais Alcindor , ( on ignore pourquoi ) , la détermina à franchir les mers , & à se rendre en Espagne.

Là , ils virent d'autres tableaux. L'amour fidèle , jusqu'à l'obstination , y règne , pour ainsi dire , de toutes parts. L'amour jaloux , jusqu'à la frénésie , l'accompagne pour l'ordinaire. Là , se réalisent les passions éternelles ; passions qui n'osent plus figurer ailleurs , même dans les Romans. Alcindor & Zélinde prirent l'extérieur d'un François & d'une Françoisé. L'alliance venoit d'être , plus que jamais , resserrée entre les deux Nations , & nos voyageurs furent traités en amis. Zélinde fit autant de conquêtes qu'elle en voulut faire , & plus qu'elle n'en vouloit garder. Elle parut donner la préférence à un jeune Espagnol qui , à mille égards , la méritoit. Il n'en devint que plus tendre & plus empressé , mais en même-temps plus jaloux. A peine eut-il lieu de présumer qu'on l'aimoit , qu'il craignit qu'on ne cessât de l'aimer. Il étoit respectueux dans ses manières , il l'étoit dans ses discours ; & ce fut aussi très-respectueusement qu'il pria la Nériss d'interdire sa maison à tout autre qu'à lui. Alcindor lui-même n'en fut pas excepté. Voilà , disoit intérieurement Zélinde

de, voilà une inquiétude qui tient de la tyrannie, une délicatesse qu'on porte jusqu'à l'outrage. N'importe, poursuivit-elle, voyons si ces demandes, une fois satisfaites, seront suivies de quelques autres. Dès ce moment, elle devient inaccessible à tous ceux que l'Espagnol regarde comme ses rivaux. Tant de sacrifices le comblerent de joie, & ne purent le tranquilliser. Il trouva que la prétendue Françoise n'oublioit point assez les usages de sa nation. Zélinde adopta sur le champ ceux d'une véritable Espagnole, ne parut plus que masquée, se montra même très-rarement sous cet attirail; en un mot, elle marqua sur tous ces points une docilité capable de déceler qu'elle n'étoit pas Françoise. Le jour suivant, elle vit l'Espagnol à ses genoux la remercier de toutes ces preuves de complaisance, & en exiger une nouvelle. C'étoit de permettre qu'on réformât ses jalousies, de manière qu'en voulant voir, elle-même ne risquât point d'être apperçue. Zélinde vit bien qu'il s'agissoit de l'empêcher elle-même de rien appercevoir. Elle ordonna ce qu'on la

la prioit tacitement de permettre. Le jour suivant, l'Espagnol se retrouve à ses genoux, & lui présente humblement une Duegne.

Ce dernier trait lui parut une suite naturelle des précédens. Elle le soutint comme elle avoit fait les autres; mais la fin de l'épreuve approchoit. L'Espagnol sortit & la Duegne resta. Au milieu de la nuit suivante, Zélinde entendit sous ses fenêtres un concert de plusieurs instrumens. De grands cris, un cliquetis d'armes succéderent à cette musique : ce qui désignoit au moins une *Tragédie-Opéra*. Le lendemain, Zélinde apprit que son Amant avoit voulu la gratifier d'une sérénade, selon l'usage du Pays; qu'un autre Espagnol, dont la maîtresse logeoit vis-à-vis d'elle, étoit survenu dans le même dessein; que les deux galans s'étoient crus rivaux, s'étoient battus en conséquence, & mis l'un & l'autre au bord de la tombe : preuve certaine, disoit-on, que l'un & l'autre aimoit bien sa maîtresse. On ajoutoit qu'une telle preuve d'amour alloit rendre jalouses toutes les Beautés de Madrid. Mais Zé-

linde en inféra de nouveau , que l'amour Espagnol ne féduiroit ni elle , ni ses compagnes.

Pour Alcindor , il plaisoit beaucoup à une jeune & belle Castillanne , qui jusqu'alors avoit été nommée l'insensible. Malheureusement sa maniere d'aimer étoit toute semblable à celle des Nérís. Tout se réduisoit aux petits soins , & à l'affiduité la plus rigoureuse. Elle vouloit qu'on désirât sans cesse , & ne laissoit jamais rien espérer. Après tout , disoit Alcindor , l'objet de mon voyage seroit bien mal rempli. Prudes pour bégueules , il valoit autant ne pas me déplacer. Il fit d'autres recherches , & vit que c'étoit-là le génie dominant du beau sexe Ibérien. Zélinde elle-même étoit suffisamment instruite. Elle proposa au Pérís de risquer une tournée en France ; mais il n'attendoit absolument rien de cette démarche. Il détermina la Nérís à passer chez certain Peuple , rival éternel de la Nation Françoisé , & qui se pique de ne l'imiter en rien.

C'est avoir suffisamment désigné l'Angleterre. Le couple voyageur y parut

sous l'habit Espagnol. Dès les premiers jours, la Nérís apperçut dans les hommes de cette Isle peu d'estime pour les femmes, & encore moins de complaisance. Dès-lors, elle ralentit ses recherches, & s'épargna, en effet, une peine inutile. Alcindor augura mieux de celles qu'il alloit prendre. Il remarqua dans le beau sexe Anglois un germe de tendresse, qui faisoit comme partie de son existence. Quel dommage, disoit-il, qu'un naturel si heureux soit négligé par ceux qui sont le plus intéressés à le faire valoir ! Il voulut cependant voir par lui-même, c'est-à-dire, voir, jusqu'à un certain point, le parti qu'on pouvoit tirer de ces favorables dispositions. Auparavant il lui tomba sous la main un papier public, où il lut ces propres paroles : » Depuis l'ordinaire dernier, » ( c'est-à-dire, depuis trois jours ) on n'a » retiré que six jeunes personnes du Lac » de Rosémonde. Il faut croire que les » amours ont été moins vifs, ou plus heureux qu'à l'ordinaire durant cet intervalle : il y a bien eu aussi quelques galans » poignardés par leurs Belles, qu'ils avoient

M ij

» quittées ; mais , pour cette fois , cela  
» ne fait pas nombre. C'est pourquoi nous  
» ne les désignerons qu'avec ceux de la  
» feuille prochaine. »

Le Pêris ajouta peu de foi à cet article. Il jugea que , depuis le rétablissement de la paix , le Gazetier en étoit réduit à composer des fables périodiques , & il résolut de n'en croire que sa propre expérience. L'occasion s'en présenta d'abord comme d'elle-même. Une jeune veuve qui avoit le regard tendre & doux , lui parut très-propre à démentir le Gazetier satyrique. Il s'attacha à lui plaire , y réussit , & parvint même à la fixer entièrement. Il vit enfin combien le cœur des femmes de cette contrée est actif ; mais ce cœur exige qu'on le suive ; il défend , sur-tout , de rétrograder. Alcindor , qui ne vouloit pas aller trop loin , ralentit subitement sa marche , & bientôt même parut disposé à faire retraite. Ce fut alors qu'il eut lieu de juger qu'une gazette n'est pas toujours fausse. La jeune veuve n'épargna rien pour prévenir son inconstance. Elle pria , supplia , gémit ; & lorsqu'elle vit que tout



étoit superflu, elle fit succéder les menaces aux gémissemens, les fureurs aux menaces; en un mot, le poignard fut levé. On présume bien d'avance que ce fut en vain; mais la veuve n'en devint que plus furieuse. Elle sortit, résolue de se punir elle-même de sa crédulité. Elle alloit fournir un article à la Gazette prochaine; déjà même elle s'étoit élancée à l'endroit le plus profond du Lac. Le Péris, qui avoit pris une autre forme pour la suivre, la secourut à temps, la consola de son mieux, & si bien, qu'elle eut de la joie d'avoir pour libérateur un homme si propre à faire oublier les torts de ses pareils. Alcindor se garda bien de la détromper. Il se rendit auprès de Zélinde, pour décider avec elle si leur mission n'étoit pas réellement terminée. Ils avoient parcouru toute la terre, excepté la France; & la France leur sembloit assez inutile à parcourir. Tout considéré cependant, ils s'y déterminèrent, moins dans l'espérance de trouver là ce qu'ils cherchoient, que pour éviter le reproche de ne l'avoir pas exactement cherché.

Arrivés dans la Capitale , ils s'y annon-  
cerent pour Anglois. Ils en avoient pris  
l'extérieur , & en affectoient le langage.  
Cet expédient leur eût mal réussi un siècle  
plutôt ; mais depuis peu tout avoit bien  
changé de face. La mode régnante à Pa-  
ris , étoit d'admirer les Anglois en tout &  
par-tout. On les applaudissoit sur la Sce-  
ne , on les fêtoit dans les cercles , on les  
copioit dans les Livres , on sacrifioit nos  
héroïnes à leurs héros.... D'après ces dis-  
positions , le couple voyageur ne pouvoit  
manquer d'être bien accueilli. Il le fut  
mieux encore qu'il n'avoit osé le prévoir.  
Zélinde qui , la beauté des plus à belles  
Angloises , affectoit de joindre leur air tant  
soit peu gauche , trouva une foule d'élé-  
gans qui tous aspiroient à la former. Leur  
periffilage ne lui parut pas dangereux ;  
mais il l'amusoit. Elle mit sur le chapitre  
de la constance un Petit-Mâitre des plus à  
la mode. Il en parla en homme qui la  
pratiquoit peu , & l'estime encore moins.  
La constance en amour , disoit-il , n'est  
bonne qu'à fournir vingt volumes à un  
Romancier. C'est une vertu qui de tous

ses héros fait autant de victimes ; & d'ailleurs , un amant fidèle est un être si insipide , si incommode !... Il n'en est pas moins vrai , Madame , poursuit le François , que vous m'allez contraindre d'imiter ce que je blâme dans autrui ; mais daignez me pardonner d'avance l'ennui que je vais vous causer. On n'a point avec vous la liberté du choix.

C'étoit-là le ton qu'en général on prenoit avec Zélinde. Elle en conclut qu'en France l'amour n'étoit point mis au rang des affaires sérieuses. Alcindor lui-même tiroit des conséquences toutes semblables de ce qu'il voyoit. L'extrême liberté dont jouissoient les femmes , l'usage qu'elles en faisoient , le peu de penchant qu'ont leurs maris , ou leurs amans à la jalousie , le ridicule attaché à ce foible ; en un mot , ce qu'on nomme en France le ton de la bonne compagnie ; tout cela distinguoit , selon lui , cette Nation d'avec toutes les autres.

Il parut s'attacher à une jeune Marquise , devenue veuve , & par cette raison encore plus libre qu'étant mariée : ce qui

signifie beaucoup. Sa maison étoit fréquentée par une foule de jeunes gens du bon ton, qui tous s'affichotent pour rivaux, & n'en étoient pas moins bons amis. Les politesses qu'Alcindor en reçut lui-même l'étonnerent. Il s'en expliqua ingénument avec l'un d'entr'eux. Voici la réponse que lui fit le jeune François. Nos aïeux avoient la manie d'adorer leurs *Dames*, de n'oser le leur dire, & de s'égorger entr'eux pour les en informer. Nous suivons un tout autre usage. Nous débutons par un *je vous aime*; nous aimons beaucoup moins que nos aïeux, & chacun de nous croit être aimé. Dès-lors plus de jalousie. Nous n'envifageons un rival que comme le témoin de notre triomphe actuel, ou futur. C'est une victime que nous plaignons sincèrement, loin de la haïr; & d'ailleurs, ce Pays est si fertile en ressources! Les femmes sont devenues si raisonnables! Elles se prêtent si volontiers à nos arrangemens!... Oh! parbleu! il faudroit être bien gauche pour se trouver au dépourvu; & chez les Spartiates, où les fonds étoient en commun, y eut-il jamais de disputes d'intérêt?

Le Pérès ne trouva pas ce discours des plus ridicules. Peut-être , disoit-il , aime-t-on moins ici qu'ailleurs ; mais l'amour y prend une physionomie plus riante. La confiance le guide , & ne l'abandonne jamais. Un échec est presque toujours suivi d'un triomphe ; un triomphe ne se fait attendre qu'autant qu'il est nécessaire. L'Amour enfin est ici le Dieu de la concorde , lui qui sème la division chez tant de Peuples , qui a causé la ruine de tant d'autres. Ah ! sans doute que Troye existeroit encore , si Ménélas eût été François.

Il revit la jeune Marquise. Elle parut flattée de ses visites ; mais elle en recevoit une foule d'autres , & aucune ne sembloit lui déplaire. Le faux Anglois en témoigna quelque inquiétude , ce qui divertit beaucoup la jeune Françoisse. Eh quoi ! Monsieur , lui dit-elle , êtes-vous donc encore si peu au fait ? Quelles que soient vos prétentions , ignorez-vous que la confiance est l'ame de la Société ? Voyez le monde , Monsieur , & ces miseres-là vous passeront. Elle-même voulut lui servir d'introductrice. Il admiroit l'aisance

avec laquelle cette jeune veuve se présentoit dans différens cercles choisis. Ces cercles étoient pour lui un autre genre de Spectacle où les femmes jouoient toujours les grands rôles , où les maris n'osoient paroître , ou ne paroissoient qu'*incognito*. La vivacité d'esprit qui distingue les Françoises , la gaieté qui anime leurs discours , les grâces qui accompagnent toutes leurs actions , se disputoient le prix dans ces momens , & sur-tout au milieu d'un élégant souper. Quel dommage , disoit Alcindor , que des objets si séduisans ne se bornent qu'à plaire ! chose qui ne leur est que trop facile. Grace à cette extrême facilité , elles dédaignent de garder leurs conquêtes. Alexandre donnoit des Couronnes , persuadé qu'il lui étoit aisé d'en conquérir d'autres. Telles sont les Françoises.

Il eut cependant lieu de juger que l'amour constant n'étoit pas un phénomène chez cette Nation. Mais cet amour est si paisible , si peu exigeant , si peu jaloux , qu'ailleurs il passeroit pour indifférence. Ah ! s'il est ainsi , disoit notre voyageur ,

à coup-sûr la jeune Marquise m'aime, & m'aime un peu plus qu'à la Françoisë. Il est bon d'observer que si le Péris avoit le don de prendre la même forme que les humains, il n'avoit pas celui de lire dans leur intérieur.

Il voulut donc que l'ame de la Marquise se manifestât au dehors. C'étoit pour lui un passe-temps assez flatteur de pouvoir d'un seul coup dérouter trente Petits-Mâîtres. Il plaignoit cependant la belle Françoisë, & redoutoit quelque aventure semblable à celle de Londres. Il est vrai, disoit-il, que ni le Mercure de France, ni le nombre excessif de Journaux & de Gazettes qu'on y distribue, n'offrent nulle trace de pareilles catastrophes. Mais, poursuivait Alcindor, il est toujours fâcheux de molester une jolïe femme.

Au milieu de ces réflexions, il reçoit de la Marquise une lettre de reproches. Elle s'y plaignoit spirituellement de son absence, & même de sa tiédeur. C'étoit le confirmer dans l'opinion qu'il avoit de sa bonne fortune. Il retourne auprès d'elle, expose des griefs, des inquiétudes, veut

exiger des sacrifices; 'en un mot, joue le rôle d'un Amant Espagnol. Mais la scène devint comique des deux parts. La jeune Marquise le pria de s'épargner un ridicule, un travers intolérable. Profitez mieux, lui dit-elle, des exemples que vous offre ma Nation, la seule qui sçache réduire l'Amour à ce qu'il doit être, ou du moins à ce qu'il doit paroître. Ce n'est pas qu'il ne brise quelquefois les entraves qu'on lui donne. Eh! où en serions-nous, poursuivait-elle, si malheureusement je vous aimais assez pour vous croire.

Qu'entends-je? s'écria le Pêris étonné; est-il bien vrai que vous ne me distinguiez pas de l'essain frivole qui vous entoure presque sans cesse? Pardonnez-moi, Mylord, reprit la Marquise, je vous distingue; j'ai voulu vous faire les honneurs de ma Nation; mais tous ces égards disparaîtront, s'il est jamais question de vous aimer. L'étonnement d'Alcindor augmentoit à chaque parole de la jeune Françoise. Au moins, Madame, poursuivait-il, daignez faire votre confident de celui qui aspireroit à quelque chose de mieux: dai-



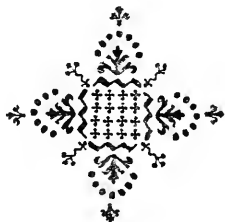
gnez me faire connoître l'heureux Mortel que vous me préférez. Dites qui vous a prévenu , reprit la Marquise ; quant au reste , ce n'est point un mystere. Un peu plus de connoissance de nos usages vous eût d'abord mis au fait. L'heureux Mortel , dont vous parlez , est le même qui vous a introduit chez moi , que vous avez vu y donner entrée à beaucoup d'autres , & qui s'y montre plus rarement que vous & eux. Telle est chez nous la conduite ordinaire d'un Amant préféré : celle d'un époux est encore plus circonspecte. Il lui est permis d'aimer tacitement sa femme , & c'est tout : gare le ridicule s'il ose afficher la tendresse & l'affiduité. En un mot , les chaînes de l'Amour & de l'Hymen sont devenues pour nous si légères , qu'une Françoisé peut se croire libre en les portant.

Après tout , disoit Alcindor en lui-même , cette liberté a son mérite ; les deux sexes peuvent y trouver leur compte : reste à sçavoir si la satisfaction est générale. Toutes les nouvelles recherches que fit Alcindor , lui prouverent qu'elle l'étoit.

Zélinde elle-même commençoit à goûter cette maniere de vivre , cette liberté qui tient le milieu entre la licence & le béguenisme. L'Amour est un enfant, disoit-elle au Pérès, il faut badiner avec lui, si l'on veut lui plaire, ou qu'il plaise.

Ce fut dans ces dispositions qu'Alcindor & Zélinde retournerent à leur séjour habituel. Ils arrivent, se séparent, & assemblent, l'une ses compagnes, l'autre ses compagnons. Des deux parts l'empressement est le même à les entourer; l'attention qu'on leur prête est égale, & leur rapport tout semblable. A l'instant on s'écrie chez les Pérès qu'il faut appeller des Françoises. Les Nérès parurent moins promptes à se décider; elles vouloient qu'on délibérât sur cette matiere, au moins pour la forme. Hélas ! mes cheres compagnes, leur dit Zélinde, une délibération est bien superflue, quand la question se trouve jugée d'avance. Epargnons aux Pérès une démarche qui va nous en coûter d'autres; & d'ailleurs n'espérez pas trouver les François plus respectueux que nos voisins. Cette remontrance produisit

son effet ; les deux partis se rapprochèrent : Alcindor & Zélinde firent l'office de médiateur , & leurs soins furent si efficaces , on se trouva si bien de leurs avis , que la plus modeste des Nériss grava en lettres d'or cette maxime : *Ceux qui ont beaucoup vu , sont bons à consulter.*





## LES DEUX PRIX,

C O N T E ,

*Tiré d'un Manuscrit Grec.*

LA Theffalie est le véritable Elisée de la Grece. Les mains de la Nature y ferment avec profusion ses plus riches trésors : les plaisirs , le doux repos , en font leur plus cher asyle. Jupiter se plaît sur la cime du Mont Olympe ; Minerve parmi les rochers de l'Attique ; Diane au sein des forêts de l'Elide ; Mars dans les vastes plaines de la Thrace ; Vénus dans les rians bosquets de Cythere , & l'Amour dans les délicieux vallons de Tempé. Jamais ces beaux lieux ne retentissent que du son paisible des flûtes & des musettes. Jamais le Pénée , qui arrose la Theffalie , ne vit sur ses bords qu' des Amans fortunés.

Thersandre & Doris y étoient l'un & l'autre. Chaque jour l'Aurore les voyoit

aux pieds d'un Autel dédié à l'Amour. Voici les vœux qu'ils adreffoient à ce Dieu leur unique maître.

» Souverain de notre ame , arbitre du  
 » bonheur de nos jours , daigne en rem-  
 » plir tous les infans. Ceux qui ne te  
 » feroient pas confacrés , feroient perdus  
 » pour nous. Ceux dont tu difpofes , font  
 » les feuls dont nous jouiffions. Fais que  
 » Doris , difoit Therfandre , n'écoute ja-  
 » mais aucun des rivaux que fa beauté  
 » m'attire. Fais que Therfandre , difoit  
 » Doris , me trouve toujours plus belle  
 » que toutes mes rivales ; » & tous deux  
 » ajoutoient enfemble : « Fais que nous  
 » méritions de fervir de modèle aux Amans  
 » qui doivent naître après nous.

Therfandre & Doris avoient de quoi fe raffurer contre l'inconftance. La Theffalie entiere n'offroit rien d'auffi parfait que ce jeune couple. On eût dit que la Nature , en les formant , avoit prévu les deffeins de l'Amour. On eût dit que l'Amour , en les uniffant , n'avoit fait qu'obéir à la Nature.

Doris n'en étoit qu'à fon troifième luf-

tre. Aux grâces touchantes & ingénues de cet âge, elle joignoit les charmes féduifans d'une beauté accomplie. L'éclat du lys & de la rofe le cède à l'éclat de fon teint. L'afre de Vénus brille moins au milieu de la nuit, que les yeux de Doris au milieu du jour. Ses regards paffent jufqu'à l'ame; fon doux foudre femble l'appeller. Toute fa perfonne eft animée par les Grâces. Les plus belles Theffaliennes évitent fa rencontre; elles ont foïn furtout d'en préferver leurs Amans.

Il eft difficile de la voir & de refter fidèle à toute autre. Mais Doris ne vouloit de fidélité que dans Therfandre. C'étoit à lui feul qu'elle vouloit plaire : c'étoit lui feul qui pouvoit la fixer. Doris jettoit-elle les yeux fur le cryftal des fontaines; c'étoit pour y voir fi fes charmes avoient toujours de quoi captiver Therfandre. Doris cueilloit-elle des fleurs fur les rives du Pénée; c'étoit pour en orner Therfandre, ou pour s'en parer à fes yeux.

Le jeune Theffalien répondoit à tant d'amour par un amour égal, un amour

qui ne pouvoit ni diminuer , ni s'accroître. Sa vue occasionnoit mille infidélités ; son cœur n'étoit le complice d'aucune. Absent de Doris , il ne desiroit qu'elle : avec elle il ne desiroit plus rien. L'un & l'autre fuyoient les lieux trop fréquentés ; mais ils les fuyoient ensemble. Ceux où ils pouvoient être seuls , étoient toujours ceux qui les charmoient davantage. En vain , disoit Therfandre à Doris , en vain la blonde Ismene & la brune Zirphé s'égarent-elles souvent de leur route , & se trouvent , comme par hasard , sur la nôtre ; leurs charmes ne peuvent arrêter mes regards ; je ne les apperçois que pour mieux sentir combien elles vous cèdent ; je les fuirais si elles avoient quelque chose à vous disputer.

Un seul point troubloit la félicité de ces deux amans. Ils ne pouvoient être unis par les nœuds de l'hymen qu'après une cérémonie consacrée par l'usage & les loix du Pays. Elle se renouvelloit tous les trois ans , & ce temps étoit prochain. Elle consistoit à couronner de myrthes & de fleurs la plus belle des Thessaliennes ,

& le Theffalien le mieux fait : elle confiftoit , fur-tout , à unir pour jamais le couple couronné ; union que n'avoit pas toujours précédé celle des cœurs , & qu'elle ne fuivoit pas toujours. Bien des fois l'Amour gémit de cet ufage. Bien des fois cet ufage rompit les deffeins de l'Amour.

Therfandre & Doris étoient ceux qui en devoient le moins redouter les fuites ; cependant ils les redoutoient. La crainte l'emportoit en eux fur l'amour-propre. Therfandre n'ofoit fe flatter d'avoir le prix , & ne doutoit pas que Doris ne l'obtînt. Doris croyoit déjà voir couronner Therfandre , & quelqu'une de fes rivales. Tous deux ainfi craignoient d'être bientôt feparés. En vain chaque Naïade offroit à la jeune Theffalienne un miroir propre à la raffurer ; elle ne s'y contemploit qu'avec défiance , elle fe trouvoit moins belle de jour en jour. Par la même raifon , les traits les plus médiocres dans toute autre , lui fembloient devoir l'emporter fur les fiens ; c'étoit la première fois , fans doute , qu'une jeune Beauté oublioit fes propres avantages ; la première fois , fur-tout ,



qu'elle apprécioit trop ceux de ses rivales. On a déjà vu que Therfandre jugeoit aussi modestement de lui-même. Il eût voulu pouvoir éloigner cette fatale cérémonie. Ce seroit, disoit-il, retarder le triomphe de Doris ; mais dois-je souhaiter que Doris triomphe , si je ne partage moi-même sa victoire ; si cette victoire qui l'attend , doit pour jamais nous séparer ? Peu s'en falloit qu'il ne regrettât que Doris eût tant de charmes. Il desiroit qu'elle pût trouver des rivales , ou plutôt qu'elle ne s'exposât point à la nécessité de les vaincre.

Doris avoit les mêmes craintes , & formoit en secret les mêmes vœux. Les ames de ces deux amans étoient d'accord , avant que leurs bouches se fussent expliquées. Ce fut Doris qui rompit le silence la première. Voici ce qu'elle disoit à son amant qui l'écoutoit , l'admiroit & l'adoroit.

Le jour approche , mon cher Therfandre , ce jour où la Jeunesse Theffalienne doit accourir en foule aux Temples de Vénus & d'Apollon. Bientôt vont se distribuer ces prix que la vanité recherche & que l'amour doit dédaigner : votre vic-

toire n'est pas douteuse , mais la mienne peut l'être : une de mes compagnes peut m'être préférée , & vous-même alors seriez contraint de me la préférer. Ce dernier malheur est le seul que je redoute : ayons le courage de le prévenir. Peu m'importe que la Grece entiere me croye dépourvue de beauté : je ne veux être belle qu'aux yeux de Therfandre. Je vais réjouir la jalouse Dircé , en publiant qu'une maladie subite a défiguré mes traits au point de me réduire à les cacher. Je ne crains pas de trouver d'incrédules.

Ah ! s'écria Therfandre , pour soupçonner un tel sacrifice il faudroit soi-même en être capable ; il faudroit avoir l'ame de Doris ; il faudroit avoir son amour. Jugez de mes transports , ajouta-t-il , en tombant à ses genoux , je le desirois ce sacrifice ; mais je n'osois l'exiger ; trop sûr de vos succès , je doutois de plus en plus des miens. Le moindre de mes rivaux me sembloit redoutable. Tout amour-propre cesse , quand il s'agit de s'exposer à vous perdre. Ç'en est fait ; nul hasard ne pourra plus nous séparer. Je vais feindre comme

vous ; je vais supposer qu'un accident funeste m'interdit les moyens d'aspirer au prix. Eh ! quel autre prix pourroit me flatter après celui que Doris m'assure ?

Cette explication rendit le calme aux deux amans. Ils ne songerent plus qu'à effectuer leur projet. Le bruit courut dès le jour suivant que Doris étoit menacée de perdre la vue. Cette nouvelle réjouit plus d'une belle Thessalienne. Telle qui auparavant n'osoit pas même songer au prix, osa dès-lors y prétendre, & se le promettre. Peu importoit au plus grand nombre que leurs amans fussent préférés ; elles n'ambitionnoient cette préférence que pour elles-mêmes ; elles ne craignoient pas d'épouser l'amant d'une autre. Quelques-unes redoutoient cet échange ; mais elles ne pouvoient se résoudre à n'en pas courir les risques : d'autres ne se persuadoient pas qu'il pût y en avoir ni pour elles, ni pour leurs amans. La seule Doris, le seul Therfandre, s'aimoient assez pour ignorer tous leurs avantages : ils ne vouloient point faire dépendre du hasard un bonheur qui ne dépendoit que d'eux.

mêmes. Therfandre, à son tour, prit des mesures pour s'exempter du concours. Il attaque un Sanglier furieux, le tue; mais il feint d'être lui-même fort blessé. Au bout de quelques jours on publie par son ordre que cette blessure le prive pour jamais de l'usage d'un bras, & par la même raison du droit d'aspirer au prix. Cette nouvelle supposition trouve aussi peu d'incrédules que la première.

Alors on vit s'accroître, & le nombre & l'espoir des concurrens. Nul d'entre eux ne soupçonnoit le stratagème; tous avoient intérêt de ne point s'y opposer. Un seul néanmoins s'affligeoit de l'événement. Ce n'étoit point comme ami de Therfandre, c'étoit comme son rival. Il aimoit Doris; qui ne l'avoit jamais favorisé d'un regard; mais tant de rigueur ne diminueoit ni ses espérances, ni la bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Il se croyoit assuré du prix; il ne doutoit pas que Doris n'obtînt le même avantage sur ses rivales: Doris, par cette raison, ne pouvoit éviter d'être à lui. Ainsi raisonneoit Eurilas; c'étoit le nom du Theffalien présomptueux.

somptueux. Il attendoit avec la plus vive impatience le jour qui devoit éclairer son triomphe. Il apprit alors que Doris étoit forcée de renoncer au sien, qu'elle n'avoit plus droit d'y prétendre; à cette nouvelle sa douleur surpassa de beaucoup son amour. Il aimoit Doris, parce qu'elle étoit la plus belle des Thessaliennes: c'étoit sa beauté seule qu'il aimoit. Quelques agrémens de plus dans une autre l'eussent arraché à la première. La source de son déplaisir étoit que Doris ne pût être ni effacée, ni remplacée. Il trouva un autre sujet d'affliction dans la blessure de Therfandre, qu'il croyoit réelle. C'étoit une fleur de moins à sa couronne, une victoire assurée que la fortune lui enlevait. L'amour-propre étoit l'unique source des desirs & des regrets d'Eurilas.

Bientôt même il soupçonna que Doris & Therfandre pouvoient être d'accord, & feindre des maux qu'ils ne ressentoient pas. Ils craignent, disoit-il, d'être séparés, & c'est moi seul qui cause cette crainte. Alors il songe à vérifier ce doute, à prévenir le larcin qu'on prétend lui faire.

Il y avoit dans cette contrée un Vieil.  
Tome II. N.

lard issu de la race d'Esculape , & qui avoit hérité de sa science. Les tristes & nombreux accidens qui affligent l'humanité , sembloient fuir devant lui. La confiance renaissoit à son approche , & cette confiance n'étoit point trompée. Ce fut lui qu'Eurilas voulut d'abord consulter , & voici comment il raisonna : si Therfandre & Doris , disoit-il , sont entre les mains de ce Vieillard , leur guérison est presque assurée : si , au contraire , ils n'ont pas eu recours à lui , c'est qu'ils redoutent sa pénétration. Il arrive chez Eurimaque , ainsi se nommoit l'héritier du Dieu Epidaure ; il lui parle de Doris & de Therfandre. Ce n'étoit pas la première fois que ces deux noms avoient frappé les oreilles d'Eurimaque ; mais ni Therfandre ni Doris , n'avoient jamais eu recours à son art. La Nature avoit joint en eux les heureux trésors de la santé aux dons brillans des graces personnelles. Eurimaque s'attendrit au récit d'Eurilas. Je sçais , lui dit-il , ce qu'on publie à la louange de ce jeune couple : son double accident m'afflige. Puisse mon art lui être de quelque utilité ! C'étoit offrir à Eurilas une faveur qu'il s'ap-

prêtoit à demander. Il détermine facilement le Vieillard à le suivre. Tous deux s'avancent vers la demeure de Doris.

Les deux amans s'applaudissoient de leur feinte. Ils jouissoient de l'erreur qu'elle avoit causée ; ils se promettoient d'en jouir encore mieux par la suite. Après un régime & des secours simulés , ils reprirent leur conduite ordinaire. Ils ne soupçonnoient pas qu'aucun Theffalien , qu'aucune Theffalienne osassent les contredire , & cherchassent à divulguer leur secret. Chaque jour ils se rendoient ensemble au sein d'un vallon paisible & isolé. Doris avoit les yeux couverts d'un bandeau ; Therfandre lui servoit de guide , & lui-même avoit le bras soutenu par une écharpe ; mais l'écharpe & le bandeau ne restoient pas toujours attachés : souvent Therfandre faisoit usage de ses deux mains pour presser les mains de Doris , pour la parer des plus belles fleurs que le Pénée voit éclore sur sa rive : souvent Doris attachoit sur Therfandre des yeux dont l'éclat brilloit au loin , & étoit bien propre à démentir le malheur dont elle se plaignoit.

Que ne vous devois je pas ? lui disoit un jour Therfandre. Quel sacrifice ne me fait pas votre amour ? C'est peu de renoncer au prix qui vous est dû ; vous renoncez à l'honneur de passer pour belle , à l'avantage de le paroître : vous cédez l'empire de la beauté à celles qui ne devroient qu'embellir votre triomphe ! ... Mon cher Therfandre , interrompit Doris , le seul empire qui me flatte est celui que vous me donnez sur votre ame ; qu'il me reste , je n'en desire , je n'en regrette aucun autre. Ah ! s'écria l'amoureux Thessalien , présumez-vous qu'il soit en mon pouvoir de vous l'ôter ? qu'il soit même au vôtre de le perdre ? Doris régnera sur tous ceux qui l'apercevront ; elle ne sçauroit fuir un regard sans renoncer à une victoire. Que l'Amour en soit loué , reprenoit Doris : j'aime ses dons pour vous les offrir ; je regretterois de vous offrir moins. Vous-même , mon cher Therfandre , vous-même , ne faites-vous pas pour moi ce que je fais pour vous ? Vos sacrifices égalent ou surpassent les miens : puisse votre satisfaction égaler la mienne !



A ce dernier discours , Therfandre ne répondit que par des transports ; langage toujours expressif chez les vrais amans. Non , ajouta-t-il , mon bonheur , tel qu'il est , ne peut s'accroître : nul autre soin ne peut le troubler. Soyons heureux pour nous-mêmes ; laissons à d'autres le vain desir de faire des jaloux.

Ce fut au milieu d'un pareil entretien qu'Eurilas les surprit sans en être lui-même apperçu. Ils n'étoient point sur leurs gardes ; les soupçons d'Eurilas furent confirmés. Il étoit trop vain pour témoigner un violent dépit. Il ne le fut pas encore assez pour paroître entièrement tranquille. Eurimaque arriva quelques instans après lui. Voyez , dit-il au Vieillard , voyez ces deux amans ; il n'ont besoin ni de mes secours , ni des vôtres. L'amour dans cette contrée est fécond en prodiges ; c'est lui , sans doute , qui vient d'opérer une si belle cure.

Tandis qu'il parloit ainsi , Therfandre & Doris continuoient à n'être occupés que d'eux-mêmes ; ils ne voyoient ni Eurilas , ni Eurimaque. Ce fut Therfandre qui les aperçut le premier. Il sçut modérer sa sur-

prise ; il sçut même prévenir Doris à temps du parti qu'il devoit prendre. C'étoit de paroître ne rien voir. Tous deux ignoroient la profession d'Eurimaque , & combien il étoit difficile d'échapper à ses lumieres. Eurilas étoit celui qu'ils craignoient le plus. Cependant l'un & l'autre témoin avançaient toujours. Ils arrivent. Le bras d'Eurilas a déjà repris l'écharpe. Doris les regarde , mais sans qu'aucun signe annonce qu'elle les apperçoit. Telle Pigmalion vit d'abord sa statue , avant que l'amour l'eût animée en sa faveur ; telle parut Doris aux yeux d'Eurilas & d'Eurimaque. Mais la méprise ne pouvoit être longue. Le regard de Doris , pour être immobile , n'en étoit pas moins perçant. Le Soleil qu'aucun nuage ne voile à nos yeux , ne peut nous dérober ses rayons ; il nous échauffe malgré lui-même.

Non , s'écria Eurilas , de si beaux yeux ne peuvent être inutiles à Doris , ils ont trop de pouvoir sur les nôtres. Ils font trop sentir à notre ame leur vive & douce influence. Vous en parlez comme un amant , lui dit Eurimaque , & cette maniere de voir

a son mérite. La mienne , d'ailleurs , s'accorde avec la vôtre. Non , belle Doris , poursuivit-il , vous n'êtes point privée de l'usage de vos yeux. C'est ce qu'éprouveroit & attesteroit en vous voyant tous les Theffaliens ; c'est ce qu'affirme de plus ici un descendant , un successeur d'Esculape.

Ces derniers mots firent trembler & Doris & Therfandre. Ils reconnurent Eurimaque ; ils virent qu'une plus longue dissimulation seroit inutile. Eh ! comment pouvoir lui en imposer ? Les maux réels ne lui résistoient pas : des maux supposés lui pourroient-ils faire illusion ? Un autre motif excitoit encore le zèle du Vieillard. Il étoit du nombre des Juges auxquels Therfandre cherchoit à se soustraire. Il croyoit Apollon même outragé par ce dessein. Jeune homme , dit-il à Therfandre , apprends à faire un autre usage des faveurs que la Nature & les Dieux t'ont bien voulu départir : apprends que les masquer , c'est les méconnoître ; c'est te montrer ingrat envers ceux à qui tu les dois. Ta modestie est un crime. Allez , poursuivit-il , en s'adressant au jeune couple , allez disputer , ou plu-

tôt recevoir le prix qui vous attend. Pourquoi vous refuser à un triomphe certain ? Voit-on l'Aigle fuir le Soleil, & les Colombes le char de Vénus ?

Ce discours si flatteur pour Therfandre devoit peu flatter Eurilas ; mais sa vanité le rassuroit. Il jugea qu'Eurimaque se connoissoit mieux en infirmités qu'en agrémens. Lui-même exhorta son rival à mettre à profit les conseils du Vieillard.

Il fallut que les deux amans s'y déterminassent. Tous deux le promirent ; mais ce ne fut qu'en soupirant. Leur amour gémissoit de se compromettre ainsi ; leurs craintes se renouvelloient. En même temps s'évanouissoient les espérances de la jeune Thessalienne. Tels à l'aspect du Phénix, les autres oiseaux reconnoissent leur infériorité ; ils l'entourent dans un profond silence, & ceux qu'enorgueillissoit l'éclat de leur plumage, perdent toute leur fierté en contemplant le sien.

Le seul Eurilas n'avoit rien perdu de sa présomption. Il eût voulu pouvoir hâter le jour du couronnement. Ce jour enfin arriva, & Doris & Therfandre frémirent :

Doris, dans ce moment, trouvoit que la Nature avoit bien peu fait pour elle. Ce fut la première fois qu'elle soupçonna que l'art pouvoit être employé ; ce fut même à regret qu'elle n'en fit point usage. L'onde jusqu'alors lui avoit tenu lieu de miroir ; pour cette fois elle y en joignit un artificiel. Ses yeux consultoient l'un & l'autre avec inquiétude ; ni l'un ni l'autre ne la satisfirent. Jamais Doris ne s'étoit moins plu à elle-même, jamais elle n'espéra moins plaire aux yeux d'autrui,

Thersandre étoit dans la même situation ; avoit les mêmes craintes pour lui-même. Il vit Doris, il fut ébloui. La crainte de paroître moins belle sembloit ajouter à sa beauté. Ah ! lui dit-il, votre triomphe n'est que trop certain ! Quelle rivale pourroit le balancer ? La couronne est à vous ; mais hélas ! dès ce moment peut-être cessez-vous d'être à moi.

Non, repliqua Doris, la victoire que Thersandre me promet, est le seul moyen de me conserver à lui. La sienne est assurée. Puisse mon triomphe n'être pas plus douteux !....

Doris ! interrompit vivement Therfandre , vous outragez la Nature qui épuisa ses plus riches dons en votre faveur ! Quel Tribunal pourroit n'en être pas frappé ? Ce font , il est vrai , des femmes qui vous jugent ; mais vous leur êtes trop supérieure en attraits pour exciter leur jalousie. Voit-on l'Astre de la nuit rien disputer à celui du jour ?

Ecoutez moi , Therfandre , reprit Doris : j'ignore si mes avantages sont tels que vous les appréciez ; j'ignore le succès qui m'attend ; mais si la décision du Tribunal m'est contraire ; si même , par quelque injustice , elle pouvoit ne t'être point favorable , crois que je ne survivrois point au malheur d'être à quelqu'autre qu'à toi.

Ah ! s'écria l'amoureux Theffalien , je jure par Apollon & tous les Dieux de l'Olympe , que s'il faut aujourd'hui me lier à tout autre objet que Doris , la mort au même instant brisera ma chaîne ; je préférerai le trépas à cette infortune.

Doris versoit des larmes en écoutant Therfandre , & Therfandre étoit hors de lui-même. On vint les séparer ; on leur an-

nonça que l'heure de se rendre au Temple étoit venue. Quel moment ! Quelle épreuve ! il fallut pourtant obéir. Déjà une foule immense occupoit les avenues de l'un & de l'autre Temple , sur-tout du Temple de Vénus. Déjà les plus belles Theffaliennes y accouroient avec cet empressement que donne le desir d'une victoire flatteuse & brillante.

La blonde Ismene s'avança la premiere. Ses regards avoient la douceur des rayons de l'Aurore ; ses traits plus d'agrément que de régularité. On l'eût prise pour une Grâce , mais on ne l'eût jamais prise pour Vénus.

La brune Zirphé parut ensuite. Sa taille & sa démarche sont celles d'une Nymphe ; son œil lance les feux brûlans du Midi. Il n'échauffe pas , il consume. Zirphé a l'art de faire naître les desirs , mais rarement elle inspire l'amour. On cherche à la vaincre plutôt qu'à lui plaire.

Dircé eût voulu devancer les deux premieres. Son foible est de vouloir dominer par-tout : on ne dira point qu'elle manque de beauté ; on ne dira pas que Dircé soit belle. Son air impérieux nuit à ses agré-

mens, il effarouche le timide essain des Grâces. Jamais Dircé ne marche en leur compagnie. On la prendroit pour l'altière Junon qui vient non pas disputer, mais exiger la pomme.

Une foule d'autres Thessaliennes s'empressoient de paroître. Leurs charmes réunis, mais presque tous différens, offroient la douce & riante variété des fleurs d'un parterre.

Doris n'arriva que la dernière. Tous les yeux, tous les cœurs volèrent à sa rencontre. Tous furent éblouis, tous furent émus. On douta si ce n'étoit point Vénus elle-même qui alloit présider aux mystères de son Temple.

On vit les plus belles des aspirantes rougir, pâlir à l'aspect de Doris, jeter un coup d'œil inquiet, tantôt sur elle, tantôt sur le Tribunal qui devoit apprécier leurs charmes. On vit ce même Tribunal étonné qu'une même personne réunît tant d'attraits, donner de subites marques d'admiration qui valoient bien un jugement approfondi.

Cependant la cérémonie commença. Elle



consistoit dans l'examen scrupuleux des charmes de chaque aspirante. Là , nulle d'entr'elles ne pouvoit recourir aux prestiges de l'art. Pour paroître belle , il falloit l'être , il falloit même l'être dans toute sa personne. Une tête plus qu'humaine entée sur un corps défectueux , une taille divine dépourvue de la blancheur & de l'embonpoint suffisant , telles autres perfections accompagnées de certains défauts , ne donnoient aucun droit au prix. Il n'étoit dû qu'à celles envers qui la Nature s'étoit montrée en tous points libérale. Plus d'une fois cependant il avoit fallu adoucir la rigueur de cette condition ; quelquefois on avoit pu s'y conformer. On le pouvoit dans cette circonstance , bien plus que dans aucune autre.

C'étoit dans le sanctuaire même du Temple que s'achevoit l'examen. Chaque Beauté y parut sans voile , chaque défaut put être apperçu ; rien ne pouvoit en imposer aux yeux des Juges. Rien ne leur en imposa. Toutes ces jeunes Thessaliennes avoient eu part au dons de la Nature , mais ils différoient dans presque chacune d'elles. Aux unes , elle prodigua les charmes que l'u-

sage laisse en proie aux regards ; aux autres elle départit ceux qu'il oblige de cacher. Leurs perfections réunies eussent produit une Beauté sans défaut ; nulle d'entr'elles ne pouvoit prétendre à ce titre. Nulle , c'est trop peu. Doris parut , & fit voir en elle seule tout ce que ses rivales ne possédoient qu'en commun.

Il y avoit dans le sanctuaire une statue de la Déesse. Le célèbre Phidias en fut l'Auteur. Il employa , pour l'achever, toutes les ressources de son art , toutes celles que lui offrit la Nature. Les plus rares Beautés de toute la Grece lui servirent de modèle ; mais en ce moment l'on crut qu'il n'avoit eu d'autre modèle que Doris

Recevez cette couronne , lui dit la Grande-Prêtresse , au bruit des acclamations des autres Juges , réglez sur toutes vos Compagnes. Elles ne doivent point en murmurer. On peut vous céder l'empire de la Beauté , sans enoncer à l'honneur d'être belle.

Qui le croira ? les rivales mêmes de Doris applaudirent à son triomphe ! Il est un point de supériorité qui en impose à l'en-

vie même. La jalouse Dircé l'éprouva : elle accourut, elle vint la première offrir son hommage à Doris ; mais Doris ne jouissoit pas encore de sa victoire. Une crainte nouvelle agitoit son ame. Elle n'osoit douter que Therfandre n'obtînt le prix ; elle n'osoit se promettre qu'il l'obtînt. La brigue pouvoit l'en priver, ses Juges pouvoient se méprendre ; & dès-lors, quel malheur pour elle-même d'avoir été préférée ! On jugeoit son destin digne d'envie, & elle craignoit d'envier bientôt celui de ses rivales.

Cependant on la couvre d'une robe flottante & légère, telle que la portoit Vénus, lorsqu'elle s'offrit pour la première fois aux regards d'Adonis. Mais Vénus y parut sans voile, & Doris ne devoit paroître que voilée aux yeux de celui qu'une victoire pareille à la sienne alloit rendre son époux. Lui-même ne devoit l'aborder que couvert de l'armure qu'il venoit d'obtenir. Ce double usage subsistoit depuis l'origine des Prix. On vouloit, par-là, nourrir jusqu'après l'hymen une incertitude fâcheuse, mais utile. Souvent elle suspendit la

joie ; souvent elle prévint la résistance.

L'Autel où devoit être uni le couple victorieux étoit placé au milieu d'une avenue qui conduisoit d'un Temple à l'autre. Une symphonie mélodieuse fut le signal pour s'y rendre. Doris frissonna de nouveau. On la conduisoit en triomphe, mais ses pas chanceloient : on l'eût prise pour une victime dévouée à la colere de Diane, plutôt que pour une favorite de Vénus. De son côté le vainqueur approchoit, conduit par les Prêtres d'Apollon. Une foule immense de spectateurs contemploit cette cérémonie. On chanta les Hymnes de la Déesse & du Dieu qui présidoient à ces mysteres. Vénus y étoit peinte ; Apollon y étoit peint. Tel est Therfandre , disoit Doris , en admirant le dernier tableau ; tel est Therfandre. Pourroit-il n'être pas couronné ? Mais en vain ses regards perçoient le voile qui la couvroit ; en vain cherchoit-elle à démêler les traits de l'époux qu'elle alloit se donner : la visiere de son casque entièrement baissée, trompoit toutes ses recherches. Elle crut voir, cependant, les yeux du jeune Theffalien occupés du mê-

me soin qui l'occupoit elle-même : c'étoit avec aussi peu de succès d'une part que de l'autre.

Alors la grande Prêtresse de Vénus , & le Chef des Prêtres d'Apollon , firent approcher le jeune couple jusqu'au bord de l'Autel. On ne leur demanda point s'ils vouloient être unis : l'usage leur en faisoit une loi irrévocable. Le Grand-Prêtre joignit leurs mains ; la Prêtresse les enchaînoit avec des fleurs ; le peuple formoit des vœux pour leur félicité. Eux-mêmes , cependant , n'osoient encore se la promettre. Ce qu'ils éprouvoient ne peut se décrire. La main de Doris trembloit dans celle du jeune Theffalien ; il lui parut n'être pas moins agité. Hélas ! disoit intérieurement Doris , qu'elle situation peut se comparer à la mienne ? Peut-être m'unisse-je à Therfandre ; peut-être deviens-je la conquête ou d'Eurilas , ou de quelque autre : ce moment décide pour jamais ou de mon bonheur , ou de mon infortune. J'ignore ce qu'il me réserve , & je n'ose ni témoigner trop d'empressement , ni marquer trop de répugnance.

Doris balançoit encore , & déjà elle n'é-

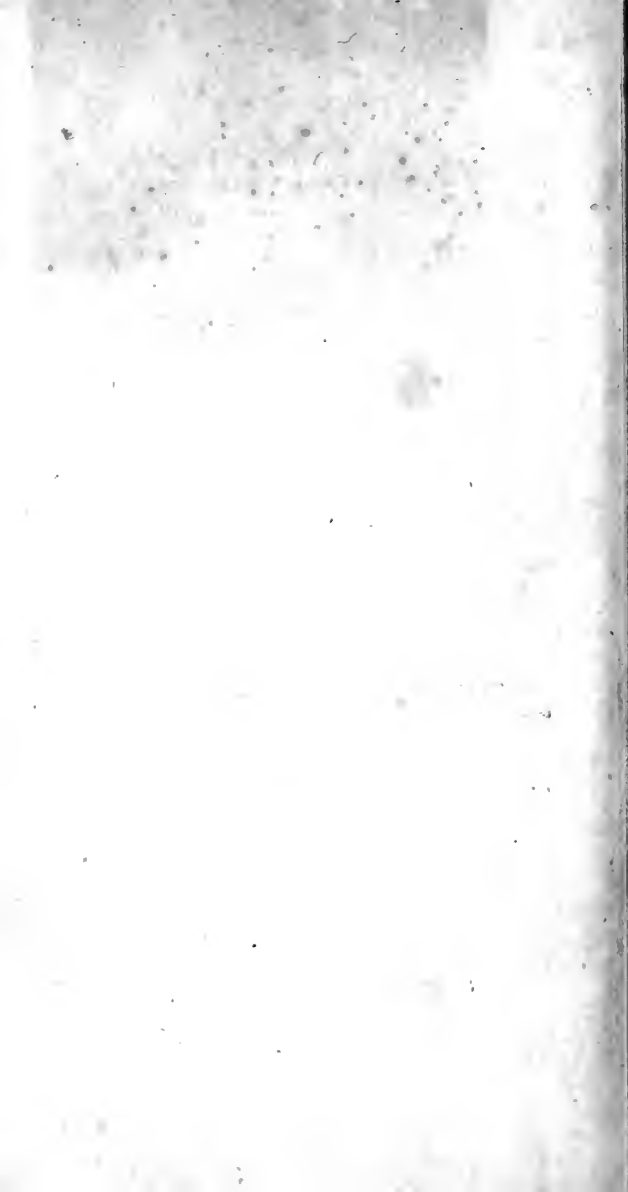
toit plus libre. Déjà elle avoit un époux sans le connoître, sans en être connue; mais ce mystere alloit enfin s'éclaircir. Doris attendoit ce moment avec agitation, avec effroi. Il alloit décider de son bonheur, & même de sa vie; car elle étoit résolue de ne point survivre au malheur d'être séparée de Therfandre, au malheur d'être à tout autre qu'à lui.

Il lui restoit à subir un autre usage : il falloit que son époux détachât le voile qui la déroboit à ses yeux ; il falloit qu'elle-même, ensuite, le dépouillât de son casque. Le silence, dans cette occasion, devoit continuer des deux parts. Le Thessalien leve le voile, jette un cri involontaire, & tombe aux pieds de Doris ; mais Doris étoit hors d'elle-même, Doris ne distingua point ces accens inarticulés. Etoit-ce la voix de Therfandre ? Etoit-ce la voix de quelqu'un de ses rivaux ? L'attitude, il est vrai, annonçoit de l'amour ; mais combien d'autres que Therfandre ont paru l'aimer ! Elle hésitoit, elle trembloit, en dénouant les liens du casque : son œil regarde & craint de voir ; ses mains n'osent presque ache-

ver leur ouvrage. C'en est fait cependant : le casque est enlevé ; le sort de Doris est éclairci : elle suffit à peine aux mouvemens qui l'agitent ; elle tombe , elle se jette dans les bras de son époux. C'étoit Therfandre.

A cette vue , tous les spectateurs pouffent des cris d'acclamation. Chacun applaudit au choix des Juges , au sort des deux amans. Les rivaux même de Therfandre n'en murmurent pas , tant ce couple semble fait pour n'être point séparé. Le seul Eurilas en jugeoit autrement ; mais l'amour-propre étouffoit ses plaintes , sa maniere d'aimer écartoit ses regrets : il attendoit tout de lui-même , & se trompa toujours dans son attente. Therfandre & Doris , au contraire , espéroient tout l'un de l'autre , & leur espoir ne fut jamais trompé.

*Fin du Tome Second.*





6  
i  
450 LA DIXMERIE (M. de) et J. J. Rousseau. 1° Contes Philosophiques et Moraux, par M. de La Dixmerie. Nouv. Edit. corr. et augm. Londres, 1769. — 2° Rousseau (J.-J. Citoyen de Genève). Contrat Social ou Principes du Droit politique. Dernière Edition revue par l'auteur. Genève, chez Marc-Michel Bousquet, 1766. — 3° Lettre de J.-J. Rousseau de Genève qui contient sa renonciation à la Société Civile et ses derniers adieux aux Hommes, adressée au Seul Ami qui lui reste dans le monde, 14 pp. Ens. 2 vol. in-12, demi-veau à nerfs, pièces de titre mar., tr. marb. (Rel. anc.).

Très rare.





